53070/A.

17/v

44 a. 1083

DE LA GENERATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Divisé en quatre Parties.

Par Mr. NICOLAS VENETTE,
Docteur en Medicine, Professeur du Roy en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Medecins aggregez au College Royal de la Rochelle.

Huitiéme Edition, reveuë, corrigée, augmentée & enrichie de figures par l'Auteur.

A COLOGNE,
Chez CLAUDE JOLY, 1702.

10831

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cic.

Cui hic Ludus noster non placebit, ne legerit; aut, si legerit, obliviscatur: Et velit, nolit, aliter hæc sacra non constant.

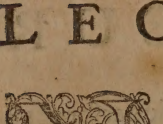
Quisquis ad has literas impudicus accedit, culpam refugiat, non Naturam, facta denotet suæ turpitudinis, non verba nostræ necessitatis, in quibus mihi facillimè pudicus & religiosus Lector & Auditor ignoscet. August. de Civit. Dei, l. 14. c. 23.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

AVIS DE L'AUTEUR AU LECTEUR.

TOute sorte de personnes de quelque condition qu'elles puissent être, trouveront dans ce Livre dequoi se satisfaire, & chacun y trouvera ce qu'il a dans le cœur. Les uns y rencontreront les plaisirs du Corps, c'est à dire, les Creatures: & les autres celui de l'Esprit, c'est à dire, Dieu: Mais avec cette difference, que les premiers les y trouveront avec beaucoup d'embaras, au lieu que les autres, qui y chercheront simplement à executer les ordres & les preceptes de Dieu, les y trouveront sans peine, & sans contradiction, & avec commandement de ne plaire qu'à Dieu seul dans le Mariage. Que l'on sera bien disposé à lire ce Livre, quand l'on sera dans ces sentimens si raisonnables!

AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.



Nous avons crû que Mr. Nicolas Venette, *Docteur en Medecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Medecins aggregez au College Royal de la Rochelle ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions icy, puis qu'on le connoit presentement par tout pour estre l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom par un retrograde sous celuy de* Salocini Venitien *pour des raisons que nous ignorons jusques à present: Mais on pouvoit connoître par plusieurs endroits de ce Livre qu'il estoit Medecin de la Rochelle. Plusieurs se sont écriez contre son ouvrage comme contre un piége, que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lû avec préoccupation, ou qu'ils en eussent ouy mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lû. D'autres qui sont en*

plus

plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des loüanges, & il n'y a guere de personnes savantes en France & meſme en Europe qui n'ayent ce Livre dans leur Cabinet, & qui ne l'eſtiment beaucoup puis qu'il a eſté imprimé pluſieurs fois en François, en Allemand, en Flamand. Le premier qui en a dit du bien a été le docte Monſieur Bayle, *Auteur de la Republique des Lettres, qui à la page* 1221. *de l'impreſſion d'Amſterdam* 1686. *ſur la fin de l'année* 1687. *témoigne que l'Auteur de ce Livre luy a appris mille choſes importantes prouvées par des faits: c'eſt beaucoup dire que d'apprendre mille choſes à l'un des plus ſavans de l'Europe: Puis, au commencement de l'année* 1688. *il parle encore de luy en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'eſtime pour ſon Livre, puis qu'il n'y a guere d'exemples dans ſes journaux, où il ayt parlé deux fois d'un meſme Auteur.*

D'ailleurs, M. Daniel Tauvry, *Docteur en Medecine dans ſon livre des Medicamens parle encore de luy en des termes qui font bien connoître qu'il le priſe beaucoup.*

Enfin, le laborieux Abbé de Furetiere *un des membres de l'Academie Françoiſe de Paris dans ſon grand Dictionnaire ſur le*

mot de pucelage le nomme fameux Medecin, & le compare à Joubert, *Docteur en Medecine & Chancelier de la Faculté de Medecine de Montpelier.*

Tout cela fait bien voir que cet ouvrage a ſes Approbateurs, puis qu'on luy donne tant de loüanges, dont l'Auteur eſt la ſource. Et, pour être convaincu de ce que je dis, l'on n'a qu'à lire la Preface, qui eſt comme l'apologie du Livre.

PREFACE

SIles Livres des Anciens, qui traittoient de l'Amour, ne s'estoient point malheureusement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des temps, nous aurions sans doute par leur Lecture augmenté nos observations sur la Generation des hommes, & par là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre * *Tiraqueau.*

Mais, quoy que nous en manquions, nous avons, ce me semble, par nôtre propre experience & par celle de nos amis assez de lumiere pour faire un gros volume sur les ordre sque la Nature nous a prescrits pour la production des hommes, sans que nous ayons recours pour cela aux penſées des Anciens.

La Nature qui n'est que Dieu mesme, ou pour mieux dire, sa divine Providence repanduë par tout l'Univers, nous fournira encore des lumieres sur cette matiere sans en aller cher-

* *Dolemus hunc Librum (Stratonis Lampsaceni de concubitis) temporum injuria fuisse ereptum. Tiraq. l. 15. n. 91. de leg. connub.*

cher ailleurs. En cela nous suivrons les préceptes, & nous obéirons à ses decrets : Mais, comme la verité est un attribut, qui luy est inséparable, nous ne la déguiserons point, afin que la Nature & la verité jointes ensemble soient les deux guides qui nous puissent conduire dans tout cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la Nature, & nous ferons paroître aux yeux de tous ce qu'il y a de plus veritable & de plus caché dans l'histoire de la Génération des hommes.

Je say bien que tout le monde n'a pas une force d'ame, pour en considerer les admirables productions : que, parmy les hommes, il y en a beaucoup de foibles & de scrupuleux qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goust, & qui se plaignent toûjours, quand on n'est pas à leur sentiment. La verité toute nüe n'a point de charmes pour eux, elle leur fait horreur, si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit masquée pour être belle, &, comme s'ils n'estoient point hommes, aux moindres amorces de l'Amour ils s'étonnent,

nent, ils s'offenſent, ils crient, ils s'allarment & ils fuyent.

Ces mêmes hommes, qui ſont ſi ſcrupuleux, s'empreſſent pour connoître la verité de toutes choſes. Ils la deſirent ardemment, & ils la recherchent même avec paſſion. Cependant, quand on tâche de la leur monſtrer, ou qu'ils la rencontrent eux-mêmes, ils s'en ébloüiſſent, & ils s'en ſcandaliſent.

Les premiers hommes eſtoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins ſcrupuleux & bien plus raiſonnables que nous ne le ſommes. Leur nudité ne leur cauſoit aucune émotion déreglée. La Nature & la Raiſon eſtoient les maîtreſſes de leur mouvemens amoureux, & l'Amour même, tout fier qu'il eſt, ſembloit obéïr à ſes ordres, quand ils s'y oppoſoient tant ſoit peu. Ils régardoient une femme, comme une ſtatuë, quand il n'étoit pas permis de l'aimer, &, ſi par hazard l'Amour leur échauffoit le cœur, alors leur raiſon & leur force d'ame ménageoient ſi adroitement leurs paſſions, qu'ils pouvoient entierement ſe garantir de ſes charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faiſoit pas plus

d'impression sur leur ame, que les filles de Lacedemone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lors qu'elles dansoient toutes nuës dans un Carrefour sans être couvertes que de l'honnesteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'huy banie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit conservée que parmy les sauvages, qui en cela sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considere l'aveuglement de l'homme & ses contrarietés, qui decouvrent sa misere, j'entre en chagrin de le voir en cet estat. Sur cela, je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en desespoir de ne se pas connoître soy-mesme, & de ne savoir d'où il vient, & comment il est fait. Je luy demande s'il est mieux instruit que moy sur les parties qui le composent, & sur la maniere dont il a esté engendré, & je connois par sa conversation que sur cela nous sommes fort ignorants l'un & l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous, & nous y voyons des gens qui n'ont sur cela plus de lumiere que nous en avons. Nous trouvons par hasard un homme, qui nous instruit des principes de la Generation, qui nous en montre

les

les parties, qui nous en fait voir les actions, & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes, pour multiplier leur espece dans le mariage, & les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avoit depit de se connoître soymesme, & de savoir son origine, insulte à la personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la Nature dans la Generation des hommes. Pour moy, qui vois que ce sont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire & je m'y soûmets. Je m'étudie en-suite à examiner aprés ces premieres lumieres ce que je ne savois pas auparavant, & parce que l'homme est fait pour penser, je ne blâme point celuy qui, estant mortel de sa nature, pense à se rendre immortel par le moyen de la Generation, & par des moyens licites. En verité, cet homme avec qui je m'entretiens & moy sommes bien contraires en sentiment. Ce luy qui nous instruit plaist aux uns, parce qu'ils sont raisonnables, & deplaist aux autres parce qu'ils sont des actions depra

vées. Sa doctrine est orthodoxe, & ce qu'il enfigne est legitime ; puisque c'est le sentiment de l'Eglise, & qu'il s'oppose par là à la ruine du monde, & aux maladies qui peuvent nous attaquer par le mauvais usage des plaisirs licites.

J'avouë que l'on nous a élevés dans la repugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, que nous avons appellées honteuses, quoy que *Moïse* les ait nommées saintes, puisqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher, sans avoir la main coupée, & nous nous sommes accoûtumés à avoir de l'horreur pour leurs actions, comme si Dieu, selon la pensée de * *Saint Clement d'Alexandrie*, ne les avoit pas fabriquées, & si les loix divines & humaines ne nous permettoient pas d'en user. Quelle extravagance, disoient quelques Philosophes, * de prononcer derober, trom-

* *Neque indecorum nobis in utilitatem audientium nominare dicata conceptui organa, quæ & ipsum Deum fabricare non puduit.* 2. *pædagog.*

* *Latrocinari, fraudare, adulterare, re turpe est, sed dicitur non obscœné. Liberis dare operam re honestum est, nomine obscœnum. Cynici apud Cicer.*

tromper, commettre un adultere, dont les actions sont deffenduës, & de n'oser dire ce que nous pouvons faire sans crime avec nos parties naturelles, dont les actions sont permises.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques, & les plus abominables, sans blesser la bienseance, quand on parle d'une maniere à marquer l'état, où les personnes sont, lors qu'elles les commettent, ou montrer par sa retenuë qu'on les envisage avec peine, & qu'on les communique aux autres avec des circonstances de menagement. Les choses les plus infames, qui sont representées sous ce voile d'horreur, sont la cause qu'on les regarde comme des crimes, & elles signifient plûtost les choses que l'action même, parce que chaque pensée exprimée ayant deux sortes de signification, l'un propre, l'autre accessoire, elle est considerée en divers sens. Ainsi, une chose peut être infame & honneste, deffenduë & permise. Ces idées accessoires ne sont pas toûjours attachées aux mots par un usage commun il faut s'en rapporter à celuy qui s'en sert & lire son Livre sous cette condition.

Car

Car les mots n'estant que des sons, & les choses estant indifferentes d'elles-mesmes, ils ne sont impudiques ny les uns ny les autres: & c'est une maladie *ou une foiblesse d'ame de s'en scandaliser. C'est ainsy que *Saint Augustin** en a usé, lors qu'il dit, que, s'il y a quelque personne impudique qui lise ce qu'il à écrit des plaisirs de l'Amour dans le mariage, elle accuse plutost sa turpitude que les paroles, dont il a esté obligé de se servir, pour expliquer sa pensée sur la Generation des hommes: & il ajoûte, qu'il espere que le Lecteur pudique & le sage Auditeur luy pardonneront aisément la maniere de parler dont il s'est servi, pour s'expliquer sur cette matiere. C'est aussy de la mesme sorte, qu'en a usé *l'Apôtre, lors qu'il parle

**Verbis effendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cicero.*

** Quisquis ad has literas impudicus accedit culpam refugiat non Naturam, facta denotet suæ turpitudinis, non verba nostræ necessitatis, in quibus mihi facillime pudicus & religiosus Lector & Auditor ignoscet. De Civ. Dei l. 14. c. 23.*

**Nam fœminæ eorum immutaverunt*

parle des horribles crimes des hommes & des femmes qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties en celuy qui est contre les loix de la Nature.

Celuy qui sait ce que c'est que du monde regarde tout avec indifference, & à l'imitation du Soleil, il ne peut être taché d'aucune chose quelque sale qu'elle puisse être. Si, par hazard, ce Livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupule, & il y admirera les ordres sacrés que Dieu a donnés à la Nature, pour perpetuer l'espece des hommes.

Mais, parce que c'est par l'Amour que nous sommes engendrez, & que l'Amour que l'Ecriture nomme Charité, selon le sentiment de *St. Jerôme*, est la plus forte de toutes les passions, il y trouvera dequoy la menager, & la dompter même quand il en sera embaraſſé; si bien que je ne doute pas que ce Livre ne puisse être d'un trés-grand secours à plusieurs personnes, même

naturalem usum in eum usum qui est contra Naturam. Similiter & masculi relicto naturali usu fœminæ exarserunt in desideriis suis ad invicem, masculi in masculos turpiter operantes. 1. *ad Romanos.*

même à celles qui ſont d'une vertu diſtinguée. Que s'il excite dans le cœur quelques émotions amoureuſes, en même temps il les détruira & en fournira le remede, comme fait le Soleil qui diſſipe les nuages qu'il a produits.

Un jeune homme y connoîtra donc de quel temperament il eſt, quelle diſpoſition il a pour la continence, ou pour le mariage. Il y apprendra à quel âge, il doit ſe marier, pour ne pas s'enerver dans le commencement de ſa vie, & pour vivre long-temps avec plaiſir: en quelle ſaiſon ou à quelle heure du jour, on peut faire ſans s'incommoder des enfans ſains & ſpirituels, qui ſoient un jour l'honneur & la gloire de leur pere, & le ſoûtien de l'Eſtat. Mais, parce que les jeunes gens n'enviſagent que la volupté, lors qu'ils ſe marient, ils y verront depeintes les incommodités incurables que cauſent les plaiſirs exceſſifs du mariage, afin qu'avant que d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous cauſent, ils puiſſent les éviter & s'en garantir en même temps.

Un vieillard y trouvera juſques à quel âge on peut ſe marier, & s'il a deſſein de ſe procurer des heritiers par le maria-

riage, il y verra comment il doit se comporter auprés d'une femme, pour en avoir des enfans, & comment aussi dans la froideur de son âge, il doit s'exciter auprés d'elle, sans qu'il puisse courir aucun risque d'alterer sa santé, ny de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Theologien, un Casuiste & un Confesseur y apprendront les veritables causes de la validité & la dissolution du mariage, les vices qui s'y rencontrent & même les pechés que l'on y commet parmy les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la Génération & par consequent tout ce qui est contraire aux decrets de Dieu, aux loix du Mariage & à l'intention de l'Eglise. On y traite des incommodités qui empêchent les personnes mariées de se rendre reciproquement le devoir, & l'on y allegue, ce me semble, de si bonnes raisons sur tout ce que l'on propose, & principalement sur les charmes, sur les Incubes & Succubes, & sur les Eunuques, que je puis dire, qu'aprés que l'on aura vû ce que j'en écris, on sera entierement desabusé des opinions contraires

que

que l'on a crûës probables jusques-icy.

Un juge y trouvera des difficultés de Droit & de Medecine établies & decidées si clairement, que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien-éclaircies, qu'aprés cela, il saura luy-mesme distinguer les veritables causes de l'impuissance d'un homme & de la sterilité d'une femme, & ne se laissera plus abuser, quand on luy presentera des enfans supposés. Cette science par soy-mesme n'est point suspecte, au lieu qu'un Medecin, un Chirurgien & une Matrone, à qui pour l'ordinaire on se rapporte dans ces sortes de matieres, peuvent être gagnez, ou par complaisance, ou par interest. On y marquera encore les deffauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer, & celuy dans lequel on finit, & les signes qui peuvent marquer veritablement la grossesse. On y verra si la Nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher, si les Charmes, les Magiciens, ou les Demons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin on y aprendra si les Hermaphrodites & les

les Eunuques doivent se marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un Philosophe & un Medecin y trouveront, ce me semble, dequoy se satisfaire en lisant quelques decouvertes que j'ay faites sur les parties naturelles de la femme, & sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, sur la cause des regles & du lait des femmes, & sur quantité d'autres matieres, que l'on n'a point encore bien expliquées jusques icy.

Une femme apprendra dans ce Livre à regler ses mouvemens amoureux & à menager la reputation des ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le Cloître ou pour le Mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfants, qui ensuite ne se desespereront point, pour avoir embrassé un estat auquel ils n'estoient point propres. Elle y connoîtra comment on doit rendre le devoir à son mary, & les égards que l'on doit avoir pour luy, quand on ayme sa santé, & que l'on n'est point esclave de sa passion. Enfin, elle saura vivre avec plaisir dans le mariage, & éviter tous les ecüeils que l'on y rencontre ordinairement. Une

Une fille sera instruite par avance de tous les desordres que peut causer l'Amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même : car, comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à souhaitter que toutes les filles seussent, avant que d'être mariées, les peines & les chagrins que l'on y souffre.

Un Athée même qui lira attentivement ce Livre, & qui y observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la Nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera dequoy changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ny Livre ny raisonnement qui luy fasse connoître plus clairement Dieu, que ce que j'écris de la Génération des hommes.

Un Débauché y connoîtra quels fâcheux chagrins & quelles maladies incurables cause un amour déreglé, & aprés y avoir fait de serieuses réflexions, il y trouvera des remedes, ou pour s'opposer à la violence de l'Amour, ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

J'avouë de bonne foy que parmy tant d'utilités que peut causer ce Livre, il peut

auſſi faire beaucoup de mal dans l'eſprit de quelques Lecteurs. L'Amour eſt un enfant aveugle qui peut faire du bien ou du mal, ſelon l'adreſſe avec laquelle on badine avec luy. On peut le comparer à un couteau à deux tranchans que les Foux manient pour faire du mal, & que les Sages prennent pour en uſer comme il faut. Car l'Amour eſt également la ſource de la vertu & du vice, parce que, bien qu'il ſoit naturel, toûjours bon & indiſpenſablement néceſſaire pour la production des hommes, il nous faut tant de violence, que ſouvent nôtre volonté en uſe mal. L'on doit donc prendre des précautions pour la lecture de ce Livre & choiſir les perſonnes à qui on le doit confier: car, puis que l'Amour eſt une paſſion, qui, eſtant naturelle, eſt ſi impétüeuſe, que, quelque ſages que nous ſoyons, ſouvent nous n'en pouvons être les Maîtres: Il nous entraîne comme un torrent, & pour l'ordinaire nous ne nous appercevons des malheurs qu'il nous cauſe, que lors que nous les avons eſſuyez.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que le Lecteur de quelque ſexe qu'il fuſt eût l'eſprit

ſprit fort & reglé, & qu'il ſeuſt ce que c'eſt que l'Amour & le Monde : qu'aprés cela, il ne fuſt ny libertin ny impudique, je deſirerois meſme qu'il fuſt d'un âge raiſonnable, pour être en état d'en profiter. Dans cet âge on a l'eſprit plus meur & plus retenu. L'Amour ſemble avoir fait alors ce qu'il doit faire de plus impétûeux, & le plus ſouvent on menage mieux les mouvemens de ſa paſſion dans un âge avancé, que dans une tendre jeuneſſe. On eſt en ce temps-là plus capable de s'oppoſer aux efforts violens de l'Amour, & de reſiſter plus courageuſement à ſes charmes.

On pourroit peut-être me dire icy que, bien que dans la matiere que je traite je menage avec deſſein les expreſſions du langage, qui ſemblent être d'elles-meſmes trop libres, je garde une certaine bienſeance & un certain menagement dans les paroles, dont je me ſers pour exprimer ma penſée, & qu'enfin je reſſemble au ſage Tartare *Anacarſis*, qui n'eſtoit jamais repreſenté par les Peintres qu'avec la main droite ſur la bouche, & la gauche ſur ſes parties amoureuſes, pour nous apprendre qu'il ne faloit

oit parler de ces parties & de leur action qu'avec modestie & retenuë: Neantmoins que j'expose à un danger eminent de se perdre ceux qui liront ce Livre, & qu'il vaudroit beaucoup mieux ne l'avoir point mis au jour, que d'être la cause des crimes que l'on pourroit commettre par la lecture.

Mais ce seroit vouloir toûjours demeurer dans l'ignorance, & se procurer une dure servitude, que de se priver de la lecture des Livres, qui nous enseignent la maniere par laquelle la Nature agit dans ses productions, & les moyens dont elle se sert pour y arriver: car, en quelque lieu que les productions de la Nature se trouvent, pour me servir de la pensée de *Tertullien*, * elle s'attire plutost de l'admiration pour elle-mesme que de la honte pour celuy qui en est le fidéle interprete.

D'ailleurs, comme j'ay emprunté du Public la matiere de cet Ouvrage, il est raisonnable que je la luy rende, aprés avoir fait de serieuses reflexions, & des observations importantes sur

ce

* *Ne pudeat necessariæ interpretationis, Natura veneranda non erubescenda. lib. de Animal.*

ce que j'ay decouvert. Il peut donc regarder le portrait de l'Amour que j'ay fait d'aprés Nature pour éviter les deffauts & les crimes que j'y ay remarquez. J'ay prétendu reformer les mœurs des Libertins, & montrer aux Sages les soupleſſes de l'Amour pour s'en divertir, & de plus pour conſerver leur ſanté, & les obliger à choiſir les voyes les plus aſſurées pour la génération ſans en abuſer. Car je proteſte n'avoir autre deſſein en écrivant, que d'inſtruire mon Lecteur dans la vertu.

Enfin, ſi nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit ſujet d'accuſer celuy qui a formé les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, dont on abuſe tous les jours ſi lâchement, & l'on pourroit encore blamer celuy qui nous a fait preſent de la vigne, lors que l'on s'enivre ſi aiſément de ſon jus. Car ſi nous peſions les bienfaits & les preſens de la Nature, par le mauvais uſage de ceux qui en uſent, en verité nous les prendrions toûjours en mauvaiſe part.

Nous ſerions encore reduits à cette extremité que de ſupprimer la pluſpart des Livres anciens & nouveaux. Nous bani-

banirions de nos Bibliotheques, *Catule*, *Juvenal*, *Horace* & *Virgile* meſme, qui nous entretiennent agréablement de l'Amour. Il faudroit déchirer *Ariſtote*, *Platon* & *Plutarque*, qui ont écrit de la génération & des voluptez naturelles. Il faudroit encore abhorrer les excellens ouvrages de *Dante*, de *Petrarque*, de *Bocace*, de *Marſille Ficin*, de *Platine & d'Equicola*, qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'Amour. Nous ne devrions point lire ce Livre que *Jerôme Mengus* Cordelier dedia au Cardinal *Paleole*, ceux du *P. Delrio* Jeſuite, ny ceux du *P. Sprenger* Dominicain des conjonctions abominables que font au Sabbath les Sorciers avec les Diables; Non plus que le Livre de l'Amour de *Flaminius Nobilis*, l'un des grands Theologiens de ſon temps, qui, aprés avoir travaillé à l'Edition de la Bible Latine par l'ordre du Pape *Sixte V.* crut qu'il n'eſtoit ny deshonneſte, ny indigne de luy de compoſer celuy-là, comme le chef-d'œuvre de ſa vie. Il faudroit jetter au feu tous les Caſuiſtes, qui nous enſeignent tant de choſes ſur ces matieres. Et le *P. Sanchez* Jeſuite ne ſeroit point

exempt

exempt de blame, luy qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne liroit plus *St. Augustin*, *St. Gregoire de Nysse*, ny *Tertulien* qui parlent de l'Amour conjugal en des termes que je n'ozerois traduire en François qu'en les paraphrasant, & l'on supprimeroit le Livre des secrets des Femmes, où *Albert le Grand* nous enseigne des remedes pour aymer. Enfin, on ne verroit plus les Livres des Medecins ny des Anatomistes, si les plaintes que l'on nous fait estoient justes & raisonnables.

On me dira peut-être que l'on ne trouveroit pas ce Livre mauvais, s'il étoit écrit en Latin, afin de l'arracher des mains du petit peuple, & de le mettre seulement entre celles des Savants.

Mais cette objection n'aura aucune force pendant que je verray que ceux, qui possedent les Langues étrangeres, ne moderent pas mieux leur passions que les autres, & qu'ils vivent mesme souvent avec plus de molesse & de volupté : que je liray les Livres de Medecine & d'Anatomie en François avec des figures & des privileges du Roy : Que je trouveray par tout le Livre

vre des erreurs populaires de *Joubert*, qui traite des actions des parties des deux sexes, & qui osa bien le dédier à *Marguerite de Navarre*, grand'-mere de *Henry le Grand* de glorieuse memoire. Celui d'*Ambroise Paré* & de *du Laurens*, qui traitent de la Generation des hommes, & celuy de M. *Mauriceau*, qui parle de l'accouchement des Femmes avec des figures, qui semblent deshonnestes & impudiques: Que l'on debitera ouvertement un Livre, qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinue adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'Amour. Que les Livres de *Bodin* advocat & de *Delancre*, Conseiller au Parlement de Bourdeaux, nous feront voir les impudicités & les abominations que commettent les Sorciers au Sabbath: Que le Roman de la Rose & du Bourdon, dont *Jean de Meun* fut l'auteur, se trouvera encore chez nos Libraires: Que les pieces en vers, les satyres & les comedies de nos Poëtes se vendront publiquement: & qu'enfin le plus saint de tous les Livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes, je ne croi pas que l'on puisse trouver mauvais,

que j'aye agité dans ma Langue toutes les questions qui composent ce Livre.

Mais encore, si je ne say point de Latin, & que je ne possede d'autre Langue que la mienne, étoufferay-je en moy-mesme les belles observations que j'ay faites pendant ma vie sur la Generation des hommes, plûtost que de les mettre au jour? Non, non, il importe trop à tout le monde, & principalement aux Savans de savoir comment on est fait, de quelle maniere l'on a esté formé dans le flanc des femmes, & comment on doit user des plaisirs de l'Amour, ou pour conserver sa santé, ou pour ne point faire de faute contre les maximes de la Religion. Vous pensez mal de moy, disoit autrefois *Joseph* à ses freres, * mais Dieu qui sait mon intention, fera naître de bons effets de ce que vous croyez que j'ay mal fait.

Que s'il m'est échappé quelques saillies en faisant mon Livre, en verité pouvois-je parler des folies de l'Amour avec un air grave, & n'a-t-il pas falu quelquefois dans les occasions prendre un

* *Vos cogitatis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum.*

un air gaillard & enjoué, sans pourtant blesser la pudeur, & sans salir l'imagination de ceux qui liront mon Livre.

Je say qu'il y a quelques personnes si susceptibles d'Amour, qu'ils ne peuvent voir aucun objet amoureux, ny lire aucun livre qui en traite, sans être émeus jusques au crime par cette passion. Je conseille à ces personnes-là de fuïr la conversation des hommes, ou d'habiter les deserts & la solitude, pour ne rien voir qui les choque, ou pour ne rien oüir que l'on puisse dire de la Génération des hommes.

Que si, par nos efforts ou par nôtre adresse, nous pouvions nous priver des mouvemens de l'Amour, ou en exempter les autres : j'avouë que j'aurois tort d'exposer ce Livre aux yeux de tout le monde. Mais, parce que l'Amour est une passion à laquelle nous nous laissons tous vivement toucher, sans pouvoir souvent nous en deffendre, il me semble que l'on doit plûtôt loüer que blâmer un Livre, qui enseigne à la moderer & à se conserver la santé, en se garantissant des soupleſſes, dont il se sert toûjours pour

nous mal-traiter : Car c'eſt une partie de la prudence humaine, que les Peres de l'Egliſe ont appellée *Prudentia Carnis*, que de ſe conſerver la ſanté dans la moderation dés plaiſirs du mariage.

Ce ne ſont pas toûjours les Livres, qui nous apprennent ce que nous ne devons pas ſavoir, la mauvaiſe complexion, les exemples & les converſations deshonneſtes ſont ſouvent beaucoup plus de mal. En effet,

Iroit-on, aprés tout, s'allarmer ſans raiſon
Pour un peu de plaiſanterie ?
Je craindrois bien plûtôt que la cajolerie
Ne miſt le feu dans la maiſon.
Belles, ſouffrez mon Livre,
Et puis faites tous vos efforts,
Pour chaſſer vôtre Amant, qui d'Amour vous enyvre
Je réponds de vous corps pour corps.

On ne peut pas dire veritablement que j'apprends dans ce Livre les excés de l'Amour, ny que j'enſeigne les ſoupleſſes de cette paſſion pour en abuſer. Si je les expoſe aux yeux de tout le monde, je ne le fais que pour décrier les voluptés illicites, pour les fuïr & pour les abhorrer en même temps comme des cauſes

ſes de la perte de nôtre ſanté & de la perpetuité de nôtre eſpece. Car ce n'eſt pas pour reduire en methode les ouvrages de la Generation, ny les actions des parties genitales des deux ſexes, que j'ay fait ce Livre. On ſait qu'il y a déja long-temps que cette affaire a eſté reduite à la perfection par les ſeules forces de la Nature. La ſience ne fait rien à cela. Les plus ignorans & les plus lourds y ſont les maîtres : Mais nous y avons voulu marquer la moderation que l'on doit avoir dans les plaiſirs de l'Amour, afin que, pour le repeter une autre fois, on en faſſe un bon uſage, ſoit pour conſerver nôtre ſanté, pour obeïr aux ordres de la Nature, pour guérir nos maladies, ou pour la curioſité de l'eſprit.

Bien loin donc d'écrire des plaiſirs illicites que l'on prend dans les careſſes des Courtiſanes, je dis avec le Poëte ;

Nuda recede Venus, non eſt tuus iſte Libellus.

Nous ſavons, ſelon le témoignage de St. *Jerôme*, * que toutes les careſſes des femmes ne ſont pas deshonneſtes, & que nous pouvons nous en ſervir ſans en abuſer ; Et que, ſi nous en voulons

croire * St. *Augustin*, il nous dira que leurs embrassemens amoureux sont plûtôt des rémédes pour nôtre foiblesse, & un soulagement pour nos langueurs, que des plaisirs que nous devons abhorrer. En effet, puis que l'Eglise fait un Sacrement de l'estat du mariage, & qu'elle veut que ses enfans, qui se marient, soient auparavant munis de la grace de ses deux plus augustes mysteres, il faut bien croire que les plaisirs du mariage, que les mariez prennent ensemble la premiére nuit de leurs nôces, ne soient pas si horribles, ny si abominables que quelques personnes nous le veulent persuader: au moins, l'Eglise ne les croit pas tels. Si cela estoit ainsi, il ne se seroit pas trouvé des Casuistes qui auroient soustenu, que mesme ces plaisirs estoient meritoires: puisqu'ils estoient les arrhes du Sacrement. Les gens qui n'ont point de femme, qui ont passé toute leur vie dans la soli-

* *Utaris deliciis, sed earum vitiis non inficiaris.*

Alibi. Neque omnem coitum spurcum putamus. l. 1. ad Jovin.

* *Nuptiæ sunt infirmitatis remedium & humanitatis solatium. De nuptiis*

ſolitude; & qui d'ailleurs ſe nourriſſent bien, ont pour l'ordinaire l'imagination beaucoup plus frapée que nous des plaiſirs de l'Amour. Ils penſent que nous ſommes ce qu'ils ſont, & en cela ils ſe trompent lourdement. Pour nous, qui ſommes accoûtumez à des tables bien garnies, nous ne mangeons qu'avec retenuë & avec diſcretion.

Mais, parce que toutes les objections que l'on forme ſur la lecture de ce Livre ne ſont alleguées que par des perſonnes foibles & ſcrupuleuſes, je conſens qu'on ne le leur preſente jamais, & que meſme elles ne le liſent point, qu'il n'y ait, au contraire, que les ſages qui puiſſent profiter de ſa lecture.

Je ne doute pas pourtant que, ſi l'on ne juge de ce Livre que par le tître de ſes chapitres, il ne paroiſſe indiſcret & impudique à quelques perſonnes qui ont été mal élevées, qui ont de mauvaiſes inclinations & l'eſprit mal tourné. Mais, ſi on l'ouvre, qu'on le liſe, & qu'on juge ſans préoccupation du deſſein que j'ay eu en le compoſant, on y adorera ſans doute la ſageſſe divine, qui nous a embraſé le cœur par le moyen de l'Amour,

pour perpetuer noſtre eſpece.

Mais tout le monde n'eſt pas capable de bien juger de mon Livre. Il eſt comme un tableau que toute ſorte de perſonnes ne ſont pas capables de connoître. Pour en bien juger, il faut avoir la ſience de la peinture, & puis ſe mettre dans le veritable point de veuë, car il n'y en a qu'un ſeul, qui eſt indiviſible, & qui eſt le veritable lieu, d'où on le puiſſe bien voir. Ceux qui veulent en juger, ſouvent ne s'y mettent pas. Ils ſe placent trop prés, trop loin, trop haut, trop bas, & ainſi ils en jugent mal. De plus les ignorans ne ſont point capables d'en juger, & ceux encore qui ne l'ont vû que par ouy dire, ou par préoccupation. Il y a donc de trois ſortes de perſonnes qui ſe ſont établis pour ſon juge. Les premiers qui ſont dans une pure ignorance diſent aprés les autres qu'il ne vaut rien, qu'à être brûlé par les mains du bourreau. Les ſeconds qui ſont ſavans en jugent bien, ou n'en diſent mot, & y admirent les ordres de la Nature & les preceptes de Dieu pour la Generation des hommes. Enfin, les troiſiémes qui ſont des demy-ſavans & en plus grand

grand nombre que les deux autres publient que mon Livre est pernicieux. Ils sont les entendus, ils troublent tout le monde, & jugent plus mal que les autres. Ils sont ictériques, & disent que c'est moy qui suis barboüillé de jaune. En verité, tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela il faut avoir l'esprit droit, bon gouſt & bon sens, & peu de personnes l'ont ainsi : témoin ce que nous fait remarquer *Quintilien*, qu'il y avoit de son tems des hommes, qui estimoient plus *Lucrece* que *Virgile*, bien que le premier, si on le compare à l'autre, ne merite pas le nom de Poëte. Enfin, je ne voudrois pour deffendre mon Livre, que l'Apologie qu'à fait le Pere *Theophile Renaud* en faveur de son compatriote le *P. Sanchez* Jesuite qui a écrit du mariage, comme j'ay fait : & alors il seroit bien deffendu.

Mon amy me disoit l'autre jour que j'avois fait ce Livre pour sanctifier les uns & pour scandaliser les autres. Il est vray, selon l'experience que j'en ay, qu'il paroist vertu à l'un, & vice à l'autre. Les maladies & les interests nous gastent l'esprit & nous ne jugeons pas

également dans tous les âges. L'amour de party nous ferme agréablement les yeux, & les passions changent nôtre justice. Les uns regardent mon Livre comme quelque chose d'impudique & de subornant, parce que leur cœur est plein d'impureté & d'orgueil. Les autres le considerent comme quelque chose de naturel & de divin, parce que leur cœur est plein de justice & de soûmission aux ordres de Dieu; si bien qu'on le blame & qu'on le loüe, parce qu'on le regarde de different costé. Pour moy, si je voulois juger d'un Auteur, je voudrois d'abord connoistre son dessein, & considerer son Livre en gros, sans m'arrester à une seule expression, à une seule periode, à un seul chapitre : & alors il est aysé de voir, s'il enseigne le vice, ou la vertu, & s'il porte les hommes à un Amour impudique, ou permis.

Quel Predicateur de l'Eglise a préché avec plus de zéle & de force que moy la moderation des plaisirs, & la fuite des voluptés dans le mariage ? Qui est-ce qui s'est opposé plus que moy à l'excez de l'Amour, & qui a en-

enſeigné de plus ſeurs moyens pour ſe garantir de ſes appas ? L'on n'a qu'à lire l'art. 2. du Ch. 3. de la premiere partie, le chap. 1. 2. & 6. l'article 1. & 2. du chap. 8. le ch. 10. & 11. de la ſeconde, le ch. 1. de la troiſiéme partie de ce Livre, & pluſieurs autres endroits pour ſavoir, ſi je porte les hommes au vice pluſtoſt qu'à la vertu.

Que l'on juge mal, quand l'on ne juge des choſes que par l'écorce & par l'apparence ! ſi nous conſiderons que l'on careſſe amoureuſement ſes filles : que *Samſon* fait des merveilles que St. *Jerôme* appelle des fables à la lettre ; que *David* commet un adultere : que *Thamar* ſe proſtitue ; qu'*Oſée* ſe marie impudiquement par le conſeil de Dieu : que *Holla* & ſa ſœur courent aprés des impudiques, ne croirons-nous pas que ce ſont des choſes deshonneſtes, abominables & indignes d'être placés dans l'Ecriture ſainte ? Mais qu'il y a de ſageſſe ſous ces envelopes, & de myſteres cachez ſous ces choſes qui nous paroiſſent ſi impudiques ! Les Figures de l'*Aretin* gravées par les *Carraches* ſont quelque choſe d'horrible

ble à voir, si nous les considerons des yeux du Corps, mais qu'il y a de morale cachée sous ces postures infames, qui nous font voir que les excés des plaisirs de l'Amour causent enfin des maladies infames & une mort prematurée, qui en sont les suites inévitables & les recompenses assurées.

Les mesmes personnes qui ont fait des objections sur la lecture de ce Livre, sont celles-là mesmes qui en ont fait des critiques piquantes, & qui, comme des grenoüilles, ne coassent que dans l'obscurité. Mais je les prie trés-humblement que continuant à critiquer mon Livre, ils ayent plus de modestie, plus de sincerité & plus de vigueur; qu'ils n'ayent ny précipitation, ny haine, ny malignité, ny pedanterie, ny envie, aprés cela, je leur permets de le critiquer séverement, sans qu'ils puissent attendre de moy la punition que fit *Baptiste Egnace à Robertel*, ny la haine qu'eut le Roy *Chilperic* pour *Gregoire de Tours* & pour *Salvius* Evesque d'Alby.

D'ailleurs, je les prie encore, qu'ils ne jugent pas de mon Livre, sans l'avoir lû, comme l'on fit autrefois des

Livres

Livres de *St. Thomas* & de *Roger Bacon* Chancelier d'Angleterre, que l'on eſtima Magiciens ſur le ſeul tître de leurs Livres: & enfin, qu'ils ne ſe laiſſent aller lourdement ni aux perſuaſions de mes ennemis, ni à la malignité des ignorans; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arreſtent à des peintures groteſques, que de ſages qui s'appliquent à contempler la beauté de la Nature. Aprés tout, s'ils le trouvent mauvais, je conſens qu'ils le blament, & meſme qu'ils le faſſent brûler, comme fit autrefois *Neron* les Satyres de *Fabricius Vejento*, & le Senat Romain les Livres de *Cremutius Cordus*. Alors tout le monde le lira, & je ſuis aſſuré que je trouveray en ce temps-là pluſieurs perſonnes, qui ſoûtiendront mon party contre ceux, qui ont voulu blamer mon Livre, & calomnier ſon auteur.

Le ſens commun & l'exactitude de jugement ſont quelque choſe de fort rare aujourd'huy : on ne rencontre par tout que des eſprits faux, qui n'ont preſque aucun diſcernement de la verité, qui prennent les choſes d'une mauvaiſe maniere, qui ſe payent des

plus

plus foibles raisons, & qui en veulent payer les autres, qui se laissent emporter aux moindres apparences, qui s'attachent à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoûtent rien de ce qui les peut détromper : enfin, qui decident hardiment sur ce qu'ils ignorent, & sur ce qu'ils n'entendent qu'à demy. Ce faux jugement se trouve toûjours dans ces gens-là, & quelquefois dans ceux qui sont estimez sages, ce qui vient souvent de la precipitation de l'esprit & du deffaut d'attention qu'ils font aux choses, ainsi ils jugent temerairement de ce qu'ils ne connoissent qu'avec confusion.

Mais pourquoy m'estonner de ce que l'on critique si malicieusement mon Livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas esté critiquez ? & ç'a esté contre ces mesmes ouvrages que l'envie & la haine ont esté les plus acharnées. N'a-t-on pas dit qu'*Homere* dormoit souvent, & qu'il estoit plein de fautes? Que *Demosthene* ne satisfaisoit guere ceux qui le lisoient ? Que *Ciceron* estoit un Compilateur des Grecs, dont on a mesme marqué tous les passages : qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux

aux exordes & aux digreſſions, trop ennuyeux dans la cadence de ſes periodes, & enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que *Seneque* le pere n'avoit point de liaiſon, & que ſon diſcours n'eſtoit que comme du ſable ſans chaux ? Que *Pline* l'*Hiſtorien* avaloit tout ſans jugement, & qu'il ne digeroit rien ? Que *Virgile* avoit peu d'eſprit & eſtoit un uſurpateur des penſées d'autruy ? Qu'*Ovide* eſtoit trop abondant ? Qu'*Horace* eſtoit trop deshonneſte, & qu'il avoit écrit des vers en proſe ? Que St. *Ambroiſe* eſtoit la Corneille de la Fable, & que ſes Commentaires ſur St. *Luc* eſtoient des chanſons & des bagatelles ? Enfin, l'envie ne ſe contente pas ſeulement d'attaquer la reputation de ceux contre qui elle en a, elle s'en prend même aux perſonnes qu'elle hait.

Quoy qu'il en ſoit, j'ay bien voulu me reſoudre en faiſant ce Livre à avoir autant de Juges que de Lecteurs. Cela ne me paroiſt ny onereux ny iniuſte. Ce Livre eſt comme un enfant emancipé, qui eſt hors de ma tutelle: e ne le regarde preſentement, que comme un étranger. Le ſeul droit que

je

je m'y suis legitimement reservé est celuy de corriger ses deffauts dans cette septiéme Edition, à quoy les divers jugemens que l'on en a faits, me sont extrémement avantageux ; ils sont utiles quand ils sont justes, & ils ne nuisent point quand ils sont injustes. Cependant, je croy qu'il est de la prudence humaine de s'accommoder aux esprits foibles, quand on le peut faire, sans blesser la verité, & sans tomber dans quelque grand inconvenient. Ainsy, les premieres éditions n'estoient que des essais difformes que j'avois proposez aux personnes de lettre, pour en apprendre leur sentiment, & pour me regler ensuite dans cette Edition, & c'est pour cela que j'avois caché mon nom sous un retrograde. J'y ay donc corrigé quelques pensées trop libres, & quelques expressions trop dures. Je l'ay embelly de figures anatomiques. J'y ay ajoûté beaucoup d'histoires, d'observations & de chapitres curieux, qui augmenteront la varieté de la matiere. Aprés cela, si l'on trouve mon Livre mauvais, peut-estre que dans un autre temps l'on en jugera d'une autre sorte, comme on a fait du Livre de *Bertrand*, qui fut

fut condamné comme heretique par les Papes *Pie* V. *Clement* VIII. *Léon* IX. & brûlé en 1059 sous *Nicolas* II. ; Mais approuvé ensuite comme orthodoxe par Mrs. *Chaffebras*, *Faure* & *Goyet de Bucherel*, trois fameux Docteurs de Sorbonne, qui en eurent une idée toute differente.

Mais enfin il faut que les Livres qui traitent de la Generation des hommes ne soient pas si horribles à lire ny si deshonnestes qu'on veut nous le persuader aujourd'huy, puisque le P. *Fabry Jesuite* en vient de faire imprimer un sur cette matiere à la face de l'inquisition de Rome, dans lequel il parle hardiment, mais sagement, de toutes les circonstances qui accompagnent les actions des parties naturelles des deux sexes raisonnables.

D'ailleurs, si *Caton*, qui a été estimé si sage parmi les Anciens & si vertueux parmy les Medecins, a conseillé à son fils de lire quelquefois *Ovide* pour y apprendre à aymer, mais à aymer sagement, ne puis-je pas conseiller la Lecture de mon Livre à des personnes raisonnables, puisque je n'y apprens à aymer que selon les Loix de la Nature & selon les maximes de l'Eglise.

Au reste, je ne saurois avoir écrit plus mo-

deſtement ſur les matieres que je traite. Il eſt pourtant vray que je n'ay point parlé de l'Amour avec froideur & ſans mouvement, c'euſt eſté un grand deffaut de n'en avoir pas eſté touché, quand j'en ay parlé à fond, mais mon émotion n'a pas eſté, ce me ſemble, criminelle, ny mes paroles impudiques, & ſi j'ay eſté quelquefois ſi naïf dans mes expreſſions, pour le repeter encore icy, on n'a pas dû m'en faire un crime, mais l'on a dû conſiderer que la matiere m'a ſouvent emporté à dire des choſes libres, mais pudiques & honneſtes. Les paroles couvertes ſont pour l'ordinaire à double ſens, & les femmes qui en ſavent plus que nous ſur les mouvemens de l'Amour, les auroient ſans doute priſes en mauvaiſe part & m'auroient fait dire toute autre choſe que ce que je dis.

Enfin, je n'ay pû faire autrement, quelque ménagement que j'aye pû apporter dans mon diſcours. Je ſeray fort ſatisfait, ſi un petit nombre de perſonnes doctes & bien entenduës eſtiment mon Livre & mes veilles. Je les prefereray toûjours à une multitude groſſiére qui ſouvent eſt un trés-mauvais interprête de la verité. C'eſt ſans doute ce que vouloit dire le Sage, quand il nous a laiſſé par écrit que *l'Opinion du peuple eſtoit ſouvent l'Opinion des foux*, & ce que nous a voulu inſinuer *Horace*, qui commence une de ſes plus belles odes par ces paroles, *Odi profanum vulgus, & arceo.*

Si tu veux, cher Lecteur, avoir encor l'audace
De critiquer tous mes écrits,
Fay moy paroiſtre en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

TABLE
DES
CHAPITRES.
PREMIERE PARTIE.

Chap. 1. *Des parties de l'Homme & de la Femme qui servent à la Generation.* pag. 1
Art. 1. *Des parties naturelles & externes de l'Homme.* 3
Art. 2. *Des parties naturelles & internes de l'Homme.* 6
Art. 3. *Des parties naturelles & externes de la Femme.* 17
Art. 4. *Des parties naturelles & internes de la Femme.* 23
Chap. 2. *De la proportion naturelle & des defauts des parties genitales de l'Homme & de la Femme.* 28
Art. 1. *De la proportion des parties naturelles de l'Homme, & de la Femme, selon les Loix de la Nature.* 31
Art. 2. *Des defauts des parties naturelles de l'Homme.* 32
Art. 3. *Des defauts des parties naturelles de la Femme.* 38
Chap. 3. *Des Remedes qui corrigent les defauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme.* 44
Art. 1. *Des maladies qui arrivent au membre Viril & qui peuvent estre gueries* 45
Art. 2. *Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme & qui peuvent estre gueries.* 62

PARTIE II.

Chap. 1. 74
Art. 1. *Eloge de la Virginité.* 75
Art. 2. *Des signes de la Virginité presente.* 78
Art. 3. *Des signes de la Virginité absente.* 81
Chap. 2. *S'il y a des remedes capables de rendre la Virginité à une fille.* 91
Chap. 3. *A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.* 100
Art. 1. *Eloge du Mariage.* 101
Art. 2. *L'âge le plus propre au Mariage.* 105
Art. 3. *La Conception, la Grossesse & l'Enfantement.* 115
Art. 4. *Si la Nature a fixé un temps pour accoucher.* 120
Art. 5. *Du devoir des Mariez.* 128
Art. 6. *Du temps où les Hommes & les Femmes cessent d'engendrer.* 136

Chap. 4. *Quel temperament eſt le plus propre à un Homme pour être fort laſcif, & à une Femme pour être fort amoureuſe.* 141
Art. 1. *Quel temperament doit avoir un Homme pour être fort laſcif.* 144
Art. 2. *Quel temperament doit avoir une Femme pour être fort amoureuſe.* 152
Art. 3. *Qui eſt le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.* 160
Chap. 5. *En quelle ſaiſon l'on ſe careſſe avec le plus de chaleur & d'empreſſement.* 166
Chap. 6. *A quelle heure du jour on doit baiſer amoureuſement ſa femme.* 175
Chap. 7. *Combien de fois pendant une nuit l'on peut careſſer amoureuſement ſa femme.* 186
Chap. 8. *Si l'on doit prendre des remedes pour dompter ſon humeur amoureuſe, ou pour s'exciter avec une femme.* 198
Art. 1. *Des remedes qui domptent le temperament amoureux.* 199
Art. 2. *Des remedes qui excitent un homme à embraſſer ardemment ſa femme.* 210
Chap. 9. *Si l'Homme prend plus de plaiſir que la Femme lors qu'ils ſe careſſent.* 226
Chap. 10. *De la maniere dont les Perſonnes mariées doivent ſe careſſer.* 234
Chap. 11. *Si l'on ſe trouve plus incommodé de baiſer une laide femme qu'une belle.* 241
Chap 12. *Si ceux qui ne boivent que de l'eau ſont plus amoureux & s'ils vivent plus que les autres.* 248
Chap. 13. *Si la Femme eſt plus conſtante en Amour que l'Homme.* 260
Chap. 14. *Si l'on peut aymer ſans être jaloux.* 273
Chap. 15. *Si la Femme laide ayme plus que la hardie & l'enjouée.* 288
Chap. 16. *S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une Femme qu'à ſe les conſerver.* 302
Chap. 17. *Si la Belle plaiſt plus que la Complaiſante.* 312

PARTIE III.

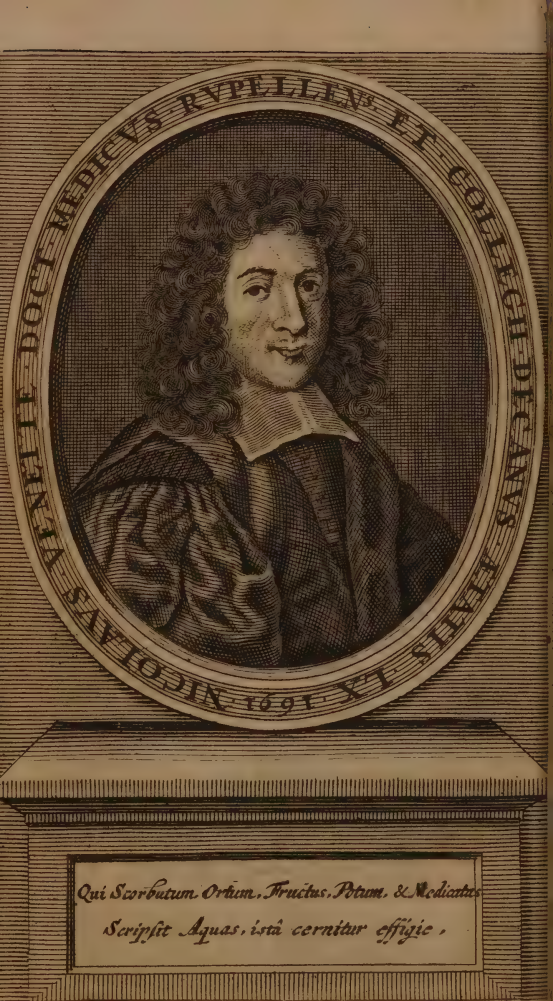
Chap. 1. *Les incommodités que cauſent les plaiſirs du Mariage.* 324
Chap. 2. *Des utilités qu'apportent les plaiſirs du Mariage.*

ge. 336
Chap. 3. *S'il y a de veritables signes de Grosseſſe.* 345
Chap. 4. *De la formation de l'Homme.* 359
Art. 1. *De la ſemence de l'Homme.* 360
Art. 2. *Exacte deſcription des parties naturelles & internes de la Femme* 363
Art. 3. *De la ſemence de la Femme.* 371
Art. 4. *De l'Ame de l'Homme.* 377
Art. 5. *Du ſang des Regles.* 387
Art. 6. *Obſervations curieuſes ſur les divers temps de la formation de l'Homme* 399
1. *Degré de la formation de l'Homme* 401
2. *Degré de la formation de l'Homme* 428
3. *Degré de la formation de l'Homme.* 435
4. *& dernier degré de la formation de l'Homme.* 444
Chap 5. *Du Faux germe & du Fardeau.* 461
Chap. 6. *S'il y a un art pour faire des garçons ou des filles.* 483
Chap. 7. *Si les enfans ſont batards ou legitimes quand ils reſſemblent à leur pere ou à leur mere.* 499
Chap. 8. *Pourquoy il y a des enfans qui naiſſent foibles & imparfaits, & d'autres forts & robuſtes.* 527

PARTIE IIII.

Chap. 1. Art. 1. *De l'Impuiſſance de l'Homme.* 539
Art. 2. *du Congrés.* 552
Art. 3. *Du Divorce entre des perſonnes mariées.* 555
Chap. 2. *De la Sterilité des Femmes.* 559
Chap. 3. *Si les Charmes peuvent rendre un Homme impuiſſant & une Femme ſterile.* 568
Chap. 4. *Des Hermaphrodites.* 583
Chap. 5. *Si une femme peut devenir groſſe ſans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieuſement des Incubes & des Succubes.* 607
Chap. 6. *Si les Eunuques ſont capables de ſe marier & de faire des enfans.* 632

Fin de la Table des Chapitres.



Qui Scorbutum. Ortum, Fructus, Potum, & Medicatas
Scripsit Aquas, istâ cernitur effigie,

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Regarde qui voudra d'un air sombre & pedant
Ce langage innocent.
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentiments qu'inspire la Nature.
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouvements,
Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens.

PETRONE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des Parties de l'Homme, & de la Femme qui servent à la Génération.

QUi auroit crû que Dieu auroit fait en créant le monde, comme font aujourd'huy nos plus fameux Ouvriers, qui n'affectent jamais d'abord de faire voir ce que leur Art a de plus excellent, mais qui attendent toûjours sur la fin à donner des marques de leur chef

d'œuvre ? C'eſt pourtant ainſi que Dieu voulut commencer ſon ouvrage par les Créatures les moins parfaites, & qu'il ne ſe repoſa qu'aprés avoir montré les plus beaux traits de ſa puiſſance en formant l'homme à ſa reſſemblance & à ſon image.

La matiere qu'il prit pour nous former fut une terre qu'on peut appeller Vierge, puiſqu'elle n'avoit encore ſervy à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu luy-meſme prit la peine de paitrir pour faire toutes les parties qui nous compoſent. La femme qui devoit avoir des qualités toutes differentes des noſtres, ne fut pas formée de cette meſme matiere, & il eſtoit bien juſte qu'elle fuſt faite d'une matiere plus noble & plus rélevée, puis qu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il ſemble qu'en général tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particuliere, s'il eſt permis de parler ainſi, les parties qui doivent ſervir à la propagation de l'Eſpece. A voir leur aſſemblage, leur proportion, leur figure & leur action : à conſiderer les eſprits qui y ſont portés, le chatoüillement, & les plaiſirs, que l'on y reſſent, l'Ame meſme qui y reſide, puiſque c'eſt par là qu'elle ſort pour ſe communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire, & qui n'y doive faire de particulieres reflexions.

ARTI-

ARTICLE I.

Des Parties naturelles, & externes de l'Homme.

NOus appellons le nombre viril (a) la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux sous le nom de Fascinus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'estoit acquis dans le monde. Car il n'y a ny charmes ny enchantemens qui la puissent égaler; si par hazard une femme l'apperçoit par le defaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion de laquelle elle ne peut se deffendre qu'avec peine.

En effet, dans ces derniers siecles aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre humain, & l'origine des parties qui nous composent. Villandré, ainsi que remarque l'Histoire de France, commit un crime de Léze Majesté pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loy de l'Ancien Testament commande de couper la main à une femme, qui auroit manié ces mesmes parties, ou par mépris ou par injure, & cette mesme Loy aussi-bien que la nouvelle ne permet pas qu'un homme, qui a quelque defaut dans les parties de la génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu. Et les Caffres se trouvent glori-

eux, quand ils ont coupé en guerre à leurs ennemis plusieurs membres virils, dont ils font present à leurs femmes ou à leurs amis, qui par honneur s'en font des coliers qu'elles se metent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps : si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussitôt par des foiblesses surprenantes, la teste en pâtit par des pésanteurs insupportables, & les yeux en souffrent par des vertiges & des ébloüissements funestes.

A considerer en gros cette partie, on diroit qu'elle est toute d'une piece ; mais si on l'examine par parties, on connoîtra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort deliée, & d'une autre plus épaisse qui est garnie de veines & d'artéres attachée fortement au gland par un lien robuste & membraneux (b) qu'elle a une membrane toute de chair qui l'envelope & presse comme un estuy toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ni solide ni osseuse, si elle avoit esté comme celle des Chiens ou des Loups, il y auroit eu beaucoup de desordre dans les differentes rencontres des hommes avec les femmes ; & il n'eust pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'huy, si en se caressant on eust esté arresté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la semence (c) est glacé au milieu de cette partie. Le gland couvert de son prepuce qui est à l'une de ses extremités, a la chair si delicate,

cate, (d) & si sensible, que c'est-là que la Nature a estably le throsne de la volupte dans les embrassemens des femmes.

Deux tuyaux que l'on nomme nerveux (e) ou cavernaux accompagnent le conduit commun de l'urine & de la semence, ils sont remplis d'une matiere deliée & spongieuse qui ressemble à du sang caillé & noircy. C'est dans leurs petites cavités que les artéres & les nerfs portent des esprits, qui s'y multipliant font ensuite enfler ces deux parties qui roidissent & qui endurcissent tout le corps de la Verge, souvent contre nôtre volonté. C'est sans doute pour cela qu'*Aristote* a dit que le Cœur & la Verge estoient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuoient d'eux-mesmes. Tout cecy ne se fait pas sans mystere. La Nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend & cette dureté que nous souffrons souvent malgré nous, n'arrive pas seulement pour se lier étroitement à une femme ; mais pour darder avec violence dans ses parties les plus profondes la matiere dont on fait les hommes.

La Verge ne sauroit s'élever sans muscle (f) ny se maintenir roide sans un continuel abord d'esprits. Il seroit mesme impossible que la semence fust dardée comme elle l'est, (h) si d'autres petits muscles (g) ne pressoient son conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des parties naturelles & internes de l'Homme.

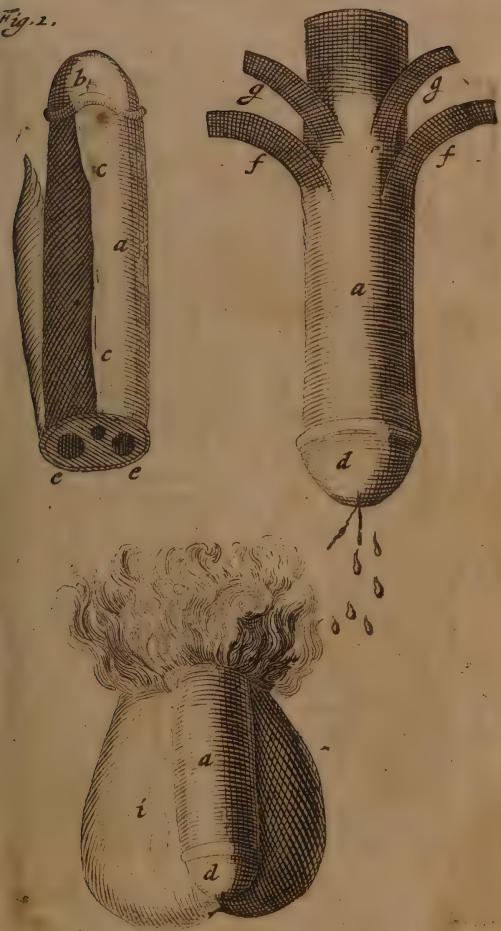
LEs testicules sont renfermés dans une bourse (i) comme quelque chose de fort precieux, aussi est-ce de là que la Nature puise incessamment la matiere dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'estoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en estoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules, si l'un est incommodé, fletry ou blessé, l'autre peut servir à la génération, & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles & les Cottes ; mais la Nature renferme dans cette seule partie toute la vertu qui devoit estre dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre, sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un : & nos Histoires de Medecine remarquent qu'il n'y a guere de Royaumes, qui ne fourniſſent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules, mais ceux-cy n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'estre fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissants, la vertu prolifique estant divisée

en

Fig. 2.



en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles* Roy de Sicile, & Mr. *Pint*..... de cette ville connurent bien que le plus grand nombre de testicules n'estoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fust pour l'ardeur & pour le plaisir: & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philosophe ancien, avoit les testicules cachez dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus lascif que luy. Afin donc d'éviter les desordres de sa lasciveté, la Nature, ajoûte-t-il, a placé au dehors les parties de la génération pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je repliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux, puis qu'en tout temps & à toute heure il est disposé aux delices de l'amour, & que la pluspart des animaux attendent la belle saison pour s'accoupler.

Mais la Nature a eu une toute autre raison de mettre ces parties au dehors. La semence en est beaucoup mieux preparée lors qu'elle a plus d'étenduë & de temps à se perfectionner. Et c'est sans doute cette mesme raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la nostre, parce que les vaisseaux qui en preparent la matiere sont incomparablement plus courts & moins entrelassez que ceux des hommes.

Pref-

Presque tous les enfans ont les testicules cachez dans le ventre, ou dans les aisnes; & il s'en trouve peu à qui les testicules paroissent avant l'âge de 8 ou de 10 ans; c'est alors que la chaleur commençant à estre vigoureuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la Nature, & qu'elle pousse au dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusques en ce temps-là. De tous ces enfans il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour de Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puissance de son mary, si elle luy avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit seu justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si aprés sa mort *Ambroise Paré* n'eust trouvé ses testicules dans le ventre. Et jamais le Lapidaire dont parle *Kerckringius* obs. 13. n'eust si fortement chanté s'il n'eust eu ses testicules cachez dans le ventre, qui luy sortirent à 18 ans aprez une fievre chaude.

Quoi qu'en veüille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'experience & la raison m'obligent de m'éloigner

du sentiment de ce Médecin. Car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule se mélant ensemble lors qu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'effet que nous en voyons plûtôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plûtôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste, dans la dissection que j'ay faite plusieurs fois des testicules des hommes, j'ay souvent rémarqué que le gauche avoit des veines & des artéres plus grosses que l'autre, & que par consequent il estoit plus échauffé par le sang & plus vivifié par les esprits, & que d'ailleurs il estoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de semence que l'autre, d'où l'on pourroit conclurre contre le sentiment d'*Hippocrate* qu'il contribueroit plûtost que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire le vray, pour le répeter encore, ny l'un ny l'autre ne produit pas plûtost un mâle qu'une femelle ; témoin l'histoire que nous fait *Gassendi* d'un homme qui s'estant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes trés-dures à la pointe de la lancette, (a) de peur que les esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores.

pores. Leur substance est un entrélacis de vaisseaux spermatiques (b) qu'on pourroit dire estre la fin des préparans, & le commencement des éjaculatoires. Elle est faite d'un nombre infiny de petits filets (b) qui sont comme les reservoirs d'une matiere seminale, qui vient d'un sang arteriel filtré par mille petits conduits, & d'un suc nerveux qui s'y est aussi glissé par mille petits détours. Une matiere glanduleuse occupe l'entredeux de ces vaisseaux, & leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les arteres (c) & les nerfs (f) portent incessamment aux testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent & preservent ces deux petites parties & les suspendent, de peur que les vaisseaux qui preparent, & contiennent la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules & par les agitations violentes de l'Amour.

Il leur arriveroit sans doute dans les mouvemens de cette passion des accidens funestes; si ces mesmes muscles en les tirant enhaut ne les en garantissoient, & souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette occasion, s'ils ne les approchoient de la racine de la Verge.

Quelques Philosophes & aprez aux quelques Médecins ne demeurent pas d'accord, que la semence se forme dans les testicules, parce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ny de passage pour y porter la matiere; que ces parties estant froides, il

ne peut s'y faire aucune coction d'une matiere spirituеuse, qu'on a beau faire la dissection des testicules on n'y trouve jamais de semence ; qu'il y a des animaux qui n'ont point de testicules & qui cependant ne laissent pas d'engendrer. Enfin, que nous avons des histoires qui nous assûrent que des hommes qui en avoient été privés ont fait neantmoins des enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien fortes à ceux qui n'examinent les choses que par les livres des Auteurs, mais si nous recherchons diligemment la verité de tout cela par la dissection de ces parties & par d'autres meilleures raisons, nous serons bientost d'un autre sentiment.

Car on sait que les artéres spermatiques (d) vont tout droit aux testicules, & qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'epidydime (e) & au corps du testicule la matiere de la semence. On sait encore que les nerfs qui viennent de la sixiéme paire (f) & ceux qui sortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos (ff) communiquent aux testicules une matiere spirituеuse propre à la génération. D'ailleurs que les testicules n'estant qu'un entrelacis de vaisseaux, (b) ils ont à cause de cela des cavités bien qu'elles ne soient pas sensibles : que la semence n'estant qu'un excrement, la Nature ne la souffre pas long-temps dans les testicules à moins qu'ils ne soient malades, ce que l'histoire de Dodone nous confirme ; qui ayant trouvé dans le corps d'un

Es-

Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuitte coupé en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui estoient presents : que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux ; & qu'enfin les histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux, qui ont engendré sans testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent estre entenduës, ainsi que nous l'expliquerons au chapitre des Eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte est prise du temperament des testicules. Cependant on sait que le Cerveau est d'un temperament froid, & d'une substance assez solide, pour estre de sa nature une glande : que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine : & que jamais dans les dissections que l'on en a faites l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de sa substance, & qu'elle estoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir : & si j'ay souvent observé en pressant la substance du Cerveau d'un homme mort, un peu de serosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'estoit néantmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi bien que le Cerveau soit d'un temperament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait esté fait que pour temperer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'en-

d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurez que ceux du cœur, car le sang des artéres tout ouvert & tout plein d'esprits montant enhaut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du Cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu prés de mesme, lorsqu'ils veulent faire de l'Eau de vie : car les esprits du vin qu'ils mettent dans l'alambic s'élevant peu à peu au chapiteau, & se distribuant ensuitte par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au gouſt, s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau, comme si le froid condensant & raſſemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus rectifiez & plus doux.

Il en arrive autant dans le Cerveau, car le sang qui sort tout boüillant du cœur, & qui réjaillit enhaut, entre dans la substance du Cerveau, qui par sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

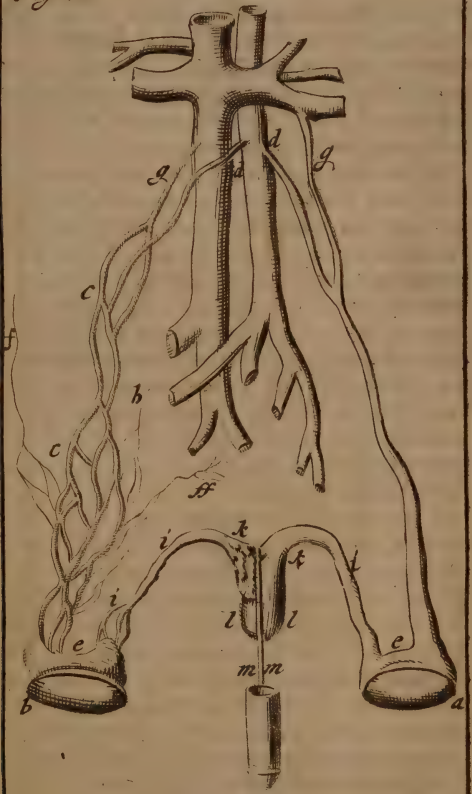
Cela estant ainsi estabIi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoy les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelacis de vaisseaux (b) pressez par de petites

tes glandes: & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le Cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce mesme sang se rectifie en pénetrant les testicules, & qu'il devient esprit seminal, pour parler de la sorte.

Deux sortes de vaisseaux sont attachez aux deux extrémitez du testicule, les uns qui sont un entrelacis d'arteres (c) de veines (g) de nerfs (f. ff) & de vaisseaux lymphatiques (h) y portent la matiere pour faire la semence, & les autres en rapportent la semence toute faite (i) & s'en déchargent dans le corps variqueux ou pyramidal (i) qu'on nomme parastate, & puis selon le sentiment de tous les Anatomistes, ils s'en dechargent dans de petits reservoirs qui sont à la racine de la Verge. (k)

On pourroit comparer ces reservoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les grains. C'est-là que la semence se forme & se conserve pour plusieurs embrassemens & pour differentes générations. J'ay eu souvent la curiosité de presser avec les deux doigts ces petites vessies glanduleuses & des glandes (l) que l'on nomme prostates qui se trouvent auprés pour en faire sortir la semence: & en mesme temps j'appercevois malgré la froideur du cadavre une liqueur blanche & épaisse sortir des prostates (l) & une claire & pâle süinter des vessicules (k) & ensuite se filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane prés d'une

Fig. 2.



d'une petite verrüe, que les Anatomistes ont nommée *Veru montanum* & puis s'épancher dans le conduit de la semence & de l'urine. (m)

C'est plûtost la callosité & la dureté de ces cellules, & de cette chair glanduleuse, que l'on appelle prostate, qui rend les Scythes steriles, qu'une legere perte de sang, qui coule d'une veine coupée à la tempie. Car comme les Tartares sont incessamment à cheval, ils pressent tellement ces petits reservoirs par la pesanteur, & par l'agitation continuelle de leur corps qu'ils les endurcissent, & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

ARTICLE III.

Des parties naturelles & externes de la Femme.

APrés avoir diligemment examiné les parties de l'Homme qui servent à la génération, il me semble qu'il est à propos de considerer celles de la Femme, & d'admirer en mesme temps l'artifice dont la Nature s'est servie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

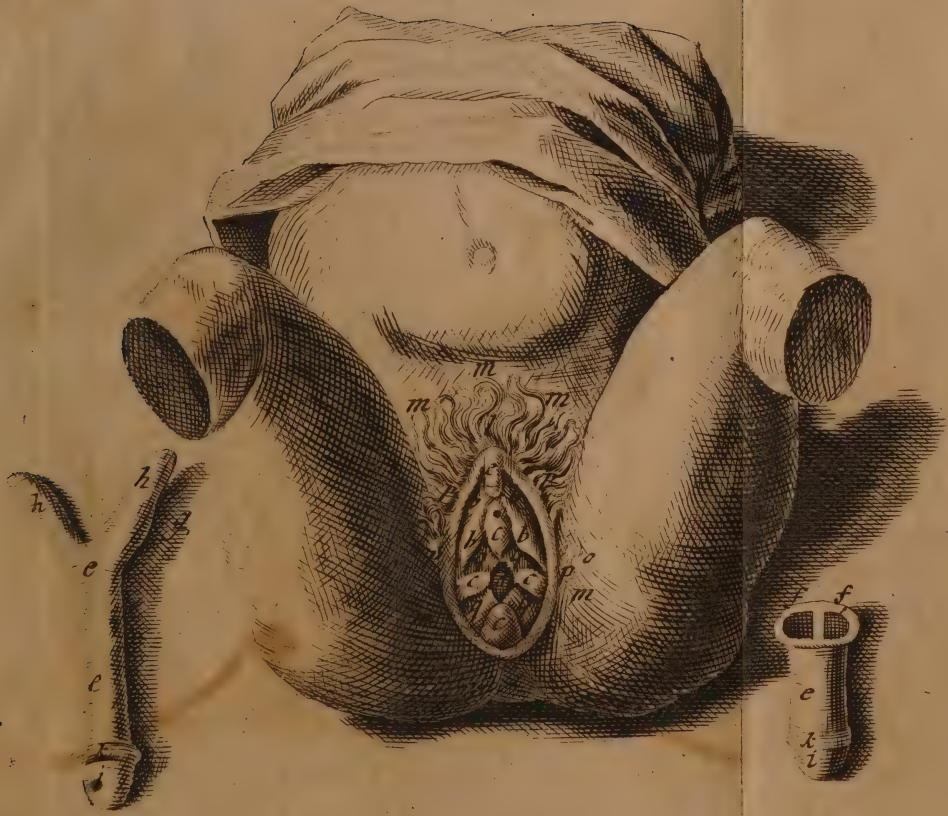
Si les parties naturelles des femmes estoient toutes semblables à celles des hommes, & qu'il n'y eust seulement de difference que dans le renversement de ces mesmes

meſmes parties, on auroit raiſon de dire que la femme eſt un homme imparfait, & que la froideur de ſon ſexe eſt cauſe que ſes parties ſont demeurées au dedans, au lieu de ſortir au dehors comme celles des hommes.

Galien, & *Fallope* aprés lui, quelque ſavans Anatomiſtes qu'ils ſoient, auroient de la peine à ſoûtenir cette opinion. Car ſi l'on obſerve la differente ſtructure des parties des deux ſexes; ſi l'on en examine le nombre & la figure; ſi l'on en conſidere les cavités & la figure; enfin, ſi l'on en compare l'action & l'uſage, on verra bientoſt qu'elles ſont tout-à fait differentes les unes des autres. Car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou ſi l'on veut la bourſe de l'homme? entre le membre viril & le clitoris? Les vaiſſeaux qui contiennent la ſemence des femmes, ne reſſemblent pas à ceux des hommes, & leurs teſticules ſont faits d'une toute autre façon.

Mais ſans m'arreſter à ces ſortes de queſtions qui ne ſervent preſque de rien à mon ſujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la Femme que nous appercevons les premieres.

La Nature eſt admirable dans tous ſes effets & ne produit jamais rien ſans deſſein. Le poil commence à poindre à 12 ou à 15 ans, lorſque, ſelon la penſée de Theodoret, l'Ame peut diſtinguer le vice de la vertu. C'eſt alors que la Nature met un voile ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doi-


m
m
m
k
h
h
g
e
e
i
b
c
c
o
p
m
f
e
i

ɔivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la Femme, que on appelle Nature, parce que tous les hom-ɛes y prennent leur origine, ſont la cauſe de plusſpart de nos chagrins, auſſi bien que de os plaiſirs, & j'oſe dire que preſque tous les eſordres qui ont paru dans le monde, & qui arrivent encore tous les jours viennent de es parties-là. On n'a qu'à lire *Petrone* & à ntendre bien l'hiſtoire des huits années ju'il décrit de la Cour débauchée de *Neron*, ɔour eſtre perſuadé de ce que je dis.

Les lévres (a) & les rides (b) de ces par-ies ne ſont que des replis que la peau y fait ; ɛlles reſſemblent à peu prés à la creſte d'un eune cocq, & les rides y marquent auſſi-ɔien la vieilleſſe que ſur le viſage, lorſque les filles vieilliſſent ou qu'elles ont proſtitué leur pudicité. Ce ſont ces rides internes que l'on appelle nymphes, qui dans l'evacuation de l'urine cauſent un ſi grand bruit, qui nous ſurprendroit ſans doute, ſi nous n'y eſtions accoûtumez.

Quatre petits morceaux de chair de la figure d'une feuille de Myrte (c) ſont placez aprés les nymphes, qui bien qu'ils ſoient inceſſamment arroſés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la Nature a allumé dans ces parties. Souvent c'eſt comme de l'eau, qui tombant ſur de la chaux les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules (c) que les Médecins appellent myrtiformes ſont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de

la

la matrice si petite, (d) qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de 9 ou de 10 ans, à moins que de luy faire violence en les déchirant. C'est ce que les Matrones veulent dire, lors qu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompuë, & c'est aussi la séparation de ces mesmes parties qui, en donnant du sang la premiere nuit des nôces, estoit autrefois parmy les Juifs un signe de la defloration, ce que nous examinerons cy-aprés avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomistes appellent Clitoris, (e) & que je pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour. C'est-là que la Nature a mis le trône de ses plaisirs & de ses voluptez, comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'est là qu'elle a placé ses chatoüillemens excessifs, & qu'elle a établi le lieu de la lasciveté des femmes. Car dans l'action de l'amour, le Clitoris se remplit d'esprits, & se roidit ensuite comme la Verge d'un homme : aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux, (f) ses nerfs (g) & ses muscles, (h) il ne luy manque ny gland (i) ny prepuce, (k) & s'il estoit troüé par le bout, on diroit qu'il est tout semblable au nombre viril. C'est de cette partie qu'abusent souvent les femmes lascives. Jamais *Sapho* Lesbienne ne se seroit acquise une si méchante reputation, si elle avoit

eu

cette partie plus petite. J'ay vû une fille huit ans qui avoit déja le Clitoris auſſi ng que la moitié du petit doigt ; & ſi cette rtie croiſt avec l'âge, comme il y à de pparence, je me perſuade que preſente- ent elle eſt auſſi groſſe & auſſi longue que lle de la femme que *Platerus* dit avoir vûë, ui l'avoit auſſi groſſe & auſſi longue que le ou d'une oye.

Cette partie s'enfle tellement pendant la e de quelques femmes, lorſque l'amour envoye des eſprits, que la peine que l'on de la rencontrer dans une femme morte, mbleroit incroyable, à moins que d'en a- oir fait l'experience, tant il eſt vray que les arties ne ſont pas toûjours en meſme eſtat endant la vie & aprés la mort.

Mais ſi cette partie cauſe ſouvent des deſ- rdres aux femmes, elle leur apporte auſſi ouvent des avantages ; car elle eſt à la ma- rice ce que la lüette eſt aux poumons ; & e Clitoris avec les caroncules corrige l'air roid qui pourroit incommoder la matrice ; l empeche en meſme temps qu'il n'y entre quelque choſe d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nom- ner ſeroient inutiles à la génération, ſi 'hymen que les Poëtes prophanes ont dit tre le Dieu des nôces, n'en eſtoit du nombre. Les Anatomiſtes anciens, qui ne 'occupoient qu'aux choſes les plus commu- nes de l'Anatomie, ont pris pour l'hymen es caroncules dont nous avons parlé cy- deſſus, qui ſouvent eſtant jointes enſemble par

par des membranes assez fortes, s'oppose à l'entrée du Dieu Priape ; car il n'eust pas esté raisonnable que quelque autre chose qui n'eust pas esté Dieu, selon la pensée des Payens, se fust opposé aux desseins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la Nature voulant conserver la matrice de quelques femmes delicates, produit une membrane au dessus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelque autre chose n'incommode pas les parties internes. Et c'est cette membrane que l'on appelle proprement Hymen. Elle est parsemée de veines, & ordinairement troüée par le milieu, pour laisser d'un costé couler les regles, & de l'autre pour donner entrée à la semence de l'homme. Mais comme cette membrane qu'on nomme *Hymen* est contre les loix de la Nature, nos Anatomistes ont pris pour *l'Hymen* les caroncules jointes ensemble par de petites membranes. Et c'est ce qu'ont fait *Vesale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Casserius*, *Sebisius*, *Bauhin* & plusieurs autres qui appellent *Hymen* ces caroncules jointes qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au chap. 3. art. 2. par une histoire que tout Paris a ouy dire & que je raporte dans toutes ses circonstances.

ARTI-

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la Femme.

ENtre toutes les parties de la Femme qui servent à la Génération, la matrice tient sans doute le premier lieu. Et bien qu'elle soit l'une de ses parties les plus foibles, néantmoins elle est le lieu où les thresors de la Nature sont cachez. C'est cette Terre où Diogene avoit accoûtumé de planter des hommes, & où sans honte il s'immortalisoit au milieu des ruës.

Elle est située au bas du ventre entre la vessie & le gros boyau, qui servent comme de coussins au plus fier & au plus superbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de sa mere.

Dans les Femmes de moyenne taille, qui ont accoûtumé d'estre souvent baisées, elle est assez grosse, & sa profondeur est d'onze travers de doigt ou à peu prés depuis l'entrée jusques au fonds, mais dans les Vierges, & dans les vieilles Femmes, elle est extrémement petite, & souvent pas plus grosse qu'une féve ou qu'un œuf de pigeon, ce n'est qu'une peau dure & fletrie dénuée d'arteres & de veines apparentes.

Lors que les regles coulent aux filles, ou qu'une Femme a conceu, toute sa substance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à mesure qu'un enfant croist, la matrice devient aussi

auſſi plus ſimple & plus menuë dans ſa circonference, mais un peu plus épaiſſe dans ſon fonds, à cauſe de l'arriere-faix qui y eſt placé & de l'abondance des vaiſſeaux dont la matrice eſt parſemée en cet endroit-là : ce que l'experience de pluſieurs diſſections m'a ſouvent fait remarquer.

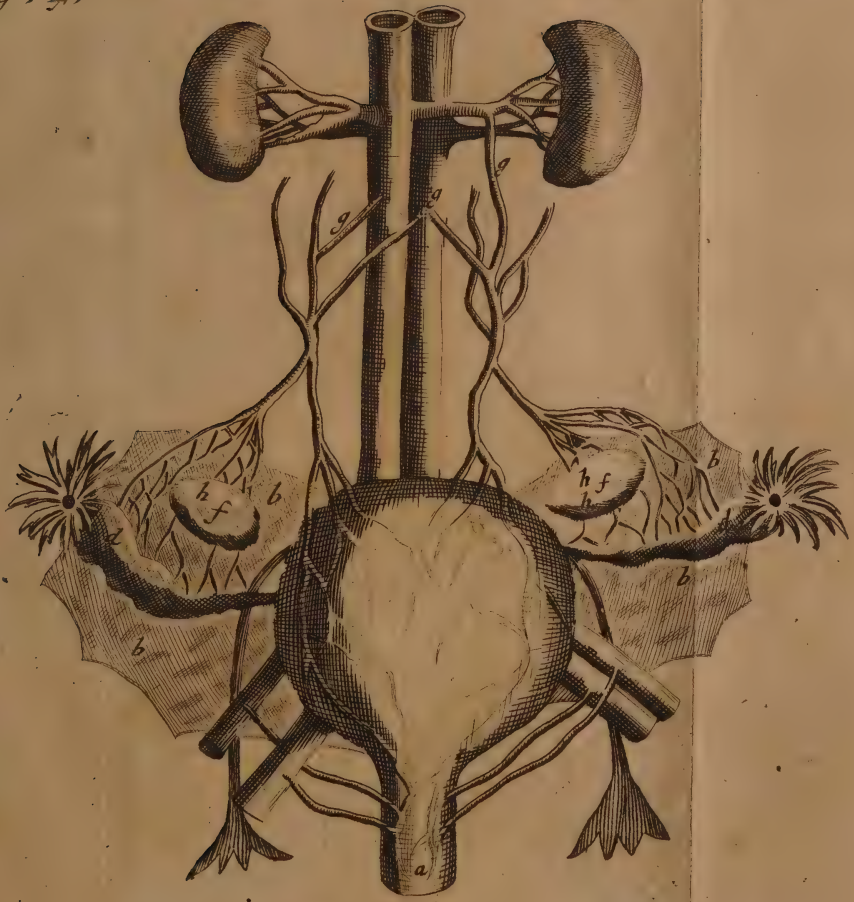
A conſiderer une fiole renverſée, l'on a une idée aſſez juſte de la figure de la matrice, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu applatie lors qu'elle eſt vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (a) l'attache par le bas, & deux ligaments ronds, (b) qui ſe communiquent aux aiſnes, & au dedans des cuiſſes, l'empéchent de s'élancer enhaut dans les ſuffocations dont les femmes ſont ſouvent attaquées.

C'eſt par ces deux liens que les femmes groſſes reſſentent de ſi cuiſantes douleurs au dedans des cuiſſes, & que quelquefois elles ſe dechargent ſur les aiſnes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais comme la matrice ne peut monter, elle ne peut auſſi deſcendre, ſi ce n'eſt par quelque effort extraordinaire. Car elle eſt attachée enhaut par deux ligamens qui eſtant fermes & larges reſſemblent en quelque façon à des aîles de Chauve-ſouris. Et bien que ces ligamens (c) ne touchent point la matrice pour l'aſſujetir, ils tiennent pourtant ſes cornes ſi fermes qui

ne

Fig. 4.



en sont des parties, qu'elle ne se peut affaisser. C'est dans ces ligamens larges que les testicules sont placez & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, si bien que cette partie estant affermie de tous costez, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la Nature l'a placée: comme l'Antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommer, les artéres, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, luy servent encore de liens, & les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtez de la matrice on voit deux vaisseaux avancez, (d) que *Diocles* a appellez les Cornes de la matrice, à la ressemblance des cornes dans les bestes qui ont du rapport à celles cy.

Le col de la Matrice est une de ses parties les plus considerables, c'est la porte de la pudeur, & selon l'experience commune, l'estuy du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de defendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner davantage de plaisir à l'homme, quand il caresse sa femme.

Dés que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite telle-

ment qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il faut.

Si un enfant tire de la mammelle de sa mere le lait avec plaisir, le cou de la matrice succe aussi fort agréablement dans les voluptés amoureuses la semence, qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribüer à la génération, elle avoit besoin de testicules (f) aussi bien que l'homme ; & je m'estonne qu'il y ait eu des Medecins qui se soient laissé aller dans cette occasion aux sentimens d'*Aristote*. Ce Philosophe a crû que la femme ne concouroit point à la génération en donnant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croistre ce qu'elle avoit conceu dans ses entrailles. Ce que nous examinerons dans la troisiéme partie de ce Livre.

Cependant il est certain que les femmes ont des testicules, (f) des vaisseaux spermatiques (g) & de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois : & que leurs testicules applatis au lieu d'être solides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes ensemble, (h) qui conservent une humeur qui rejaillit souvent au visage de celuy qui les coupe.

Paracelse & *Amantus* Portugais de Nation ont laissé par écrit que la matrice n'estoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole

de

de la semence d'un homme avec du sang des régles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud pour observer comment la Nature agissoit dans les flancs d'une femme, lorsqu'elle travailloit à la génération. Mais outre que cela me paroit impie & impossible, je ne saurois ajoûter foy à un imposteur ny à un Juif dans l'experience qu'ils nous proposent.

J'avoüe pourtant de bonne foy qu'il y a quelques histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomac d'une femme, & que quelques autres ont esté trouvés dans les vaisseaux spermatiques que l'on appelle les Cornes de la matrice. Mais pour dire là dessus ce que je pense, la premiere histoire me semble tout à fait impossible, car l'estomac faisant tout les jours sa digestion ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paroist plus faisable, les cornes estant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La Matrice, selon le sentiment de *Platon*, est un animal qui se meut extraordinairement, quand elle hait ou qu'elle ayme passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant, lorsque par son mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme, pour en tirer de quoy s'humecter & se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception, lors que la semence de l'homme & de la femme s'assemblant dans ses replis, elle les reçoit agreablement, comme une bonne mere dont elle s'est attribué le nom. Elle les couve, pour ainsi dire, par sa chaleur moderée, afin de faire un jour de ces semences animées la plus belle production que la Nature ait jamais tentée. Ce que nous examinerons plus particulierement au livre III. La matrice a encore d'autres usages, dont le principal est de vuider le sang superflu des femmes, & de les décharger ainsi des impuretez, dont elles pourroient estre un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce sang puisse aller jusques à acquerir la qualité de venin : au contraire il est ordinairement beau & pur, & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des artéres de la matrice.

ARTICLE II.

De la proportion naturelle, & des defauts des parties genitales de l'Homme & de la Femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmy les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou si l'on veut, la Nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné

né à chaque espece des parties differentes pour se perpetuer. Que les unes reçoivent les parties des autres, lors qu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chacune. Les parties genitales ne se font pas par hazard dans les flancs des femelles. Les Ames dans les bestes, & les Intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe par le commandement de la Nature.

L'Intelligence, ou si l'on veut parler autrement, l'Ame, que Dieu a creée & placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le corps de sa mere, qui vient de concevoir, la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties, qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modele pour cela : il suffit qu'elle exécute les desseins de la Nature pour garder toutes les mesures & les proportions, qu'il est necessaire de garder dans la figure des parties secrétes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel, elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose pour les faire un jour agir commodement, quand il en sera besoin.

D'ailleurs une autre Intelligence, qui est de la mesme nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir

la matiere la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre qu'elle les rend propres à estre un jour le lieu où un homme doit estre engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si reglées, leurs distances si proportionnées, enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministére de ces deux Intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'un de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrétes de l'un & de l'autre sexe, que lors que ces parties seront un jour en estat de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles se presseront si commodément de tous costés, que l'on diroit qu'elles ont esté coulées au moule, tant elles sont proportionnées les uns aux autres.

Mais si ces Intelligences manquent de matiere pour former les parties de la génération de l'un des deux sexes : si la matiere est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible ou qu'elle ait des qualitez & des figures rebelles ; si la figure de la matrice de la mere est incommodée, & que son temperament soit déreglé, quelle apparence y a-t-il que ces Intelligences puissent réüssir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes?

Je

Je ne saurois accuser ny la Nature ny ces Intelligences de commettre ces defauts, elles ne font jamais rien d'elles-mesmes de defectueux, & sur tout quand elles se proposent la génération & la conservation des hommes.

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mere, il en est encore attaqué aprés qu'il en est sorti ; ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la Proportion des parties naturelles de l'Homme & de la Femme selon les Loix de la Nature.

QUoyque l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mysteres de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contens, lors que nous en avons des connoissances plus parfaites. Si d'un costé le peché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin*, de l'autre la Nature n'y a rien mis que de bienseant.

La Nature qui n'a jamais rien fait sans dessein, a establi des loix pour toutes les parties qui nous composent, celles que nous appellons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes, & dans

les femmes, & le membre de l'homme, selon ces mesmes loix, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonference, c'est la plus juste mesure que la Nature ait gardée en formant cette partie dans la plus-part des hommes. Si la verge est plus grande & plus grosse il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans du Midy sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties secretes de la femme, est ordinairement de six ou de huit pouces de profondeur, & sa circonference interne n'a point de mesure determinée, car par une admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme, qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instrumens qui les touchent.

ARTICLE II.

Des defauts des parties naturelles de l'Homme.

LEs Casuistes & les Jurisconsultes traitent ces sortes de matieres aussi bien que les Medecins, mais ils les traitent d'une façon toute differente. Les premiers croyent estre obligez d'en parler pour le salut des ames, en refusant le Mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en séparant pour quelque temps l'homme & la femme, que quel-

uelques incommodités de parties auroient oublez dans le mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excités ar l'interest de la Justice, & pour le bien e l'Etat, d'agiter ces mesmes questions. ls veulent par là savoir les causes de la dis- olution du mariage pour en corriger les bus. Mais parce que ces matieres diffi- iles sont souvent fort mal touchées par les ns & par les autres, je tâcheray d'éclaircir es difficultés qui en dépendent, afin que 'on puisse ensuite juger sainement des dif- érends qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent estre ou les juges ou les rbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, 'on doit souvent en accuser les defauts na- urels des unes ou des autres : mais pour comprendre comment ces defauts arrivent, il faut s'imaginer que l'Intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mere, ne trouvant pas toûjours assez de matiere pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est o- bligée de rendre defectueuses ces mesmes parties ; & parce que les parties qui ser- vent à la vie sont beaucoup plus necessai- res que celles qui contribuent à la propa- gation de l'espece, que d'ailleurs celles-là sont plûtôt formées que celles-cy, il arrive quelquefois que l'Intelligence employe aux parties necessaires à la vie, presque toute la matiere qui estoit destinée aux parties secré-

tes, & ainsy ces dernieres parties deviennent fort petites dans la suite du temps, leur matiere ayant esté ménagée pour d'autres. Ce fut là la cause d'une des observations de *Platerus*, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de son prépuce au lieu de membre viril.

Les defauts des parties sécrétes, aussi bien que des autres, dont nous sommes souvent composez ne sont pas toûjours naturels, & le gentilhomme, dont nous parle *Paul Zacchias*, n'auroit jamais engendré, s'il eust manqué dés le ventre de sa mere de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *St. Martin* nous le fait bien voir, lui qui pendant sa vie avoit tellement macerè son corps par des austeritès inouïes, & qui s'estoit tellement roidi contre les libertés de son siécle, qu'aprés sa mort, si nous en croyons *Sulpice*, sa verge estoit si petite, que l'on ne l'auroit point trouvée, si l'on n'eust seu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont les plus propres, ny pour la copulation ny pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produisent rien, si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit mediocre & que celle de la femme y soit proportionée, afin de s'unir l'une à l'autre, & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matiere dans les premieres semaines de la conception, si bien que l'Intelligence, qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matiere qui reste aprés les principales parties formées, elle l'employe à faire une grosse & longue verge.

S'il est vray ce que les Physionomistes nous disent que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Heliogabale*, que la Nature avoit favorisé de grandes parties genitales, comme l'écrit *Lampridius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'estre plus en estat avec moins de troupes de faire quelque grande expedition de guerre, ou de resister plus fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'appercevoit pas en mesme temps, que ces gens aux grandes verges estoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres; il s'en est mesme trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons *Martial*, qu'ils estoyent souvent en estat de la flairer, & je ne say si ce Poëte ne vouloit point parler de *Clodius*, qui viola *Pompeia* femme de *Cesar* dans le temple de la déesse *Bona*, lequel, au

rapport de l'Hiſtoire, avoit le membre auſſi gros que les deux plus groſſes verges que l'on euſt pû joindre enſemble.

On doute ſi la ſemence eſt prolifique qui paſſe par une longue verge. *Galien* aprés *Ariſtote* a agité cette queſtion. Ils diſent tous deux que les eſprits, qui reſident abondamment dans la ſemence, ſe diſſipant par la longueur du chemin, la ſemence n'eſt plus enſuite capable de production. Mais pluſieurs Medecins, & entre autres le ſavant *Hucher*, ſont d'un tout autre ſentiment. Car la ſemence ſe portant directement dans le fonds de la matrice ſans eſtre alterée de l'air, ny par aucune autre cauſe étrangere, elle a toutes les diſpoſitions neceſſaires pour la génération, & les hiſtoires que ce dernier Médecin nous rapporte ſur ce ſujet, nous font bien voir que la verité eſt toute pour luy.

A moins que les deux parties genitales des deux ſexes ne ſoient bien proportionnées, comme je l'ay déja dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles ſe joignent étroitement l'une à l'autre, car ſi l'homme eſt un peu membru, & que la femme ſoit fort étroite, la conjonction n'eſt point agréable; & l'on ne peut ſe ſouffrir l'un l'autre. Mais ſi ce meſme homme ſe joint enſuite amoureuſement à une autre qui ſoit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaiſir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il cauſoit à la prémiere. Si bien qu'il eſt vray de dire ce que celuy, qui nous a donné tant de

de rémédes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous aymons les personnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nostres, nostre flamme est heureuse, & il ne vient de nostre amour légitime que des tendresses & des voluptés permises.

En effet, si les deux femmes, dont *Platerus* nous fait l'histoire, avoient pû souffrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaintes en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se rémarier à d'autres qui ne furent pas si simples aprés leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point icy de la grosseur prodigieuse de la Verge de quelques hommes: on sait qu'ils ne sont pas destinez pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu rémarier l'homme, dont parle *Fabrice de Hilden*, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses & les petites verges qui sont des defauts dans les hommes, elles sont encore defectueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les petites parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel: car parmy les Chrestiens, les nôces n'estant instituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu de

de douter que, si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consommer le mariage, & que ces defauts soient incurables, le mariage ne doive estre declaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres defauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiere pour les décrire tous: car pour le dire en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, & encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulcéres ou de cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin, si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des defauts des parties naturelles de la Femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmitez que luy. La sterilité qui en est une des plus considerables, vient le plus souvent plûtost de son costé que de celuy du mary: car

car entre une infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit defectueuse, la génération ne peut s'accomplir, & une femme qui est ainsi imparfaite ne peut esperer l'honneur d'estre appellée de ce doux nom de mere.

Je n'ay pas resolu icy de parler de toutes les parties qui concourent du costé de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au chapitre precedent. Mon dessein n'est presentement que de découvrir les defauts des parties naturelles de la femme qui peuvent empêcher la copulation, & qui peuvent estre guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phœniciens, au rapport de *St. Athanase*, obligeoient leurs filles par des loix severes de souffrir avant que d'estre mariées que des valets les defloraſſent; & si les Armeniens ainsi que *Strabon* le rapporte, sacrifioient les leurs dans le temple de la déesse *Anaïtis* pour y être depucelées, afin de trouver ensuitte des partis plus avantageux à leur condition. Car on ne sauroit dire quels épuisemens & quelles douleurs un homme souffre dans cette premiere action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on luy cause tant de chagrin & de haine que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoûtumée aux plaisirs de l'amour, que de la ca-

careſſer, quand elle n'a point encore connu d'homme. Car comme nous prions icy un ſerrurier de faire mouvoir les reſſorts d'une ſerrure neuve, qu'il nous apporte, pour éviter la peine, que nous y prendrions le premier jour, ainſi les peuples dont nous venons de parler, avoient raiſon d'avoir établi de ſemblables loix.

Jeanne d'Arc appellée la *Pucelle d'Orleans*, eſtoit du nombre de ces filles étroittes, & ſi elle euſt proſtitué ſon honneur, ou qu'elle euſt eſté mariée, comme les ennemis de ſa vertu & de ſa bravoure le publient encore aujourd'huy; jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en Medecine, n'auroient declaré, lors qu'ils la viſiterent dans la priſon de Roüan, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de *Warwic*, qu'elle eſtoit ſi étroite qu'à peine auroit-elle eſté capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'eſt pas ordinairement un grand defaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, juſques à s'oppoſer à la copulation & à la generation meſme. Le defaut eſt bien plus commun, quand ce paſſage eſt trop large, & il ne faut pas toûjours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur auſſi large que les femmes qui ont eu pluſieurs enfans.

Bien que ce defaut n'empêche pas la copula-

ation, cependant on ne voit gueres de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder longemps la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé, il ne se redresse que lors qu'il est question de se joindre amoureusement : car il estoit bien juste que d'un costé la Nature le roidist, puisque de l'autre elle roidissoit les parties genitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurcy. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramolir, & les esprits s'émoussent & perdent leur vigueur, quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & benignes que la Nature y fait passer tous les mois pour adoucir, & redresser des parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une République bien reglée, nous ne verrions point tant de desordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant consideré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinoit tout

tout nud, selon les loix de ce Philosophe, ou qu'il y eust des personnes établies pour cela, je suis asſûré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquiles qu'ils ne le sont; & que jamais *Hammeberge* n'eust esté repudiée par *Theodoric*, si ces loix eussent esté alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des defauts qui s'oppoſent à la copulation. Quand son mary veut exécuter les ordres qu'il a receus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'oppoſent à sa vigueur. L'hymen, ou les caroncules joints fortement ensemble occupant le canal des parties naturelles de sa femme, s'oppoſent à ses efforts. Il a beau pouſſer & se mettre en feu, ces obstacles ne cedent point à la force, & quand il auroit autant de vigueur que tous les Ecoliers du Médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit depuceler sa femme qui est preſque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent aprés 15 ou 18 ans, ne sont pas entierement fermées; elles ont un petit trou, ou pluſieurs ensemble pour laiſſer couler leurs regles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir, & c'est ainsi qu'engendra *Cornelia* mere des *Graques*, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois accompagné d'accidens si fâcheux, que les femmes

ies se fendent d'une maniere étonnan-
, & j'en ay vû une dont les deux trous
'en faisoient qu'un. Ces parties se déchi-
ent d'une telle façon, & la Nature en les
epoussant y envoye tant de matiere qu'il
'y engendre plus de chair qu'auparavant,
i bien qu'aprés cela l'ouverture en est pres-
que toute bouchée, & quand ces femmes
ont un jour en estat d'estre embrassées par
eurs maris, elles sont fort surprises de n'être
as ouvertes comme auparavant.

Les ulceres veroliques qui arrivent aux
arties naturelles des femmes font la mes-
ne chose, ils colent tellement la chair d'un
:ôté & d'autre, quand ils se gueriſſent, qu'il
ie reste le plus souvent qu'un petit trou qui
ert à vuider de temps en temps les ordures
des femmes. Souvent il y a du risque pour la
vie si on les coupe, & si on élargit le conduit
de la pudeur. Celle qui dans une pareille oc-
casion demandoit du secours à *Benivenius*,
n'en fut pas pour cela exaucée, car ce Méde-
cin craignant que, s'il la coupoit, il n'en ar-
rivast quelque funeste accident, aima mieux
la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de defauts dans les par-
ties naturelles des femmes qui s'oppoſent à
la consommation du mariage, & par con-
sequent à la génération, qu'il faudroit
faire un livre tout entier, pour parler
des uns aprés les autres. Il me suffira
seulement d'ajoûter à ce que nous avons
dit cy-dessus, qu'il naist quelquefois des
excrescences de chair dans le pas de la-

ma-

trice, dont la copulation est empêchée, que le Clitoris devient si grand qu'il en defend l'entrée & que les levres sont quelquefois si longues & si pendantes, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE I.

Des Remedes qui corrigent les defauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les Livres des Casuistes & des Jurisconsultes plusieurs erreurs, que les uns & les autres commettent, lors qu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du chapitre précedent & ne me serois pas donné la peine d'observer dans celuy cy, qui n'en est qu'une suitte, les remedes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodez des maladies, que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, & de se donner reciproquement les libertés, que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai icy que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & je n'examineray que celles que l'on peut guerir, ayant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes in-

ncurables qui font l'impuiſſance des hommes, & la ſtérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des perſonnes mariées.

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au Membre Viril; & qui peuvent eſtre gueries.

PUiſque le mariage n'eſt inſtitué que pour avoir des enfans, on doit croire que ſi les parties genitales de l'un & de l'autre ſexe ne ſont pas en eſtat de ſe joindre étroitement, on ne ſauroit exécuter le deſſein qu'a l'Egliſe, lors qu'elle nous confere ce ſacrement.

La conjonction du maſle & de la femelle doit préceder la génération: ſi la copulation manque par des défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'eſperance que l'on a d'avoir des enfans eſt vaine, puiſque celle-cy n'eſt qu'une ſuite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement dans des exemples, je diray que cette jeune Demoiſelle veut ſe plaindre hautement en juſtice de la longueur du membre de ſon mary, dont l'approche lui eſt un cruel ſupplice. En effet la douleur qu'elle reſſent, quand elle en eſt touchée, lui fait perdre le ſentiment, & ſouvent la rend comme immobile, car cet homme lui dechire les nymphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de

la

la pudeur, & enfonce le fonds de sa matrice c'est de là que vient une grande effusion de sang, un flux de ventre ennuyeux & les autres incommodités qu'elle souffre aprés avoir esté caressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remède : car si l'on a soin de troüer par le milieu un morceau de liege de la hauteur d'un ou de deux pouces, selon l'excés de la longueur du membre, & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous; que ce coton soit garni d'une toile molette qui doit estre piquée prés à prés, & que ce bourrelet, ou pour mieux dire, cet écusson soit convexe par le haut & par le bas; qu'ensuite on y couse à chaque costé deux petits rubans, & que, quand l'amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson & qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on jouïra aprés cela des nouveaux plaisirs que l'artifice aura inventés. C'est alors que la Demoiselle ne fuira plus les caresses de son mary, & qu'elle ne luy refusera plus ses embrassemens amoureux. Si par hazard son mary oublie l'écusson, elle aura soin d'en porter un autre, ou la necessité luy fera trouver agréable sa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois, & le desespoir où elle estoit d'avoir des enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si facheuse à une femme que sa longueur excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties

qui

ui eſtant membraneuſes & charnuës s'elar-iſſent aſſez aiſément, quand on le veut. La Nature les a faites pour cela, & aujourd'huy .ſe trouve peu de femmes qui ſe plaignent .e la groſſeur de la verge de leur mary. 'ourvû qu'une femme ſoit d'un taille me-liocre, qu'elle n'ait point les flancs retrecis, ıy de defaut à ſes parties naturelles, je ne voy ›as de facheux accidens à craindre, quand lans le mariage elle ſe ſervira d'une groſſe Verge. Si ſes parties ſont trop étroittes, il n'y ı qu'à les faire dilater par les remedes que ıous expoſerons à l'article ſuivant, ou ſi l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la groſſeur exceſſive du membre de l'homme, ce que 'on peut faire par des cataplames froids & aſtringens. J'apprehenderois pourtant que ces ſortes de remedes ne detruiſiſſent la ſemence, & ne la rendiſſent incapable d'eſtre feconde, ſi bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur que de s'arreſter trop long temps à diminuer la groſſeur de cette autre partie.

J'ay déja dit que je ne parlois point ici des maladies incurables, ni de la groſſeur prodigieuſe de la Verge de l'homme qui auroit été cauſée par quelque maladie. Je ſay que l'on n'eſt point alors diſpoſé à s'en ſervir pour plaire à ſa femme, ny pour engendrer: & je ne ſaurois croire que *Pierre Perrod*, Maréchal du Village de Creſeiat en Suiſſe, euſt eu envie à l'âge de 40 ans de ſe joindre amoureuſement à ſa femme, lors que ſa Verge eſtoit auſſi groſſe qu'un enfant naiſſant; car,

au

au rapport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ſes cuiſſes une groſſe maſſe de chair inégale, livide & molette comme un champignon, que ce Médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette operation, il ſe porta enſuite beaucoup mieux, & avoit de temps en temps des mouvemens de concupiſcence, lors qu'il eſtoit couché auprés de ſa femme; mais malheureuſement il manquoit de parties pour executer les ordres ſecrets de la Nature.

Le membre viril eſtant roide devient tortu, lorſque le fil qui lie par deſſous le prépuce au gland, s'avance juſqu'au conduit de l'urine, ſi bien que la teſte du membre eſtant tirée en bas par cette bride, la verge eſt contrainte de ſe plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut ſe joindre amoureuſement à ſa femme, il augmente ſa douleur, & s'apperçoit que ſa verge ſe courbe encore plus qu'auparavant. Neantmoins la paſſion extréme de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Miniſtre Lutherien dont parle *Hofman*, qui la mépriſant genereuſement, fit pluſieurs enfans à ſa femme malgré cette incommodité.

Il n'eſt pas fort difficile de trouver un remède à ce defaut, il n'y a qu'à donner un coup de ciſeau au lieu qui tient le gland trop geſné, & à empêcher enſuitte la jonction du prepuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciſeau, on mettra entre la playe un linge trempé dans

lans un blanc d'œuf battu, & l'on continue-
a ce réméde quelques jours de suite, pour
lonner le temps à la Nature d'y former la
icatrice.

Les Matrones Italiennes ont une fort mau-
aise coustume sur ce sujet; elles se laissent
roistre l'ongle du pouce de la main droite,
& aprés avoir apperçû le fil de la langue, ou
lu gland des petits enfans, elles le coupent
le leur ongle, & brisent ainsi ce qui tient
es parties trop assujetties. Mais, pour dire
e que je pense sur ces sortes de déchire-
nens, il ne peut arriver de là que des in-
lammations qui souvent sont bientôt aprés
uivies de la mort.

Il y a encore une autre cause qui rend tor-
u le membre de l'homme, savoir, lors-
ue le prépuce est tellement joint au gland,
oit par un defaut naturel, ou par des ulcé-
es négligez, que l'on ne sauroit alors caref-
er une femme sans ressentir des douleurs
xtrémes. Nos Médecins, qui n'ont pas trou-
é indigne d'eux de contribuer par leurs
ropres mains à la santé des hommes, pré-
endent que cette incommodité peut estre
uérie, si l'on y apporte le soin & l'adresse
ui y est necessaire; cependant ils sont d'un a-
is contraire sur l'operation. Les uns croient
u'il faut couper beaucoup plus de prepu-
e que de gland, parce que le prépuce e-
ant une peau qui ne peut donner beau-
oup de sang, ny causer une inflammation
onsiderable, ainsi qu'on le remarque tous
s jours dans la circoncision des Juifs, l'ope-

ration en doit être plus aisée & moin
dangereuse. Les autres au contraire veulen
qu'on coupe plus de gland que de prépuce
parce, disent-ils, que la cicatrice s'en doi
plûtoſt faire, que l'on eſt enſuite plus diſ
poſé à faire des enfans, & qu'il eſt meſ
me de la bienſeance de ſe tenir toûjours l
gland couvert. Mais pour moy, il me ſem
ble que le meilleur eſt de tenir le milieu d
ces opinions, & que, ſi l'on doit en favoriſe
qu'elqu'une, ce doit toûjours eſtre la pre
miere.

Aprés que l'operation eſt faite, & qu
l'on a découvert le gland autant qu'il l
faut, on met entre deux comme j'ay dit cy
deſſus, un linge trempé dans un blanc d'œu
battu, ou dans un digeſtif, que le Chirurgie
aura compoſé ſelon les indications qu'il au
ra priſes de la partie malade, de la douleur &
des autres accidens qu'il doit toûjours conſi
derer en faiſant ſes remedes. Sur cela *Fabri
ce de Hilden* nous fait une hiſtoire d'un hom
me de vingt ans, qui s'eſtant marié avec un
trés belle fille ſe trouva impuiſſant le pre
mier jour de ſes nôces, eſtant incommod
de cette ſorte de maladie : ce ſavant Méde
cin en fit luy-meſme l'operation, & le jeu
ne homme eſtant guery de ſon incommodi
té, ſatisfit ſi bien ſa femme qu'aprés cela ell
ne ſe plaignit plus de l'impuiſſance de ſo
mary.

Il ſe rencontre encore une troiſiéme cau
ſe qui rend le membre tortu, quand il ſ
roidit. Aprés les complaiſances qu'un hom
m

ie a euës pour une Courtisane infame, en se
nant long-tems en estat de satisfaire les ap-
etits dereglez de cette femme; il vient quel-
uefois à l'un des costés de la verge ce que
ous appellons *nodus* ou *ganglion*, qui n'est
u'une dureté grosse, ordinairement com-
ie une féve placée sur les nerfs de cette par-
e. Quand on presse fortement cette dureté,
n n'y sent qu'une douleur obscure; mais
uand le membre vient à se roidir, c'est a-
ors que les douleurs sont extrémes par la
esne & la torture, que souffre la verge dans
ne figure courbée qui est contre les Loix
rdinaires de la Nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette mala-
ie en ramolissant la dureté qui la causoit,
ais ils ont jetté les malades dans un désef-
oir de guérison. Ils n'ont pas préveu que les
émédes ramolissants qu'ils y appliquoient,
ugmentoient le mal en dilatant les parties
erveuses de la verge, qui récevoit ensuite
lus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car
n humectant le *nodus*, ils élargissoient ainsi
s ligamens poreux à façon des varices
: des aneurismes, & augmentoient le mal
ar ce moyen-là plutost que de le guérir.

L'experience nous enseigné qu'il en fa-
oit user d'une toute autre maniere. Elle
ous a monstré que les rémédes astringens
ontribuoient seuls à la guérison de cette
aladie, tellement que si l'on moüilloit des
lumaceaux & des linges, & qu'on les ap-
liquast tiédes sur la partie malade, on gue-
rissoit bien-tost cette incommodité.

Jacque Houllier nous apprend un réméd
induſtrieux, pour donner à une verge tortu
la figure qui luy eſt propre & naturelle.
nous rapporte qu'un homme, qui eſtoit in
puiſſant de la ſorte, fut parfaitement guér
de ſon incommodité, aprés avoir fait entre
ſa verge dans un canal de plomb proport
onné à ſa groſſeur, & avoir retenu le can
aſſujetty par des attels pendant un temp
aſſez conſiderable. La verge de l'homme e
molette & flétrie par beaucoup de cauſe
qui s'oppoſent à l'action, pour laquelle
Nature l'a formée. Si un homme eſt tro
jeune ou trop vieux, ſon membre ne ſe ro
dit point; & ſi quelquefois cela lui arrive,
dureté eſt ſans effet, & l'on ne peut en atte
dre des ſuites avantageuſes pour la prod
ction d'un homme. Souvent les eſprits v
poreux en ſont la cauſe, & une ſemence pr
lifique ne ſe trouve preſque jamais dans c
âges-là.

D'ailleurs, ſi l'on eſt malade, ou que l'o
ne faſſe que relever de quelque facheuſe m
ladie, ou enfin, que la verge ſoit incomm
dée dans quelques-unes de ſes parties,
n'y a pas d'apparence qu'elle agiſſe, à moi
que l'on n'y apporte auparavant les réméd
néceſſaires.

D'autre part, ſi l'on a pris par la bouch
ou que l'on ſe ſoit appliqué des réméd
pour éteindre le feu de la concupiſcence,
combattre les éguillons de la chair, comm
nous le remarquerons ailleurs, les parti
naturelles étant trop molettes ne ſont poi
alo

ors en eſtat de contribuer à la généra-
n.

Enfin, ſi l'on eſt enchanté & enſorce-
, comme on le dit, toutes les parties
nitales languiſſent, & ne peuvent a-
s ſe joindre étroitement à celles d'une
nme.

De toutes ces cauſes qui affligent nos par-
s naturelles, nous n'examinerons préſen-
ment que celles, qui peuvent produire des
aladies que l'on peut guérir, & encore nous
nous arreſterons qu'à ces ſeules maladies,
i attaquent principalement la verge de
omme, & qui la rendent molette ſans
chercher d'autres qui peuvent avoir leur
urce de plus loin, me reſervant d'en parler,
s que je traiteray en general de l'Impuiſ-
nce des hommes.

Une maladie aiguë détruit noſtre paſſion.
'amour eſt languiſſant quand nous ſouf-
ons, & nous ne ſaurions nous lier amoureu-
ment à une femme, ſi noſtre chaleur na-
relle, & nos eſprits ne ſe ſont multipliez en
ous-meſmes, & qu'ils ne ſe ſoient commu-
quez à nos parties naturelles.

Une vie miſerable éteindra ſans doute no-
e feu, & il n'y a point d'homme qui ſe
ouve en eſtat de ſe divertir avec les Dames,
ſa table eſt trés-mediocre. Le travail ex-
ſſif nous rend ſages ſur cette matiere, &
ous ne penſons qu'au repos quand nous
mmes fatiguez. D'ailleurs, ſi noſtre eſprit
t fortement occupé à quelques affaires, nos
rties naturelles ſont alors comme engour-

dies, quand il faut s'appliquer à l'amour; témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Republiques, qui font presque toûjours des enfans étourdis, comme si l'esprit du pere estoit presque tout demeuré plutost dans les affaires d'estat qu'il a menagées, que dans le corps des enfans qu'il a engendrez.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont dévenuës si foibles, & si languissantes, que mesme dans la fleur de nôtre âge elles refusent de nous obeïr, quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont pas sans réméde. Il ne faut qu'estre jeune pour se rémétre bien-tost d'une maladie qui nous aura affoibli, & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin, & des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perduës renaîtront bientost aprés, & ce que le jeusne auroit détruit, la bonne chere le restablira aussitost: & alors nous serons en estat de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le réméde du travail: & les medicaments qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un gentilhomme, qui estant dévenuës flétries par un onguent jaune, fait avec de l'argent vif dont il s'étoit frotté, furent bientost aprés rétablies par l'huile de Lavande qu'il y appliqua.

L'épuisement que l'on a souffert auprés des

les femmes, se repare par la fuite & par l'éloignement, & jamais ce jeune Espagnol dont *Christophle à Veiga* nous fait l'histoire, n'eust pris de nouveaux plaisirs avec sa femme, s'il n'en eust usé de la sorte. Cette histoire est trop considerable sur cette matiere pour ne la pas rapporter icy toute entiere, & pour ne la pas traduire en François. Je conseillay à un jeune gentilhomme, dit ce Médecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeuroit, de monter à cheval le seiziéme jour de son absence sur le soir, & de faire deux ou trois lieuës de chemin, aprés quoy il viendroit chez luy souper avec sa femme qui se découvriroit la gorge, & qui se mettroit à table vis à vis de luy: or j'avois commandé, poursuit il, qu'on luy appreſtaſt à souper un chapon rôty & un ragouſt de mouton bouilly avec de la roquette: le bon vin rouge fumeux & astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures aprés souper, je luy conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui luy échaufferoit les reins en le joignant de bien prés; & de dormir en cette posture: qu'à son reveil il s'entretinſt avec elle de discours amoureux, & qu'il s'endormiſt ensuite, s'il pouvoit; la petite pointe du jour étant venuë, qu'il careſſaſt sa femme, & qu'il s'acquitaſt de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoûte-t-il, fut fort favorable à ce gentilhomme, non pour une fois seulement mais pour plusieurs, & comme je ne voulois point alle-

guer cette hiſtoire ſans avoir éprouvé auparavant la meſme choſe en pluſieurs perſonnes, j'ay experimenté, dit-il, que cette façon *d'agir* eſt fort propre à rendre vigoureux ceux qui ſe ſont épuiſez auprés des femmes. Il faut donc conclure aprés tout cela que la moleſſe des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ſes divertiſſemens avec trop de chaleur, n'eſt pas toûjours incurable, comme la pluſpart ſe le perſuadent, ſi cela eſtoit, le gentilhomme du Duc d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'hiſtoire, n'auroit pas eſté guéry ſi promptement, avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient ; & le rémédé que l'on appelle en Provence *Sambajeu* ne feroit pas encore preſentement des merveilles ſur ceux qui ont les parties naturelles flétries, ſi nous en voulons croire *Vallerio-la*. Car il n'y a rien au monde de meilleur contre les foibleſſes des parties naturelles que les œufs, le ſucre, le ſaffran, la canelle & le vin dont ce breuvage eſt compoſé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précedentes ; mais entre toutes celles qu'il ſouffre, il y en a de benignes qui ſe guériſſent par les prémiers rémédes que l'on y apporte, & il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cedent ny aux ſueurs ny à la ſalivation, ny au fer ny au feu, & ce ſont ces derniéres qui viennent d'un commerce infame, & qui affligent les

hommes d'une maniere tout à fait ſur
enante.

Quelques hommes ont le prépuce ſi long
'ils ne ſont pas diſpoſez à ſe joindre a-
oureuſement à leurs femmes. La verge
: importune en cet eſtat & elle ne peut
mmuniquer ſa ſemence qu'elle ne ſoit
entée, & que par ce moyen elle ne ſoit
capable de génération. Ceux qui ont ce
:faut ſe ſaliſſent inceſſamment quand ils
:ulent uriner, témoin l'homme de 22.
is, dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'hi-
oire.

De peur que dans cette maladie il n'ar-
ve une rétention d'urine, & une inflam-
ation au col de la veſſie, qui ſont ſou-
ent deux maladies mortelles, il ne faut
as héſiter à couper le prépuce. Il n'y a non
lus de danger dans cette operation qu'il y
n eut à couper celuy de cet homme dont
ous venons de parler, qui ſe maria quelque
emps aprés qu'on luy eut coupé le prepuce,
ui avoit ſix pouces de long. Nos Chirur-
iens Grecs appellent cette maladie φίμωσις,
ui rend quelquefois la verge tortuë, quand
e prépuce ne pouvant eſtre retrouſſé eſt at-
aché au gland comme nous l'avons remar-
ué cy-deſſus.

Il y a une autre maladie qui eſt toute
ppoſée à celle-cy. Les meſmes Chirurgiens
a nomment παραφίμωσις, lors que le pre-
uce eſtant rétrouſſé, preſſe tellement la
acine du gland qu'il ne peut eſtre rémis
dans ſa place, quoy qu'on le tire ou qu'on

le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes differentes.

Quelquefois en voyageant pendant la rigueur de l'Hyver, le gland & le dessous du prepuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prépuce se rétrousse, & ne peut estre remis quelque violence que l'on y fasse, si bien que dans cette occasion, il arrive assez souvent un étranglement de verge, ce qu'un homme savant, dont la devotion luy a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année derniere avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la Verge de l'homme : si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourrures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bientost par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeureroit long-temps en cet estat, si l'experience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramolir, & en faisoit diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *Georges* de Transilvanie, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens, qui ne sont pas accoûtumés aux violents exercices de l'amour, sont quelquefois affligés du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraiche & d'abstinence gueriſſent tout aussitost, témoin le jeu-

jeune homme de 24. ans que *Fabrice de Hilden* guérit de la sorte.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont esté produites par une conjonction infame, il ne faut pas en esperer une guérison si prompte ni si heureuse; car la verge qui est naturellement poreuse, estant enflée de sang & animée d'esprits, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une Courtisane corrompuë, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lors qu'aprés un ulcére virulent, il s'y engendre une caroncule & une chair molette & baveuse. Bienque cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ay pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puis qu'elle ne paroît pas incurable. Car si *Charles* IX. donna deux mille écus à un gentilhomme Italien pour luy avoir communiqué un réméde contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut estre guérie, puisque ce bon Prince récompensa si magnifiquement celuy qui luy en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au Lecteur, j'ai bien voulu mettre icy ce réméde pour s'en servir dans l'occasion On prendra trois onces de ceruse. 1. d. de camfre & autant d'antimoine crud, demy-once de tutie préparée a-

avec de l'eau de rose, 6. dragmes de litharge d'or lavée, 2. dragmes de blanc Rhasis sans opium, deux scrupules de mastic, autant d'encens, autant de cendres de Savonier, & autant d'aloé avec une suffisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais. Mais avant que de le faire, on preparera, & on pulverisera à part toutes les choses, que l'on doit pulveriser, & on les passera par le tamis pour estre plus disposées à entrer dans la composition du réméde. Aprés cela, l'on en embaraſſera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin.

Ce réméde est beaucoup plus souverain & plus asſuré, que celuy que l'on employa pour un Gentilhomme Parisien, qui estoit incommodé d'une pareille maladie; car on ne luy eut pas plustoſt jetté dans la Verge un reméde âpre, qu'une inflammation & une rétention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne vescut guére aprés tous ces maux, comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hilden*, qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de rémédes âpres pour guérir les maux de la Verge.

Il naiſt quelquefois des verruës & des excrescences de chair sur le gland, qui viennent aprés des ulcéres mal guéris, & qui empêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligez de couper ces porreaux & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *Calcitte*.

itte. Quelques-uns y appliquent le feu : ce que je ne voudrois faire que fort légérement ur la peau de cette partie, parce que le mem- re viril estant de luy-mesme tout nerf, j'ap- rehenderois qu'il n'arrivast au patient ce qui arriva il n'y a pas long-temps à Monsr. *Brancacci*, grand Prieur de Malthe ; qui s'e- stant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied, qui est une autre partie du corps, extrémement nerveuse, mourut bien- tost aprés par la douleur, par la fiévre & par la gangreine.

On a quelquefois bien de la peine à ar- rester le sang des veines & des artéres que l'on a coupées dans les operations, que l'on a faites sur la Verge d'un homme, & *Fabri- ce de Hilden* nous fait remarquer, qu'un Chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de 40. ans, cet hom- me perdit tant de sang pendant que le Chi- rurgien faisoit chauffer un fer, que 3. jours aprés il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux user du réméde dont j'ay parlé cy dessus, ou d'une forte decoction d'une teste de mort & de vi- triol, qui arreste comme par miracle le sang des veines & des artéres coupées, que de me servir du feu par les raisons que j'ay alleguées cy-dessus. Ce fut sans doute le pré- sent que fit le Roy d'Angleterre, il y a quel- ques années, à Monsr. le Duc d'*Estrée* Vice- Amiral de France, lors qu'il estoit aux co- stes de ce premier Royaume, afin que s'il arrivoit dans l'armée navale dont il avoit

la

la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrester tout d'un coup par le moyen de ce réméde.

ARTICLE II.

Des Maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme, & qui peuvent estre guéries.

LEs parties naturelles des femmes ont des defauts aussi bien que celles des hommes; il s'en trouve d'incurables qui seront rémarquez au chapitre de la sterilité des hommes; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites, ou quelquefois presque toutes fermées; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres defauts, qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La Nature qui est admirable dans tout ce qu'elle fait, a composé de membranes charnuës le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissant, comme il faut dans l'accouchement, elles pussent ensuite se retrecir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, si elles démeuroient toûjours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de facheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, aprés s'estre extrémement élargies, si bien qu'el-

qu'elles démeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles ſont importunes aux femmes & deſagréables à leurs maris.

C'eſt ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui ſont d'une taille avantageuſe, & d'une conſtitution ſanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges, & la voix forte. Un homme qui aura la Verge petite ou mediocre, & qui ſera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun ſoupçon contre ſa vertu, puiſqu'à l'égard de ſon mari ſon defaut eſt naturel.

La Médecine, qui trouve des rémédes preſque pour toute ſorte de maladies, n'en marque pas pour celle-cy. Elle en fournit à une honneſte fille qui va ſe marier, afin d'oſter le ſoupçon, que pourroit avoir ſon mary de quelques prétendus deſordres de ſa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de penibles couches pour n'eſtre pas dans la ſuite de temps deſagréable à ſon mary, pour conſerver dans ſon mariage la paix & la tranquilité, & pour avoir un ſecond enfant qu'elle n'auroit point, ſi elle demeuroit dans l'eſtat où elle ſe trouve maintenant.

Ces ſujets eſtant raiſonnables, l'on doit trouver bon que l'on uſe de nos rémédes par un ſi juſte motif. Je ne pretends point icy eſtre l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon deſſein n'eſt pas de favoriſer le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une amou-

amoureuſe complaiſance parmy des perſonnes mariées. Autrement nous ſerions reduits à retrancher de nos livres, & de nôtre pratique l'antimoine, le ſublime, le reagal & les autres poiſons, dont nous nous ſervons tous les jours ſi heureuſement pour la guériſon des maladies. Il me ſemble qu'il ſuffit de faire ſon devoir en guériſant les maladies, qui ſe preſentent ſans ſe mettre beaucoup en peine des mauvaiſes inclinations de quelques perſonnes, qui abuſent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des regions chaudes previennent le defaut que nous avons marqué en ſe lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrthe diſtillée, qu'elles aromatiſent avec un peu d'eſſence de girofle, ou avec quelque goutte d'eſprit de vin ambré, ou avec des decoctions aſtringentes. Mais la décoction de grande conſoude eſt encore meilleure que tout cela, ſi nous en croyons la femme, dont parle *Sennert*, qui s'étant miſe dans un bain, que ſa ſervante avoit preparé pour ſoy-meſme, fut fort fatiguée la nuit ſuivante par ſon mary, parce qu'elle ſe trouva preſque toute fermée. Cette experience n'eſt pas ſeule; *Benivenius* nous fait une ſemblable hiſtoire ſur ce ſujet; & nous en produirions quelques autres, ſi l'on pouvoit douter de cette verité.

On ne doit pourtant ſe laver de ces ſortes de remédes que pendant 7. ou 8. jours de ſuite, afin que les parties naturelles ne devien-

viennent pas trop étroites, mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les regles, on pourra cinq jours, après qu'elles auront entiérement cessé, s'en humecter encore pendant 8. autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont depuis peu accouchées; car les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins, aprés quoy on peut se laver avec les eaux que nous avons proposées : mais avec une telle prudence que les femmes ne deviennent pas si étroites, qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris, quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces rémédes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons *Benivenius*, qui par l'imprudence de leurs Matrones s'estoient lavées si souvent de ces sortes d'eaux, qu'elles s'estoient ensuite répenties d'avoir suivy les avis qu'on leur avoit donnez.

J'ay fait rémarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit à dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge & quelles enflures il y survenoit. La femme qui n'est guere ouverte n'a pas moins de douleur de son costé, lorsqu'elle se joint à un homme, qui a le membre assez gros, ou qui l'a mesme médiocre. Toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en sont dechirées, & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulcéres, qui ne donnent pas

peu

peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris il y a quelques jours avoit caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'auroit pas esté si-tost soulagée par le réméde que je luy proposay. Il estoit fait de parties égales de litharge d'or pulverisée, de ceruse & de corne de cerf brûlée avec autant qu'il faloit de mucilage de semence de coin extrait avec de l'eau de plantain. Aprés s'estre ointe de cet onguent, & s'estre ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau rose, elle se trouva entierément guérie.

L'avis que je donne icy aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate, & vapeurs, & qui sont encore extrémement pâles, ne doit pas être mépriſé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un réméde fort commun, qui contribuë beaucoup à la guérison de toutes ces maladies. Car bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles, qui s'en servent long-tems, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les prémiéres semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienseance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille d'un chaudronnier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerfs, de

moë-

moële de bœuf, de racines de guimauves, de semence de lin, d'herbe aux puces bouillie dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules, liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette prémiére occasion un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément, & par une petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perduë. C'est alors que l'on montre de la fenestre des mariez à ceux qui passent les linges tâchés de sang, selon la coûtume de quelques villes d'Espagne, où les Espagnols disent aujourd'hui en leur langage, *Virgen la tenemos.* On en fait presque de même au Royaume de Fez & de Maroc, car aprés que le marié est entré dans sa chambre avec sa femme, & qu'il y a badiné la premiére nuit de ses nôces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge sanglant qui est la marque de sa Virginité ravie, puis la vieille va le montrer aux parens qui sont encore à table, & elle crie à haute voix. Elle étoit pucelle jusques à aujourd'huy. Que s'il ne se trouve point de linge teint de sang, on renvoye la mariée chez ses parens avec deshonneur.

Mais si la membrane qui joint les caroncules est forte, dure & presque cartilagineuse, on a beau pousser, rien ne s'ouvre & l'on se perdroit plustôt que de forcer

cer une barriere qui eſt defenduë avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point d'autre meilleur réméde dans cette occaſion, que de prendre un biſtory courbé, & de couper la membrane qui défend avec tant de reſiſtance les avenuës du Palais de l'Amour : c'eſt ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille de 17. ans qui fut enſuite en eſtat de ſe marier, & d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *Hymen*, ſont percées pour donner paſſage aux humeurs qui ſortent de la matrice, & qui y entrent auſſi quelquefois; & il ne faut pas s'étonner, s'il y a eu des femmes qui ont conceu ne pouvant meſme ſouffrir d'homme ; comme il arriva à *Cornelia* mere des *Gracques*; & comme il arrive encore tous les jours à pluſieurs femmes de l'Amerique Meridionale, qui conçoivent ſans eſtre ouvertes, mais auſſi qui meurent ſouvent en mettant un homme au monde.

Ambroiſe Paré nous rapporte une hiſtoire ſur ce ſujet qui merite d'eſtre racontée tout au long. Un Orfévre, dit-il, qui demeuroit à Paris ſur le pont au change, épouſa une jeune fille, & parce que l'amour eſt pour l'ordinaire violent dans les premieres approches, ils ſe preſſerent ſi fort l'un l'autre, qu'ils commencerent tous deux à ſe plaindre, l'un de ce que ſa femme n'étoit point ouverte, & l'autre de ce que dans les careſſes de ſon mary, elle ſoufroit une douleur incroyable. Ils communiquerent leurs deſordres à leurs parents qui, agiſſant en cela

avec

avec prudence, firent appeller dans la chambre des mariez *Jerôme de la Nouë* & le savant *Simon Pierre*, Docteurs en Médecine, avec *Loüis Hubert* & *François de la Leürie*, Chirurgiens. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur, & ils en furent d'autant plus persuadez qu'ils la trouverent dure & calleuse avec un petit trou au milieu, par lequel les régles avoient accoûtumé de couler, & par lequel aussi estoit entré la matiere, qui avoit donné lieu à la grosseſſe de cette femme, car six mois aprés qu'elle eut esté coupée, elle fit un bel enfant à son mari, qui se réconcilia ensuite avec sa femme.

Mais quand cette membrane n'eſt point troüée, & que les régles sont sur le point de paroître dans les jeunes personnes, je ne saurois dire quels accidens funeſtes elles ne causent point. On s'apperçoit tous les mois de quelque régorgement d'humeurs, ou de quelque extréme douleur de ventre: les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes defaillances, des vertiges & des epilepsies extraordinaires, le sang sort meſme periodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiſelle de 16. ans, qui aima mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme & preſque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses regles, & qui par ce moyen la rendoit incapable de la societé d'un homme. La fille

de

de 21. an, dont *Jean Wier* nous rapporte l'hiſtoire fut bien plus ſage que cette autre, car celle-cy ayant eſte eſtimée groſſe par toutes ces voiſines, ce Medecin juſtifia hautement ſon innocence aprés luy avoir coupé une membrane dure qui s'oppoſoit à la ſortie de ſes régles, ſi bien qu'aprés cela elle en receut le ſoulagement qu'elle en pouvoit eſperer & la réputation qu'elle avoit perduë.

Pour empêcher la honte du divorce ou le hazard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau ſexe, il faudroit que les peres fiſſent examiner toutes leurs filles à l'âge de huit ou de neuf ans, afin de rémedier d'abord à toutes les difficultés qui s'oppoſent à l'épanchement des régles & aux careſſes des hommes. Ce ſeroit un moyen aſſuré d'éviter les accidens qui en peuvent arriver, & parce que la pudeur des filles n'eſt pas en cet âge-là dans ſon plus haut degré, il ſeroit alors aiſé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle ſolitude, ou à une infirmité déplorable.

Les excreſcences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame, peuvent eſtre guéries; mais avec quelque difficulté. On commence dans ces ſortes de maladies la guériſon par les rémédes que nous appellons généraux, on la continuë par les ſueurs & la ſalivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveuſe qui embaraſſe le conduit de la pudeur.

Les

Les femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris, si leurs parties naturelles sont ulcerées & garnies de fentes, si les hemorrhoïdes de la matrice, & du siege les incommodent, & si une tumeur ou une pierre presse fortement le col de la vessie & le conduit la pudeur, comme il arriva à *Dyseris*, dont *Hyppocrate* nous rapporte l'histoire, qui pendant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la compagnie d'un homme.

Les rémédes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort aisez à trouver, & sans m'y arrester à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulcéres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les levres & les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues, & si pendantes, qu'il est impossible alors, qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles Africaines, si l'on en croit *Leon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommoditez sont si communes dans les régions du Midy, qu'il y a des hommes qui allant par les ruës des villes de ces contrées-là crient à haute voix; *Qui est-ce qui veut estre coupée?* de mesme qu'en ce pais-cy il y a des hommes qui font connoître par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux, & à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes

mes Françoises, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un Chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges Egyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes allongées sont si véritables, que dans l'Empire du *Prête-Jean*, où l'on circoncit les femmes aussi bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ay déja dit, il ne laisse pas d'estre disposé à recevoir la verge d'un homme, & c'est par cette figure qu'il la presse agréablement & qu'il luy donne tant de chatouillement dans la copulation. Cependant s'il est excessivement tortu, ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelque autre cause que ce soit, il n'est point alors en état de souffrir un homme. La femme y ressent trop de douleur, quand on la presse, & elle a mesme de la repugnance pour ce qui plaist à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toûjours incurable; & les femmes que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries, ne sont intraitables que par leur pudeur, ou par nôtre ignorance. Tous les Médecins de France ne pûrent autrefois guérir une des plus grandes Princesses du Monde qui estoit incommodée de ce defaut : il n'y eut que *Fernel* qui assura un Roi des plus glorieux de son tems,

de

le la guériſon de la Reine. Aprés avoir donc connu exactement la cauſe de ſa ſtérilité, l pria le Roy de coucher avec elle, lors que le conduit de la pudeur ſeroit humecté & élargi par les régles qui ſeroyent ſur le point de ceſſer. Ce qui reüſſit ſi bien, qu'aprés dix ans de ſtérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou ſix enfans, qui valurent dix mille écus chacun à ce ſavant Médecin.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Celuy qui lit ce livre avec un esprit d'impudicité, qu'il s'accuse soy-mesme d'avoir une si méchante inclination, & qu'il ne blame pas la Nature : Qu'il s'en prenne à sa turpitude & non aux paroles, dont nous sommes obligez de nous servir, pour exprimer nôtre pensée sur la génération des hommes. Sur cela un Lecteur sage & prudent me pardonnera, s'il luy plaist, si je ne puis parler avec plus de retenue & de modestie, quand je traite des actions qui se passent parmy des hommes mariés. St. Aug. de la Cité de Dieu l.14. ch.23.

PARTIE SECONDE.

CHAPITRE I.

Aprés avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe, en avoir découvert les maladies, & indiqué les rémédes, il est temps,

ce

ce me semble, d'en montrer les actions & les effects; & avant que d'éplucher les merveilles de la génération, il me semble encore que je dois dire quelque chose de la Virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoître.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.

JE ne suis pas du sentiment de ces Héretiques qui préferoient le Mariage à la Virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruicts, que le Jardinier veut conserver & le second à un autre arbre sterile; comme estoit le figuier de l'Ecriture qui fut maudit, & jetté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, & comme l'objet de l'indignation de son Maître.

Entre tous les estats de la vie, la Virginité peut estre comtée la prémiére. La difficulté qu'on a à resister à la Nature, est assurément l'une des choses qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle est *l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la paix des familles, & la source des plus saintes amitiés.*

C'est une belle fleur *conservée cherement*

dans un jardin muré de toutes parts. Elle *eſt inconnuë aux beſtes, & il n'y a point de fer qui l'ait bleſſée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur temperée la conſerve, & une douce pluye l'arroſe & la fait croître. Tous les jeunes gens la deſirent avec paſſion ; mais on ne l'a pas plutoſt cüeillie qu'ils la mépriſent.*

C'eſt de cette façon que je puis dire avec *Catulle, qu'une fille eſt cherie de tous ſes amis, quand elle garde la fleur de ſa Virginité, mais elle ne l'a pas plutoſt laiſſé prendre, qu'il ne ſe trouve pas meſme des enfans qui la regardent, ny des filles qui la reçoivent dans leur ſocieté.*

Ce ne ſont pas ſeulement les Chreſtiens qui ont eu la Virginité en vénération. Les Payens & les Barbares meſmes ont eu pour elle une eſtime toute particuliere.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & éléver une ſtatuë, qu'ils appelloient *Bucca Veritatis.* Cette ſtatuë décidoit de la Virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roy de *Volaterre*, qui aprés luy avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë, & ainſi ſe juſtifia de l'injure qu'une vieille femme avoit faite à ſa pudicité. Il n'en arriva pas de meſme, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre qui eſtant accuſée du meſme crime, eut le doigt emporté par la bouche de la ſtatuë.

On ſait encore quelle vénération ont eu ces meſmes peuples pour les *Vierges Veſtales*, & le fameux Edit que l'Empereur *Tibere*

bere fit publier. La fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut défloree par le bourreau, avant que d'estre étranglée pour ne faire pas deshonneur à la Virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient : & leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu, sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les Théologiens & les Médecins considerent la Virginité d'une maniere toute differente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité à moins qu'elle n'y consente.

Les Médecins au contraire pensent que la Virginité est un lien & un assemblage naturel des parties d'une fille, qui n'a pas esté corrompuë par l'approche d'un homme.

Mais quoy qu'il en soit, nous n'examinerons icy que cette Virginité materielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs de lis, & qui ont la gloire de juger tous les jours des differends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est véri-

ritable, qui veut se justifier de l'infamie, ou de la lâcheté qu'on luy impute.

ARTICLE III.

Des Signes de la Virginité presente.

LEs Matrones, que l'usage a rendues arbitres de la Virginité des filles, & de la chasteté des femmes ont des lumieres trop foibles sur cette matiere, pour être les seules personnes, en qui on puisse se fier pour en decider. On doit estre éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi veritables, que ceux qui sont la cause du credit & de la reputation des Juges, de l'honneur des filles & des femmes, de la justification d'un mary, & du repos de la societé humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la Virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arresteray point icy à toutes les marques exterieures, dont se servoient les Anciens pour connoître la Virginité. L'oracle du Dieu *Pan*, l'insensibilité pour le feu, les eaux ameres des Hebreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la mesure du cou d'une fille, sont des signes trop incertains,

du

du moins dans le siecle où nous sommes, pour former là dessus de veritables jugements. La dureté de la gorge, la couleur des mammelons & le rouge que la pudeur fait paroître sur le visage des filles ne sont pas des signes plus asseurez que les précedens.

La Virginité est plus difficile à connoître qu'on ne croit, il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour estre veritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore presentement le Grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je croy que nous aurions bien de la peine à y reüssir. Car le poil frisé & récoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & decolorées, l'absence de l'hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargy & décolé, le changement de la voix, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs regles, ou qui les ont actuellement, celles qu'une maladie afflige il y a déja longtemps, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ny de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ny moins pudiques, pour avoir des marques contraires à celles, dont on se sert le plus souvent pour connoître la Virginité

des filles. La servante, dont *Aquapendens* nous fait l'histoire, qui n'avoit pû être défloréé par tous ses écoliers, & une autre jeune femme d'un orfévre de Paris dont parle *Paré*, qui devint grosse sans que l'hymen fust déchiré, n'estoient pas plus Vierges l'une que l'autre, quoy qu'elles eussent des marques de Virginité.

Il est donc vray, ainsi que nous l'assurent *Riolan* & *Pinay* qu'il n'y a rien dans toute la Médecine de plus difficile à connoître, que la Virginité, & que mesme selon la pensée de *Cujas*, il est presque impossible d'en avoir des marques assurées. Il n'est point d'industrie ny de rémédes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite : & s'il *est impossible*, selon le sentiment d'un grand Roi *de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'une aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille.*

Si *Esope* avoit de la peine à répondre de la Virginité d'une fille, qu'il avoit incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Médecins, & pour en estre bien assuré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles, dés qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bembo* dit qu'on fait aux vierges

Afri-

Africaines. Mais parce que cette coûtume n'eſt pas uſitée en France, il faut que l'éducation, la ſageſſe & la pudeur s'oppoſent à la paſſion amoureuſe des filles, que la Nature, la ſanté & la jeuneſſe leur font naître à tout moment, & qu'avec cela elles conſervent encore leur Virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui luy plaiſent.

ARTICLE III.

Des ſignes de la Virginité abſente.

L'Oracle que *Pheron*, Roy des Egyptiens interrogea ſur ſon aveuglement, luy repondit, que pour eſtre guery il devoit ſe laver les yeux avec de l'urine d'une vierge ou d'une femme qui ſe contentaſt des careſſes de ſon mary. Ce réméde ne ſe trouva pas chez luy, & ſi la fille d'un jardinier ne le luy euſt donné, je croy qu'il euſt attendu longtemps avant que de recevoir la veuë, la Virginité & la chaſteté eſtant alors quelque choſe de fort rare.

Quoyque nous ayons dit à l'article précédent, qu'il n'y avoit rien de ſi difficile à connoître que la Virginité préſente, il y a cependant quelques Médecins, qui ſe perſuadent qu'il y a des ſignes & des conjectures, qui nous peuvent faire découvrir l'abſence de la Virginité. Car ſi la defloration vient d'eſtre commiſe, ſi l'homme qui en eſt l'auteur eſt bien fourni de ſes

parties, & enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoître que la perte de sa Virginité.

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles toutes rouges de sang, & toutes enflées de douleur, sont des témoins irreprochables de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses, & à la voir marcher, elle porte le pied d'une certaine façon qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'appercevra toûjours qu'elle s'est mal-conduite.

Mais si l'on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration, tout est réuni & tout semble naturel chez elle. On ne connoîtra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La Nature d'un costé travaille incessamment à restablir les parties divisées ou élargies, & l'on n'avoit jamais soupçonné de lasciveté cette fille des *Topinambous*, que *Riolan* trouva si étroite en la disséquant. L'artifice d'un autre costé étreint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25 ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourni de ses piéces. Bien qu'ils se soient souvent baisez, cependant si on la visite le lendemain on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles,

es & il seroit mesme impossible de juger par là de sa defloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle sera comme la femme dont parle *Salomon*, qui se lave la bouche apres avoir mangé, & qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a gôuté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occasion est quelque chose de fort considerable pour découvrir le violement d'une fille ; car il s'en est trouvé de si impudentes qu'elles ont accusé des hommes innocents. *Marie Françoise Gismode* en usa de la sorte à Rome envers *Estienne Nocetti*, qui aprés avoir monstré aux Juges ses parties naturelles pour se justifier de l'affront qu'on luy faisoit, fut absous par la Rote & renvoyé avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la premiere nuit des nôces, & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille sont des marques manifestes de la perte de sa Virginité. C'est pourquoy *Moyse* commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges, qui avoient servi la premiere nuit aux mariez, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mary. Ce que l'on observe encore aujourd'huy, dans le Royaume de *Fez* & de *Maroc*, si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conceu dans ses entrailles, & l'on ne doit pas appeller vierge, celle qui donne à têter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le

sang & le lait ne sont pas toûjours des marques d'une fille prostituée, car une grande & grosse fille, qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la prémiere nuit de ses nôces, & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit esté auparavant mis dans une petite vessie de mouton, & renfermée ensuite adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des regles cesse de couler à une fille, ce sang rémontant aux mammelles se change en lait, selon le sentiment *d'Hippocrate*, & la petite fille dont *Alexandre Benoist* nous fait l'histoire, qui fut sterile toute sa vie, donna des marques de sa prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du mesme *Benoist*, & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait, bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'Orient d'Afrique du côté de Mozambique & du pays des Caffres, si nous en croions les Historiens, plusieurs hommes nourrissent leurs enfans du lait de leurs mammelles; & pour prouver cecy par un exemple familier, j'ay demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honneste homme Medecin, qui s'appelloit *Roinette*. Il estoit sanguin de temperament & il étoit âgé d'environ 30 ou 35 ans

Quand

Quand il se pressoit la mammelle & le mammelon, il en faisoit sortir des cueillerées d'une humeur blanchâtre & laitée qui eust pû sans doute nourrir un enfant, si elle eust esté succée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Theophile Bonnet* à la pag. 163. qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait; mais sans aller si loin mendier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse arrivée en cette ville de la Rochelle est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670. Madame la *Perere* fille de Mr. *Desperence*, Capitaine au Fort de la pointe du sable à St. Christophle fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la mesme année, afin d'éviter les desordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François & les Anglois de cette Isle. Elle mena avec elle trois negresses, une vieille, l'autre âgée de 30 ans, & la derniere de 16 ou de 18, qu'elle avoit élevée chez elle dés son bas âge. Cette Demoiselle qui avoit une petite fille de deux mois à la mammelle de sa nourrice s'embarqua avec précipitation avec son enfant, croyant que sa nourrice s'estoit embarquée auparavant, selon qu'elle le luy avoit promis. Mais aprés avoir mis à la voile, & n'ayant point trouvé sa nourrice, qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau, dont elle faisoit une

fou-

soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment. Elle incommodoit par ses cris tout l'Equippage principalement pendant la nuit. Pour cela on conseilla à la mere de faire amuser son enfant au teton de la jeune negresse son esclave; Mais l'enfant ne l'eut pas plûtost tétée pendant deux jours qu'elle luy fit venir suffisamment du lait pour se nourrir. Aprés deux mois de traversée, cette Demoiselle arriva en cette ville avec son enfant grosse & grasse, & au mois de Mars suivant, elle s'embarqua pour St. Christophle avec son enfant de 13 mois qui avoit toûjours esté nourrie par le lait de la negresse vierge.

Aprés tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la Virginité ny du violement d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toûjours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usast de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'huy les Jurisconsultes, qui remarquent tout, quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusques à la rencontre des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aux colations, aux habits, aux visites particulieres, en un mot ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux Amants. Mais aprés tout, ils ne savent pas encore certainement la verité.

Il n'y a donc rien, je le diray encore une fois,

fois, de si difficile à connoître que la Virginité, puisque mesme une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait esté trouvée entre les bras d'un homme, & qu'on ne l'examine au mesme instant, il n'y a guere de moyen de connoître sa defloration. Car si l'on attend quelque temps, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne paroîtront plus; & l'on n'oseroit, sans luy faire injustice, la taxer d'impudicité. Si bien que je conclus hardiment que, puisque la Nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus savans Medecins & des plus adroites Matrones, les marques de la Virginité, on ne peut avec certitude connoître veritablement la defloration ou le violement d'une fille.

Quoy que cela soit très-véritable, neanmoins les réglemens de Paris ordonnent, que les Matrones jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement, par devant le Prévost de la dite ville, qui doit le récevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ay bien voulu décrire icy un rapport de Matrones, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous *Marie Miran*, *Christophlette Reine*, & *Jeanne Porte-poullet*, Matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22 jour d'Octobre de l'année présente par l'ordonnance de Monsr. le Prevost de Paris; en date du 15. de ce dit

mois

mois, nous nous sommes transportées dans la ruë de Dompierre, dans la maison qui est située à l'Occident de celle où l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite ruë entre deux, où nous avons vû & visité *Olive Tisserand*, âgée de trente ans ou environ, sur la plainte par elle faite en justice contre *Jaques Mudont*, Bourgeois de la ville de la Roche sur mer, duquel elle a dit avoir esté forcée & violée, & le tout vû & visité au doigt & à l'œil nous avons trouvé qu'elle a

Les Toutons dévoyez, c'est à dire la gorge flétrie.

Les Barres froissées, (l) c'est à dire l'os Pubis ou Bertrand.

Le Lippion récoquillé, (m) c'est à dire le poil.

L'Entrepet ridé, (n) c'est à dire le perinée.

Le Pouvant débiffé, (o) c'est à dire la Nature de la femme qui peut tout.

Les Balunaus pendans, (a) c'est à dire les lévres.

Le Lippendis pelé, (p) c'est à dire le bord des lévres.

Les Baboles abbatuës, (b) c'est à dire les nymphes.

Les Halerons démis, (b) c'est à dire les caroncules.

L'Entrechenat retourné, & la corde rompuë, (q) c'est à dire les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le Barbidau écorché, (e) c'est à dire le Clitoris.

Le

Le Guilboquet fendu, (d) c'eſt à dire le ol de la matrice.

Le Guillenard élargi, (d) c'eſt à dire le onduit de la pudeur.

La Dame du milieu retirée, (c) c'eſt à ire l'Hymen.

L'Arriere-foſſe ouverte, c'eſt à dire l'ori- ice interne de la matrice.

Le tout vû & viſité feüillet par feüillet, ious avons trouvé qu'il y avoit trace de ... & ainſi nous dites Matrones certifions tre vray à vous Monſieur le Prevoſt au ſer- nent qu'avons fait à la dite ville. Fait à Pa- is le 25 d'Octobre 1672.

Si les Matrones de France avoient ſoin l'aſſiſter aux Anatomies des femmes que 'on fait publiquement aux écoles des Mé- lecins, comme font celles d'Eſpagne, je uis aſſuré qu'elles ne donneroient pas des ttеſtations fabriquées de la ſorte. Car ſi e voulois prendre la peine d'en examiner es parties, je ferois voir que les ſignes, lont elles ſe ſervent pour prouver le viole- nent d'une fille, ſont la pluſpart trés faux u trés legers, & qu'ainſi il ne faut jamais 'en fier à ces femmes, quand il eſt queſtion le juger de l'honneur & de la Virginité d'u- ne fille.

Ce n'eſt pas ſeulement en Eſpagne que es ſages femmes ſont inſtruites ſur ce qu'el- es doivent faire dans les accouchemens, 'aprends de *Theophile Bonnet* qu'en 1673 le Roy de Dannemark fit une ordonnance ar laquelle il eſtoit enjoint aux Matrones d'aſſiſter

d'assister aux dissections des femmes que faisoit le Sieur *Stenon* Docteur en Médecine & Professeur en Anatomie dans les Ecoles de Médecine de Coppenhague, afin de s'instruire de leur profession. Et *Bartholin* le jeun, enous assure aussi que le mesme Roy avoit ordonné que des deputés de la faculté de Médecine de la mesme ville interrogeroient les sages femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La sage femme de *Rachel*, dont parle *Moyse* avec éloge, *Sotyra* & *Salpé* que *Pline* loüe tant, estoient sans doute mieux instruites dans leur mêtier que celles-là, puis qu'elles se sont attiré des loüanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas sans doute meritées, si elles eussent esté aussi ignorantes que celles qui certifiérent qu'une femme n'estoit pas grosse, parce qu'elle estoit reglée, & qui furent la cause par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris en 1666 avec son enfant de 4 mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Parce que nous avons dit cy-dessus que l'artifice découvroit les ruses, dont les filles usoient pour paroître vierges, lors qu'elles ne l'estoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du Lecteur, nous devons examiner icy les moyens dont on peut découvrir la Virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'un vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent mesme qu'il

est

t impossible de connoître ce qu'elles ont rdu en secret. Pour les détromper dans tte occasion, on fera un demy bain de de-ction de feüilles de mauve, de seneçon, arroches de branche ursine &c. avec uelques poignées de graine de lin & de se-ence d'herbe aux puces. Elles demeure-nt une heure dans ce bain, aprés quoy n les essuyera, & on les examinera deux u trois heures aprés le bain, les ayant ce-endant fait observer de bien prés. Si u-e fille est pucelle, toutes ses parties a-oureuses seront pressées & jointes les u-es aux autres, mais si elle ne l'est point el-s seront lâches, molettes, & pendantes, au eu de ridées & de resserrées qu'elles esto-nt auparavant, lors qu'elle vouloit nous n imposer.

ARTICLE IV.

Qu'il y a des rémédes capables de rendre la Virginité à une fille.

SAint *Jerôme* écrivant à une fille devote que l'on appelloit *Eustochion*, & luy interpretant ce beau passage de l'Ecriture. *La vierge d'Israël est tombée & il n'y a personne ui la puisse rélever*, dit dans une autre langue es mesmes paroles. *Je vous diray hardiment, a chere fille, que, bien que Dieu soit tout puis-ant, il ne peut toutefois rendre la Virginité à ne fille qui l'aura une fois perdue, il peut bien uy pardonner son crime, mais il n'est pas en son pou-*

pouvoir, de luy rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissé ravir.

En effet, il n'y a point de rémédes que nos Médecins ayent pû inventer, ny d'artifices que nos Courtisanes ayent pû pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, & que l'on ne voit aprés jamais plus paroître. C'est une liaison de parties qui estant une fois separées, ne se reüniſſent jamais, comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de réméde qui la rétablisse, quand elle est une fois perduë. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire, mais nous ne pouvons rémettre le naturel qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ay esté long-temps à me déterminer, savoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matieres. Mais aprés y avoir fait de serieuses réflexions, j'ay esté obligé par de puissans motifs à faire ce chapître. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lors qu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre qui par fragilité s'est laissé aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne me taire pas sur ce chapître. La paix des familles & la tranquilité de l'esprit d'un mary sont presque toûjours resta-

ſtablies par les remedes que nous avons
ffein de propoſer, c'eſt par eux encore
ie la volupté licite du mariage eſt fo-
entée, & que ſouvent la génération
t procurée ; car il s'eſt vû des femmes qui
pouvoient avoir des enfans que par les
médes, que je propoſeray dans la ſuite de
diſcours.

Les hommes pour parler en general,
eſtiment la Virginité d'une fille que par
ouverture étroite de ſes parties naturel-
s, par la poliſſure de ſon ventre, & par
rondeur & la dureté de ſa gorge. Sou-
nt ils ne ſe mettent guere en peine de
ielques gouttes de ſang qui doivent couler
ns les premieres careſſes du mariage,
ils ne vont pas examiner tous les ſignes
ie nous avons rapportés au chapitre pré-
dent pour eſtre aſſurés de la Virginité
s filles qu'ils épouſent, il ſuffit que
urs femmes ayent les trois qualités que
ous avons remarquées cy-deſſus pour eſtre
en reçûës auprés d'eux. Si elles ſont trop
vertes, ou qu'elles ayent la gorge trop
che & trop molette, quand elles ſe-
ient des *Agnés* & des *Catherines*, le
agrin les prend auſſi-toſt, & la paſ-
on inſenſée que l'on appelle jalouſie,
empare en meſme temps de leurs eſprits,
leur fait ſoupçonner des choſes infames
ont ces femmes ſont ſouvent tout à fait
nocentes.

Pour donc éviter tous ces deſordres qui
ſont que trop frequens dans le monde,

&

& qui ne troublent que trop toſt la tran quilité du mariage, je rapporteray icy de remédes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugez, que l'o pourroit avoir pour elles. Les premiere s'en pourront ſervir, lorſqu'elles ſeront tro ouvertes, & qu'elles auront les mamme les trop pendantes, que d'ailleurs par foi bleſſe elles ſe ſeront abandonnées à leu paſſion indiſcrete, & qu'elles auront eſt meres avant que d'eſtre mariées. Les autre en pourront uſer pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leur entrailles.

J'avoüe que l'on peut abuſer de ces ré médes comme des choſes les plus excellen tes du monde: mais on ne ſauroit pourtan blâmer la Nature, qui permet que le Solie échauffe la terre auſſi bien pour les Aconit & pour les Colchiques, que pour les Di ctams & les Gentianes.

S'il ſe trouve donc qu'une fille naturel lement étroite ait accouché ſecretement & qu'elle veüille enſuite ſe marier, ſan que ſon mary puiſſe s'appercevoir de ſ foibleſſe paſſée, le meilleur réméde que je luy puiſſe donner dans cette occaſion, c'eſt qu'elle ſoit chaſte & pudique quatre ou cinq ans avant ſon mariage, qu'elle ne s'é chauffe point l'imagination d'amourette par des danſes, des converſations & de lectures impudiques, & qu'elle vive enfi dans la modeſtie qui eſt bienſeante aux filles qui ſe répentent. Je luy promets que

on mary la prendra pour pucelle, & qu'il ne roira jamais avoir eſté trompé. Car ſi l'on ait reflexion ſur l'hiſtoire que nous avons apportee au chapître précedent, d'une fil- e de 25 ans du païs des Topinambous, nous 'aurons pas de peine à nous perſuader que e réméde, que je conſeille icy, ne ſoit le neilleur de tous ceux que l'on pourroit nettre en uſage.

Mais pour celles qui ſont naturellement ort ouvertes, qui ont le ventre ridé, & les nammelles molettes & pendantes, je ſuis 'avis qu'elles uſent des remédes, qui les eſſerrent & qui les rendent agréables à eurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, où l'on ura jetté un fer ou une brique rouge, la lecoction aſtringente de gland, de prunel- es ſauvages, de myrte, de roſes de provins, & de noix de cypres, l'onguent aſtringent le Fernel, les eaux diſtillées de myrte, ſont ous des remédes qui reſſerrent les parties naturelles des femmes qui ſont trop ou- vertes.

Pour remedier à ce defaut, quelques Mé- decins veulent, que l'on jette dans la ma- trice un lavement aſtringent, fait de la de- coction des choſes, que nous avons pro- poſées cy-deſſus. Mais je ne conſeille pas l'uſage de ce réméde, à moins qu'une fem- me n'ait fait de facheuſes couches, & qu'elle ne ſoit toute ouverte par les efforts, qu'elle y auroit ſoufferts ; autrement ces liqueurs aſtringentes pourroient cauſer des dou-

douleurs, & des tranchées insupportables, si elles estoient une fois renfermées dans ces parties-là, & qu'elles n'en pûssent sortir, ainsi que l'experience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans des voluptés illicites, de raffurer le premier jour de ses nôces l'esprit de son mary, en prenant un peu de sang d'agneau, qu'elle auroit fait secher auparavant, & en se le mettant dans le conduit de la pudeur aprés en avoir formé deux ou trois petites boules ? Ne luy seroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ses efforts pour paroître sage à l'égard de son mary ?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusques-là mesme, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes ; car il s'est souvent trouvé des Courtisanes, qui se sont ulceré les parties naturelles, pour estre estimées vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si defiguré de rides, & de cicatrices aprés un accouchement que celles que l'on estime filles n'osent se marier à cause de ces defauts. Cela les oblige souvent à mener une vie débauchée, & à passer le reste de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mesmes ont de la honte de se laisser voir en cet estat à leurs ma-

naris, & ainſi quelquefois elles ſe privent es douceurs du mariage, & de la naiſſance e pluſieurs enfans.

Afin donc que ces filles puiſſent abandonner leur façon de vivre deshonneſte & impudique, & qu'elles ſe marient avantageuſement, que les femmes n'ayent plus de ſcrupule dans le mariage, je veux bien écrire icy e que j'ay apris d'un Médecin le plus faneux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton ont on briſera les os, & aprés les avoir ait boüillir dans une ſuffiſante quantité l'eau, l'on prendra avec une cuilier ce qui nagera par deſſus, à quoy l'on ajoûtera eux gros de ſperme de baleine, deux onces de graiſſe fraiche de pourceau femele, autant de beurre frais ſans ſel, on fera ondre tout cela dans un pot de terre verniſſé; & aprés que l'onguent ſera réfroidy, on le lavera avec de l'eau roſe juſqu'à e qu'il blanchiſſe; on le mettra enſuite lans une boëte de verre pour en uſer ſelon la eceſſité.

Aprés que la perſonne ſe ſera ſervie de e réméde, elle s'appliquera ſur le ventre ne peau de chien ou de chévre, preparée le cette façon que l'on appelle peau d'oagne. On prendra deux onces de chacue de ces huiles, ſavoir d'amandes douces, de millepertuis, de myrtils. On les avera avec de l'eau roſe; & aprés avoir ſté ainſi préparées, l'on en joindra une e ces peaux parfumées, que l'on appor-

te ordinairement d'Eſpagne ou d'Italie. On la laiſſera humecter pendant toute une nuit, & le lendemain on la frotera fortement entre les mains pendant une heure; & aprés l'avoir enſuite pendant deux jours entiers expoſée à l'air, où le Soleil ne donne pas, on prendra la meſure du ventre pour la couper; & puis on l'appliquera principalement pendant la nuit. Si quelques ſemaines ſe paſſent ſans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrthe qui en adouciſſant la peau, en emporte les taches avec plus de force ſans l'endommager: ſi l'on veut que ce réméde ſoit plus fort, l'on ajoûtera à cette huile du ſuc de citron, & un peu de ſel armoniac; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reſte plus qu'à rémédier au defaut d'une groſſe gorge molette; qui fait quelquefois ſoupçonner une fille d'eſtre laſcive, & d'aimer le vin; car il y en a qui portent comme deux couſſins ſur la poitrine, & qui ſont tellement embaraſſées, quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire joüer leur bras. C'eſt peut-eſtre pour ce ſujet ſi nous en croyons l'hiſtoire, que les Amazones ſe brûloient l'une des mammelles, pour eſtre enſuite plus agiles & plus adroites.

Outre les rémédes, que nous avons alleguez cy-deſſus, qui peuvent ſervir à diminuer la gorge, on peut encore uſer de gros vin rouge, ou d'eau de forge, dans la

quelle on aura fait boüillir du lierre, de la pervenche, de myrthe, du perſil, & de la ciguë meſme, ſans apprehender la mauvaiſe qualité de cette derniere plante, nôtre ciguë eſtant bien differente de celle des Atheniens, avec le ſuc de laquelle ils firent nourir le plus ſage des hommes, comme l'Oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui ſe ſervent de formes de plomb pour diminuer les mammelles. En effet, c'eſt un bon réméde pour ces ſortes de defauts : Mais ſi l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de juſquiame, le réméde ſera encore plus excellent : car cette huile à une vertu particuliere pour diminüer la gorge, & pour la faire endurcir : elle s'oppoſe meſme à la géneration du lait aprés l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident de l'uſage de tous ces rémédes, je répéteray icy ce que j'ay conſeillé ailleurs aux filles, & aux femmes ; c'eſt qu'il n'en faut uſer pour la gorge, ny pour les parties naturelles que trois ou quatre jours aprés les régles, & 8. jours auparavant. Et les femmes qui ont depuis peu accouché ne doivent s'en ſervir que ſur la fin de leurs vuidanges, ce qui peut arriver aprés le trentiéme ou le quarantiéme jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner, si nous sommes mortels, puisque nous sommes composez de parties si differentes & si opposées entre elles. Les Elemens qui se font tous les jours la guerre en nous-mesmes, sans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale, qui nous soûtient, sont les deux causes de la fin où nous courons tous avec precipitation. Nostre chaleur agissant toûjours sur nostre humidité, la consume, & la détruit peu à peu; si bien que comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le fomente, nostre chaleur s'éteint aussi par le deffaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les alimens, & la boisson ne sont point suffisans pour la reparer éternellement; s'ils le font ce n'est que pour un temps, & les parties qui entretiennent nostre feu venant à vieillir, se laissent enfin d'agir incessamment de la mesme sorte, & de recevoir en mesme temps ce qui les fait subsister, & ce qui les fait perir.

La Nature, prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna, dés le commencement des siécles, à l'un & à l'autre sexe un ad-

mi-

nirable assemblage de parties pour proluire leur semblable, & en mesme temps les feux secrets pour les perpetuer. Ce fut lans la naissance du monde qu'elle établit :ette douce societé de vie, & qu'elle ne it pas seulement une jonction de deux :orps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le Mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'Immortalité, & le plus important estat des hommes, puisque sans luy les villes & les Republiques seroient abandonnées.

ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire icy l'Eloge du mariage ; il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis terrestre, & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam dans l'estat d'innocence avoit besoin d'une aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas estre malheureux par une alliance, qui rendit heureux nostre premier pere ; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers, quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes, & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des nôces, que Jesus Christ fit son premier miracle ; que le mariage sert de

figure à l'union de Jesus-Christ avec l'Eglise. Et je puis parler ainsi aux personnes mariées ;

Mariez, pensez en tout lieu,
Que vous estes la sainte image
De l'adorable Mariage
De l'Eglise & du Fils de Dieu.

De plus que c'est un mystere au rapport de St. Paul, que l'on appelle Dieu du nom d'Epoux dans les Cantiques ; & que Jeremie mesme, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le represente en cet estat. Toutes ces pensées sont trop communes, & elles ont esté trop souvent rebatuës.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'estat dans la vie, qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des presens à l'Eglise & à l'Estat ; & que selon cette pensée nostre incomparable Monarque, qui ne laisse rien échapper pour rendre ses peuples heureux, & son Royaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains une declaration, par laquelle il veut que les Peres de dix enfans soyent exempts de charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de sa liberalité ordinaire une pension considerable.

En effet, les enfans sont des faveurs du Ciel, par l'aveu mesme de St. *Jerôme*, qui éleve si haut la Virginité. Et dans le vieux

Tes-

Testament le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'estre par dessus les autres états de la vie; si bien qu'il est aisé de juger par là que dans l'ancienne Loy on le preferoit à la Virginité, & que la sterilité des femmes y passoit pour une espece d'opprobre.

L'Eglise d'aujourd'huy nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lors qu'elle comble de graces les mariez. Cependant la question est encore aujourd'huy problematique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celuy du mariage, ou de celuy de la continence; Et c'est une chose bizarre, que dans le siecle où nous sommes, nous voyions des aprobations & des privileges pour l'un & pour l'autre party. *Charles Chausse*, *Sieur de la Teriere*, écrivit en 1685. de l'excellence du mariage contre la continence, & le Sieur *Ferrand* écrivit ensuite contre ce Livre, de la continence contre le mariage; les choses n'estoient pas en cet estat du temps de St. *Jerôme*, puis que ses amis supprimerent son livre de la Virginité que nous voyons aujourd'huy parmi ses ouvrages, parce qu'il estoit opposé aux desseins de l'Eglise. Cependant nous savons que de saints personnages ont choisi le mariage, comme un estat le plus honneste de la vie, témoin *St. Pierre*, *S. Clement Alexandrin*, Maître *d'Origene*, *Novat*, Prêtre de Carthage en Afrique, *St. Hilaire*, *St. Gregoire* de *Nice*, *Tertulien*

& plusieurs autres qui ont crû pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moyen de ce Sacrement, que par la voye de la continence.

Les Juifs & les Chrétiens estimoient donc beaucoup plus le mariage que la virginité, & ces derniers ne donnoient jamais de charge de magistrature aux hommes qui n'estoient point mariez. Les Payens mesme ont fait des loix à son avantage. Car les Spartiates d'un costé instituerent une feste, où ceux qui n'estoient pas mariez, estoient foüettez par des femmes, comme indignes de servir la Republique, & de contribuer à son honneur & à son progrés. Les Romains, d'un autre costé, couronnoient la teste de ceux, qui l'avoyent esté plusieurs fois ; & dans leurs réjoüissances publiques, ceux qui avoient esté souvent mariez, paroissoyent avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les *Cesars*, en ayant contribué à la grandeur de la Republique, aussi bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils luy avoient donnez. C'est pour cette raison, au raport de St. *Jerôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent, que dans la pompe funebre, il accompagnast le corps de sa femme, la palme à la main, & la couronne sur la teste, puisqu'il estoit fort raisonnable, ajoûte-il, qu'ayant esté marié vingt fois, & sa femme vingt-deux, il fust mené comme en triomphe à son enterrement.

ARTI-

ARTICLE II.

L'Age le plus propre au Mariage.

TOute sorte d'âge n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage. Les premieres & les dernieres années ont leurs obstacles ; & si les enfans sont trop foibles, les vieillards sont trop languissants. Le milieu de nostre vie est l'âge le plus propre à *Venus*, qui, comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé, & de courage.

Les Medecins ont des opinions differentes sur la division de nostre vie. Les uns la partagent en quatre âges, d'autres en 5. & d'autres en plusieurs autres parties. Mais à considerer la chose de bien prés, les années ne font pas les âges ; c'est la force & le temperament qui les distingue. Une fille peut faire un enfant à dix ou à douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à 18. ou à vingt, à cause de la foiblesse de ses parties, & de la sechereſſe de son temperament. Neantmoins on doit se determiner sur cette matiere, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges puissent juger sainement des affaires qui leur apartiennent.

Le sentiment le plus suivy est celuy qui divise nostre vie en cinq periodes, le premier est l'adolescence ; qui dure depuis

noſtre naiſſance juſqu'à l'âge de 25. ans, aprés quoy nous ne croiſſons plus. Depuis 25. ans, juſqu'à 45. ou 40. eſt la fleur de l'âge de l'homme ; & c'eſt ce que l'on appelle la jeuneſſe, & dure juſqu'à 49. ou à 50. ans, c'eſt le temps que l'on ſe trouve de meſme force & de meſme temperament. Le quatriéme âge eſt la premiere vieilleſſe qui dure juſqu'à ſoixante cinq ans: & enfin l'âge decrepit accompagne les hommes juſqu'à la mort.

L'adoleſcence eſt encore diviſée en pluſieurs parties ; entre leſquelles l'enfance tient le premier lieu. Elle commence depuis noſtre naiſſance juſques à 3. ou quatre ans, lorſque nous avons appris à parler. La puërilité la ſuit, qui ſe termine à dix ans. L'âge de diſcretion vient aprés que quelques uns nomment puberté, qui dure juſqu'à 18. ans, & enfin l'adoleſcence, qui prend le nom de tout ce temps-là, va juſqu'à 25. ans.

L'enfance & la puërilité ne ſavent ce que c'eſt de produire des hommes ; & bien qu'il y ait quelques Hiſtoriens, qui pourroient rendre cela douteux par une hiſtoire qu'ils font d'un enfant de ſept ans qui engroſſa une fille, cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'Antiquité, & que d'ailleurs la géneration eſt incompatible avec la foibleſſe de cet âge, il me ſera permis de demeurer dans mon ſentiment, & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont atteint l'âge de discretion ; car dés que la voix se change, & qu'elle se grossit, par la chaleur naturelle, qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs desagreables, qui s'élevent de la semence, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatouillemens reïterez, c'est alors, dis-je, qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'amour, & que ses parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Médecins, qui considèrent incessamment les actions de la Nature, ne peuvent se determiner exactement sur l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureusement & pour engendrer : il y a tant de diversité de temperament & de vigueur dans les hommes, & dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matiere. Ce que l'on peut dire en général, c'est, que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusques à dix huit ; mais on ne sauroit marquer exactement l'année dans les particuliers.

Nous lisons dans nos observations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont esté peres à 10. ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont merité le nom de mere. *Joubert* Médecin de Montpelier, & l'un des savans hommes de son temps, a vû en Gascogne *Jeanne de Peirié* qui fit un

enfant à la fin de sa neuviéme année. Cette hiſtoire n'eſt point ſeule ; je pourrois en rapporter beaucoup de ſemblables, qui ſont arrivées en France & dans les regions chaudes, ſi celle que nous a laiſſé par écrit St. *Jerôme* ne ſuffiſoit pour confirmer ce que je dis. Il nous aſſure qu'un enfant de dix ans engroſſa une nourrice avec laquelle il coucha quelque temps.

J'avouë pourtant que ces ſortes de prodiges ſont rares dans le monde, & qu'il faut ſouvent des ſiecles pour en produire de ſemblables : Mais la marque la plus aſſurée d'eſtre en eſtat d'engendrer, c'eſt ſelon l'avis des Médecins, lorſqu'un homme peut jetter de la ſemence, & que les regles paroiſſent à une fille. Ce ſont alors des ſignes évidens que le Nature a fourny à l'un & à l'autre ſexe de quoy ſe perpetuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paroiſſent que rarement à neuf ou à dix ans, on ne voit meſme guere de filles de douze ans, & de garçons de quatorze, capables d'obeïr à l'amour, & de produire cette matiere dont ſe forment les hommes. Cela arrive le plus ſouvent aux filles de quatorze ans, & aux garçons de ſeize ; car en ce temps-là tout ne reſpire que production ; c'eſt le Printemps de la vie, & l'une des ſaiſons les plus douces qu'ayent les hommes. Une fille ſeroit bien lente, ſi à ſeize ans elle n'eſtoit capable de ſe perpetuer par la production d'un enfant, & un garçon de 18. ans ſeroit bien froid, ſi, eſtant couché avec elle,

elle, il luy estoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus prompt à faire des enfans est celuy de dix ans; & le plus tardif celuy de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plûtost prestes à engendrer que les hommes, quelques Médecins ont soûtenu qu'elles estoient d'un temperament plus chaud. Car, si parlant en général, disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puis que la chaleur naturelle reside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs, on remarque, ajoûtent-ils, que les femmes sont plus ingenieuses & plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plûtost du poil aux parties naturelles, & il s'en est vû qui n'estoient presque pas entrées dans l'âge de discretion, à qui la Nature commençoit à violer leurs parties naturelles par le poil, qu'elle y faisoit naître: ces mesmes femmes croissent & vieillissent encore plûtost, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leur corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plûtost les actions, & en dissipe plûtost les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes; & comme les passeraux ne vivent pas long-temps, parce qu'ils sont

sont trop chauds, & trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur devorante, qui les consume peu à peu. Il se trouve encore aujourd'huy des *Messalines*, qui, par l'excés de leur chaleur, seroient en estat de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En effet, elles souffrent le froid avec plus de constance ; & si la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'Hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'estoit permis de m'eloigner un peu de la matiere que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du temperament des femmes. Je ferois voir, que la grande quantité de sang vient plûtost de la mediocrité de la chaleur, que de son excés : que les femmes sont plûtost legeres qu'ingenieuses : que si elles engendrent & vieillissent plûtost, c'est aussi une marque de la foiblesse de leur chaleur : que l'excés de l'amour ne peut estre principalement attribué à la force de cette mesme chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plûtost à la Providence de la Nature, qui les a faites pour nous servir de joüet apres nos plus serieuses occupations. Apres tout, si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordi-

rdinaire, qui s'oppose incessamment à la enetration des qualités les plus actives.

L'homme au contraire agit avec plus le fermeté ; se nourrit avec plus de bonheur ; se deffend avec plus de courage & le presence d'esprit, raisonne avec plus de force ; & contribuë à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est luy principalement qui agit dans la génération, où il se communique soy-mesme, & qui par ses autres actions de corps & d'esprit donne par tout des marques de la force de sa chaleur. Au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut luy donner ; & souvent elle n'est pas si-tost preste que luy à donner dequoi former un homme. En un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter, & pour élever ses enfans.

De plus, un masle est plustost accomply dans le sein de sa mere qu'une femelle : il s'agite avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plustost ; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son temperament ; car c'est à cette mesme chaleur à perfectionner, & à avancer plus promptement les choses par tout, où elle se trouve plus abondante : & par cette mesme raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de different sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de temperament, quand ils se trouvent tous deux embarassez dans les mesmes liens.

Mais

Mais reprenant la matiere que nous avons laissée pour faire une digression qui ne me paroist pas inutile, je diray maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matiere ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Medecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l'âge de discretion. Et parce que ceux-là sont extrémement rares qui commencent à engendrer à 9. ou à 10. ans aussi bien que celles qui ne pourroient le faire à seize ou à dixhuit, ils ont determiné l'âge de quatorze ans pour les garçon, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté, si bien que ceux, qui sont au dessous de ces derniers âges, sont estimez pupilles ; & la Loy ne permet pas qu'ils soient accusez d'adultere, ny qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au mesme estat qu'ils estoient auparavant, parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'estre en estat de faire un enfant, & que ceux qui sont au dessous de ces âges ne sont pas presumez en estre capables.

Les Politiques qui considerent la durée d'un Estat florissant ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes, pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens. Ils savent

vent que ce n'eſt pas ſeulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ny les richeſſes des habitans qui font un Monarque rédoutable, mais la ſanté & la vigueur des peuples qui luy apartiennent. L'âge de douze & de quatorze ans eſt un âge trop foible pour faire un preſent à l'Eſtat d'hommes ſpirituels & robuſtes, & ces meſmes Politiques apprennent des Medecins, qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes, capables de gouverner un Royaume, ou de menager une Republique.

En effet, le ventre d'une femme eſt trop étroit à cet âge-là, pour engendrer des enfans bien faits; ſes parties internes ne ſont pas aſſez larges pour les porter à terme; & une femme ſi jeune ne peut ſuffire tout enſemble & à ſon propre accroiſſement, & à la nourriture de ſon enfant. Les couches doivent eſtre ordinairement funeſtes, & doivent luy faire apprehender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Braſiliens ſont bien plus ſages que nous: ils ne marient jamais leurs filles, qu'elles n'ayent eu leurs regles, parce que c'eſt par là que la Nature leur marque qu'elles ſont en eſtat de porter des enfans. D'ailleurs, un jeune homme a l'eſprit & le corps trop foibles à l'âge de quatorze ans; ſa ſemence n'eſt ny aſſez cuite, ny aſſez digerée pour produire un enfant fort & ſpirituel; & s'il eſt alors capable d'engendrer, les enfans qui en

en viennent ſont ou trop petits ou trop delicats.

Platon & *Ariſtote*, ces deux grands Genies de l'Antiquité, ne permettoient pas de ſe marier avant l'âge de 30. ans; & preſentement une perſonne n'oſeroit ſe marier avant ce temps-là ſans le conſentement de ſon pere & de ſa mere. Ce qui obligea *Gratien* à faire une loy, par laquelle il établiſſoit la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'eſt alors que l'on ne croiſt plus & que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'employe ſeulement à le conſerver & à fomenter ſes parties amoureuſes, pour produire avec plus de force une matiere capable de perpetuer ſon eſpece.

Le meilleur eſt de ſuivre là-deſſus le ſentiment le plus commun, c'eſt à dire d'eſtimer parfait un homme à 25. ans, & une fille à 20. C'eſt alors qu'ils ſont tous deux plutoſt en eſtat de ſe marier que dans un âge moins avancé; car pour parler de cet homme, il ne luy manque rien à cet âge-là pour contenter une femme; ſes parties naturelles ont les dimenſions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embraſſements amoureux; ſa ſemence eſt féconde. Les eſprits, qui doivent ſervir à la génération, s'engendrent alors en plus grande abondance, & ſa verge eſt preſque toûjours en eſtat de fournir dequoy faire un homme contre la volonté meſme de celuy qui la porte. Enfin cet homme doit

d'au-

l'autant plutoſt ſe marier, qu'il eſt d'un emperament chaud & humide, d'un ſang boüillant, bilieux & melancolique : qu'il a la taille mediocre, la teſte groſſe, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fenduë, les jouës teintes de ſang & le menton arrondy. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de vingt ans, qui à l'imitation de cette *Fabiola*, dont parle St. *Jerôme*, ne peut vivre ſans jouïr des plaiſirs de l'amour, & ſans ſuivre le conſeil que l'Egliſe donne en ſe mariant.

En effet, l'âge de douze ou de quatorze ans eſt un âge trop tendre pour ſouffrir le joug du mariage : il faut des perſonnes fortes & robuſtes, ſi elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

La Conception, la Groſſeſſe, & l'Enfantement.

LOrs qu'une femme a conceu, elle a ſuivy en cela le conſeil que l'Egliſe luy a donné en la mariant, & elle a executé les ordres de la Nature. Mais je ne ſay par quel malheur ordinaire à l'amour, elle paroit plus abbatuë qu'auparavant. Tout luy déplaiſt, elle ne mange point : & ſi elle met quelque choſe dans la bouche, ce ſont des choſes hors de l'uſage commun des hommes, encore

les

les rejette-t-elle, dés qu'elle les a prises. Les meilleurs alimens luy font mal au cœur ; elle n'en peut mesme souffrir la fumée. Les nuits luy sont inquiétes ; son sommeil est interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *Incube*, comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtist, sans que l'ame eust encore ses peines. La vapeur d'une chandele éteinte est insupportable à cette mesme femme, qui souffre de temps en temps de legers tremblemens par tout le corps. Le ventre luy fait mal & s'aplâtit, si bien qu'il y a lieu de croire, selon le proverbe, qu'en ventre plat, enfant y a. Souvent le ventre demeure paresseux, & cette paresse luy cause pour l'ordinaire des tranchées. Les Graces ne sont plus sur son visage, ses yeux sont languissants & meurtris : & le feu dont l'amour se servoit autrefois pour faire des conquestes les a abandonnés pour quelque temps. Elle ne peut marcher qu'elle ne boite, & qu'elle ne ressente d'extrémes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes. Enfin, dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodités la font presque repentir de s'estre alliée à un homme, si elle n'esperoit au bout de neuf mois de recompenser ses souffrances par la joye d'un enfant qui luy doit venir.

L'experience nous apprend, qu'une femme grosse est plus amoureuse au commen-

mencement de sa grosseſſe qu'auparavant. Beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles, & si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui, plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les François ne sont pas si retenus à careſſer les femmes groſſes que quelques autres Nations. Il y a meſme des Médecins qui sont d'avis qu'on les doit baiſer avec plus d'ardeur, pour obeïr aux loix de la Nature, qui les rend alors plus amoureuſes. Mais à dire le vray, si nous suivons le sentiment *d'Hippocrate*, elles font de plus vehementes couches, quand elles ne sont point careſſées pendant leur groſſeſſe, & nous voyons souvent arriver des accidens funeſtes aux femmes qui se divertiſſent avec un homme, quand elles sont groſſes, car si elles ne font pas de fauſſes couches, au moins deviennent-elles groſſes une seconde fois.

Les femmes du Breſil sont bien plus retenuës que nos Françoiſes, puis que dés qu'elles se sentent groſſes, elles se separent de la compagnie de leurs maris. Elles n'aprehendent pas que les fortes secouſſes de l'amour ébranlent un enfant qui est fort delicat dans ses premiers mois, & que les regles, qui sont souvent provoquées par la chaleur, que les baiſers réïterez excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le ſuffoquent. Il ne peut meſme s'en garantir sur la fin de sa priſon, lorſqu'il est plus robuſte. Les

liens

liens qui le tiennent saisi se relâchent par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere : & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant, avant le temps, luy qui ne l'a presques pas encore receüe.

Quoy que la pluspart des Medecins, aprés *Hippocrate*, disent, que la matrice est tellement fermée aprés la conception qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une éguille, nous sommes pourtant persuadez du contraire. Car on sait qu'elle se decharge souvent de ses humidités superfluës : & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches, qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, & nous avons des exemples de superfetations, & peut-estre plus souvent que nous ne le pensons, car les jumaux, qui naissent enveloppez de membranes differentes, & qui sont attachez à un seul arriere-faix sont d'ordinaire autant de superfetations, dont on ne s'apperçoit pas. Toute la *Rochelle* a sçû la superfetation de *Mademoiselle Louveau*, qui quelque temps aprés avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt-neuf jours aprés ses premieres couches. La fille vescut sept ans, & le garçon ne vescut que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses si la

i la douleur, & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur groſſeſſe. Une femme groſſe qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extrémes, dans des dégouſts & des vomiſſemens continuels, jouït preſentement d'une ſanté parfaite. Elle ne ſe ſouvient plus d'avoir eſté incommodée, & ſi elle ne ſentoit dans ſes entrailles quelques petits mouvemens comme de fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être groſſe. Mais cette ſanté ne durera pas long-temps. Car dés que l'enfant aura de la force, ſes douleurs ſe renouvelleront, & en touchant ſon pous qui luy battra fort alors, on diroit qu'elle a la fievre. Enfin le temps d'accoucher s'aproche; l'enfant luy frappe le coſté, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le paſſage: & ſi l'accouchement n'eſt malheureux, en moins d'une heure elle ſe délivre. C'eſt alors que l'on doit conſiderer la pudeur d'une femme qui accouche, & que l'on doit avoir pour elle & de la pitié & de la vénération, à cauſe du mal qu'elle ſouffre, & du peril où elle eſt expoſée, & auſſi à cauſe de l'honneur qu'elle a d'eſtre l'origine & la ſource des beaux ouvrages de la Nature.

On a ſoin d'un coſté de l'enfant; on luy coupe le cordon le plus long que l'on peut, ſi c'eſt un garçon, & le plus court, ſi c'eſt une fille. Tout cela ſe fait par ordre de la Matrone, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand,

grand, & que la fille en sera plus étroite : aprés cela, on lui donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs de ventre, ausquelles l'enfant est sujet aprés estre né, & pour vuider les excremens noirs qui sont dans ses boyaux il y a long-temps. D'un autre costé, on soulage la mere, on lui serre d'abord doucement le ventre ; & l'on étuve avec du vin tiede, ses parties naturelles. En un mot, on y apporte tous les soins, que l'on a accoûtumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

Si la Nature a fixé un temps pour accoucher.

LEs Médecins & les Jurisconsultes agitent cette mesme question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent estre assurez d'un temps fixe pour la naissance des enfans, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime. Et parce que ceux-cy ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux bien rapporter icy en peu de mots ce que la plusparт en pensent. Mais avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultez qui se presentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprés,

xprés, où ils prétendent prouver qu'il n'y point de temps determiné pour la naiſance des hommes, & que la Nature, etant la maîtreſſe d'elle-meſme, avance ou retarde le temps des couches, quand luy plaiſt. En effet, ceux qui ſont dans ce ſentiment, ne manquent ny de raiſons, ny d'autorité, pour faire valoir leur opinion. Car ils diſent que, les temperamens des hommes eſtant preſque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur ſont plûtoſt formés dans les entrailles de leur mere, & naiſſent auſſi plûtoſt, ainſi qu'il y en a qui viennent au monde à ſix mois; comme fit *Livia*, femme d'*Auguſte*, ſelon le ſentiment des Medecins de ce temps-là, & d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'aprés pluſieurs mois, témoin *Ruffus* que *Veſtilia* fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de 60. ans accoucha lequel demeura dans les flancs de ſa mere pendant quinze mois, ſi nous en voulons croire *Maſſe*.

Ils diſent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à ſon enfant, ne ſauroit s'empêcher d'accoucher à 6. ou à ſept mois, au lieu qu'une autre qui ſera grande & bien nourrie, portera ſon enfant juſques à dix ou à douze mois.

Ils ajoûtent que la femme, participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une ſeule ventrée, & de

la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher. Que l'homme n'ayant point de temps determiné pour careſſer ſa femme, la Nature n'en a point auſſi de fixe pour le faire naître ; qu'il n'en eſt pas de meſme des autres animaux, qui ont leur temps reglé pour faire leurs petits, ſi bien que l'on ne verra pas en Hyver une linotte pondre, & couver ſes œufs. Qu'au reſte, l'autorité *d'Hyppocrate* decide cette queſtion, qui a eſte ſuivie des Juriſconſultes, ſavoir, que les enfans peuvent naître depuis le ſeptiéme mois juſques à l'onziéme.

Mais ſi nous voulions examiner de prés tous ces raiſonnemens, nous pourrions dire que, bien que les femmes, & les enfans ayent des complexions fort differentes entre eux, il y a lieu neantmoins d'être perſuadé qu'une vieille *Eſpagnole*, & qu'une jeune *Lapponoiſe* accouchent naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis. Que l'on ne doit pas établir un ſentiment, ſur ce que les femmes nous diſent du nombre des mois de leur groſſeſſe. Que la grandeur de la matrice devroit plûtoſt avancer ſes productions, que de les retarder. Qu'une femme, qui a peu de ſang, devroit accoucher plus tard, ayant beſoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans ſes entrailles : & qu'enfin on ne doit pas regarder les defauts d'une partie, ny les erreurs

de

de la Nature pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire, que la nature des femmes n'eſt point entre la nature de ces differens animaux, & qu'*Averroés* s'eſt fort mal expliqué là deſſus; que quand les femmes font pluſieurs enfans dans les meſmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens ſont contre les ordres de la Nature, qui a preſcrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainſi que l'experience nous le fait remarquer tous les jours. Aprés tout, que les femmes ont un temps auſſi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits ; & qu'il ne faut pas confondre par un ſophiſme évident la ſaiſon, & le temps, auquel nous careſſons les femmes, & auquel elles conçoivent, avec le temps que la Nature garde comme inviolable pour la naiſſance des enfans.

Enfin nous pourrions oppoſer *Hippocrate* à *Hippocrate* meſme, & nous pourrions alleguer cette belle verité qu'il nous a laiſſée par écrit, ſavoir, que la Nature eſt toûjours ſtable dans ſes actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une regle generale, que ce qui s'y paſſe le plus communément.

Fortifions encore ce ſentiment par d'autres preuves, & diſons, que ſi la Nature garde une loy fixe dans les corps des beſtes, lorſqu'elles ſont pleines, & que cette meſme Nature ne manque pas preſque

d'un jour à les irriter, pour mettre bas, quand leur fruit a réceu tout l'accompliſſement qui luy eſt neceſſaire, on ne peut douter que l'homme, qui eſt le plus parfait de tous les animaux, ne ſoit reglé par les meſmes loix. La Nature ne manque jamais d'obſerver un temps limité, quand il eſt queſtion de guerir une tumeur, ou de finir une fievre. Ses loix ſont certaines & indubitables dans les criſes, & les Médecins ont paſſé pour Magiciens, qui ont remarqué ſes mouvemens avec le plus d'exactitude. La groſſeſſe eſt une eſpéce de maladie, les accidens qui arrivent aux femmes groſſes, en ſont comme les ſymptomes; & l'accouchement en eſt comme la criſe & la fin. On ne denie point à la femme les mouvemens fixes de la Nature, quand il faut ſe deffendre de quelque maladie qui l'oppreſſe, il n'y a que dans la groſſeſſe & dans l'accouchement qu'on luy refuſe ces ordres invariables; & parce que l'on obſerve que les accouchemens arrivent en divers temps, par des cauſes étrangeres, qui les avancent ou qui les rétardent, on eſt tellement prévenu là deſſus que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hazard pour la Nature, ſi bien que l'on ne peut révenir de ce que l'on s'eſt une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reſte, puiſque l'experience nous montre, que la pluſpart des enfans naiſſent, depuis les dix derniers jours du neuvié-

viéme mois, jusques au dix premiers du dixiéme, c'est à dire dans l'espace de vingt jours ; & qu'ils vivent presque tous : que ceux qui naissent à 7 ou 8. mois sont toûjours imparfaits ou valetudinaires, & que de 20. il n'en vit pas trois ; n'avoüera-t-on pas, que ces derniers naissent dans un temps que la Nature n'a pas ordonné, & qu'ils sortent plûtost par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres secrets de cette admirable Moderatrice de l'Univers?

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois accomplis ; & c'est ce qui par arrest du Parlement de Paris fit débouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'aprés estre né il eust réceu le baptéme.

Ceux qui ont fait de sérieuses réflexions sur les mouvemens de la Nature dans les accouchemens des femmes, & qui se sont long temps appliquez à observer toutes les petites circonstances & de la grossesse, & des couches, decouvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué comme j'ay fait dans les hôpitaux, & par tout ailleurs, que la Nature conserve toûjours un temps fixe, & déterminé pour les accouchemens, qui se font selon ses ordres, & que les enfans les plus accomplis, & les plus temperez naissent toûjours dans les dix premiers jours du dixiéme mois, & le plus souvent à la mesme heure du jour

qu'ils ont eſté faits ; les autres naiſſent, comme je l'ay déja dit, depuis le vingtiéme jour du neuviéme mois, juſques au dixiéme jour du dixiéme mois ; c'eſt à dire, depuis le deux cens cinquante-cinquiéme jour de leur conception, juſques au deux cens ſoixante & quinziéme ; bien qu'il y en ait d'autres qui naiſſent quelquefois plûtoſt ou plus tard, quand il y a quelque cauſe étrangére, qui en avance ou en rétarde la naiſſance.

Je pourrois prouver cette verité par beaucoup d'hiſtoires, que m'ont fourni mes amis ſur ce ſujet, ſi je n'en avois de domeſtiques ; ſix enfans, que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis le deux cens cinquante-ſixiéme jour, juſques au deux cens ſoixante & dixiéme, c'eſt à dire, qu'ils ſont tous nez ſur la fin du neuviéme mois, ou au commencement du dixiéme, ſi nous comptons les accouchemens par les mois de Lune, comme le prétendent la pluſpart de nos Médecins.

Mais la preuve inconteſtable de cette queſtion ne peut eſtre priſe d'ailleurs que de la naiſſance de Jeſus Chriſt, qui a eſté le plus parfait de tous les hommes. *St. Auguſtin* nous apprend, qu'il demeura dans le ſein de la bienheureuſe *Marie*, pendant deux cens ſoixante & treize jours, qui eſt le temps que l'Egliſe a obſervé depuis pour en célebrer la memoire, c'eſt à dire, qu'il naſquit dans le commencement du dixiéme mois.

Il

Il eſt vray qu'il y a quelques enfans qui naiſſent vers le dixiéme jour du ſeptiéme mois, ou le dixiéme de l'onziéme mois; mais les uns & les autres ne vivent pas long-tems; ou eſtant nez contre les ordres de la Nature, ainſi que nous l'avons dit, ils ſont ſujets à mille incommoditez.

Si les enfans naiſſent dans un eſpace de temps ſi vaſte, il n'en faut accuſer que la differente & mauvaiſe façon de vivre des femmes; le païs où elles demeurent; la ſaiſon dans laquelle elles accouchent; l'oyſiveté dont elles joüiſſent; la varieté de leur temperament; les plaiſirs déreglez, qu'elles prennent avec les hommes, pendant leur groſſeſſe; les paſſions & les maladies dont elles ſont attaquées: Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la Nature à ſuſpendre ou à rompre le cours ordinaire de ſes operations; ce qui n'arrive preſque jamais aux autres animaux, qui vivent ſelon les loix de la Nature.

On doit donc conclure de tout ce diſcours, que les bons accouchemens, qui ſe font ſelon les ordres de la Nature, arrivent le plus ſouvent dans l'eſpace de dix jours & quelquefois de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois; & en France ils ne ſoient eſtimez légitimes, lorſqu'ils naiſſent depuis les dix prémiers jours du ſeptiéme mois, c'eſt à dire, depuis le cent quatre-vingts-ſeptiéme jour de leur conception,

jusques aux dix prémiers jours de l'onziéme mois, c'est à dire, jusqu'au trois cens cinquiéme jour; tellement que devant ou aprés ce temps-là, j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bastards ou supposez. Et si la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lion, estoit née quelques jours aprés le trois cens quatriéme jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un arrest en sa faveur par lequel il la déclaroit capable d'estre héritiére de son pere. En effet par un autre arrest cette illustre Compagnie déclara illegitime un autre enfant, qui estoit né le douziéme jour de l'onziéme mois aprés la mort de son pere.

ARTICLE V.

Du devoir des Mariez.

APrés les travaux de l'enfantement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes, & ses vuidanges ne sont pas plûtost écoulées, qu'elle attaque derechef son mary, & qu'elle luy livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne merite d'estre couronnée de myrthe comme l'estoient autrefois ceux qui faisoient des conquestes en amour. Et je ne doute point aussi qu'elle ne merite cet honneur, elle qui attaque avec tant de cou-

rage,

rage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage si avantageusement avec son Antagoniste les fruicts de sa victoire.

Elle revient incessamment à la charge, & ne dit jamais c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuses, plus inquiétes, plus inconstantes & plus susceptibles de lasciveté. En effet, elles sont un animal dans un autre animal, qui fait souvent tant de desordre dans le corps des femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir, & de l'appaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mary rend donc exactement à sa femme ce qu'il luy doit, & la femme ce qu'elle doit à son mari. Si ce devoir manque du costé du mari, la femme devient de mauvaise humeur & luy fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'estre pas aimée, si bien que l'on peut dire que les caresses conjugales sont les nœuds de l'amour dans le mariage, & qu'elles en font véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions, où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ny de la societé, lors qu'il refuse ce plaisir à sa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des Médecins, au moins, si l'incommodité est tant soit peu considerable peut-on fournir tous les jours aux voluptés dereglées d'une femme; lorsque la

veuë se diminuë, que le sommeil se perd, que l'estomac & la teste se ruïnent ; & que les jambes s'affoiblissent ? un homme n'est guére en estat de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques & étrangéres, aprés s'estre épuisé dans l'excés des voluptés conjugales. Les moindres incommodités qui viennnent de l'excés de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. En user autrement c'est pecher contre soy-mesme, s'attirer de grandes maladies, & une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plûtost dispensez de ce devoir, qui sont tombez une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties necessaires à la vie, & quand mesmes ils n'y auroient que de légéres dispositions, cela devroit les empêcher de caresser leur femme. Les maladies du Cerveau, de la poitrine & des extrémités du corps, qui sont periodiques, doivent encore les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misére.

L'homme a bien plus d'occasion que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est luy qui dans les caresses conjugales agit presque tout seul, & qui semble par ses mouvemens précipités se hâter de voir la fin de ses plaisirs, pour les renouveller une autrefois: comme si la Nature, estant chargée d'un homme, vouloit par l'excés des voluptés nous oster la pensée de ce que nous y faisons

de

de principal, pour s'en reserver toute la gloire à elle-mesme.

Il n'en est pas de mesme de la femme, qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée ; il ne se trouve guere d'obstacle de son côté qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mary. La maladie n'est pas une cause assez legitime pour cela. Elle en souffre mêmes quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour ; & les remédes des Médecins sont souvent trop foibles pour les dompter. *Priape* fils du vin & de l'oisiveté a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; son authorité est plus souveraine, & son réméde est beaucoup plus efficace que *l'Armoise*, le *Karabé*, les *testicules de Castor*, & tous les autres rémédes que l'Antiquité a inventez pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bestes, que la Nature fait dans leurs corps une fermentation, & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoye à leurs parties naturelles, du sang & des esprits & de la matiere qui les y chatoüillent. Cette matiere dans les bestes est par rapport aux femmes, ce que nous appellons les Regles. Si bien qu'il ne faut pas s'estonner, si les bestes cherchent alors plûtost qu'en un autre temps, le masle que la Nature leur a montré estre le souverain réméde à leurs tourments. C'est la raison pour laquelle la plûspart des femmes sont plus amoureuses, lors que leurs regles commencent à couler ; car le sang & les esprits se

femme grosse, qui reçoit les caresses de son mary, sont des causes légitimes pour empêcher un homme de caresser sa femme. De fausses chouches peuvent arriver par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent: une superfétation peut survenir; un faux germe ou un fardeau peut suffoquer l'enfant, comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vû. En un mot, ces accidens peuvent oster la vie à la mere & à l'enfant. Au contraire, les accouchemens seront plus libres, si l'on ne touche point une femme pendant sa grossesse, & les enfans, selon la pensée *d'Hippocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons, qui empêcherent le sage Empereur de *Constantinople*, *Isaac Commene*, de toucher sa femme aprés qu'elle eut conceu; & quoi que ses Médecins le luy conseillassent pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, preferant ainsi la santé de deux personnes à la sienne propre. C'estoit mesmes une loy parmy quelques peuples Payens, si nous en croyons *St. Clement*, de ne connoître jamais une femme grosse.

J'en dis autant des nourrices qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car quelle apparence qu'un lait soit bon, si la mere a des degousts & des vomissemens continuels, si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour

qui

qui échaufe, & qui corrompe le lait par la chaleur exceſſive de ces meſmes plaiſirs, & ſi elle a les autres incommodités, qui arrivent ordinairement aux femmes groſſes, & qui infectent le lait d'une mauvaiſe odeur, quand elles ſont careſſées. Cependant, ſi une nourrice devient groſſe d'un meſme homme, ſi elle n'eſt guére malade au commencement de ſa groſſeſſe, & que d'ailleurs elle ſoit vigoureuſe & ſanguine, je ne voy pas de raiſon qui puiſſe l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à ſon mary, & meſme d'allaiter ſon enfant durant les deux ou trois premiers mois de ſa groſſeſſe. Car l'enfant qu'elle porte dans ſes entrailles étant alors fort petit, n'a pas beſoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a meſme des femmes qui ſe portent beaucoup mieux, ſi elles allaitent alors, que ſi elles conſervoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conceu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent ſuffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur ſein, ſi elles ne ſont épanchées pour d'autres uſages. C'eſt pourquoy nous ſommes quelquefois obligez de faire ſaigner ces perſonnes-là, pour les décharger de l'abondance de leur ſang, & les faire enſuite accoucher plus heureuſement.

ARTI-

portant alors precipitamment à leurs parties naturelles, qui en sont échauffées, elles chercheroient en ce temps-là dequoy se satisfaire, si la loy du vieux Testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en cet estat-là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excés de l'amour du beau sexe ; il a alors plus de feu & d'empressement pour aimer qu'en tout autre temps, pourvû toutefois qu'il se porte bien ; mais un homme n'est pas innocent, quand il commet cette indécence.

J'avoüe que l'un & l'autre ne sont point ordinairement incommodez, quand ils se caressent pendant les régles, il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les desordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré. Car souvent il meurt avant que de vieillir, ou passe toute sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu prés de mesme des vuidanges de l'accouchement. Ce que la mere & l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse, cela mesme se purge peu à peu 15, ou 20. jours aprés les couches. Si un homme caresse la femme avant ce temps-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse, si elle devient grosse peu de temps aprés estre accouchée ; car les ordures, qui doi-

doivent couler par ces lieux demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'estoit sans doute sur cela qu'estoit fondée la loy de l'ancien Testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que 30. jours aprés avoir fait un garçon, & 60. aprés avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à savoir, si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mary. Les sentimens sont partagez là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme, lors qu'elle est grosse, que lors qu'elle est vuide. J'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui estant grosse voulut persuader aux gens, que l'on ne faisoit point tort à son mary de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lors qu'elle estoit chargée de marchandises humaines, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime si l'on caressoit une femme grosse, & que l'on contribueroit à la perte de son enfant.

Pour décider cette question, on n'a qu'à observer ce qui se passe dans la Nature parmy les bestes, & on y verra que les cerfs, les taureaux, les beliers & quelques autres animaux ne touchent plus leurs femelles, quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux, que nous avons remarqué cy-dessus pouvoir arriver à une fem-

ARTICLE VI.

Du temps où les Hommes & les Femmes cessent d'engendrer.

LE monde est plein de productions. Il s'en fait par tout jusques dans les entrailles de la terre. C'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand Univers. Les hommes qui en sont l'ornement ne manquent point de leur costé à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de discrétion jusques à la vieillesse ils s'employent incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en veuë d'éterniser la nature humaine plûtost que de conserver leur vie & leur santé. Car il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passeraux qui ayment si éperdûment leurs femelles ne vivent que trois ou quatre ans, la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour leur manquant avant le temps, les fait aussi finir plûtost. C'est pour celà que les Peintres voulant marquer une voluptueuse ont fait tirer par des passeraux le char où *Sapho* étoit representée comme en triomphe.

Nous avons cy-dessus observé le temps où les hommes & les femmes commençoient à engendrer, il faut presentement examiner celuy où ils finissent.

Quoyque les Medecins prolongent le temps

temps de la premiere vieilleſſe juſques à 55. ans, & qu'ils croyent qu'un homme puiſſe engendrer ordinairement juſques à cet âge-là, cependant les Juriſconſultes ſe reſtreignent à l'âge de ſoixante ans, aprés quoy ils pretendent qu'un homme ſoit impuiſſant. C'eſt pourquoy ils en ont fait une loy expreſſe. En effet, c'eſt alors que l'amour nous abandonne & bien que dans le fonds du cœur nous le conſervions toûjours juſques à la mort, il ne ſe fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles aprés cet âge-là. La vieilleſſe nous glace & nous n'avons preſque plus de chaleur & d'eſprits que pour nous conſerver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la penſée des plaiſirs paſſez du mariage, quand nous ſommes vieux pour exciter le mouvement de nôtre cœur & pour multiplier nôtre chaleur naturelle & nos eſprits. Il n'y a ny feu, ny couſſins, ny peaux d'animaux, qui nous échauffent comme les penſées & les reflexions que nous faiſons ſur les amours de nôtre jeuneſſe. Le corps d'une fille de quinze ans eſt encore plus efficace, quand nous l'apliquons au noſtre, il nous communique ſa chaleur qui eſt de la meſme eſpece que celle que nous avons, & l'experience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remede que celuy-là. Mais les pauvres filles ne durent pas long-temps. Elles

les donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agreable & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre, & de facheux. Ces aproches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caraſſer amoureuſement une fille; & je ne ſay ſi le bon Roy David ne paſſa pas les bornes de la bienſeance, quand il tenoit entre ſes bras la belle *Abiſag*, puis que l'Hiſtorien nous aprend qu'il mourut bientoſt aprés.

La Nature a ſes mouvemens réglés & ſes productions déterminées, ainſi que nous l'avons prouvé cy-deſſus, & s'il ſe trouve quelques exemples d'hommes vieux qui ayent fait des enfans à l'âge de ſoixante & dix, de quatre vingts ou meſme de cent ans, ils ne nous doivent pas ſervir de régle, pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'eſt un prodige ce que l'on nous rapporte, que Mr. le Duc de *St. Simon*, qui vît encore, a fait un enfant à l'âge de ſoixante & douze ans, que le Roy & la Reine ont tenu ſur les fonds du baptême. On m'écrit de Paris dans le temps que je retouche ce livre, que ce prétendu garçon, ayant douze ou treize ans avoit eu des effuſions qui font diſtinguer les hommes des femmes; & que la matrone aprés l'accouchement de la mere, s'eſtoit lourdement trompée en ne diſtinguant pas bien le ſexe. C'eſt un autre

e prodige, ce que nous dit *Valere Maime*, que *Maſſaniſſa* Roy de Numidie engendra *Methynnate* aprés quatre-vingt-ſix ns. C'en eſt un autre ce que nous aprend *Æneas Silvius*, *d'Uladiſlas* Roy de *'ologne*, qui fit deux garçons à l'âge de uatre-vingts-dix ans. C'en eſt encore un utre beaucoup plus grand, ce que nous aconte *Felix Platerus*, de ſon grand-pee qui engendra à l'âge de cent ans. Et nfin ce que nous dit *Maſſa* eſt encore quelue choſe de plus incroyable là-deſſus, u'un homme de ſoixante & dix ans, fit n enfant à ſa femme de ſoixante ans, qui int au monde ſans avoir toutes les parties ccomplies & nâquit le 15. mois de ſa conception.

Il n'en eſt pas de meſme à l'égard des emmes. Elles ont un temps plus limié & plus court que les hommes. Si une fois les régles les abandonnent, lors u'elles ſont un peu âgées, elles ceſſent n meſme temps d'engendrer. C'eſt pour ela que la Loy a determiné auſſi judicieuement un temps à l'égard des femmes qu'à 'égard des hommes. Elle eſtime les accouchemens prodigieux qui ſe font aprés 'âge de cinquante ans, & n'admet point es enfans pour légitimes, qui naiſſent aprés ce temps-là, parce que, ſelon le ſentiment des Médecins, les régles ceſſant aux femmes environ l'âge de 45. ou de cinquante ans, il eſt impoſſible qu'il ſe puiſſe

naturellement engendrer un enfant si la femme manque des choses necessaires à le former & à le nourrir.

Cependant, si aprés cet âge là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fist une grande injustice à un enfant qui en naîtroit, si on le privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison, qui obligea l'Empereur *Henry* de faire accoucher sa femme âgée de 50. ans à la veüe de tout le monde, pour oster le soupçon que l'on auroit pû avoir de son accouchement.

Ainsi, bien que la loy soit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent, il peut cependant naître des occasions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû que les hommes ayent de la vigueur, & que les regles ne manquent point aux femmes. Car on ne sauroit faire une loy si juste qu'elle ne pust causer quelquefois du dommage à quelques particuliers ; & parce qu'elle est générale, il se trouve des occasions, où elle ne favorise pas tout le monde.

CHA-

CHAPITRE IV.

uel temperament eſt le plus propre à un Homme pour eſtre fort laſcif, & à une Femme pour eſtre fort amoureuſe.

)Our expliquer le mélange & la compoſition des mixtes qui ſe rencontrent ns l'Univers, & qui ont tous un temperaent different, les Philoſophes ſe ſont ſervis deux moyens. Les uns ont conſideré la atiere qui les forme, ils en ont obſervé figure, la grandeur & la liaiſon; & ſe nt imaginé, comme ont fait *Democrite* & *eſcartes*, qu'ils en expliqueroient ſuffiſament la nature par les atomes qui les comſent. Les autres, comme *Hippocrate* & *riſtote* ſe ſont perſuadé que la matiere s mixtes ne peuvoit eſtre ſans qualité; que le toucher eſtant le juge des préieres & des ſecondes qualités ils pourient auſſi par là en faire mieux connoîe la nature. *Ariſtote* appelle les ſecondes alités des effets corporels, ou des contions materielles, que je pourrois nomer des qualités de la matiere. Il en a t de deux ſortes, les unes actives comme la puiſſance d'endurcir, de ramollir, épaiſſir &c. Et les autres paſſives qui nt des effets de cette meſme faculté, mme eſt la dureté, l'épaiſſeur, la tenui &c.

De ce corps ainſi compoſé de matie-

re

re & de qualités, pour parler avec ces derniers Philosophes, il naist une autre qualité que l'on peut nommer avec *Galien* proprieté de la substance, avec *Vallesine* qualité du mélange de la matiere, ou enfin avec d'autres qualité occulte qui est à proprement parler l'essence & le temperament du mixte. Si bien que l'on peut dire que le temperament n'est autre chose qu'une qualité, qui resulte du mélange de la matiere & des qualités des Elemens. Car comme plusieurs voix differentes font une mélodie, quand elles sont bien mélées, tout de mesme ces matiéres & ces qualités, bien que contraires, se lient si etroitement les unes aux autres pour faire un temperament, que l'on ne sauroit les discerner, tant il est vray de dire que le temperament est une union & un ordre des choses qui sont incessamment opposées entre elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps, mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avoüe que nous savons qu'en est l'auteur, que nous voyons tous les jours ses ouvrages, & que la matiere nous en est sensible : mais qu'il est difficile de concevoir, comment par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande varieté de temperamens!

Ceu

Ceux qui veulent s'élever dans ces sor-
:s de connoissances par dessus le reste
es hommes sont obligez d'avoüer, aprés
voir bien cherché, qu'ils en savent
ioins que les enfants ; & que le tempe-
ament des hommes qu'ils examinent est si
ifficile à comprendre, qu'ils sont contraints
e dire qu'on ne le peut connoître qu'en
ros.

Les Médecins admettent quatre sortes
e temperament, où une seule qualité
rend le dessus, & ils en comptent aussi
uatre autres qu'ils appellent composez,
ù deux qualités sont manifestes. Les
remiers temperamens sont rares, & il
e se trouve presque jamais de qualité qui
e soit accompagnée d'une autre qui ne
uy est pas ennemie. Quelques-uns a-
oûtent un neuviéme temperament qu'ils
ppellent égal ou temperé, où il n'y a point
e qualité qui se surpasse l'une l'autre :
ais parce que l'on ne le rencontre point
ans les hommes, & que les matieres & les
ualités des Elemens ne sont pas mélées en-
emble si justement, qu'il n'y en paroisse
uelqu'une qui domine ; nous ne parlons
oint de celuy-cy qui n'a esté inventé dans
es Ecoles que pour servir de regle aux au-
res.

Pour exliquer mieux les temperamens
es hommes, les Médecins ont attribué
es matieres & les qualités des Elemens
chaque humeur du corps. Ils ont dit
ue la bile étoit chaude & seche comme

le

le feu, que la mélancolie estoit froide & séche comme la terre, que la pituité estoit froide & humide comme l'eau ; & qu'enfin le sang estoit chaud & humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel temperament doit avoir un Homme, pour estre fort lascif.

APrés avoir expliqué en général les temperamens des hommes, il faut presentement descendre dans le particulier & examiner quel temperament doivent avoir les deux sexes pour estre fort lascifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendroit pour un Satyre qui cherche incessamment par tout dequoy assouvir sa passion. Toutes les femmes luy sont agréables dans l'obscurité, il n'en refuse aucune quelque laide qu'elle soit ; & il est toûjours en estat de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de rétenir ses emportemens amoureux, & son temperament est trop boüillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse. Jusques-là mesme qu'il est si amoureux & si lascif que si le Magistrat veut luy accorder la permission d'épouser la statuë de la fortune, qu'il aime avec excez, il le fera publiquement comme fit un autre impudique, qui caressa la statuë de *Venus Gnidiene* faite par *Praxitele*.

Il est vray que tout favorise son tempera-

rament & ſes voluptez déreglées. Rien ne luy manque dans la vie, s'il y a au monde des alimens ſucculens & des breuvages delicieux, ils ſont pour luy. Parce qu'il eſt inceſſamment dans la bonne chere, ſon ventre eſt toûjours plein, & ſes parties amoureuſes, qui n'en ſont pas fort éloignées, ſont auſſi toûjours enflées de leur coſté, ſelon la remarque de *St. Jerôme*; ſi bien que les bons alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à ſa laſciveté. C'eſt ſans doute de là qu'eſt venu ce beau proverbe Latin qui n'a point de grace ſi on le traduit en noſtre langue; *ſine Cerere & Baccho friget Venus.* En effet, tout eſt glacé dans l'amour ſans ce qui eſt marqué par le pepin de raiſin & par le grain de froment, qui ſont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oiſiveté eſt une des ſources de l'amour deshonneſte, & la fable n'a marié *Mars* avec *Venus* & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Venus*, c'eſt à dire, qu'elle n'a joint l'oiſiveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raiſon. Auſſi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de deſordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les ſoldats ne ſont pas toûjours occupez à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la laſciveté des hommes: nous voyons plus de chaſtes à *Stockholm*, qu'à *Seville* ou à *Naples*, villes où ſouvent il naiſt

des monstres, qui sont les effets d'un amour abominable. L'Histoire que nous fait *St. Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un marchand de luy donner une livre d'or. Cet homme au desespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mary hors de peine luy demanda permission de se prostituer à un riche marchand qui la prioit d'amour, il y avoit quelques jours. Elle esperoit par ce moyen assouvir l'avidité du Gouverneur & tirer son mary de l'embaras où il se trouvoit, en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mary y consent, la femme se prostituë, & le marchand au lieu de luy donner une livre d'or comme ils étoient convenus, luy fit donner une livre de terre. La femme fort surprise de cette infidelité porta ses plaintes au Gouverneur qui fit payer au marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera émû par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs est d'un temperament chaud & sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la moderer. Car il a le cœur si échauffé qu'il pousse sans cesse un sang extrémement chaud, subtil & plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme & son pous agité en est un signe & un effet tout ensemble. Il paroit plus ferme & plus fre-

quent quand on le touche. C'eſt par là qu'un *Hippocrate* connut l'amour dereglé de *Perdiccas*, pour *Philé* maîtreſſe de ſon pere.

Son foye, qui eſt la partie où l'amour a établi ſon ſiége, ſelon la penſée de *Galien*, eſt plein de feu & de ſoufre; & le corps à qui il communique inceſſamment ſes humeurs eſt tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur exceſſive épaiſſit ſon ſang, & le rend épais & mélancolique; ſi bien que par cette qualité il conſerve plus long-temps la chaleur qui luy a été communiquée, & comme le Liévre eſt le plus mélancolique de tous les animaux, il en eſt auſſi le plus laſcif.

Le Cerveau de cet homme n'a pas aſſez de froideur pour temperer l'ardeur de ſon cœur & de ſon foye: il eſt preſque tout deſſeché par le feu exceſſif de l'amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet *Impudique Triacleur*, dont on fit depuis peu la diſſection.

Ses reins où l'Ecriture met le ſiege de la concupiſcence ſont ſi chauds, qu'ils enflamment les parties voiſines, la chaleur dilate les vaiſſeaux ſpermatiques, & y fait auſſi couler la ſemence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la ſorte n'auroit point de honte de ſe faire ſervir à table par des filles nües, ainſi que faiſoit l'Empereur *Tybere*, ny de ſe faire traîner en public par d'autres nües, comme faiſoit l'infame *Heliogabale*.

Si nous conſiderons maintenant cet

homme par le dehors, on diroit qu'il vole, quand il marche, ſon embonpoint ne l'embaraſſe gueres, il ſuffit qu'il ſoit charnu & nerveux pour eſtre agile & laſcif tout enſemble. Sa taille eſt mediocre, ſa poitrine large, ſa voix forte & groſſe. La couleur de ſon viſage eſt brune & bazanée, melée d'un peu de rouge, & ſi on le découvre, ſa peau ne paroiſtra pas tout à fait blanche, ſes yeux ſont brillans & bien ouverts, ſon nez eſt grand & aquilin, ſes bras ſont garnis de veines qui renferment un ſang ſubtil & pétillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main ſur du feu. Sa peau eſt ſi rude & ſi ſeche, que le poil qui la couvre preſque par tout, ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux ſont durs, noirs & friſez: il n'a garde de ſe le faire couper ſur ce qu'il a ouy dire des *Anvergnacs*, que pour avoir plus de beſtail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ny les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué par experience, qu'il ſe fait par là une diſſipation d'eſprits qui s'oppoſe à la laſciveté & à la génération. Sa barbe qui eſt un ſigne de l'admirable puiſſance de faire des enfans, marque la force & la vigueur de ſa complexion, elle eſt épaiſſe, noire & dure. Ses parties naturelles ſont comme enſevelies dans le poil, & ſi la Nature s'eſt hâtée à y en faire naître dés l'âge de 13. ou de 14. ans, ce n'a eſté que pour donner des marques d'une laſciveté deſordonnée qui ſe manifeſte dans le temps.

Il

Il eſt certain, ſelon que les Naturaliſtes le remarquent, que les oiſeaux qui ont le plus de plume ayment le plus éperdûment leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excremens vaporeux. Ainſi les hommes qui ont le plus de poil ſont les plus amoureux, leur humidité eſtant vaincuë par l'excés d'une chaleur qui n'eſt pourtant pas capable de les rendre malades.

C'eſt cette même chaleur qui deſſeche le cerveau & le crane des hommes laſcifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car comme ils manquent à la teſte de vapeurs terreſtres dont les cheveux ſont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & ſeche comme l'ont ceux qui ſont d'un temperament chaud & ſec, on ne doit pas s'étonner, s'ils deviennent chauves, & ſi cette chauveté s'augmente tous les jours par l'uſage des femmes. C'eſt ce qui attira ſur *Jules Ceſar* cette raillerie piquante que l'on publia à Rome, lors qu'on l'y menoit en triomphe ; *Romani, ſervate uxores, mœchum calvum adducimus.* Ajoûtez à cela que cet Empereur fut ſi amoureux & ſi laſcif qu'il changea 4. fois de femmes legitimes, qu'il depucela *Cleopatre*, dont il eut *Ceſarion*, qu'il aima éperdûment *Eunoé* Reyne de Mauritanie, qu'il careſſa *Poſthumia* femme de *Servius Sulpitius*, *Lollia* femme de *Gabinius*, *Tertulla* femme de *Craſſus*, *Murcia* femme de *Pompée* & *Servilia* Sœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus.* De

plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquitera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprés de sa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération & les rend plus fortes & plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un temperament si chaud & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature luy donnera toûjours une pente à l'amour des femmes; on auroit plûtost éteint un grand feu avec une goûtte d'eau; & l'on obligeroit plûtoſt un fleuve rapide à rémonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déreglée qui luy échauffe incessamment l'imagination est la cause de tous les desordres de sa vie: c'est un appetit qui s'arme avec violence contre sa raison, & qui détruit à toute heure ce beau present que Dieu luy a fait. En un mot, c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames foles qui se laissent ébloüir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin sont bien puissans, mais à dire le vray la femme l'est encore plus, & il faudroit que Dieu fist un miracle, si on vouloit que cet homme-là corrigeast son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *St. Augustin*, dans

ses

ſes Confeſſions; ces plaiſirs deviennent coûtume, & cette coûtume neceſſité.

Son ame qui eſt auſſi épriſe d'amour que ſon corps eſt échauffé, rend ſa paſſion ſans exemple. Il ne voit pas plûtoſt une femme un peu découverte, que ſes parties naturelles ne ſont émeuës, & il ne l'a pas plûtoſt obſervée avec reflexion que cet objet fait autant d'impreſſion ſur luy, que le foüet en faiſoit ſur cet autre dont on nous raconte, qu'il ne careſſoit jamais plus ardemment une femme, que lors qu'on le foüettoit le plus cruëllement.

Mais quand ce feu ſera un peu appaiſé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce temps-là de l'eſprit & de l'agrément; mais il n'étouffera pas entiérement la flamme qu'il a nourrie dans ſon ſein; au contraire, elle ſera plus violente qu'autrefois. Ce ſera alors un feu allumé dans du fer qui conſervera plus long-temps ſa chaleur; & cette bile qui étoit autrefois la ſource de tous ſes emportemens amoureux, ſe changera peu à peu en une humeur épaiſſe & mélancolique, qui ſeroit encore la cauſe de ſes voluptés déreglées, ſi ſes parties eſtoient alors en eſtat de luy obeïr.

Il eſt donc véritable par tous les ſignes que nous venons de rapporter que les hommes qui ſont d'un temperament chaud & ſec, bilieux ou mélancolique, ſont les plus laſcifs. Ils ne manquent ny d'appetit natu-

rel ny de mouvemens de concupiscence: ils ont en abondance de la matiere & des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leurs parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme. Et si ceux qui sont d'un temperament chaud & humide que nous appellons sanguins, ayment plus éperdûment que ces autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'une qualité si âpre qui les chatoüille à toute heure, & qui les rend ainsi plus amoureux. *Periclés* etoit du nombre de ces dernieres personnes, puis qu'il épousa une Courtisane, aprés s'estre enquis de sa vie passée. Il y a des Suisses & des Allemands qui en font de même aujourd'huy & la plûpart s'en trouvent bien.

CHAPITRE II.

Quel temperament doit avoir une Femme pour estre fort amoureuse.

L'Amour embrase tellement le cœur d'une jeune fille qui ayme l'oysiveté, les loüanges, les habits somptueux, les festins & les discours d'amourettes, qu'enfin elle succombe à ses appas, & qu'elle ne peut se deffendre de ses atteintes. Elle y a mesme d'ailleurs une pente & une inclination naturelle, car si on la considére par le dehors, sa taille est mediocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint moderé. Elle est brune, &

ses

ſes yeux étincelans ſont des marques d'une flamme cachée. Sa bouche eſt belle & bien faite, mais un peu grande & ſeche, ſon nez un peu camus & retrouſſé, ſa gorge eſt groſſe & dure, ſa voix forte & ſes flancs bien ouverts. Ses cheveux ſont noirs, longs & un peu rudes, & dés l'âge d'onze ou de douze ans, elle s'apperceut que le poil ſortoit à ſes parties naturelles, & qu'il y excitoit déja des émotions amoureuſes. Ce fut alors que la chaleur de ſon temperament bilieux avança ſes régles & luy fit faire des démarches deshonneſtes pour ſon ſexe; ſi bien qu'il ne faut pas s'étonner, ſi elle continüe encore preſentement ſon commerce indiſcret.

Plus le ſang & les eſprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille n'eſtoit qu'émuë dans ſes embraſſements amoureux, à cette heure que les conduits ſont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du ſang & des eſprits à ſes parties naturelles, dés la moindre petite émotion amoureuſe, ſa paſſion eſt ſi violente qu'elle ne ſauroit la moderer. Les avis de ſes parens ſont vains, les régles de la pudeur & de l'honneſteté ſont inutiles, & les reflexions qu'elle y peut faire ne ſont plus de ſaiſon. Il n'y a point de lieu pour la vertu ny pour la temperance, quand la paſſion domine, & que noſtre temperament

nous force à aymer : témoin *Bonne* de Savoye femme de *Galeas Sforce* que l'on ne peut jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiseroit plutoſt la mer, & l'on prendroit plutoſt les aſtres avec les mains, que de rompre les mauvaiſes inclinations de cette jeune fille. Sa nature, ſa beauté, ſa ſanté & ſa jeuneſſe ſont de grands obſtacles à ſa pudicité, & tout cela luy a ſervi de bon Maître pour luy aprendre à aymer tendrement. Il luy ſemble qu'elle a de la confuſion & qu'elle fait quelque choſe contre la bienſeance, quand elle refuſe un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et ſi par hazard elle paroiſt quelquefois le refuſer par quelque pudeur du ſexe qui luy reſte encore, c'eſt alors qu'elle en a le plus d'envie, & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de paſſion. Elle reſſent dans elle-meſme un appetit ſecret pour ſe liër amoureuſement à un homme, & il ſemble que la coſte, dont ſa premiere mere luy a laiſſé une petite partie, veüille inceſſamment par un inſtinct naturel ſe joindre à la perſonne dont elle a eſté ſeparée, & qu'elle veüille imiter *Eve* aprés la creation qui ne mangea & qui ne bût qu'aprés avoir été careſſée de ſon mary. Il n'y a point d'excés d'amour où cette jeune fille ne ſe porte, & ſon imagination eſt ſi échauffée par les objets, que, ſi elle manque quelquefois d'occaſion pour ſe ſatisfaire, elle tombe

au

au meſme inſtant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'eſt alors que ſes diſcours ſont impudiques & ſes actions laſcives, & qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie luy en permet l'uſage, quelque perſonne capable de la guerir.

Cette fureur amoureuſe vient ſouvent à tel point qu'elle la force à ſolliciter un homme de l'embraſſer tendrement, & à ſe proſtituer meſme au premier venu. Mais ſi par hazard elle devient groſſe, tout ſe calme chez elle, & ſes parties amoureuſes ſont alors comme aſſouvies, ainſi qu'il arriva à cette femme, quoy que vertueuſe, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'hiſtoire.

Au reſte, toutes les femmes amoureuſes ne ſont pas ſemblables, l'on en voit d'agiles, d'inconſtantes, de babillardes, de hardies ou d'inquiétes. D'autres paroiſſent mornes, ſolitaires, timides ou languiſſantes. Il s'en eſt trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de ſoin. *Suetone* nous apprend, que *Tibere* fit peindre autour de ſa ſale toutes les poſtures laſcives qu'il avoit tirées du livre de la Courtiſane *Eliphaétis*. On en a vû d'autres qui craignant les ſuites facheuſes de l'amour ſe divertiſſoient avec des filles, comme ſi elles euſſent eſté des hommes, c'eſt ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Baſſa*. On ſait encore que *Megille* meritoit le meſme répro-

che : & que *Sappho Lesbienne* avoit chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire St. *Jerôme*, & aprés luy St. *Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'estre caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais gousté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse, & qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont. Mais l'experience que ces deux grands hommes n'avoyent point, nous fait voir tout le contraire, & nous savons qu'une femme, qui sait ce que c'est que de l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Semiramis*, qui aprés avoir pleuré la mort de son mary, se prostitua à beaucoup de personnes, & qui, pour cacher ses desordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolées pour enterrer tout vivants ceux avec qui elle avoit pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fust cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde: & l'on ne manque point de raisons là dessus, car si on considere l'envie déreglée qu'a la premiere de se perpétuer par la génération, & la cause la plus ordinaire de sa stérilité, qui est l'ardeur de ses entrailles, on avoüera qu'elle doit estre plus lascive que l'autre: témoin les femmes de Malabar qui ne sont pas les plus fecondes du monde à cause de la cha-

chaleur du pays, & qui à cause de cela ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaist ; parce que les enfans selon leur loy ne sont nobles que de leur côté. C'est asseurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais une femme qui devient grosse, & qui devroit avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aymer éperdûment. J'en prends à témoin *Popilia*, qui, estant un jour interrogée, sur la passion déreglée d'une femme grosse par rapport aux autres animaux, respondit fort spirituellement, qu'elle ne s'estonnoit pas de ce que les femelles des bestes fuyoient alors la compagnie des masles, parce qu'en effet elles estoient des bestes.

Peut-estre ne manquerions nous pas icy de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses ; & si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire ; que si Dieu leur a donné ces desirs ardens, ce n'a esté que pour conserver la chasteté de leurs maris, & pour se mériter la gloire d'estre vertueuses en resistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déreglée, en quelque estat que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges desordres, quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons, ny d'empoisonnemens, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna

sonna ses deux enfans avec de l'aconit, pour faire un adultére ; & *Tarpeia* trahit sa Patrie en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aymoit leur Roy. *Jeanne de Naples*, cette infame Princesse, fit étrangler *Andresse* son premier mary aux grilles de sa fenestre, parce que ce jeune Prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrete. Mais quelle apparence qu'un homme seul pust éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le pûrent faire autrefois à l'égard de *Messaline*; La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Ecriture ; & je ne say s'il y a quelque chose au monde à quoy on puisse comparer son avidité ; car ny l'enfer, ny le feu, ny la terre ne sont pas si devorants que sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vû plus de passions criminelles & plus d'effronterie, que dans *Vestilia* femme de *Titus Labeo*, laquelle declara hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle protestoit de vivre desormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement à un homme est extréme dans l'esprit d'une femme : c'est un appetit sans jugement & sans mesure, car il s'en est vû qui sont devenuës fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité ; & *Sempronia* qui estoit si savante, ayma plûtost les hommes qu'elle n'en fut aimée, & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'a-

J'avoüe que l'amour fait des indiscrettes: mais celles, qui passent pour les plus chastes, n'ont souvent pas moins de flamme que les autres, pour estre beaucoup plus retenuës. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-estre jamais priée d'amour; & si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut-estre qu'elles sont aussi criminelles que les autres; & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnestes. La Matrone d'Ephese, dont *Petrone* fait raconter si agreablement à *Seneque* l'histoire, laquelle étoit en chasteté l'admiration des Provinces voisines, se laissa mollement persuader à un Soldat.

Penelope, qui estoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites, pendant l'absence *d'Ulysses* son mary, qu'elle fit un enfant, qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire; & *Lucréce*, qui passoit parmy les Romains pour la vertu mesme, n'est pas exempte de ce crime pour s'estre mis le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'estre violée, ce ne doit pas estre aussi une justice de se tüer, lorsque l'on n'est pas coupable: Et si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadé que le crime, qu'elle avoit commis, estoit si énorme, qu'il meritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avoüer que les femmes sont naturellement portées à l'amour, & que leur temperament est l'une des causes de cette passion; mais aussi que l'éducation & la liberté,

té qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs desordres; & quoy que l'on dise, je ne trouve point injuste ce que l'on ordonnoit, & ce que l'on pratiquoit mesme autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme estoit averée. On faisoit monter le mari sur un asne duquel il tenoit la queüe à la main, sa femme menoit l'asne, & un heraut crioit par les ruës; *L'on en fera de mesme à celuy qui le fera.* Une presque semblable coûtume estoit établie en Catalogne. Le mari payoit l'amande quand la femme estoit convaincuë d'adultere, comme si par là on eust dû plustost imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaisir, & la chaleur avec la lasciveté; mais à dire le vray, le plaisir n'est qu'un effet de l'amour, & la lasciveté ne se trouve pas toûjours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner icy, lequel des deux sexes est le plus amoureux & le plus lascif, nous réservant de traiter ailleurs cette question, qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme, lors qu'ils se caressent amoureusement.

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes disent, que l'hom-

l'homme a plus de chaleur ; qu'il a le pous plus ferme ; la reſpiration plus forte, les entrailles & la peau plus chaudes & plus ſeches : qu'il a plus de poil ; qu'il vit plus long temps ; qu'il eſt plus agiſſant ; enfin qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il eſt vray que l'homme eſt beaucoup plus chaud que la femme, & qu'il a les autres qualités qu'on luy attribuë, mais pour cela il n'eſt pas plus laſcif. L'amour ne trouble le plus ſouvent que les foibles eſprits : mais l'homme ayant l'eſprit plus fort que la femme, il n'eſt pas ſujet à des tranſports, ny à des emportemens ſi extraordinaires : il ſemble que ſa paſſion ſoit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme eſt ſans ordre & ſans meſure ; car s'il eſt queſtion de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres, nous ne ſommes que des enfans au prix des femmes, qui en ſavent plus que nous, & qui nous feroient long-temps leçon ſur ces ſortes de matieres.

D'ailleurs, les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; & parce qu'elles ſont ordinairement dans l'oiſiveté, au lieu que les hommes ſont dans l'embaras des affaires, elles ont plus de loiſir à ſe repreſenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le deſir qu'elles ont de ſe remplir & d'empêcher par là le vuide que la Nature abhorre tant, eſt en verité inſatiable, au lieu que noſtre paſſion eſt moderée

&

& qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Auſſi leur imagination eſt émeuë par deux ſortes d'objets, l'un eſt de s'humecter en ſe rempliſſant, & l'autre de ſe deffaire en même tems de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Perſonne ne nie qu'elles ne ſoient plus humides que nous, leur embonpoint, leur beauté, & leurs régles en ſont des marques évidentes. C'eſt leur temperament qui leur fournit plus de ſemence qu'à nous, & qui les expoſe ſouvent aux vapeurs & à la fureur; car ſi leur ſémence ſe corrompe, ces maladies en ſont cauſées, ainſi qu'il arriva il n'y a pas long-temps aux *Vierges de Loudun*, ſelon la penſée de *Senert* & de *Duncan*.

Les hommes ne ſont pas ſujets aux deſordres que cauſent les vapeurs d'une ſémence corrompuë, quoy qu'en veüillent dire quelques-uns; ils ont peu de ſemence en comparaiſon des femmes; & ils ne ſont jamais incommodez de ſa rétention: la Nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorſque ſouvent elle leur fait naître des idées agréables, qui la leur font épancher.

Ce n'eſt pas une preuve de laſciveté que de demeurer fort peu de temps dans les careſſes amoureuſes, mais c'eſt plûtoſt parce que la matiere n'eſt pas fort éloignée du lieu d'où elle ſort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Meſſaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, aprés y avoir pris

pris les plaisirs que nous en esperions.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conceu ne se nourrit d'abord que de cette matiere, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmy les animaux, que les plus lascifs sont les plus petits, & ceux qui vivent le moins ; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite, & vit beaucoup moins que luy.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans estre exposées comme les nostres aux injures d'un air froid, qui éteint nôtre flamme. Aussi remarquerons-nous que les animaux, qui ont leurs parties générales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la Nature a fait les femmes avec des flancs ouverts, & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses, & des cuisses charnuës, au lieu que les hommes ont les parties d'enhaut plus larges & plus grosses que celles d'enbas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Aprés tout, s'il m'estoit permis de joindre l'experience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Payens, & mesme dans l'Ecriture sainte qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nictimene* & *Valeria* récherche-

rent

rent toutes deux les careſſes de leur propre pere. *Agrippine* ſe proſtitua à ſon fils. *Julie* receut des plaiſirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* ſon gendre, qui l'épouſa enſuite. *Semiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toſcane du temps du Pape *Pie Cinquiéme* ſe fit couvrir d'un chien, & la pluſpart des filles *Egiptiennes* s'accouplent encore aujourd'huy avec des boucs, & je doute fort que la Satyre, que l'on mena à *Sylla*, lors qu'il paſſoit par la *Macedoine*, ne fuſt plûtoſt une marque de la laſciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point icy des deux *Fauſtines* ny des deux *Jeannes de Naples*. L'on ſait qu'elles ont eſté impudiques & laſcives dés leur bas âge, & qu'elles n'ont enſuite rien épargné pour ſe bien divertir avec les hommes. Et jamais les Conciles *d'Eliberi* & de *Neoceſarée* n'euſſent fait des ordonnances contre les femmes, ſi elles n'euſſent eſté laſcives. Le premier commanda aux gens d'Egliſe mariez de repudier leurs femmes, quand elles ſont dans le déreglement, autrement il les prive de la Communion à l'article de la mort. Le ſecond de donner les ordres à celuy dont la femme eſt adultere, à moins qu'il ne la repudie. Toutes les femmes eſtoient d'un autre temperament que *Berenice*, qui, au rapport de *Joſephe*, ſe ſépara de ſon mary pour en eſtre trop careſſée. En effet, une perſonne amoureuſe l'eſt en toute ſorte d'eſtat, elle a beau eſtre fille ou femme,

me mariée ou veuve, vuide ou pleine; stérile ou feconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin, on peut ajoûter à tout cela l'autorité des Theologiens, & des Jurisconsultes. Les premiers avoüent ingenûment que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoûtent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles, & les seconds par la mesme raison punissent de mort un homme adultere, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour estre tombée dans un semblable desordre. Ils se contentent seulement de la faire foüetter, de la tondre, & de la jetter dans un couvent.

Il faut donc conclure aprés tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives, & plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte & l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit trés peu qui n'y succombassent, ou pour nous arrester ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoustumé de faire pour elles. Pour moy, j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui resistent courageusement: leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me ravissent. Par tout l'amour leur tend des pieges & leur livre des combats, par tout elles se deffendent fortement: & sont beaucoup plus heureuses en amour qu'*Alexandre* & que *Cesar* en victoires. Elles font souvent

vent des conquestes avant que d'avoir combatu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle ; tant il est vray de dire en paraphrasant les deux vers *d'Alcéat.*

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle,
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garantir une garde fidelle.
D'un ennemy qui plaist l'abord est dangereux,
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toûjours en deffense.
Argus en avoit cent, dont il découvroit tout,
Cependant de sa vigilance
Cupidon seut venir à bout.

CHAPITRE V.

En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

LEs opinions sont si differentes sur cette matiere, dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes, à qui j'en ay parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats, & les saisons, sans prendre garde à l'un & à l'autre sexe, & sans faire reflexion sur l'âge, sur le temperament & sur la coustume des hommes.

La chaleur est si differente selon la varieté des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du Royaume de *Grenade*

nade ont des mœurs trés-éloignées des mœurs des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils habitent, & par la difference de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile, & de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinüer dans les corps, elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre temperament, au lieu que la froideur, c'est à dire la chaleur moderée de l'air fait tout le contraire: elle produit de la pituité qui cause ensuite des effets tout opposez.

Venus ne veut que des personnes vigoureuses pour executer ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous & trop scrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides: il en faut d'un âge mediocre depuis 25. jusques à 45. ans pour s'acquitter parfaitement de leur devoir, & parmy tous ces âges, il faut encore choisir ceux, qui sont d'un temperament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & avec tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Medecins disent que la coûtume est une seconde Nature. En effet, ceux qui ont accoûtumé de joüir souvent des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses,

ſes & plus larges que ceux qui dans les deſerts & dans la ſolitude ne voyent des femmes qu'en ſonge. J'en prens à témoin l'Empereur *Neron* ſous le nom *d'Eucolpe* & le Chevalier *Claude Senecion* ſous le nom *d'Aſcylte* à qui l'amour reïteré avoit fait de ſi groſſes parties qu'on les diſtinguoit par là des autres hommes, ſi nous en croyons l'hiſtoire de *Petrone*.

La retention des régles & de la ſemence ne cauſe pas tant de deſordres aux femmes, aprés avoir ſouvent joüi des plaiſirs de l'amour qu'elle leur en cauſe auparavant. Les eſprits & le ſang à force de paſſer dans les parties ſecrétes de l'un & de l'autre ſexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites, & de ces bienheureuſes Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des eſprits pour les vivifier, & des vaiſſeaux qui y conduiſent du ſang, pour les nourrir; ainſi que les obſervations d'Anatomie nous le font connoiſtre.

Nous avons fait voir que le temperament de l'homme eſt different de celuy de la femme: que l'homme, à parler en général, eſt chaud & ſec, qu'il eſt plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrepide, un corps ferme, reſſerré & endurci. On ſait auſſi que la femme eſt froide & humide, c'eſt à dire moins chaude que luy: que le ſang & la pituité ſont les deux principales humeurs, qui dominent dans ſon corps, & qui le rendent poli, molet & delicat.

Les

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des premiers, ny un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur, qui leur impose des bornes. Le mois de *Septembre* sera l'Automne, quand il fera un temps inconstant & tempere, l'Eté quand la chaleur se fera ressentir avec excez. L'Hyver ne sera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'estant excessive que pendant ce temps-là, & le Printemps en durera quatre, la douce temperament de l'air se faisant connoître pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premieres qui réglent principalement les saisons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps réçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les differentes qualitez, qu'il nous communique. S'il est froid ou chaud, rude ou temperé, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons sains ou malades, selon les divers estats, où l'on se trouve, quand on le respire & que l'on en change.

Cela estant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, & concilier en mesme temps tous ceux qui ont eu sur cette matiére des sentimens differens. Je ne m'arresteray point icy à en citer les passages, ny à en faire la critique. Ce seroit une chose trop embarassante, & pour les autres & pour

moy-meſme. Je me contenteray ſeulement de dire ce que je penſe ſur les differentes émotions amoureuſes, que nous avons dans chaque ſaiſon de l'annee, & j'examineray avec quelle ardeur un homme & une femme ſe careſſent dans un temps plus que dans un autre.

La chaleur exceſſive de l'Eſté nous épuiſe, & nous affoiblit tellement, que nous ne ſommes pas alors capables d'entreprendre une affaire, où il y a beaucoup à travailler; témoins en ſoient les habitans du Midy, qui naturellement ſont ſi lâches & ſi pareſſeux, qu'ils ayment mieux démeurer inceſſamment dans l'oiſiveté que de ménager une affaire qui peut leur cauſer un peu de peine.

L'excés de la chaleur du mois de *Juillet* & *d'Aouſt*, jointe à noſtre complexion boüillante détruit nôtre chaleur naturelle, diſſipe nos eſprits & affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excremens âpres, qui enſuite nous rendent foibles & languiſſans. Si nous voulons alors nous joindre amoureuſement à une femme, nos forces nous manquent auſſi-toſt, & bien qu'au commencement la paſſion nous en fourniſſe aſſez pour faire quelque effort, nous reſſentons néantmoins bientoſt aprés, des foibleſſes & des épuiſements extraordinaires, qui nous empêchent d'eſtre vaillans. Et ſi nous voulons nous affoiblir tout à fait, & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à careſſer ſouvent une femme.

Au

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'Esté. Leur temperament froid & humide est corrigé par les ardeurs du Soleil. Leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émeuë. C'est en ce temps-là que quelques-unes sollicitent plûtôt les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, & qu'une nudité negligée de leur part nous fait aisément connoître, qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu, que la Nature leur a allumé dans le sein.

En verité, ces passions amoureuses sont mal partagées. Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plûtost à paroistre que la nostre se dissipe, comme si la Nature nous vouloit montrer par là que l'excez de l'amour est tout à fait contraire à la santé des hommes.

L'Autumne qui dure ordinairement peu est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en soit chaud & sec, il est pourtant temperé par la fraicheur des nuits, & par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas échauffez en ce temps-là, & leur chaleur naturelle est un peu plus forte. La dissipation ne s'en fait pas si tost, leurs pores n'estant pas alors si ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de temps que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'Esté, & que nous sommes tout affoiblis par des indispositions facheuses qui arrivent souvent dans

l'Automne, il faut avoüer que nous ne sommes encore guére en estat de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'Esté précédent luy a communiquée ne s'esteignent pas si-tost. Son temperament n'est pas réfroidi, & le mouvement de ses humeurs n'est pas apaisé. C'est une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long-temps aprés la tempeste.

L'Hyver est incommode par ses glaces, ses neiges & ses pluyes froides: nous en sommes vivement touchez; & nos parties amoureuses, qui sont exposées au dehors en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que, si dans le Septentrion on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de se les faire couper & de perdre ensuitte la vie. Parce qu'elles sont d'un temperament froid & sec, & qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portez en abondance, je ne m'estonne pas, si elles se rétirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en Hyver que nous faisons beaucoup de pituite & de crudités, & bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en Esté, nous ne laissons pas dans cette saison d'estre presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs qui croyent que l'Hyer est une sai-

saiſon où l'on ſe careſſe avec le plus d'ardeur & de paſſion. Car, diſent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous ſommes plus agiles, & noſtre chaleur naturelle ſemble eſtre beaucoup plus forte.

Si ceux qui raiſonnent de la ſorte prennent l'Hyver pour une saiſon temperée & exempte de grands froids, ainſi qu'il arrive dans les païs du Midy, je ſerois ſans doute de leur ſentiment : mais s'ils vouloient qu'un Suedois, qui eſt prés de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de ſon païs, euſt dans l'Hyver des empreſſemens amoureux, je ne ſaurois ſouscrire à cette penſée. Cet homme quelque vigoureux qu'il fuſt, eſt ſi pénetré de froid, que *Venus*, que les Poëtes ont crû eſtre faite de la partie la plus chaude des eaux, ne ſauroit l'exciter ; ny luy faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuſe.

Les femmes ſont encore plus languiſſantes en Hyver que nous ne le ſommes : leur temperament froid le dévient encore plus ; & l'amour ne s'eſt jamais ſi bien fait connoître parmy elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midy. Toute la Nature eſt en ce temps là en repos ; pas une plante ne ſe diſpoſe à la production ; & les arbres ne nous donnent preſque aucune marque de vie.

Il n'y a que le Printemps qui nous inſpire du courage & de la vigueur pour l'amour : mais c'eſt ce beau Printemps qui n'eſt plus accompagné de gélées ny de fri-

mats. C'eſt cette aymable ſaiſon où toute la Nature par ſon verd & par ſes fleurs ne reſpire que production. Alors le ſang boüillonne dans les veines de l'un & de l'autre ſexe, & ſur le gazon nous comptons ſouvent noſtre martyre à une belle, pendant que le *Roſſignol* compte le ſien à *l'Eco des foreſts.*

Nous ne manquons alors ny de diſpoſition, ny de matiere pour ſatisfaire noſtre paſſion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faiſons aſſez de ſang pour nous ſoûtenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inſpire de l'amour, il n'eſt pas juſques aux oyſeaux & aux inſectes qui dans le mois de *May* ne ſe careſſent avec plaiſir. L'amour, qui ſe fait reſſentir en ce temps-là plus que dans un autre, eſt peut-eſtre la cauſe de ce que l'on dit ordinairement, que les enfans engendrez au mois de *May* ſont le plus ſouvent ou foux ou hébetez: on y va alors avec trop d'ardeur; & les efforts trop ſouvent réïterez ſont ſans doute la cauſe des defauts qui ſe rémarquent aux enfans, qui ſont produits en ce temps-là. C'eſt pour cela ſans doute que les Romains défendoient avec tant de ſévérité de faire des nôces au mois de *May*, & que dans ce même mois ils en faiſoient fermer tous les temples, pendant que l'on célébroit les fêtes Lemuriennes, parce qu'ils croyoient que les nôces étoient alors malheureuſes, & que les enfans qui eſtoient con-

conceus dans cette saison estoient trop vifs, trop petulans & trop étourdis. Cependant c'est la saison, dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont esté engendrez, pourvû toutesfois que leurs peres n'ayent pas pris de trop fréquens ny de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le Printemps est la saison où les hommes & les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, & nous y sommes principalement conviez par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

CHAPITRE VI.

A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme.

LA bonne digestion de l'estomac ne contribuë pas peu à nostre santé : si elle est bien faite, nostre chyle est bon, nostre sang est pur ; nos esprits sont agitez & pénétrans ; nostre semence est épaisse & féconde ; toutes nos parties solides sont robustes : en un mot nous joüissons d'une santé parfaite. Mais si quelque chose trouble l'action de nostre estomac, nous sommes pleins de cruditez ; nostre sang n'est que pituite ; nos esprits qu'une eau languissante, & nôtre semence que du phlegme. Nous ressentons au dedans de nous de indi-

gestions & des foiblesses, qui nous empêchent d'estre en estat de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruïnent nostre estomac, & qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'amour. Il nous épuise de telle sorte par la dissipation de nostre chaleur naturelle, & par la perte de nos esprits, qu'aprés cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac qui est la partie qui contribuë le plus à la santé, quand il fait bien sa fonction, est donc le premier attaqué dans les excez de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en souffrent pas moins; & leur souffrance a esté quelquefois jusques là dans quelques hommes, qu'ils en ont perdu l'esprit, & *Poppée* dans *Perrone* craignoit fort que *Neron* n'en devinst paralitique.

Toutes les parties spermatiques estant naturellement froides sont affoiblies par l'excez de l'amour. L'estomac, qui en est une des plus considerables, n'est pas des derniéres à s'en ressentir, & l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes nos incommoditez, quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Venus* est donc une des causes étrangeres, qui est la plus contraire à nostre vie, quand nous nous y adonnons avec excés ou à contre-temps, & que d'ailleurs, selon l'experience que nous en avons, elle entretient

tient noſtre ſanté, lorſque nous en uſons à propos, examinons quelle heure du jour eſt la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne ſont ny les divertiſſemens du jour ou de la nuit, ny les plaiſirs du matin ou du ſoir qui nous cauſent des incommoditez. Que ce ſoit avant ou aprés le ſommeil que nous nous jettons entre les bras d'une femme, ce n'eſt pas ce qui détruit noſtre ſanté, & qui nous fait des foibleſſes d'eſtomac & de nerfs, ny des maux de teſte peſante. Tous les deſordres qui nous viennent des femmes ne naiſſent que de l'excez de noſtre paſſion, & de l'occaſſion que nous ménageons ſouvent fort mal, lorſque nous voulons les careſſer. Si noſtre paſſion eſtoit moderée, & que nos emportemens amoureux fuſſent mieux réglez, ſi avec cela nous les baiſions, quand nous ne ſommes ny trop vuides ny trop pleins, je ſuis aſſuré que *Venus*, bien loin de nuire, entretiendroit la ſanté d'un jeune homme, car ce qui eſt ſelon les loix de la Nature ne peut nous cauſer du mal, ſi nous n'en abuſons.

Quelques Médecins penſent que les plaiſirs amoureux que nous prenons pendant le jour, ſont plus funeſtes que ceux de la nuit; & que comme les careſſes des femmes nous épuiſent exceſſivement, nous devons être en repos aprés les avoir faites, & réparer par le ſommeil & la tranquilité les eſprits que nous y avons perdus: au lieu qu'aprés les occupations ordinaires

du jour, nous nous fatiguons encore auprés d'une femme ; & nos laſſitudes ne ſe guériſſent pas par d'autres laſſitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là deſſus, & qui croyent que le point du jour eſt le temps le plus propre à ſe careſſer. C'eſt alors, diſent-ils, que nous ſommes dans un eſtat moins inégal ; que nos forces ne ſont pas diſſipées par les actions du jour ; que noſtre eſtomac n'eſt point accablé par les alimens ; & que le ſommeil a multiplié nos eſprits, & fortifié noſtre chaleur naturelle. Nous n'apprehendons point alors les crudités qui ſouvent nous incommodent. La coction eſt achevée & les nerfs tout pleins d'eſprits ne ſe rélachent point ſi promptement. C'eſt ce que nous veut dire *Hippocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conſerver noſtre ſanté, & qu'il nous conſeille le travail avant le manger & le boire, & le ſommeil avant *Venus*.

En effet, *l'Aurore*, qui répond au *Printemps*, paroiſt plus commode pour la génération : car aprés qu'un homme s'eſt agreablement diverti avec ſa femme, & qu'il s'eſt un peu rendormi aprés ſes plaiſirs légitimes, il répare ainſi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les laſſitudes qu'il vient de gagner amoureuſement. Aprés cela, il ſe leve & va où ſes occupations ordinaires l'appellent, pendant que ſa femme demeure au lit pour conſerver le pretieux dépoſt qu'il vient de luy confier. C'eſt

ainſi

ainſi qu'en uſent la pluſpart des artiſans qui ſe portent ſi bien, & qui ont des enfans ſi bien faits & ſi robuſtes : car aprés s'eſtre laſſez du travail du jours précedent, ils attendent preſque toûjours *l'Aurore* à poindre pour embraſſer leurs femmes. C'eſt par là ſans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui, ſans faire reflexion à leur ſanté, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur paſſion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiſer ſa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épuiſe & deſſeche nos corps, mais le travail de l'amour énerve entiérement. Nous devons au contraire nous rejoüir avec elle, ſelon la penſée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein, car c'eſt en ce temps-là, diſent ils, que par la chaleur & les eſprits, que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne ſay quelle envie de les toucher : aprés quoy, nous pouvons réparer par le ſommeil la perte que nous avons faite ; le repos eſtant l'unique réméde pour ces ſortes de laſſitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque choſe à dire ſur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de facheux, ny la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas, noſtre paſſion

se réveille & s'excite de nouveau à la veuë d'une belle personne, & la lumiere d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celle du Soleil. J'en appelle à témoin *St. Gregoire de Nazianzene* qui à soixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin, qui logeoit vis à vis de sa maison de campagne, qu'il se resolut à abandonner sa demeure, pour ne pas se laisser surprendre aux attraits de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable temps de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, & si toutes les coctions qui se font en nous, n'estoient point accomplies. Mais en ce temps-là il ne se trouve dans nostre estomac que de la pituite, & des crudités, qui sont des restes de nostre dernier repas, & qui ne sont capables d'estre émeuës par les plaisirs de l'amour que pour nostre perte. C'est à cause des crudités matinieres que les Médecins pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y estoient assemblées, pendant le sommeil, & soit ensuitte plus pur pour recevoir ce que nous voudrons luy donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme ayant l'estomac vuide, nous languissons un moment aprés, nous ressentons plus fortement les douleurs & les foi-

blesse

bleſſes que cauſe cet épuiſement. Nous avons perdu de noſtre chaleur & de nos eſprits par ces careſſes, & nous n'avons pas chez nous dequoy les réparer auſſi-toſt. Bien loin de les réparer nous augmentons par là les crudités que nous avons, & par les mouvemens paſſionnez de l'amour nous les contraignons de ſe meſler parmy noſtre ſang & d'en corrompre la maſſe.

Pour reſoudre donc la queſtion ; aprés avoir dit ce que l'on peut dire ſur cette matiére, on me permettra de n'obſerver ny le jour ny la nuit, ny les heures ny les moments, mais la ſeule diſpoſition dans laquelle nous ſommes, quand nous ſentons les éguillons de *Venus*.

Si par hazard nous nous ſentons peſants, ſi une douleur obſcure de teſte nous accable : qu'une peſanteur de reins nous preſſe, que nous ſoyons chagrins & mélancoliques, ſans en avoir de ſujet, & qu'avec cela contre noſtre couſtume il y ait long-temps que nous n'avons careſſé de femme, alors on ne doit point obſerver de temps ny prendre de méſures. Il n'importe d'embraſſer une femme à jeun ou aprés le repas, le matin ou le ſoir : toutes ces heures ſont propres, quand il eſt queſtion de nous défaire d'une matiere qui nous incommode. On ſe délaſſe, lors que l'on change d'occupation : le travail amoureux nous paroiſt doux aprés les occupations ordinaires du jour : nous nous ſentons plus légers & plus gais, la digeſtion ſe

fait

fait mieux, noſtre ſang s'agite avec plus de liberté ; en un mot, noſtre corps ne nous embaraſſe plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas ſe trouver dans ces ſortes d'occaſions qui ſont plus rares que l'on ne ſe perſuade, parce que la Nature pendant le ſommeil nous décharge ſouvent de ces humeurs ſuperfluës, aprés cela, il n'en reſte plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous penſions être incommodez de beaucoup de ſemence, lorſque nous ſommes malades d'une autre cauſe, nous en reſſentons auſſitoſt des effets malheureux, & à peine pouvons-nous enſuite réparer la faute que nous avons commiſe.

Il vaut bien mieux attendre que la premiere digeſtion ſoit faite, & que la ſeconde s'accompliſſe, que l'eſtomac ſe ſoit déchargé de ce qu'on luy a donné à digerer, & que le cœur, le foye & les autres viſceres ſanguins achevent de changer en ſang le chyle qu'ils ont nouvellement reçû. Alors tout noſtre corps eſt plein de chaleur & d'eſprits, & noſtre eſtomac a eſté depuis peu ſatisfait & raſſaſié, noſtre cerveau & nos nerfs ſont vivifiez par de nouveaux eſprits, qui en fourniſſent inceſſamment à nos parties naturelles. Ainſi quelque effort que nous faſſions en ce temps pour nous épuiſer, nous récevons ſans ceſſe au dedans dequoy réparer la perte que nous venons de faire.

Aprés ces grandes maximes qui ſont é-

ta-

tablies sur l'experience, j'ose dire qu'il y a dans 24. heures deux temps considerables pour obéïr à l'amour, l'un est à 4. ou 5. heures aprés dîner, & l'autre à 4. ou 5. heures aprés souper. Alors nostre corps n'est ny trop plein ny trop vuide, la coction de nostre estomac est en quelque façon accomplie, nos entrailles sont rejoüies par l'abord d'une nouvelle humeur; nostre chaleur naturelle est récréée, nos esprits sont multipliez; & quand nous en dissiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toûjours assez pour n'estre pas incommodez de leur perte. C'est en ce temps-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles. Bien loin d'en ressentir de la douleur & des vertiges, nous en avons de la joye, & nous en récevons du soulagement; si bien qu'il me seroit permis de dire, selon l'avis d'*Hermogene*, que la nuit les plaisirs de l'amour sont doux, & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions c'est, que nous nous fortifions par deux moyens, lorsque nous caressons une femme l'aprés disner, nous réparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout à fait par le sommeil de la nuit suivante, au lieu que, si nous la baisons aprés souper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oyseaux qui ne suivent que les mouve-

vemens de la Nature, pour ne pas parler icy des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de *May* le mâle appeller la sa femelle, & la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposez à se caresser ; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précedent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garentir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont mesmes nous ne nous appercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses fléches, & qu'il nous embrase le cœur aprés la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter ses attraits, si nous sommes en estat de les connoître. Nous savons que le vin nous rend hardis, & amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu nostre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excés. Nous paroissons à la verité plus gais & plus enjoüez, aprés avoir bien beu, & nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peut-estre nous ressemblons à un arbre, au pied

duquel

duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plûtoſt, & il eſt meſme beaucoup plus coloré, mais l'arbre aprés cela ne vit pas long temps ; & ſi l'amour & le vin agiſſent également ſur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occaſions qui nous peuvent donner de l'amour, aprés avoir fait la débauche, ſi nous voulons éviter les maux dont ſouvent nous ne connoiſſons pas les ſuites facheuſes.

Les épuiſemens que nous ſouffrons d'ailleurs, joints aux plaiſirs que nous prenons à contre-temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la meſme ſorte ; & je ne conſeillerois jamais à un homme d'embraſſer ſa femme aprés une ſaignée, un flux de ventre, ou une maladie conſiderable, à moins que de ne vouloir abréger ſa vie. Car *Venus* ne peut eſtre agreable aprés d'autres épuiſemens, quelque robuſte que ſoit un homme, il ne ſauroit éviter les accidens funeſtes que peuvent luy procurer ces plaiſirs déréglés.

J'ay connu des hommes, qui n'eſtant pas encore tout à fait guéris d'une maladie aigüe, ſont morts bientoſt aprés avoir careſſé leurs femmes, quoi qu'il n'y euſt aucun ſigne qui nous euſt donné des marques de leur mort, & aujourd'huy j'en connois meſmes d'autres qui n'en peuvent révenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux ſe joindre

à ſa

à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de rémédes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'experience ne nous a pas appris jusques icy que les femmes doivent observer les tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent, lors que nous les embrassons, ne sont pas si spirituelles que les nôtres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere que de l'excés du chatoüillement & de la lassitude du mouvement de l'amour : au lieu que la nostre est causée par la dissipation de nos esprits & de nostre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'experience nous le fait connoître.

CHAPITRE VII.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins ; & nous pouvons dire sans exageration, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un Poëte Grec, & à le bien considerer, il n'est que foiblesse & que misere. Il ne paroist jamais plus ridicule & plus

plus foible que dans la vanité, & c'eſt ſans doute ce qui obligea *Democrite* à ſe mocquer de luy.

Mais il n'y a point d'occaſion où la vanité ſe faſſe voir davantage que dans les matieres de l'amour, quand pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'eſt ainſi que l'Empereur *Proculus* nous en impoſe, lors qu'écrivant à ſon amy *Metianus*, il nous veut perſuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les avoit toutes baiſées en moins de quinze jours ; & le Poëte, qui eſt le maître de la galanterie, ſe vante auſſi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoüe que nous ſommes vaillans en parlant de l'amour ; mais nous ſommes ſouvent bien lâches, quand il faut exécuter ſes ordres. Ce n'eſt pas aſſez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque choſe de réel par où il paroiſſe qu'on eſt homme, & qu'on peut produire ſon ſemblable.

Je ſay qu'il y en a qui ſont d'un temperament ſi laſcif, qu'ils pourroient baiſer pluſieurs femmes pluſieurs nuits de ſuite ; ils ſe ſentent preſque toûjours en eſtat d'en ſatisfaire quelqu'une : mais enfin ils s'affoibliſſent, & ils s'énervent d'une telle façon, que leur ſemence n'eſt plus féconde, & que leurs parties naturelles réfuſent meſmes de leur obéïr. L'Empereur *Neron* ne fut pas le ſeul qui manqua de force & de courage

courage entre les bras de la belle *Poppée*, comme le rapporte *Petrone*. Nous en avons aujourd'huy une infinité d'autres exemples, & s'il m'eſtoit permis de nommer les perſonnes, qui ont paru épuiſées & impuiſſantes entre les bras des Belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce Livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous rapporte d'un ſerviteur, qui engroſſa dix ſervantes pendant une nuit, & ce que *Clement Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui ayant couché pendant 12. ou 14. heures avec 50. filles *Atheniennes*, leur fit à chacune un garçon qu'on appella enſuite les *Theſpiades*.

Nous ſavons, ainſi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la ſémence de l'homme eſt conſervée dans des réſervoirs, (k) & dans des glandes, (l) qui ſont à la racine de la verge : que ces réſervoirs reſſemblent à de petites veſſies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui ſont arrangées à peu prés comme ſont les places d'une grénade dont on a oſté les grains. Il y en a 3. ou 4. de chaque coſté, ou pluſtoſt il n'y en a qu'une qui a pluſieurs petites cavitez. Ces veſſies auſſi-bien que ces glandes ſont pleines de ſémence dans un jeune homme qui ſe porte bien, & qui d'ailleurs eſt d'un temperament amoureux : ſi bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu prés contenir autant de ſémence, qu'il en faut pour 3. ou 4. épanchemens, & il

s'en

s'en peut meſme trouver encore pour un autre dans les vaiſſeaux qui viennent des teſticules. Je ne ſuis pas icy ſi exact que ceux qui diſent qu'il y a de trois ſortes de ſemence, qui ont chacune leur vertu. Je ſuis convaincu par l'experience qu'il n'y en a que d'une ſorte, que l'on voit ſortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaiſſes, cependant parce qu'elles ſe mêlent enſemble, lors qu'elles ſortent, elles ne paroiſſent que d'une ſeule matiére, & que d'une ſeule conſiſtence.

Dés que l'imagination eſt touchée, & que les petites fibres du cerveau ſont ébranlées par la penſée de l'amour, il ſe fait auſſi-toſt une ſueur interne dans nos parties naturelles, & les eſprits qui s'y portent avec tumulte & précipitation, font ſortir des proteſtates (l) une matiere liquide, qui prépare le conduit pour le paſſage de la ſemence; mais quand on s'eſt joint amoureuſement à une femme, alors 2. ou 3, petites veſſies, (k) qui ſont les plus preſtes à ſe vuider, ſe vuident incontinent, & par là on donne des marques que l'on eſt homme parfait.

Cependant, la Nature tâche de réparer un moment aprés ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on eſt bientoſt encore en état de joüir des voluptez de l'amour, & l'on épanche une ſeconde fois l'humeur qui ſe trouve la plus diſpoſée à ſortir.

La

Fig. 2.

La Nature, qui dans cette action n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se repandre, quand l'on voudra; si bien que l'imagination estant incessamment émeuë par la beauté & les charmes de la personne, que l'on tient entre ses bras, la passion se reveille, & les parties naturelles se trouvent encore en état de luy obéïr. On se lie donc étroitement à elle, & on luy fait une troisiéme fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, & que le cœur soit encore embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces, par la dissipation de nostre chaleur naturelle & de nos esprits, la Nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matiere dans les vessies seminaires, (k) & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur, qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu, qui paroissoit auparavant éteint, se ralume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre feconde par ses épanchemens réïterez.

Enfin, aprés s'être reposé quelque temps; & avoir un peu réparé par le sommeil les esprits dissipez, on se trouve encore prés d'une personne que l'on ayme éperdûment, les caresses sont réciproques, quoy qu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du costé de la femme, qui commence à s'échauffer, quand l'homme est épuisé, & qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Aprés tout, on se sent encore émeu, & les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à se roidir. La Nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de sémence, elle en tire mesmes des testicules, afin de la disposer à un cinquiéme épanchement.

J'avouë qu'elle ne peut faire cela si-tost, & qu'il luy faut du temps pour remplacer la matiére qui s'est depuis peu répanduë. Neantmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ny de plus violent, que celuy avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore, & l'on ne manque ny de courage ny de matiere pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en estat de faire leur devoir, & aux moindres caresses d'une femme, on l'embrasse encore, & on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais

Mais s'il y faut rétourner une fixiéme fois, quoy que nous éprouvions encore une envie secrette de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées, & si aprés l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq differentes répriſes, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matiere cruë & aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil comme celuy d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foibleſſe des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en révenir, témoin un galand homme de ma connoiſſance, qui vit encore, mais qui vit miſerablement, lequel aprés avoir embraſſé deux Courtiſanes cinq fois dans un aprés-diſner, rendit par la verge à la fixiéme fois plus de deux onces de ſang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puiſſe faire auprés d'une femme pendant une nuit, ne ſauroient aller qu'à quatre ou à cinq embraſſemens. Tous ces grands excez d'amour que l'on nous raconte ſont autant de fables que l'on nous debite, & ſi nous en voulions croire les hommes ſur ce qu'ils nous diſent là-deſſus ſans conſulter la raiſon, nous nous laiſſerions aler auſſi bien qu'eux à l'impoſture & à la foibleſſe d'ame.

Un Roy d'Arragon rendit autrefois un Arreſt autentique ſur cette matiere. Une

femme mariée à un *Catelan* fut obligée de se jetter un jour aux pieds du Roy, pour implorer son secours sur les frequentes caresses de son mary, qui, selon son rapport, luy osteroit bientost la vie, si l'on n'y mettoit ordre. Le Roy fit venir le mary pour en savoir la vérité. Le *Catelan* avoüa sincérement, que chaque nuit il la baisoit dix fois. Sur quoy le Roy luy deffendit sur peine de la vie de la baiser plus de six fois, de peur qu'il ne l'accablast par les excez de ses embrassemens.

Je say que les Espagnols, qui demeurent dans un païs chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées & voilées, le temperament bilieux & mélancolique des hommes qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire : au lieu qu'en France la chaleur est moderée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, & elles conversent avec nous, les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques : enfin, nous nous appliquons à quantité de choses, & l'oysiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabins, qui n'avoient en veuë que la

la conservation de leur nation, taxoient le devoir qu'un païsan devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine, celui d'un marchand ou voiturier, à une nuit par mois, celuy d'un matelot, à deux nuits par an, & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je suis assûré que, si les femmes faisoient les Loix, elles n'en useroient pas de la sorte, témoin la femme d'un Avocat, qui sur cela me dit l'autre jour fort ingenûment, qu'elle eust mieux aimé avoir été la femme du païsan que de tous les autres.

Les Anciens avoient accoûtumé de mettre *Mercure* prés de *Venus*, quand ils faisoient le portrait de cette Déesse, pour nous apprendre que la raison, dont ils pensoient que *Mercure* estoit le Dieu, devoit toûjours ménager nos voluptez. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquilité, lorsque l'usage n'en est pas si frequent. Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des Grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération est loüable en quelque chose, c'est sans doute dans l'amour. *Solon* qui fut estimé de l'Oracle l'un des plus sages de la Gréce, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour, lors qu'il ordonna à ses Citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entierément, au lieu que, si

elles sont moderées, nostre santé s'en conserve, & nostre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant : si bien que je ne conseillerois à une jeune homme ny de fuir *Venus* avec horreur, ny de se laisser aller à ses charmes avec trop de molesse & de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Venus*.

Venus, en beauté si parfaite,
Inspire de grace à mon cœur
Ta plus belle & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite :
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,
Que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse,
Jusques dans l'extrême vieillesse,
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurois loüer le Philosophe *Aëus* qui ne baisa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fist un garçon chaque fois. Pour *Xenocrate*, qui parut plûtost une pierre qu'un homme auprés de la Courtisane *Phyrné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de la Philosophie, plûtost que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le temperament, l'âge, le climat, la saison, & la façon de vivre réglent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25. ans qui est d'une complexion chaude, rempli de sang & d'esprits, qui habite les plaines fertiles de

de Barbarie, qui eſt l'un des plus aiſez de ces contrées-là, baiſera plûtoſt cinq fois une femme pendant une nuit du mois *d'Avril*, qu'un autre de 40. ans, qui eſt d'un temperament froid, & demeure dans les montagnes ſtériles de Suede, & qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une du mois de *Ianvier*.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne ſe ſentent pas épuiſées, quand meſme elles ſouffriroient long-temps de ſuite les attaques amoureuſes d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Meſſaline* & l'infame *Cleopatre*. La premiére, ayant pris le nom de *Lyciſca*, fameuſe Courtiſane de Rome, ſurpaſſa de 25. coups en moins de 24. heures, dans un lieu public la Courtiſane, que l'on eſtimoit la plus brave en amour, & aprés cela, elle avoüa qu'elle n'eſtoit pas encore tout à fait aſſouvie. L'autre ſi nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine*, l'un de ſes Amans, ſouffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent ſix hommes ſans témoigner d'en eſtre fatiguée.

Canta vivi gnou du Sabiaba recevit. Sigue

CHAPITRE VIII.

Si l'on doit prendre des Rémédes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler nostre temperament, que si nous changeons tout d'un coup & à contretemps nôtre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de nostre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Médecine qu'*Hippocrate* a rémarqué le premier, que le changement, qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toûjours des maladies, à moins que nous ne soyons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le temperament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y proceder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'apperçoive presque pas luy-mesme de l'action des rémédes, qui le rafraîchissent & qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intemperie contraire qui le rendroit malade.

AR-

ARTICLE I.

Des Rémedes qui domptent le temperament amoureux.

LEs hommes qui dans la fleur de leur âge jouïssent d'une santé parfaite, & qui sont d'un temperament chaud & humide, ont beaucoup plus de sémence que ceux qui sont d'un temperament chaud & sec ; mais cependant ceux-cy sont les plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de sémence, elle est du moins plus âpre, plus chatoüillante, & plus pleine d'esprits & de vents, c'est ce qui les rend hardis & amoureux, au lieu que les premiers sont simples & debonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toûjours embaraſſé de son temperament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement : & la Religion mesme a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses prémiers mouvemens, & pour vaincre sa complexion qui luy fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des rémédes qui puissent dompter sa passion. Celuy que la Nature luy présente pour éteindre son feu luy plairoit plus que tous les autres, s'il estoit permis ; mais il a de certaines considera-

tions pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remedes, dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour luy. Leur fraîcheur éteint presque nostre chaleur naturelle, leur astriction épaissit trop nos esprits ; & l'un & l'autre detruisent presque nostre memoire, & font tort à nostre jugement C'est ce qui a fait dire plusieurs Medecins qu'il ne faloit pas tout à fait s'opposer à la violence de l'amour, & qui inspira à l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogenes* interrogea pour son fils amoureux, *qu'on se gardast bien d'arrester la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver la vie des hommes.* En effet, si l'on s'opiniastre à detruire nostre humeur amoureuse, on detruit en mesme temps nostre temperament, & par là on nous cause des maladies, dont souvent nous ne guerissons jamais.

Cependant, si nostre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités facheuses, & que mesmes elle nous en fasse apprehender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remédes que les Medecins nous proposent sur ce sujet, mais avec une telle moderation, que nous ne faſſions rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les alimens qui font peu de sang & d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'aplication

cation à l'étude, le travail, & les veilles ſont des rémédes propres à combattre un amour déreglé. De plus, éviter la compagnie de la perſonne que l'on ayme eperdûment, & ſe lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les ſtatuës, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne régarder point d'animaux qui ſe careſſent, ſont encore de puiſſans moyens pour corriger cette paſſion : car le grand ſecret pour vaincre icy, & pour remporter la victoire, c'eſt de ne combattre point ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces rémédes ſont peu de choſe pour un homme qui aime paſſionnément ; & qui d'ailleurs eſt d'une telle complexion qu'il aymeroit, quand il ne voudroit pas aymer. Il faut quelque autre réméde qui faſſe plus d'impreſſion ſur luy meſme, & qui luy arrache par force, pour parler ainſi, l'amour déreglé dont ſon imagination eſt bleſſée.

Je ne m'arreſteray point icy à décrire tous les rémedes que nos Médecins employent à combattre cette paſſion. Je propoſeray ſeulement ceux qui ont le plus de force à la detruire ou plûtoſt à la diminuer. Mais avant que de les propoſer, il me ſemble que l'on doit ſavoir, que tous les temperamens ne ſont pas égaux, & qu'il y a des rémédes qui diminuent le ſang, les eſprits & la ſémence, en emouſſant la pointe dans les uns, & qui ce-

pendant en d'autres en produiſent abondamment.

Ce que j'avance ſeroit difficile à croire ſi l'experience, par laquelle nous ſavons preſque tout ce que nous ſavons, ne nous en inſtruiſoit. La laituë & la chicorée, par exemple, s'oppoſent preſque dans tous les hommes à la génération de la ſémence; mais je ſay certainement, que dans quelques-uns, principalement s'ils en mangent le ſoir, elles en engendrent une telle abondance qu'ils ſe pollüent la nuit en dormant. La meſme expérience nous apprend encore, que le poivre & le gingembre diminuent la ſémence, & diſſipent les vents qui ſont ſi néceſſaires à l'action de l'amour; cependant il y en a d'autres, qui ſont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont uſé.

La raiſon de ces effets ſi differens n'eſt fondée que ſur la varieté des complexions des hommes. La laituë qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour par l'aveu de toute l'Antiquité, rend ceux-ci plus amoureux en temperant leur chaleur & leur ſéchereſſe exceſſive par ſa froideur & par ſon humidité. Leurs parties naturelles eſtant ainſi temperées acquiérent enſuite un temperament égal, qui eſt la cauſe de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire diſſipant les humeurs ſuperfluës de ces autres, échauffe & deſſéche leurs parties génitales qui ſont naturellement froides & humides, & leur procurant

curant ainſi un temperament égal, il augmente leur force, qui eſt enſuite la cauſe d'une coction plus avantageuſe, ou pour parler avec le ſavant *Daniel Tauvry* Docteur en Médecine, qui me cite dans cet endroit dans ſon livre de medicamens, les rémédes qui augmentent la ſémence, ſont preſque tous remplis de parties huileuſes & volatiles ; ſi bien que les froids & les chauds agiſſant differemment ſur diverſes complexions, cauſent une abondance de ſémence, & des pollutions nocturnes dans les hommes, car les prémiers calment le mouvement du ſang & temperent les parties de la génération, les autres qui trouvent le ſang en quelque eſpece de répos, luy donnent du mouvement, & ainſi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de ſémence dans les uns & dans les autres.

C'eſt encore par la meſme experience que nous ſavons qu'il y a des rémédes chauds ou froids, que les uns & les autres diſſipent ou étouffent noſtre feu, & s'oppoſent à noſtre concupiſcence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déreglé qui nous cauſe tous les jours tant de deſordres.

Je ne diray rien icy des ceintures rafraîchiſſantes, des lames de plomb que l'on s'applique ſur les reins, des roſes blanches dont on parſéme ſon lit, de la mandragore, des groſeilles rouges, du citron

aigre, & de tous les autres rémédes qui s'oppoſent à la génération de la ſémence, en nous rafraîchiſſant, & en nous deſſechant beaucoup. Je diray ſeulement quelque choſe de ceux, qui ont le plus de force à éteindre noſtre feu & à détruire noſtre ſémence.

Le lis d'eſtang blanc, que quelques-uns appellent *Volet*, & que nos Apothicaires nomment *Nenupar*, auſſi-bien que les Arabes, a une qualité ſi particuliere pour combattre nos deſirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, ſon uſage pendant douze jours conſécutifs empêche la génération de la ſémence; & ſi nous en uſons pendant 40. nous ne ſentirons plus les éguillons de l'amour. Sa ſechereſſe jointe à la froideur de cette plante eſt ſi active, qu'elle deſſeche & rafraîchit toutes nos parties ſans que d'ailleurs nous en reſſentions aucune incommodité. C'eſt par ces qualitez, ſi nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient noſtre voix & nourrit noſtre corps, & que s'oppoſant à la génération de la ſémence, elle empêche la diſſipation des eſprits, qui ſe pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en uſe diverſement: tantoſt l'on en fait une decoction, du ſyrop, de la conſerve, de l'eau diſtilée au bain marie, & tantoſt l'on en compoſe un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la *Ciguë* des Atheniens qui eſt d'un verd obſcur & d'une puanteur inſupportable, cependant la noſtre

noſtre ne laiſſe pas de nous incommoder par ſa froideur, quand nous la mangeons ; témoin *François Trapelinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un ſoûper, fut troublé bientoſt aprés : témoin encore le Chevalier *Naſarinus Baſſanus*, qui en ayant auſſi mangé en guiſe de racines de perſil, en devint auſſi-toſt inſenſé.

Nous ſavons pourtant ſur le rapport de *Scaliger* & d'*Anguillara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pouſſe au Printemps, & qu'ils en meſlent dans des ſalades ; & que quelques pauvres d'Italie s'en ſervent encore aujourd'huy avec du pain en forme d'aſperges : *Jules Scaliger* avoüe meſmes en avoir mangé en guiſe de *Chervi* ſans en avoir eſté incommodé ; & *St. Jerôme* nous aſſure que les Preſtres d'Athenes par l'uſage qu'ils faiſoient de la *Ciguë* ceſſoient de reſſentir les mouvemens de la concupiſcence. La *Ciguë* n'a donc point de mauvaiſes qualités ſelon la penſée de ces Auteurs, & *Mercurial* n'auroit jamais conſeillé aux femmes d'en boire la decoction pour empêcher de tomber dans les excés de l'amour, s'il n'euſt eſté perſuadé, qu'elle ne produiſoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des eſpéces differentes de *Ciguë*, ou que la force des perſonnes qui en uſent reſiſte plus ou moins à la vertu de cette plante : ou qu'enfin, ce que je croirois plûtoſt, les

unes

unes en prennent peu & les autres beaucoup: Car *Galien* nous apprend que si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipe nostre semence: au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides: & enfin elle nous tuë, si nous en mangeons beaucoup.

Aprés cela, l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de nôtre *Ciguë* que le font quelques Médecins d'aujourd'huy, qui ne veulent pas mesme que l'on s'en serve par dehors en petite quantité; & l'histoire de *Socrate*, qui mourut aprés avoir bû un mélange de *Ciguë*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec moderation. Puisque la boisson de la *Ciguë* des Atheniens étoit un poison éguisé avec de l'Opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous aprenons de *St. Basile* dans sa 7 homelie que non seulement les Prêtres Atheniens usoient de leur *Ciguë* qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre pour dompter leur temperament amoureux, & pour effacer de leur esprit les idées lascives, mais encore, que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en estoient entiérement guéries, quand elles s'en étoient servies.

De tous les rémédes chauds, qui détruisent la semence, & qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le *Camfre*, *l'Agnus castus*, & la *Ruë*. Ce sont ces rémedes à ce que l'on dit qui causent aux hommes & aux fem-

femmes la chasteté & la stérilité mesme, & qui dissipent tous les fantosmes que l'amour peut présenter à leur imagination.

Le *Camfre crud* que l'on nous apporte de *Perse*, de la *Chine*, ou de *l'Isle de Bornée*, est une espece de gomme, que quelques Médecins pensent estre froide & séche, parce qu'estant meslée avec quelques rémédes froids, ces rémédes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soûtiennent le contraire, & croyent que le *Camfre* est chaud & sec, au second degré, parce qu'il échauffe la langue & l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflamme, & qu'il brûme mesme dans l'eau. En effet, je n'ay point trouvé de meilleurs rémédes dans les épuisemens que cause l'estuve que de mettre dans la bouche le gros de *Camfre* comme la teste d'une épingle. Dés qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoye par tout le corps des esprits qui nous récréent, & tombant ensuitte dans nostre estomac, il nous échauffe, & nous incommode mesme par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plus-part stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la proprieté d'éteindre nostre feu & la sémence mesme. En effet, sa séchereſſe est trop considerable pour ne pas dessécher nos humiditez, & sa matiére trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de nostre sémence.

Mais

Mais cette pensée quelque apparence qu'elle ait, & l'experience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toûjours dans nostre sentiment, savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est point bien établie par l'experience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemy de la génération des hommes. Ce que je pourrois prouver par moy-mesme, & par *Tachenius* qui nous assure que ceux qui purifient le Camfre à Venise & à Amsterdam sont trés-amoureux, & trés-feconds.

Les femmes Athéniennes qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cerés*, préparoient des lits avec des branches d'*Agnus-castus* dans le temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques, & les songes amoureux. A leur exemple quelques Moines Chrestiens se font encore aujourd'huy des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie comme de l'ozier, & ils prétendent par là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En verité la semence de cet arbre que les Italiens appellent *Piperella*, & que *Serapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence, car si l'on en

prend

prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la sémence ; & s'il s'en fait encore aprés en avoir usé, elle la dissipe par sa sechereſſe, & puis sa qualité astringeante resserre tellement les parties sécrettes, qu'aprés cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la Statuë *d'Esculape* étoit faite de bois *d'Agnus-castus*, & qu'aujourd'huy dans la ceremonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui refraîchit de luy-mesme, pour luy marquer qu'en faisant la médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La *Rüe* séche produit les mesmes effets. Sa sémence qui est chaude & séche au troisiéme degré aussi bien que celle de *l'Agnus-castus*, desseche tellement nostre sémence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux : & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprés d'une femme, quelque effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer icy sous silence le réméde horrible, dont se servit *Faustine* fille de l'Empereur *Antoine* le débonnaire, pour calmer l'amour déreglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur qui l'aymoit tendrement se persuadoit qu'elle avoit esté enchantée, & il croyoit qu'il estoit impossible sans charmes qu'une femme abandonnast

un

un mary, qui avoit de si belles qualitez, comme avoit *Antoine* le Philosophe pour aymer un *Gladiateur*. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les Caldéens qui luy firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celuy qu'elle aymoit, & coucher ensuite avec son mary pour haïr horriblement ce prémier homme. En effet, le succez répondit à la promesse: & *Antonius Commodus* nasquit de ces embrassemens qui dans le temps se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit esté la cause de sa vie.

ARTICLE II.

Des Remédes qui excitent un homme à embrasser ardemment une femme.

JE dis encore une fois que je ne prétends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal-tourné, mon dessein n'estant pas d'enseigner les excez de l'amour, ce seroit favoriser le vice & en mesme temps détruire la santé des hommes.

La matiere que je traite est comme un coûteau à deux tranchants, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excez, il ne faut pas m'en imputer le blâme, on doit plûtost blamer ceux qui se laissent mollement aller au crime, & qui n'ont pas assez de vertu pour se soûtenir. La terre n'est pas la cause de nostre yvresse, bien qu'elle nous donne

ne tous les ans ſes liqueurs agréables. Elle n'eſt pas non plus la cauſe de noſtre mort, quoy qu'elle nous préſente ſes herbes venimeuſes.

J'écris donc pour des maris qui ſont foibles par des defauts naturels, par l'âge, par les deſordres de leur vie paſſée, ou par quelque longue maladie, qui n'ont pas aſſez de force pour engendrer, ny pour ſatisfaire leur femme ; qui cherchent par tout des moyens pour avoir des ſucceſſeurs légitimes, & qui n'épargnent ny leur bien, ny leur ſanté meſme pour y réüſſir.

Je m'eſtonne de ce que les Caſuïſtes, qui ont écrit tant de bagatelles ſur la matiere que j'examine dans ce livre, ayent oublié cette queſtion importante, & qu'ils ne nous ayent point du tout enſeigné, ſi c'eſtoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant ; car ces deux fins ſont, ce me ſemble, fort raiſonnables, au lieu que la volupté ne l'eſt pas. Quoy qu'il en ſoit, nous tâcherons d'en parler ſelon que la Nature nous en inſtruira, & que l'experience nous donnera des lumieres pour connoître les rémédes qui ſont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La Nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent deſir d'avoir des enfans pour ſucceſſeurs & pour héritiers de leur nom & de leur bien. Je ne voy donc pas de crime à ſeconder cette inclination ſi naturelle, pourvû qu'elle ſe tienne

ne dans de juſtes bornes. Mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un réméde purgatif pour un réméde amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les rémédes qui nous excitent à l'amour, & qui produiſent beaucoup de matiere dans nos parties ſécretes, comme ſont les *jaunes d'œufs*, les *teſticules de coq*, les *chancres*, les *chevretes*, les écreviſſes, la moële de bœuf, le vin doux, le lait & les autres choſes qui nourriſſent beaucoup. Je ne diray rien auſſi des rémédes qui cauſent des vents, comme les *artichauts*, *l'ail* cuit, *l'Hippomane*, le membre *de cerf* ou de *taureau* tüé aux mois de May ou d'Octobre, les cubebes &c. Je m'arreſteray ſeulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embraſſer vigoureuſement une femme.

Je diray donc en peu de mots ce que je penſe du petit *Crocodile*, que les Latins appellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terreſtre*, & que l'on appelle aux Antilles *Mabouia* & *Brochet terreſtre*, du *Chervi*, du *Satyrion*, du *Borax*, de *l'Opium*, des *Cantharides* & de *l'Herbe* dont parle *Theophraſte :* mais j'avertiray encore ici ceux qui ſont lents dans l'exercice de l'amour, de ne ſe ſervir de ces rémédes qu'aprés avoir inutilement employé les autres moyens naturels & legitimes.

Parce que nous ne connoiſſons preſque point en France le petit *Crocodile*, qui ſe trouve ordinairement en Egypte ; & que

nous

nous n'en avons l'experience que par le rapport d'autruy, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ſes reins miſe en poudre, & buë dans du vin doux du poids d'un écu d'or fait des merveilles, pour exciter un homme à l'amour, auſſi l'a-t-on fait entrer dans la compoſition qui irrite nos parties ſecrétes, & qui fait aymer éperdûment.

Ce ne ſont que les noms differens que chaque nation donne aux plantes qui nous troublent le plus ſouvent, quand il en faut parler: plus une plante a de vertu, plus on luy a donné de noms: témoin le *Chervi* dont les Auteurs qui en ont traité ont fait une telle confuſion, qu'il faut avoüer que les plus éclairez dans la ſcience des plantes, ont bien de la peine aujourd'huy a débroüiller ce que les anciens & les nouveaux Herboriſtes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula* ou *Genichella*, les autres l'ont appellée *Fraxinelle*. *Avicenne* luy a donné le nom de *Langue d'Oiſeau*, *Pline* de *Langue d'Oiſon*, & les Arabes l'ont deſignée par celuy de *Secacul*. Ce n'eſt pourtant ny la *Renoüée*, ny le *Seau de Marie* de *Dioſcoride*, ny le *Dictam*, ny le *Freſne*, ny enfin *l'Ornithogalon* des Anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres & differentes.

Ce que nous appellons *Chervi*, & qui eſt aujourd'huy en France aſſez connû par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hom-

hommes à aymer, que *Tibere* l'un des plus laſcifs de tous les Empereurs, ſi nous en croyons l'Hiſtorien, en faiſoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ſes femmes. En effet, tous les Médecins demeurent d'accord de ſes qualitez, & diſent qu'il engendre beaucoup de vents & de ſémence auſſi bien que l'artichaut. Ce qui oblige encore aujourd'huy les femmes Suedoiſes, au rapport des matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *Satyrion* eſt une plante dont on fait pluſieurs eſpéces, dont on peut uſer indifferemment pour les effets que nous en eſperons; ſa racine répreſente ordinairement deux teſticules de Chien, la bulbe baſſe eſt ſucculente & dure, & la haute toute flétrie & molete, comme eſtant la plus vieille. C'eſt cette premiére racine que l'on doit toûjours prendre, quand on en a beſoin. Cependant le *Satyrion* qui n'a qu'une ſeule racine bulbeuſe doit eſtre préferé aux autres, ſelon le ſentiment de pluſieurs Médecins. Mais, quoy qu'il en ſoit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de ſémence, & engendrent beaucoup de vents, ſi on les fait cuire ſous la cendre, comme des *Truffes*, & ſi on les meſle enſuite avec du beurre frais, du lait & du girofle en poudre: ou qu'on les faſſe confire au ſucre, comme l'on en vend aujourd'huy chez les droguiſtes de Paris.

Ces

Ces racines par leur humidité superfluë enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des Satyres d'où cette plante a pris son nom. On luy attribuë tant de vertu qu'il y en a qui pensent que pour s'exciter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action mesme.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Médecins ont nommé *Diasatyrion*. Si l'on en prend le matin & le soir la pesanteur d'un demy écu d'or avec du vin doux ou du lait de vache pendant 7. ou 8. jours, ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour satisfaire leurs femmes, & pour se faire des successeurs. On debite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espece de *Satyrion*, qui est fort commun dans ce Royaume-là. Elle échaufe beaucoup, aussi la boit-on chaude, comme le Caffé. C'est pour cela que les Perses en usent plûtost pendant l'Hyver que durant l'Esté, principalement dans les villes Septentrionales de ce pays-là. Ils l'apellent *Schareb-Thaleb*, c'est à dire, *Sirop de renard*, parce que le *Satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont crû que c'estoit l'herbe amoureuse de *Theophraste*, ce que nous examinerons cy aprés.

Le *Borax* raffiné est du nombre de ces rémédes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espece de sel dont usent aujour-

jourd'huy nos Orfévres pour faire fondre plus aiſément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénétre toutes les parties de nôtre corps, il en ouvre tous les vaiſſeaux, & par la ténuité de ſa ſubſtance il conduit aux parties génitales tout ce qui eſt capable en nous de ſervir de matiére à la ſémence. Il a tant de vertu, ainſi que l'experience me l'a ſouvent fait connoître, que, ſi l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher un ou deux ſcrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bien-toſt des effets ſurprenans. Il ſe porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un rémede qui a eſté tenu fort long-temps pour un ſecret.

On ne doit pas apprehender d'en uſer par la bouche. L'uſage n'en eſt point dangereux; & ſi quelques Médecins ont écrit qu'il eſtoit un poiſon, ils ont confondu la *Chryſocolle* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes, l'un & l'autre ſervant à faire fondre l'or plus aiſément. C'eſt ainſi que les meſmes effets des drogues & que la difference des noms, que l'on impoſe aux choſes, ont ſouvent trompé les hommes les plus doctes, & les plus éclairez.

Si *Fallope*, *de Lobel*, *Rodriguez à Caſtro* & *Mercurial* s'en ſont heureuſement ſervis dans des maladies des femmes, nous ne devons pas en avoir de l'horreur, & ſi ce dernier Médecin nous aſſure qu'il agit ſi puiſ-

puissamment pour les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, qu'il jette mesme les hommes dans le *Priapisme*, si l'on en use avec excés, nous pouvons hardiment nous en servir avec moderation.

Peut-estre me blamera-t-on de ce que je place icy avec les remédes qui excitent à l'amour *l'Opium*, que toute l'Antiquité à crû estre froid au quatriéme degré, & tüer les hommes par l'excez de cette qualité. Bien loin dira-t-on de nous enflammer auprés d'une femme, il nous cause le sommeil & nous rend stupides au lieu de nous rendre amoureux. Mais si nous faisons reflexion qu'il est amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, & que les Orientaux en usent pour estre vaillans à la guerre & auprés des femmes, nous serons sans doute d'un tout autre sentiment.

Quand l'Empereur des *Turcs* leve une armée, les soldats se garnissent d'*Opium* qu'ils appellent *Amsiam*, ou *Affion* pour s'en servir comme nos matelots de Tabac, si nous en croyons *Bellon*. Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montent au Cerveau, troublent benignement l'imagination, comme fait le vin, mais une dose excessive fait entierement évaporer nostre chaleur naturelle & dissipe tout à fait nos esprits, comme le saffran, si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui ayment naturellement l'excés de l'amour, ont l'imagination

inceſſamment embaraſſée d'objets laſcifs: & lorſqu'ils ont pris un peu d'*Opium* auquel ils ſont accoûtumez, elle s'échauffe alors & ſe trouble plus qu'auparavant, & comme ils reſſentent des démangeaiſons & des chatoüillemens par tout le corps, & principalement à leurs parties naturelles, je ne m'eſtonne pas s'ils ſont ſi étourdis à la guerre, & ſi laſcifs avec les femmes.

C'eſt un poiſon pour nous qui n'y ſommes pas accoûtumez, à moins que nous ne ſoyons auſſi ſains & auſſi robuſtes que l'eſtoit Monſieur *Charas*, quand il en prit douze grains. Pour moy, j'ay de la peine à en donner 2. ou 3. grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me ſouvenant toûjours des funeſtes effets que j'ay vû arriver par le mauvais uſage de ce réméde, & des préceptes que nous donne *Zuingerus* ſur cette drogue.

Je ne m'étonne pas, ſi les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination ſi déreglée à prendre de l'*Opium* pour joüir d'une volupté indicible. Pour moy, qui ay éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie preſque deſeſperée en 1688, je diray ſincérement ce que j'en ay reſſenti. Tous les rémedes m'eſtoient alors inutiles dans les vomiſſemens exceſſifs, & dans le fâcheux cours de ventre que je reſſentois. Je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autre moyen de me ſauver que de prendre 2. grains d'extrait ſimple d'Opium.

Je

Je ne l'eus pas plutoſt pris que je me ſentis gueri, comme par miracle, & que pendant un jour entier je reſſentis des plaiſirs que je ne ſaurois exprimer. Une petite vapeur douce & chatoüillante couloit inſenſiblement, comme je le penſe, par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me cauſoit une volupté exceſſive, car depuis la nuque du cou & les épaules juſques au croupion, je ſentois un chatoüillement qui me cauſoit un plaiſir parfait, puis, cette vapeur agréable eſtoit portée aux pieds & aux genoux, où je reſſentois encore principalement autour de la rotule, des chatoüillemens inexplicables. Ce plaiſir ſe fit reſſentir pluſieurs fois, en ſommeillant, pendant ce jour-là, ſi bien que je ne fus pas marry d'avoir eſté malade, pour avoir reſſenti des plaiſirs, qui ſont une ombre de ceux du Ciel, & une image d'une felicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas ſi les Levantins ſont ſi friands d'Opium, puis qu'il cauſe tant de plaiſir à ceux qui en uſent.

Les *Mouches Cantharides* ont tant de pouvoir ſur la veſſie & ſur les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe, que, ſi l'on en prend deux ou trois grains, l'on en reſſent de telles ardeurs que l'on en eſt enſuite malade : témoin ce qui arriva ces années paſſées à un de mes amis qui vit encore. Son rival eſtant au deſeſpoir de ce qu'il épouſoit ſa maîtreſſe, s'aviſa

de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il luy fit préſenter le ſoir de ſes noces. La nuit eſtant venuë, le marié careſſa tellement ſa femme, qu'elle en fut incommodée ; mais ces delices ſe changerent bientoſt en triſteſſe, lorſque cet homme ſur le minuit ſe ſentant extremement échauffé avec une grande difficulté d'urine s'apperceut qu'il faiſoit du ſang par la verge. La peur luy augmenta le mal qui fut accompagné de quelques foibleſſes. On le traita avec tout le ſoin poſſible, & l'on appliqua à ſon mal les remédes qui le guérirent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphyle* Roy des Indes envoya au Roy *Antiochus* eſtoit *l'herbe de Theophraſte*, fort efficace pour exciter les hommes à embraſſer amoureuſement les femmes, & en cela ſurpaſſoit toutes les vertus des autres plantes ; s'il en faut croire l'Indien qui en eſtoit le porteur. Il aſſuroit qu'elle luy avoit donné de la vigueur pour ſoixante dix embraſſemens, mais il avoüoit auſſi qu'aux derniers efforts ce qu'il rendoit n'eſtoit plus de la ſemence.

Nous ſavons par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens ſont beaucoup plus laſcifs que nous ne le ſommes, & que l'une de leurs principales occupations eſt de prendre avec les femmes les plaiſirs que l'amour leur préſente. Parce qu'ils ſe plaiſent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remédes pour s'y exciter davantage. Ils

uſent

uſent ordinairement de *Betel*, d'*Areca* ou de *Banghé*, qu'ils prennent quelquefois ſeuls, & qu'ils mélent ſouvent les uns avec les autres ou avec un peu de *chaux de Coquille*.

L'herbe dont parle *Theophraſte* eſt ſans doute l'une de ces trois choſes. Et ſi je ſuis un bon devin, je choiſirois plûtoſt le *Banghé* que les deux autres fondé ſur cette conjecture que le *Banghé*, au rapport de *Cluſius*, a des qualités ſemblables à celles du *Maſlach*, *Meſlack*, ou *Maeſlack* des Turcs, qui n'eſt autre choſe que l'*Amfiam* des Orientaux, ſelon la penſée de *Baubin*. Si l'*Amfiam* rend les hommes plus allegres & plus laſcifs, ainſi que nous l'avons rapporté cy-deſſus, le *Banghé* ne produira pas de moindres effets, ſi nous en croyons ceux qui en ont uſé : c'eſt à dire qu'il nous rendra ardents à careſſer les femmes, & nous cauſera en dormant d'agreables réveries, ſi l'on s'en ſert en petite quantité. Mais ſi l'on en prend beaucoup, l'on en devient inſenſé, témoin les femmes Indiennes qui voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Banghé* qu'elles meſlent avec du *ſeſame* & ſe jettent ainſi toutes inſenſées dans le feu, où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres, l'une que le *Banghé* des Orientaux eſt le *Banjain* des Egyptiens, que *Ceſalpinus* dit avoir la ſemence ſans dure & ſem-

blable à celle d'un petit coton : l'autre que c'eſt l'herbe que nous appellons *Strammonium* ou *Pomme épineuſe* qui eſt une eſpece de *Solanum*, ou plutoſt que nous nommons *Chanvre*, de la ſémence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident de *Tabac*.

Ces conjectures ſont appuyées ſur le rapport d'un honneſte homme, qui a paſſé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux uſoient d'une petite ſémence qui les rendoit comme inſenſez auprés des femmes, & il me l'a depeinte ſemblable à celle du *Strammonium*. A quoy ſe rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du Médecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Tures avoient dans une fortereſſe, qui fut priſe par les Chreſtiens en l'an 595, une grande quantité de cette ſemence.

D'ailleurs, le *Strammonium* que les Tures appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets ſemblables à ceux du *Banghé*, car ſi l'on donne un peu de ſa ſemence avec du vin aux perſonnes qui y ſont accoûtumées, il les rend joyeuſes, & remplit leur imagination d'objets qui ne ſont point deſagreables, & parce que la plus grande paſſion des Orientaux, eſt celle qu'ils ont pour les femmes, il ne faut pas s'étonner ſi ayant l'eſprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables réveries, & qu'en veillant meſmes

ils

ils se sentent extrémement émeus auprés des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y joüer ; car si ceux qui y sont le plus accoûtumez en prennent la pésanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensez pendant 3. jours ; si la dose est un peu plus forte ils en meurent, & une demi-once tüe le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'estoient pas, ce me semble, mal fondées : Cependant, j'ay appris depuis de bonne part que le *Banghé* des Orientaux estoit une herbe, & une composition qu'ils appellent *Banghé* l'une & l'autre, au moins les Perses & les Levantins les nomment ainsi. Les Barbares de Madagascar & des Isles adjacentes les plus voisines de l'Afrique les appellent *Aleth-Mangha*, les Egyptiens *Asis*, *Assis* ou *Axis* & les Turcs *Azarath* ; or l'*Assis* des Egyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence que je croy estre nostre *Chanvre*. Puis examinant le *Banghé* des Asiatiques & le *Banjam* des Eygptiens, je trouve qu'ils sont le *Mangha* des Africains à quelques lettres prés. Ainsi on peut conclure que l'herbe lascive dont *Theophraste* fait mention, est plustost le *chanvre* que toute autre chose puisqu'elle a une odeur vireuse, qu'elle cause l'ivresse, & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de mesme de la composition que l'on en fait, comme je l'ay écrite fort au long dans mon livre de la

boiſſon des peuples. Ainſi il ne faut pas croire que ce ſoit ny le *Satyrion* ny le *Strammonium*, comme je l'ay dit, ny le *Surnag* des Africains, qui eſt peut-eſtre noſtre *Satyrion*, ny enfin le *Ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avoüe que les Européens ne reſſentent pas les meſmes effets de l'uſage de ces *Narcotiques*, que font les Aſiatiques & les Africains. La coûtume fait que ces drogues produiſent des effets differens dans ceux qui en uſent, & nous n'obſervons chez nous que la tranquilité de l'ame, le plaiſir & la démangeaiſon du corps, au lieu des égaremens amoureux qui ſe rémarquent chez les autres. Si tous ces rémédes ſont aſſaiſonnez avec de l'ambre ou du muſc, ils ſeront beaucoup plus efficaces, & exciteront davantage à l'amour, l'experience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en ſont chatoüillées. Je ne parleray point icy de la chair de Lion, parce que l'experience a fait connoiſtre qu'elle eſtoit ennemie des hommes, car un Médecin en ayant donné trois gros au *Califé Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tüa au lieu de le guérir.

Les rémedes que l'on prend par la bouche ne ſont pas les ſeuls qui excitent les hommes à embraſſer amoureuſement les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des linimens pour en oindre les

les reins & les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du *storax liquide*, de *l'huile de fourmis volans*, du *beurre frais* ou de la *graisse d'oye sauvage*; on y ajoûte un peu d'*Euphorbe*, de *pied d'Alexandre*, de *gingembre* ou de *poivre* pour faire pénetrer le réméde, & l'on y mesle quelques grains *d'ambre gris*, de *musc*, ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des rémédes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer, & comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communiquent aussi à tout le corps; car outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre & de roses avec de la Theriaque, de la mie de pain & du vin rouge.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs aprés *Celius Rhodiginus* se servoit d'un plaisant réméde pour s'exciter avec une femme. Il se faisoit bien foüetter dans l'action, & si quelquefois par respect ou par pitié on le foüettoit avec plus de moderation, il se mettoit en colere contre celuy qui l'épargnoit, si bien qu'il n'estoit jamais plus content que, lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion dereglée.

CHAPITRE IX.

Si l'Homme prend plus de plaisir que la Femme lors qu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir plus prompt ny plus grand que celuy de l'amour; il rejoüit dans un instant tout nostre corps, & ravit de joye toute nostre ame. Nous n'avons besoin ny d'industrie ny de maître pour nous apprendre à aymer. La Nature nous a imprimé dans le cœur je ne say quoy d'amoureux, qu'elle cultive peu à peu à mesure que nous croissons; & quand elle nous incite à caresser une femme, je ne saurois dire en combien de manieres elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'amour sont aussi delicieuses que la joüissance mesme. Le plaisir est extréme quand nous y pensons par avance, & le souvenir en est agreable. La douleur que nous souffrons à aymer nous plaist autant que la plaisir même: Enfin, toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif & indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage nous fait connoître celuy qui en est l'auteur: & je me persuade que Dieu a voulu nous y en faire connoître l'excés & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons esperer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée, si *St. Augustin* ne me l'avoit

l'avoit fournie dans son livre 14. de la Cité de Dieu ch. 17. & je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, & s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, & s'ils nous touchent si vivement au dedans & au dehors; puisque nôtre ame & nôtre corps en sont si puissamment émûs. La Nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptez quelque saints que nous soyons, quand dans le mariage nous voulons nous apliquer à faire des enfans.

Si la Nature n'avoit mis des délices extrémes dans l'action de l'amour, je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pust se plaire à se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes, qu'il est comme impossible de s'en garantir, & il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque selon le sentiment de la pluspart des Theologiens, les diables en sont si friands.

L'experience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas heureux: au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent aprés les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de reflexions sur les attraits de l'amour, dont la Nature nous a charmez, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrester; si bien que, pour

parler juſte, il ne faut aimer les plaiſirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chaſtes, & pour obéïr aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel de bienheureux, dont nous ſommes les organes & les inſtrumens. Les hommes charnels n'entendent pas ce langage, il n'y a que les ſpirituels qui le goûtent: Car ceux qui croyent que le bien de l'homme dans le mariage eſt dans la chair, & le mal en ce qui les détourne des plaiſirs, qu'ils s'en ſoûlent & qu'ils y meurent! Mais ceux qui n'ont en veuë que d'obéïr à Dieu, & de ſatisfaire à ſes commandemens, qui ont une femme comme s'ils n'en avoient point; comme parle *St. Paul*, & des ennemis que ceux qui les empêchent de faire leur devoir, qu'ils ſe conſolent en nôtre Seigneur.

Que ſi nous conſiderons le mariage avec toutes ſes ſuites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections; mais ſi nous l'examinons en qualité de Chrétiens, nous verrons que c'eſt l'ouvrage de Dieu, que *Jeſus-Chriſt* a perfectionné par ſa grace que nous avions perduë par nôtre corruption. Si nous ne nous ſervons du milieu de *Jeſus-Chriſt*, tous nos plaiſirs, quelque licites qu'ils puiſſent être, ne ſeront que des malheurs & des diſgraces. Le mariage ſans *Jeſus-Chriſt* eſt abominable, avec *Jeſus-Chriſt* il eſt aimable & ſaint, puiſqu'il l'a ſanctifié avec tout ce qui en depend.

J'avoüe

J'avoüe que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse par tout ressentir, & que les hommes les plus retirez qui habitent les grôtes & les deserts ne sauroient éviter ses atteintes. Il les touche aussi bien que nous, & cette passion se fait connoître dans les forests les plus affreuses aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne ressentir aucune douleur. Celle de l'esprit réside dans la joye interieure de n'estre point esclave de ses passions : mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les Anciens à établir une *Venus* honneste & modeste, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées, & c'est cette mesme volupté que la Nature a donnée comme des attraits pour la perpetuité de nostre espéce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire Saint *Bonaventure*, & *Salomon*, le plus sage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour par l'experience qu'il en avoit faite, & on ne doit point se persuader que la Nature ayt joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire faire des crimes.

De ces trois sortes de voluptés, savoir, du corps, de l'esprit, & de l'amour, la derniere est sans doute la plus forte & la

la plus grande, noſtre corps & noſtre ame ſe fondent de joye, pour ainſi dire, lorſque nous nous perpetuons : & ces deux parties de nous-meſmes reſſentent tant de contentement, qu'on ne les a pû encore bien exprimer juſques à cette heure.

Si l'amour cauſe des égaremens & nous fait ſouvent perdre l'eſprit, c'eſt une preuve de la violence de ſes voluptez. Noſtre ſiecle nous fournit aſſez d'exemples malheureux ſans en aller chercher dans les ſiecles paſſez pour nous apprendre cette verité. La chambre de juſtice que noſtre grand Monarque a depuis peu établie contre les Empoiſonneurs nous marque aſſez par les Arreſts qu'elle donne, juſques où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ſes voluptés n'eſtoient pas ſi charmantes & qu'elles n'euſſent pas tant d'empire ſur nôtre eſprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funeſtes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, ſi l'amour ne les avoit charmés.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaiſirs extrémes quand ils ſe careſſent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant, ſi l'on peut decouvrir celuy qui a les parties de la génération plus ſenſibles & plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le ſang plus chaud & plus mobile, je me perſuade que la queſtion ſera aiſé à decider.

On

On ne doute pas que nos parties secretes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes, elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que des nerfs : au lieu que les parties des femmes sont charnuës & par consequent moins sensibles que les nostres. Si entre toutes les parties de nostre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. D'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrémement entortillez, & nos testicules ne sont à proprement parler qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliez les uns sur les autres : si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques & qu'en suite on les mesurast, je ne mentirois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont necessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avoüerons que les hommes n'estant pas si reglez dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flatueux.

Nous avons encore l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes ; les filets de nostre cerveau sont plus tendus & plus durs, & quand nous aimons nous aimons plus fortement & plus voluptueu-

se-

sement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau sont plus molletes & plus flexibles ; & bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté, que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin, nostre sang est plus chaud & plus âpre que le leur, il s'agite avec plus de force, & il s'est vû des hommes trembler de froid à l'aproche d'une femme qu'ils vouloient embrasser, le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits pour les envoyer avec precipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrez de joye, quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillez. Les vapeurs chaudes & chatoüillantes qui s'en élevent, & le mouvement précipité des esprits, qui penetrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour, quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoy qu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toûjours indé-

cise

cise, & que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tiresias*, qui ayant esté femme & homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut luy qui decida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prénoient plus de plaisir que les hommes, quand elles en estoient embrassées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir, lorsque ses parties attirent & succent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuisent elles-mesmes par des épanchemens considerables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassoit d'un tiers celuy des hommes.

Mais sans m'arrester à ce dernier sentiment qui ne me paroist pas le plus veritable, je conclurray avec *Hippocrate* que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus longtemps. Car puisque la Nature fait nostre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fust extréme, au lieu que le contentement des femmes estant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer, & c'est sans doute cette raison qui fit determiner *Tiresias* à donner gain de cause

se à *Jupiter* prenant la durée pour l'excés du plaisir.

CHAPITRE. X.

De la maniere dont les Personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matiere, si je ne l'avois trouvée dans les livres des Casuïstes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on en puisse titer des consequences veritables, à moins que de faire tort à la verité. Le fondement de cette question se trouve dans l'experience, dans les livres de la Nature, ou dans ceux des fameux Medecins, que la pluspart des Theologiens, des Casuïstes & des Confesseurs n'ont jamais lûs, si bien que je ne m'étonne pas, s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matieres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des enfans ou d'assouvir mediocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par delices; & la medecine qui s'employe à conserver la santé des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des con-

contentemens que la Nature nous y presente. C'est contre ce vice abominable que *S. Paul* crie si haut dans le premier chap. de son Epit. aux Romains.

Toutes les postures que la Courtisane *Cyréne* inventa autrefois jusqu'au nombre de douze pour se caresser, que *Pheilenis* & *Astyanasse* publierent, qu'*Elephanits* composa en vers *Leonins*, & que l'Empereur *Tibere* fit ensuite peindre autour de sa sale, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souppleſſes de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuses : en effet, leur passion est plus violente & leur plaisir dure plus long-temps; c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foibleſſe & la legereté de leur jugement.

Quoy qu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siecles des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien reüssi que les femmes qui s'en sont mêlées : car dans ces sortes de matieres par tout où elles sont elles emportent le prix.

La Nature a appris à l'un & à l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'experience a montré celles qui sont deffenduës & celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas esté faites pour nous caresser debout, comme les Herissons, nous alterons nostre sante dans cette po-

posture, & nous nous opposons mesme à la génération ; car toutes nos parties nerveuses travaillent alors & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, la teste en patit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent, & les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est la source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes, & de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empêchée, car la matiere que nous communiquons à une femme n'est jamais bien receuë dans le lieu que la Nature a destiné à cet usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme, quand nous les embrassons ainsi.

Estre assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien reglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, & la semence n'est pas toute receuë pour faire un enfant accomply dans toutes ses parties.

L'homme, qui selon les loix de la Nature doit avoir l'empire sur sa femme, & qui passe pour le maître de tous les animaux, est bien lâche de se soumettre à une femme, quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux. Si cette femme est émeuë d'une passion dereglée, & qu'elle veüille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honneste homme de luy plaire ny de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte

teinte qu'il donne à son privilege, & une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette posture une femme sterile, & si par hazard il en vient quelqu'un il est ou petit ou imparfait. Le peu de matiere que le pere a donné pour le former a esté si peu fournie d'esprits, que l'ame qui doit un jour s'en servir comme d'instruments pour ses plus belles facultés, ne fait dans la suite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nains, boiteux, bossus, louches, imprudents & stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déreglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mesmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse; on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse, quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pésant, & que la femme soit extrémement delicate, il me semble qu'on n'agiroit pas contre les loix de la Nature, si l'on se caressoit de costé à l'imitation des renards. On éviteroit par cette posture tous les accidens ausquels une femme delicate peut estre exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par là de suffocations ny de fausses couches.

Je mettrois icy la posture de caresser une fem-

femme par derriere parmy celles qui sont contre les loix de la Nature, si un Philosophe & deux Medecins ne me disoient le contraire. En effet, toutes les bestes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; & pour engendrer, la Nature ne leur a point appris d'autre moyen que celuy-là. La matrice des femelles est alors plus en estat de recevoir la semence du masle, elle la retient & la fomente plus commodément, si bien que ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'experience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes qui estoient steriles auparavant.

Il est certain que l'Anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lors qu'une femme est sur ses mains & sur ses pieds que quand elle est sur le dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a qu'à y jetter de la semence, elle y coule d'elle-mesme, & par sa propre pesanteur elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle & la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle-mesme assez de plaisirs sans en chercher de plus grand par une autre figure, & je ne doute pas que les Casuïstes ne nous permissent d'en user de la sorte pour éviter l'excés de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'el-

qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mary, fera-t-on une dissolution de mariage plutost que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derriere?

Mais encore, puisque la loy commande à un mary de rendre le devoir à sa femme, quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce mesme devoir à son mary quand il ne peut dompter sa passion. Si par hazard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grosseſſe de sa femme, ne pourroit-on pas alors luy permettre de la caresser par derriere plûtost que d'étouffer l'enfant qui est sur le point de naistre, ou que d'aller luy-mesme chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette posture il n'y aura point de crainte pour une fausse couche, l'épine du dos souffre plutost que le ventre les secousses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, *St. Thomas* * qui est estimé parmy les Theologiens pour un des meilleurs Casuïstes qu'il y ait, est de ce sentiment. Il nous apprend qu'il n'y a point de crime, quand des personnes mariées se caressent par derriere pourvû que ce ne soit

* *Monuerim aliquando conversionem debiti situs omnino culpâ vacare, quum non captandæ voluptatis gratiâ, sed aliqua justa causa intercedit, scilicet ob pinguedinem viri, suffocandique fœtum metum. 4. d. 31. in fine in expos. literali.*

soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes legitimes, comme lors qu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur d'étouffer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bien-tost naistre.

Si *Paul Egimette* & *Mercurial* aprés le Philosophe *Lucrece* ont esté de ce sentiment, que les femmes concevoient plustost en les caressant par derriere que par devant, je ne saurois me persuader qu'ils ayent voulu parler de ce crime enorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, & les Philosophes qui suivent les loix de la Nature ne sont jamais infectez d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque maniere que ce soit, pourvû que la volupté ne soit pas excessive, que nôtre santé n'y soit pas interessée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent *St. Thomas*, comme je l'ay dit, le *Cardinal Cajetan*, *Albert le Grand*, *Abulensis* sur *St. Mathieu*, & quelques autres Casuïstes.

Mais je m'apperçois icy plus qu'ailleurs que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ay pû choisir des termes moins durs, pour expliquer mon sentiment sur ce sujet, & si j'ay passé quelquefois les bornes de la bienseance comme le fit autrefois St. *Augustin*, on peut croire que ce n'a esté que par la force de la matiere que je traite.

CHA-

CHAPITRE XI.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiſer une laide Femme qu'une belle.

LA beauté eſt un des plus grands privileges que la Nature nous ait donnez, pour avoir de l'autorité ſur les autres. C'eſt cette qualité qui exerce ſur les hommes une eſpece de tyrannie, & qui les charme d'une maniere ſi extraordinaire, que meſmes les plus barbares en ſentent les attraits. C'eſt ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre ſur le throſne les hommes les mieux faits d'entr'eux; & c'eſt auſſi ce qui inſpiroit à un Eveſque de Milan de choiſir pour ſes laquais des perſonnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes eſt un puiſſant éguillon pour nous exciter aux delices de l'amour, elle nous engage à les aymer; & ce que l'Avocat *Hiperis* n'avoit pû gagner par ſon éloquence ſur l'eſprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de ſe garantir des charmes d'une jeune perſonne qui a toutes les graces à ſa ſuitte. Elle ménage nos inclinations comme il luy plaiſt, & la tyrannie de la beauté dont elle eſt ornée eſt ſi puiſſante que malgré nous nous devenons ſes eſclaves. Témoin *Neron* qui gagné par les attraits de *Poppée*, ne peut jamais ſe

garantir des attraits de ſes charmes. Sa beauté luy enflamma le cœur & l'appella au dernier plaiſir, comme *Petrone* * nous le raporte.

On diroit que la Nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme, en effet ſa taille eſt haute, bien priſe & des plus fines; ſon air a je ne ſay quoy ſi remply de majeſté qu'il inſpire du reſpect aux plus hardis, ſon humeur eſt agreable & ſon eſprit vif & brillant. A la conſiderer en particulier, ſon embonpoint eſt accomply, & le tour de ſon viſage merveilleux. Ses dents ſont blanches, ſes jouës & ſes levres ſont de couleur de roſe, ſon front eſt aſſez large, ſes yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ſes ſourcils noirs, ſa bouche & ſes oreilles petites, ſon nez bien fait, ſa gorge un peu élevée, ſes mains longues & ſes doigts deliez, ſa poitrine large, ſon flanc preſſé, ſes pieds petits & delicats, en un mot ſa beauté femelle a tout ce qui peut nous ſeduire en s'emparant de noſtre raiſon. Et ſi l'on veut une beauté qui plaiſoit aux Anciens, je diray avec *Petrone*, qu'elle a les cheveux naturellement friſez, qui lui batent agréablement les épaules : que ſon front eſt petit au deſſus duquel on voit de veritables cheveux retrouſſez agreablement, que ſes ſourcils ſe courbent, que ſes yeux ſont plus brillants que les étoiles dans l'obſcurité de la

* *Ipſa corporis pulchritudine ad ſe vocante trahebat ab Venerem.*

la nuit, que son nez est un peu aquilin : que sa bouche est petite, semblable à celle de *Venus* de *Praxitele*. Enfin que son visage, sa gorge, ses bras & ses jambes ornez de liens, de coliers & de brasselets d'or effacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En verité, il est bien mal aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soûpirent. Un homme mesme, à qui la Nature a fait present d'une beauté extréme, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres hommes, & si *Spurine* Gentilhomme Toscan ne se fust blessé au visage, pour en effacer la beauté, jamais il n'eust été à luy-même, & cette beauté eust esté assurément une des principales sources de l'embaras & des desordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'ayent esté ou superbes ou impudiques, & il semble aujourd'huy qu'il ne faut estre que belle pour n'estre pas estimée vertueuse, ou pour ne l'estre pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soûtient avec la beauté,
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour belle :
Et que de ce plaisir flateur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle.

C'estoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrte :

& c'eſt encore aujourd'huy cette meſme beauté qui a tant de pouvoir ſur l'ame des hommes, qu'il s'en eſt vû qui eſtant preſque impuiſſans à l'amour, par la froideur de leur temperament, en ont eſté échauffez & ſe ſont trouvés capables de génération.

Cette beauté qui eſt un don de Dieu a tant d'empire ſur noſtre ame, & ménage ſi fort nos paſſions qu'elle les fait agir, comme ſi elles luy appartenoient, & jamais *Urie* n'auroit eſté ſacrifié à la paſſion d'un Prince, ſi *Berſabée* n'avoit eſté belle.

A la vûë d'une belle femme tout s'émeut chez nous, & noſtre amour qui n'eſt autre choſe dans l'Ecriture que la Charité au raport de *St. Jerôme* & le deſir de la beauté, eſt ſouvent ſi exceſſif, que nous ne pouvons nous ménager là-deſſus, ſans avoir des forces ſurnaturelles. Un Caſuïſte ſeroit bien facheux, s'il vouloit nous perſuader que nos actions ſont criminelles, lorſque tranſportés de la beauté d'une femme nous la careſſons avec ardeur. Alors noſtre chaleur s'augmente dans noſtre corps & ſe fait reſſentir à noſtre cœur, nos parties naturelles ſe gonflent & s'agitent en dépit de nous, ſi bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous ſemblent durer que des momens en la compagnie d'une belle

belle femme, & alors nous ne nous appercevons presque pas que nous avons faim, & nous mépriſons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaiſir de l'amour. Nos careſſes reïterées ne nous ſemblent ny fades, ny ennuyeuſes: la beauté les fait renaître ſans peine & nous donne de nouveaux deſirs & de nouvelles forces pour la jouïſſance.

Je m'étonne que les plaiſirs du mariage ſoient preſentement en horreur, & qu'on nous defende d'en jouïr. Je ne ſay ſi cela eſt bien dans l'ordre que d'établir le mariage comme une choſe ſainte & venerable, & d'avoir de l'horreur pour ſes plaiſirs qui en ſont inſeparables. C'eſt avoir de l'appetit, & vouloir manger & boire, ſans s'apercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raiſon que d'honorer un ſacrement, & en même temps d'abhorrer ce qui en eſt le ſceau? Mais Dieu eſt admirable dans tout ce qu'il fait, il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & en meſme temps des plaiſirs exceſſifs pour l'action du mariage, & en meſme temps il nous défend d'en jouïr avec excés. Sans ce contrepoids nous ſerions malheureux, & nous nous jetterions du coſté des plaiſirs, qui nous expoſeroient ſans doute à toute ſorte de maux, & qui empêcheroient la génération qui eſt le veritable deſſein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos tranſports: bien loin de nous exciter

à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hazard nous sommes obligez de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abbattent au lieu de se roidir, & nous sentons dans nostre cœur je ne say quoy qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de necessité, il nous faut du temps pour nous y disposer, & encore aprés cela, nous ne nous trouvons presque jamais en estat de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarsis* se touche, & s'excite long-temps, sans cela il n'agiroit point; & ses parties n'obeïroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon. La Nature nous embrase le cœur pour nous joindre, & en mesme temps cette mesme Nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire icy la pensée de *St. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines: & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prestons à cette femme nous épuise tellement, que nous sommes ensuite accablés des mesmes incommoditez qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur en qui la haine a éteint la plus part de ses esprits est fort incommodé aprés en avoir communiqué à nos parties naturelles; & le cerveau où ces passions opposées se font la guerre s'affoiblit incessamment: quand il faut

faut envoyer ses esprits ailleurs, si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse, faite à une laide femme, cause plus de foiblesse & de defaillance que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent nostre cœur & qui en multiplient les esprits, mais la laideur a je ne say quoy qui le ferme & qui le glace.

S'il naist par hazard des enfants de ces conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes & stupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vray que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme, que quand l'on en caresse une belle : & que si j'ose décider en Theologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme que d'en caresser une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-cy dont on ne puisse se garentir, il y a des deffauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher : si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grace & les autres agréments qui nous éblouissent pour l'ordinaire, il faut croire avec *Saint Chrysostome* que s'excitant contre les loix de la Nature, le crime est beaucoup plus grand de ce costé-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je luy dirois qu'il n'épousast ny une belle, ny une laide femme. La premiére auroit

roit trop d'empire sur luy, & seroit plûtost commune que particuliere. L'autre lui causeroit cent repentirs; & peut-estre le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particuliere.

CHAPITRE XII.

Si ceux qui ne boivent que de l'Eau sont plus amoureux, & s'ils vivent plus long-temps que les autres.

NOus commençons à mourir dés que nous commençons à vivre. Et bien que les causes de la vie & de la mort semblent estre si opposées entre elles, elles sont pourtant trés étroitement unies en nous-mesmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle dont l'ame se sert comme d'un instrument, qui luy est absolument necessaire. La mort est la perte de cette mesme chaleur, qui, agissant continuellement sur nostre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soy-mesme.

La Nature qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait n'a jamais sû consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens. Sa nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, & la génération perpetuë leur espece.

D'un

D'un costé, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matiere qui les compose, la Nature a donné l'air, les alimens & la boisson, pour reparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spirituelles, l'autre rétablit les plus solides, & la derniere enfin repare les plus humides. D'un autre côté, cette mesme Nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espece. Elle a distingué leur sexe non seulement par leur complexion, mais par la situation, & par la difference de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la mesme façon les uns que les autres : la belette, la vipere & les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader ; mais par les parties que la Nature leur a données pour la génération. Les *Cavales* de Portugal engendrent de la mesme façon que les femmes, il faut estre fou pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rende fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardents desirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie, & pour ne parler icy que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'Air est si necessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles

qui s'évaporent inceſſamment ; qu'au même inſtant, que nous en manquons nous ceſſons de vivre ; & nous vivons meſme miſerablement s'il eſt impur & mêlé des vapeurs & des exhalaiſons qui nous ſont contraires. Il eſt encore auſſi ennemy de nous-meſmes, s'il n'eſt pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaiſes qualités & qui l'empeſchent de ſe corrompre. De là vient auſſi que preſque tous les ans l'on eſt affligé de peſte dans la ville de Genes, le vent du Septentrion ne pouvant y faire ſentir ſes qualités ſalutaires, à cauſe des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous eſt pas moins neceſſaire que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités exceſſives, ny une matiere trop étrangere pour nous nourrir ; mais un certain temperament & une certaine matiere qui le faſſe aiſément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours noſtre eſtomac ne ſauroit s'y cuire ſans qu'il y ait quelque liqueur pour le diſſoudre : & nous ne ſaurions vivre ſans qu'il ſe faſſe dans cette partie noble une eſpece d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puiſſions enſuite nous nourrir. Car comme dans une grande ſechereſſe les plantes meurent faute de pluye, ainſi nous ceſſerions bientoſt de vivre, ſi nous ne nous ſervions de quelque breuvage, qui favoriſant nos coctions reparaſt inceſſamment les parties humides, qui s'éva-

s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choſes ſont neceſſaires à la vie, plus a-t-on de plaiſir à les poſſeder; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus neceſſaire que la boiſſon, auſſi le contentement eſt exceſſif quand nous en aſſouviſſons noſtre ſoif. La faim n'eſt pas ſi violente que la ſoif, qui eſt un deſir de ſe rafraichir & de s'humecter, ce qui fait que les Beuveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'eſpece du breuvage & pour la maniere de s'en ſervir.

Mais parce qu'il y a de pluſieurs ſortes de breuvages dont les uns ſont plus ſains que les autres, celuy qui eſt le plus propre à étancher la ſoif eſt auſſi celuy que la Nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je ſay que l'art en a inventé de pluſieurs ſortes que l'on a faits par l'expreſſion de quelques fruits, ou par l'infuſion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques ſemences: ou enfin par le mélange de *ſucre*, de *miel*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre* & de quantité d'autres choſes, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau cruë, & pour ſe faire mourir, ce me ſemble, avec plus de volupté. C'eſt ainſi que l'on a fait le Vin, le *Cidre*, *la Biere*, *l'Hydromel*, *le Chocolate*, *le Tzibet*: en un mot toute ſorte de Boiſſons.

De toutes les Boissons nous ne nous servons guére icy que de vin & d'eau, car pour les autres liqueurs & principalement pour la Biere & pour le Cidre, l'on n'en use guére où le vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je diray que la Biére, outre qu'elle est un peu amere & desagréable à boire, elle embarasse fort les entrailles par l'épaisseur & la viscosité de sa matiere & souvent y fait naistre des vents & des tranchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en sont incommodez. Elle aporte mesme des douleurs de teste. Enfin, par son usage continuel elle donne quelquefois la naissance au *Scorbut* & à la Ladrerie blanche, ainsi que nous le fismes voir il y a quelques années dans un *Traité* de cette premiére maladie que nous fismes imprimer par le commandement de *Monseigneur Colbert de Terron.*

Le *Cidre* est accompagné d'une humidité superfluë qui ruïne le foye & qui y assemble avec le temps beaucoup de mauvaises humeurs. La Gale & la foiblesse des sens viennent souvent de son usage immoderé, & nous avons quelquefois observé que pour peu que l'on ait de disposition à la Ladrerie blanche, le *Cidre* suffisoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin que l'on peut nommer le sang de la terre est l'ennemy capital des enfans. La jeunesse en est corrompuë, parce qu'elle s'en sert souvent, comme d'un doux poison. Mais pour ne m'étendre pas d'avantage sur

ce

ce sujet, l'on me permettra de dire en général qu'il est contraire à toute sorte d'âge par l'excés de sa chaleur & de son humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excés, conduisent ceux qui en sont attaquez dans des suites funestes, & dans des convulsions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous tant que nous sommes les entrailles échauffées, la teste foible, le sang trop-chaud; & nous sommes sujets principalement en cette ville à des fluxions importunes. Ce siecle est rempli de bilieux & de mélancoliques par l'excés d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable, & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin, puisqu'il ne convient pas mesme aux personnes saines à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire appaise d'abord la fureur des fiévres. Elle tempére les entrailles qui en sont incommodées, & guérit presque elle seule les grands maux qui souvent ne peuvent estre combattus sans son secours.

L'eau est un élement le plus beau & le plus necessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle & temporelle, que nos plus sacrés mysteres ne sauroient être celebrez sans eau, & que nous ne saurions vivre sans en avoir. La Nature mesme, pour le repéter, l'a estimée si necessaire aux hom-

mes

mes qu'elle en a mis par tout où l'on se peut trouver, & je puis dire que ç'a esté l'eau plûtost que le feu, qui a esté la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide, claire, pure, legere & sans saveur, ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de temps & qui se refroidit de mesme. Enfin pour estre bonne, elle doit être sans odeur ; elle doit plaire à la langue & au palais, & être agréable à la vûë. Ce sont des marques assûrées qu'elle passera bientost par les urines, & qu'elle ne chargera pas l'estomac aprés l'avoir bûë. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au Soleil levant aura toutes ces bonnes qualités, mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Cesar Germanicus* aux côtes de *Frise*, où elle bût de l'eau d'une Fontaine minerale qui la rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de *Fontaine*, de *Puits*, de *Citerne*, ou de *Riviere* est trés excellente à boire pourvû qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la Fontaine soit fort nette, le *Puits* découvert, la *Citerne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la Riviere n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, repare l'humeur

meur radicale, & en empesche la dissipation, tempere la chaleur des hommes de quelque âge & de quelque region qu'ils puissent estre. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans nostre corps. Elle distribuë l'aliment qui nourrit nos parties. Elle appaise puissamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les Roys de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*. En effet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empesche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la teste. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquilité, & les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Aprés tout, si nous considerons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce, & les sens plus vifs: qu'elle repare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samson* n'eust jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eust été autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de teste, & fomente la chaleur des entrailles qui est souvent excessive: il broüille l'imagination, il efface la memoire & trouble la raison: il corrompt les humeurs & sou-

vent

vent il cause par son excés la sterilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchez.

Qu'on ne me dise donc pas que le vin reveille l'ame & qu'il excite l'esprit, car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps, quand on en use avec excés. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la verité, son fruit & plus coloré & plûtost mûr, mais qui tuë l'arbre bien-tost aprés.

Qu'on ne me dise pas encore, pour mépriser l'eau, qu'elle ne convient ny aux sains ny aux malades, & qu'*Hippocrate* & *Galien* se servoient de vin pour guérir la plusparт des maladies aiguës. Car si l'on examine de bien prés ce que ces deux Médecins en rapportent, l'on verra aussi-tost que la Boisson qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades estoit plûtost de l'eau que du vin, puis qu'ils ne mêloient cette liqueur parmy l'eau que pour en oster la crudité. Je pourrois rapporter icy pour faire valoir l'eau ce que ce dernier Médecin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vû personne attaqué de fievre ardente qu'il n'ayt gueri aprés lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne seroit pas encore assez pour l'éloge de l'eau que d'avoir rapporté ce que nous avons dit cy-dessus, si la semence dont nous sommes formez ne luy estoit semblable : si nous ne nagions parmy les eaux

eaux dans le ventre de nos meres : & si nôtre cœur mesmes n'en estoit incessamment arrosé.

La Nature qui est l'ouvriere de toutes choses nous veut sans doute marquer par là, que, comme l'eau est ce qui nous donne l'estre & nous le conserve ensuite dans les eaux de nos meres, elle doit aussi estre la principale chose qui nous fasse vivre, lors que nous en sommes sortis, puis qu'elle nous sert de principe pour perpétuer nostre espece.

Venus qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit preferer à toutes les liqueurs, puis qu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge les hommes ne beuvoient que de l'eau, & l'on sait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vû qui ont atteint les 8. & 900. ans. Et presentement mesme il y a plus des troisquarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmy lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entiers. Cette façon de vivre n'est point miserable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere, & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vêcu long-temps, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont esté agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'eau de vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons & les Algonquains ne vivent pas si long-temps qu'ils faisoient

ne vivent pas si long temps qu'ils faisoient auparavant. Ils sont mesmes sujets pendant le peu de temps qu'ils vivent à des maladies surprenantes qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoûtons encore à cela que la Nature a des appetits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie, & parce qu'il y a dans de certaines personnes une repugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vuë plus perçante, & l'esprit plus éclairé, ils aiment davantage les sciences & sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Il est vray que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes, mais en verité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes suit nôtre temperament, & l'experience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la Nature, & parce que la génération en est la plus belle & la plus considerable, aussi ne s'accomplit elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans

la production des animaux. Ce sont particuliérement ces deux principes que la Nature employe tous les jours pour engendrer toutes choses, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux est le plus necessaire, si je n'apprenois de quelque Philosophe & de l'experience meſme que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux. Car outre tout ce que nous avons dit cy-dessus, nous savons que les païs mediocrement froids sont beaucoup plus peuplés que ceux du Midy, & qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des rivieres que dans la plaine. On n'en sauroit donner de plus forte raison sinon que les païs du Septentrion & les bords des estangs, des rivieres ou de la mer étant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont aussi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle pas des poissons qui multiplient bien plus que les animaux terrestres ? Nous avons l'experience en France que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poissons qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens à l'amour que les autres. En effet, nous nous y sentons bien plus portés en Careſme qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des alimens composez de beaucoup d'eau.

Aprés tout, l'illustre Tiraqueau n'eust pas engendré 39. enfans legitimes, s'il n'eust

eſté

eſté un Beuveur d'eau ; & les Turcs n'auroient pas aujourd'huy pluſieurs femmes, ſi le vin ne leur eſtoit deffendu. Car puiſque l'eau eſt d'elle-meſme venteuſe, elle cauſe auſſi aux hommes qui en uſent pour boiſſon plus de chatoüillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin : & je ſuis aſſuré que pour la génération l'humidité & les vents ſont deux choſes qui ſont les plus neceſſaires.

Il eſt donc évident, aprés tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau ſont plus amoureux, & qu'ils vivent plus que les autres.

CHAPITRE XIII.

Si la Femme eſt plus conſtante en Amour que l'Homme.

LEs ſaiſons ont beaucoup d'empire ſur nos corps & ſur nos humeurs : Nous ne ſommes pas les meſmes en Eſté & en Hyver. La bile domine dans cette ſaiſon-là, & la pituite dans celle-ci. Ainſi l'approche ou l'éloignement du Soleil cauſe la varieté de nôtre temperament. L'Eſté nous échauffe le ſang, l'Automne le ſeche, l'Hyver le réfroidit, & le Printemps l'humecte & le rend fluide : ſi bien que la varieté des ſaiſons change nôtre temperament, parce qu'elle change les liqueurs de nôtre corps ; Et comme nos inclinations ſuivent nôtre temperament au rapport de *Galien*, ſi nôtre complexion eſt changée

gée par la varieté des saisons, selon que l'experience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons presentement tout autres que nous n'estions auparavant.

La varieté des Climats fait encore en nous la varieté de nos inclinations. Nous sommes à Arcangel d'une autre humeur pendant l'Hyver que nous le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivante pendant la mesme saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, & les autres choses changent si fort nôtre complexion, & elle est si differente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposez.

L'âge nous rend plus inconstants que tout ce que nous avons dit. Dans nôtre enfance nous voulions ce que nous abhorrons presentement dans un âge plus avancé; & nôtre vieillesse ne peut suporter le souvenir des foiblesses de nos premieres années: si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, & mesme tous les jours, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si nôtre ame est si chancelante, puis qu'elle se sert de nostre sang & de nôtre temperament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel, car lors que nous avons trouvé quelque chose d'assuré & de constant, bientost aprés nous nous en rebutons, & nôtre constance n'est pas de longue durée. Nous sommes de veritables Pyrrhoniens tous tant

que

que nous sommes, & nous flottons entre la verité & le mensonge.

Quand nous faisons reflexion sur nôtre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous sommes donc inconstants, puisque nous le connoissons. Que l'on regarde dans l'Antiquité, si l'on trouvera quelque homme constant, qui ayt dressé sa vie sur quelque chose de ferme & d'assuré. Si on le rencontre, qu'on l'examine, s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voye dans son particulier, pour savoir, s'il executera bien le modele de vie qu'il s'est prescrit; & aprés cela, je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes. On ne verra que saillies qui naissent d'un principe inconstant. L'imagination grossit les objets & nous les fait voir tout autres qu'ils ne sont. Ce n'est pas nôtre raison qui nous conduit, c'est la coûtume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appetit & les occasions que nous menagent. Nôtre volonté n'est point juste, nous voulons & nous ne voulons pas. Nous desirons presentement une femme & demain une amie. En verité, nôtre vie n'est qu'un mouvement inégal & irregulier. Nous nous troublons nous mesmes par l'instabilité de nôtre nature, & je puis dire hardiment que *l'homme est un animal le plus inconstant, & le plus contrefait qui soit au monde.* Le Magistrat dont la réputation est établie, & la vieillesse venerable, qui donne du re-

spect

ſpect à tout le monde par ſa gravité, ſe gouverne, comme on le croit, par une ſaine raiſon de juge, ſelon l'apparence des choſes, avec juſtice, ſans s'arreſter aux vaines circonſtances qui ſouvent les accompagnent, & qui ne frappent que les foibles eſprits. Il entre au Palais avec une gravité Catonique. Il ſe place ſur les fleurs de lis pour y rendre la juſtice. Mais ſi l'avocat ne luy plaiſt pas, qu'il ait une voix enroüée, ou une langue begue, qu'il ſoit laid de viſage, ou que par hazard, il laiſſe choir ſon bonnet; alors la gravité du Magiſtrat ſe perd, il en rit, il en badine. Il n'eſt plus ce qu'il eſtoit auparavant. Et cela ſeul ſuffit pour faire une injuſtice, & pour faire perdre le procés à l'avocat. Bon Dieu! quelle inconſtance il y a dans l'homme! Il a ſouvent des mouvemens de fievre que la ſanté ne ſauroit imiter.

Cette Demoiſelle, dont *Petrone* nous fait l'hiſtoire par la bouche de *Seneque*, pour en parler encore icy, qui eſtoit l'exemple de la chaſteté & de la conſtance de ſon voiſinage, & qui avoit reſolu de mourir dans le ſepulcre auprés du Corps de ſon deffunt mary ſe laiſſe lâchement perſuader à un ſoldat, qui luy en conte, & qui fait avec elle ce que la bien ſeance ne me permet pas de dire. Cette femme eſtoit depuis peu triſte juſques à la mort, & preſentement il n'y a point de joye à laquelle on puiſſe comparer la ſienne. Elle ſe ſent heureuſe, mais c'eſt d'un bonheur de phrenetique, qui a ſes fougues &

ſes

ſes ſaillies. En verité, l'homme eſt un Cameleon, qui change de couleur ſelon les differens lieux où il eſt. Il n'eſt pas beſoin d'en rapporter icy d'autres exemples pour le prouver, & ſi d'un nombre infiny nous en voulions choiſir quelqu'un, nous dirions que le *Pape Boniface* VIII changea ſouvent de façon d'agir pendant ſon Pontificat, & qu'il ne fut jamais le meſme : Que l'Empereur *Auguſte* quelque grand qu'il fuſt ternit ſa gloire par ſa grande inconſtance. Certes nous n'allons pas, on nous emporte tantoſt doucement, tantoſt avec violence. Cet homme qui étoit hier fort courageux, parce que la neceſſité, la colere & le vent luy échauffoient l'imagination, eſt aujourd'huy le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconſtance eſt cecy? Cette varieté a pourtant ſes cauſes, puiſqu'elle ſemble eſtre ſi naturelle à l'homme.

On ne ſe tromperoit peut-eſtre pas, ſi nous attribuions nôtre inconſtance à l'ordre que Dieu a donné à la Nature, qui ne ſe conſerve que par des changemens reciproques & ſucceſſifs. Les Aſtres ne demeurent jamais en repos. Les ſaiſons ſont oppoſées les unes aux autres ; les Elemens qui entrent dans la compoſition des mixtes ſe font inceſſamment la guerre, ſans ſe détruire : Toutes les generations du monde ne ſe font & ne ſe conſervent que par des changemens : l'homme meſme ne ſe forme dans les entrailles de ſa mere que par des matieres differentes

rentes & ne se conserve que par la diversi-té de ses mouvemens. Le Cœur où reside l'ame, comme dans son throne, est-il toûjours dans une mesme assiete? Le sang par lequel nous vivons est composé de parties si differentes que nous ne vivrions pas, si sa matiere estoit égale, & ses qualités semblables. Enfin, tout ce qui est au monde ne se fait & ne se conserve que par la varieté & l'inconstance. Ainsi l'instabilité de nostre temperament, faisant l'inconstance de nos inclinations, contribuë à la beauté du monde raisonnable, & à nous rendre variables & legers.

Or puisque nos actions dependent de nôtre temperament & que nostre temperament est si inconstant par le changement de nos humeurs, nous pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant & le plus inconstant de tous les animaux*, & que sa raison, bien loin de detruire sa foiblesse, sert souvent à luy augmenter son inconstance.

Aprés avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstants & en avoir découvert la cause, il me semble que je puis presentement examiner, lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, est en general le plus inconstant, & puis, descendant dans le particulier, voir lequel des deux est le plus leger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au Livre 2. ch. 3. art. 2. que les hommes en general estoient plus chauds que les

femmes, parce qu'ils estoient plûtost formez dans le sein de leurs meres, qu'ils s'agitoient plûtost dans leurs flancs, & qu'ils naissoient aussi plustost ; qu'estant nez ils agissoient avec plus de force & de fermete dans tout ce qu'ils entreprenoient, qu'ils avoient le pous plus plein & plus fort, & qu'enfin, comme les bestes mâles étoient les plus fermes & les moins moles, les hommes aussi estoient plus vigoureux & par consequent plus chauds ; & bien que nous ayons dit au mesme lieu qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fussent plus chaudes de temperament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils se trompoient lourdement, puisque les raisons que nous y avons alleguees ont fait connoistre que les femmes en general estoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arresterons donc point icy à ces difficultés qui sont decidées ailleurs d'une maniere claire & convaincante. Il suffit que nous disions seulement que les femmes en general estant froides & humides, si on les compare aux hommes, elles ont aussi l'imagination plus foible, la raison moins solide & la volonté plus legere, parce que la force de ces facultés ne dependant que de la chaleur des esprits & de la fermeté des parties, dont l'ame se sert pour les faire agir, & que les femmes n'ayant ny tant de chaleur d'esprits ny tant de fermeté de parties que les hommes, on peut

dire que les facultés de leur ame ſont plus foibles & plus languiſſantes.

Sur ce principe, les Juriſconſultes veulent que les femmes ayent des Curateurs, & qu'elles rendent compte de l'adminiſtration du bien de leurs enfans; parce que ſelon le ſentiment de *Ciceron*, elles ſont ſi foibles qu'elles ne ſont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles ſoient miſes à mort avant les hommes, pour decouvrir ce qu'ils ont deſſein de ſavoir dans des conſpirations notables, car comme les femmes, ajoûtent-ils, ſont plus foibles que les hommes, l'experience leur a montré qu'il en faloit uſer de la ſorte.

En effet, les femmes ne ſont pas plus conſtantes que les enfans, dont le temperament eſt preſque tout ſemblable, car elles ſont humides comme eux, & leur chaleur mediocre eſt ſi embaraſſée dans l'abondance de leur humidité qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foibleſſe & de leur inconſtance.

Salomon le plus ſage de tous les hommes qui connoiſſoit mieux les femmes que nous; les compare au vent, & dit fort à propos, que celuy qui a une femme dans ſa poſſeſſion & qui tâche de la retenir pour luy ſeul, reſſemble à celuy qui veut retenir le vent entre ſes bras. En verité, elle eſt bien legere par ſa nature & ſe laiſſe aller aiſément aux petites choſes par la foibleſſe de ſon jugement, elle s'arreſte

à la bagatelle, & passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces mediocres, ses actions languissantes, en un mot, elle est plus foible & plus inconstante que l'homme.

L'homme au contraire est plus grand, plus vigoureux, plus agissant: ses conceptions sont meilleures, & son raisonnement plus fort. Il est plus resolu & plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises, & plus hardy dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus seche & plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture veut qu'il ait la superiorité sur la femme, & qu'il soit le maistre & le Seigneur de la Famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourmens ne me fera pas icy changer de sentiment. Nous savons que la belle *Léene* ayma mieux se couper la langue & la cracher aux yeux du Bourreau que de rien reveler du meurtre du Tyran; & que la constante *Epicaris* se resolut plûtost à mourir que de rien avoüer dans la conspiration de *Neron*; mais, comme ces exemples sont fort rares, & que, pour faire une maxime generale, on doit en avoir plusieurs, je demeureray toûjours dans mon sentiment, & je diray que les femmes en general sont plus variables que les hommes. Mais peut-estre se trouvera-t-il des occasions, où elles le seront moins que nous,

nous, & c'eſt ce que nous voulons preſentement examiner.

L'amour eſt une paſſion ſi badine & ſi violente qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excés dans les petites que dans les grandes ames. J'avoüe que nous en ſommes tous touchez, mais, à dire le vray, les plus foibles du nombre deſquels ſont les femmes, en ſont plus embaraſſées que nous. Et, comme la perſeverance eſt une qualité inſeparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes ayment plus long-temps, & qu'ainſi elles ſont en amour plus conſtantes que nous. Car l'amour ceſſe, quand on n'ayme plus, & l'on doit toûjours aymer réellement pour dire que l'on ayme.

Si nous conſiderons ce qui ſe paſſe tous les jours parmy nous dans le monde, nous ſerons convaincus de cette verité. L'experience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, & les oblige en même temps à n'aymer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permiſes. La pudeur eſt encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir & qui ſouvent les rend conſtantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité; qui accompagne ordinairement le beau ſexe. Cette retenuë qui eſt naturelle aux femmes ne s'éloigne guere de la conſtance, & je pourrois dire qu'elle eſt ſa compagne inſeparable.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'ayment éperdûment ceux avec qui elles ont pris le dernier plaiſir. Elles ſont tellement

attachées à leur premier Amant, que, si par quelque grande consideration, elles sont obligées de s'allier à d'autres, elles conservent tousjours dans leur cœur je ne sai quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reste, nous savons qu'elles sont plus sedentaires & moins propres aux affaires que nous, & que la solitude & l'embaras de leur menage les éloigne des compagnies, si bien qu'elles n'ont pas si souvent que nous des occasions où elles puissent être infidelles.

Enfin, les Loix les retiennent en puniſſant severement celles qui ont esté trop legeres en les condamnant à estre rasées & à être mises dans une prison perpetuelle pour avoir esté trop inconstantes en amour.

Je ne m'arreste point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur temperament, car quoi que *Lepidas tante de Neron* sous le nom de *Quartille* dans *Petrone* ne se soit jamais connuë vierge; que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples* & quelques autres ayent fait gloire d'être careſſées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition generale ne soit veritable, savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur nôtre temperament, & les inclinations qui le suivent, nous serons convaincus par nous mesmes que l'amour ne nous assujetit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les fem-

femmes. La multiplicité des affaires nous embaraſſe, & pour nous delaſſer nous prenons le premier jouët & le premier divertiſſement que nous trouvons. Noſtre grande chaleur nous donne de la hardieſſe à faire de nouvelles conqueſtes. Nous en comptons hardiment aux premiéres que nous trouvons, & ſouvent nous nous ſatisfaiſons où les occaſions nous ſont favorables. Nôtre eſprit eſt trop libre, pour nous aſſujettir à une conſtance tyrannique, & les degouſts que l'amour nous fait naiſtre pour une perſonne, nous obligent ſouvent à changer de divertiſſement. Celle qui nous a plû pendant 8. jours, nous deplaiſt enſuite, & les petits chagrins que l'amour fait naiſtre dans les careſſes de cette femme ſont bien-toſt changez en de nouvelles eſperances pour une autre. Il nous fait accroire que les nouveaux contentemens ſont d'une autre nature que les paſſez, & ainſi il fomente nôtre inconſtance naturelle par cette nouvelle piperie & par ces vaines eſperances.

Au reſte, comme les plaiſirs & les épuiſemens ſont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos degouſts ſont plus inſupportables & mieux fondez, l'amour qui ne cherche qu'à nous ſurprendre, pour rendre ſon empire plus grand & plus peuplé nous perſuade adroitement par des ſentimens ſecrets que le changement nous ſera plus agreable & plus voluptueux que la conſtance, & alors

nous ſommes ſi ſimples, que, bien que nous ayons l'experience du contraire, nous nous laiſſons lâchement aller à ſes perſuaſions ſecretes & à ſes mouvemens cachez: témoin une infinité d'hommes qui ſeurent parfaitement aymer, & qui à l'imitation d'*Ovide* furent les plus inconſtans de tous. Certes, *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconſtance, quand il eſt queſtion d'aymer, puiſque le premier abandonna *Delie*, pour *Nemeſe*, & qu'il ſe degoûta de toutes deux, pour Careſſer *Néere*, & que l'autre ne ſe contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit ſpirituellement qu'elle cherchoit avec empreſſement les careſſes de pluſieurs hommes, parce qu'elle eſtoit raiſonnable, ne puis-je pas dire que la raiſon eſtant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent auſſi s'en ſervir aux meſmes conditions. Plus l'on eſt raiſonnable, plus l'on eſt expoſé aux ſoupleſſes de l'amour, & comme l'amour eſt quelque choſe de naturel, & qu'il obſede tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent ſe deffendre de ſes appas, & qu'ordinairement il trouble l'ame des uns & des autres. Mais, comme l'amour exceſſif eſt une maladie commune aux deux ſexes, ceux qui ont le plus de force d'ame reſiſtent plus courageuſement à ſa tyrannie, &, ſi quelquefois ils en ſont épris, ils changent ſouvent d'objets pour éviter les alarmes & les embaras qu'il donne toûjours,

au lieu

au lieu que les petits esprits n'ayant pas assez de force d'ame pour resister à ses mouvemens secrets, & d'ailleurs estant plus timides, ils se laissent lâchement emporter par la foiblesse de leur condition, & demeurent ainsi continuellement liés à la personne qu'ils ayment.

S'il est donc vray, comme l'experience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'assujettir long-temps à l'empire de l'amour, & qu'ils ne suivent qu'avec saillies ses inspirations secretes, on doit conclure, aprés ce que nous venons de dire qu'ils sont en amour beaucoup plus inconstantes que les femmes.

CHAPITRE XIV.

Si l'on peut aymer sans estre jaloux.

JE ne saurois me persuade que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmy les anciens Philosophes, fissent leur Sage exempt de toute sorte de passions. Ils savoient trés bien que la passion luy estoit si naturelle qu'il estoit impossible de detruire dans l'homme ce qui luy estoit si essentiel. Si nous avons quelque foy pour ce que nous dit le Philosophe *Seneque*, qui estoit le Maistre de cette secte, nous serons convaincus de cette verité. Il avouë franchement que le Sage ne peut s'empescher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi

que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leurs excés.

En effet, puisque nous sommes composez d'intelligence, d'ame, d'esprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs, que nostre intelligence a quelque rapport aux Anges, & que nostre ame venuë de nos parens participe de la nature de celle des bestes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'un & à l'autre. *Moïse* nous apprend que les Anges ont esté jaloux & orgueilleux tout ensemble, & nous voyons par experience que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions dereglées; témoin le bouc qui tua le pasteur *Cratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa Chevre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoy qu'en veüillent dire les Medecins, puisque depuis le commencement des siecles jusques à present, l'on n'en a trouvé aucun, qui en ait esté exempt. Nostre corps est composé de parties si differentes en temperament, & nous sommes exposez à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans nôtre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vray qu'il y en a de legeres & de fortes, & que de ces dernieres il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne peut rechapper à cause de la corruption d'une partie necessaire à la vie, ou de quelque autre cause violente. Ce sont ces

ces dernieres maladies que les Medecins disent être contre les loix de la Nature. Mais les hommes qui ont un bon temperament ne sont exposez qu'aux legeres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toûjours bien.

J'en dis de mesme des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout à fait le Sage ont avoüé facilement qu'il n'en avoit que des émotions legeres qui pouvoient être domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le Sage estoit exempt de passion. Mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y estoient sujets comme les bestes, & que la partie inferieure de leur ame estoit le lieu où elles residoient. De sorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là, qu'elles estoient sans remede, & d'autres, quoy que grandes, que l'on pouvoit guerir par des remedes efficaces & salutaires.

Puis donc que les Passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie qui en est une des plus violentes, & qui est comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais, & comme elle vient de l'amour, nous sommes obligez de croire que tous ceux qui ayment sont jaloux, c'est ce que nous avons dessein de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de depeindre icy l'amour. Nous en avons fait diverses peintu-

res dans tout ce livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature, & ses effets, il suffira seulement de parler ici de la Jalousie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs, que la Beauté avoit des charmes si puissans, principalement si elle se trouvoit dans un sexe different du nôtre, qu'elle nous entraînoit mesme contre nôtre volonté, & que, quelques efforts que nous pussions faire, il étoit presque impossible de nous en deffendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embrase d'abord nôtre cœur, qu'elle force nôtre volonté, & qu'elle fait obeïr nos parties amoureuses à ses invincibles appas. Alors elle cause en nous un ardent desir de posseder une belle personne; & c'est ce desir que nous nommons *Amour*, qui est sans doute la source de toutes les passions de nostre ame.

Quand on ayme bien, l'ame conserve des idées presentes de l'objet absent, & reçoit une extréme joye, quand on luy parle de ce qu'elle aime. Mais, parmy les verités que l'on en debite, souvent il s'y glisse des mensonges & des impostures; & les veritables rapports sont souvent mélez avec les faux. C'est ce qui méne l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en deffiance par des soupçons, des conjectures & des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour meriter les bonnes graces d'une personne, & en même tems on pense que cette personne peut estre inconstante, & qu'elle cesse d'aymer;

mer ; c'eſt ce qui arriva à *Poppée* qui s'examinoit aprés l'impuiſſance de *Neron*, comme *Petrone* l'obſerve. Alors par la foibleſſe de noſtre nature & par l'impoſture de l'amour ces conjectures ſe changent en preuves & ces doutes en convictions, quelque aſſurance que l'on ait de la perſonne aymée. En verité, nous ne ſaurions bien aymer ſans eſtre jaloux, car aprés eſtre arrivés à ce haut degré d'amour où nous ne pouvons demeurer par noſtre inconſtance naturelle, nous ſommes obligez de tomber dans la froideur ou dans la haine en paſſant toûjours par la jalouſie. Le Medecin *Celſe* * qui eſt un Maître dans la connoiſſance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui eſt plus gras qu'à l'ordinaire devoit craindre de tomber malade, parce que les choſes de ce monde étant toutes inconſtantes, il ne devoit pas demeurer long-temps dans cet embonpoint.

C'eſt parmy tous ces troubles que l'ame eſt en deſordre & comme en delire, & qu'aprés s'eſtre deffenduë des apparences, & avoir coupé pour ainſi dire, une tête à l'hydre, elle ſe laiſſe ſuborner aux foibleſſes de l'amour, qui luy fait ſouvent paroiſtre des chimeres pour des verités, & qui fait naître à l'hydre dix teſtes pour une qu'on luy a coupée.

Il n'eſt pas aiſé qu'une perſonne émeuë d'une paſſion violente, comme eſt la jalouſie.

* *Qui ſpecioſior ſe ipſo eſt debet habere ſuſpecta bona ſua.*

louſie, puiſſe juger juſte dans ſa propre cauſe, & qu'elle puiſſe voir la lumiere parmy tant de tenebres, dont l'amour luy offuſque la raiſon. *Moïſe* avoit trouvé un expedient ſur cela ſans que l'homme & la femme fuſſent eux-meſmes leur propre juge. Le grand Preſtre faiſoit boire aux femmes accuſées d'impudicité un grand verre d'eau trés-amere, qu'on appelloit *Eau de Jalouſie*. Il pretendoit par là guerir l'eſprit des maris jaloux en faiſant paroiſtre le crime par l'effet de cette *Eau de Probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle ou conſerver la ſanté de celle qui eſtoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'huy à faire de pareilles épreuves, & je ne ſay ſi nous pourrions croire qu'un larcin ſecret puſt eſtre decouvert par ces ſortes de moyens.

Cependant, l'ame agitée de diverſes paſſions cherche toute ſorte de moyens pour ſe dégager des doutes qu'elle s'eſt fait. Alors la curioſité l'anime à examiner toutes les circonſtances de l'affaire. Elle obſerve & épie exactement ce qu'elle ayme, de peur qu'elle ne le perde, mais cette recherche extravagante fait ſon mal pire qu'il n'eſtoit, & au lieu de le guerir, elle y apporte ſouvent la gangreine. C'eſt ce que nous ont voulu dire les Theologiens Payens, par la fable qu'ils nous ont debitée, ſavoir, que *Vulcain* ennuyé un jour des impudicitez de ſa femme, ſe reſolut, pour ſe venger d'elle, à faire éclater ſa ja-

alousie en presence de tous les Dieux qu'il croyoit luy être propices & favorables. Mais aprés avoir tendu des rets pour surprendre *Mars* & *Venus* ensemble, bien loin de guerir par là sa passion, il se l'accrut & fut estimé infame parmy les Dieux, pour avoir découvert un crime caché. Et de plus, les Dieux furent si scandalisez de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre, & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos Jaloux. La vengeance se mesle avec la jalousie : & pour avoir le plaisir de faire connoistre aux hommes la foiblesse de leur femme en decouvrant leur secret amoureux, ils s'attirent la risée de tout le monde & une tache perpetuelle pour leur reputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur & son plaisir, & qu'un autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte que nous appellons *Jalousie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut denier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange que les mesmes inclinations qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine ?

Cette Jalousie est si forte & si puissante dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, selon le rapport de *Tertul-*

tullien, qu'au moindre petit bruit que faisoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, ils apprehendoient qu'on n'enlevast leur femme d'auprés d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plustost emparée d'une ame foible, que la haine y trouve aussi-tost sa place, mais, comme l'amour n'en est pas entierement bany, il s'y passe d'étranges desordres par tant de passions si opposées les unes aux autres: Et, si l'ame n'en est point détruite, elle ne doit assurément sa vie qu'au nombre de ses ennemis: car d'un costé la haine glace le cœur, où l'ame fait sa principale demeure. Elle y éteint presque les esprits, & y suffoque la chaleur naturelle: d'un autre, l'amour le brusle, & en y dilatant ses petites cavités, il en augmente les esprits & la chaleur. Pauvre Cœur, que ce monstre de passion te fait souffrir! C'est de ces passions contraires que naissent la colere, les chagrins, la fraude, l'esperance, le desespoir, la joye, la tristesse, la fureur, la rage, & puis l'envie de se venger aux depens de sa vie & de sa reputation. Il y en a eu même, qui ont poussé leur jalousie jusques aprés leur mort, comme fit ce Roi de Maroc, qui, aprés avoir été deffait en guerre, ne voulut pas que personne jouïst de sa femme aprés sa mort; c'est pour cela qu'il la mit en croupe derriere luy sur son cheval, & que poussant vivement la cheval il se precipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le rapporte *Jean de Leon.*

Mais,

Mais, n'allons point chercher les histoires de l'Antiquité sur les effets de la jalousie, nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le Seigneur de Castelnovo âgé de 67, ans devint si eperdûment amoureux de sa bru *perrine* de *Harcoüette de St. Jean de Moriene*, que son mary & sa femme luy estant un grand obstacle pour l'execution de son pernicieux dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille de chambre de sa femme. Mais, comme l'amour & la jalousie sont exposez à mille accidens divers, le beau-pere trouva la mort, où il pensoit trouver des plaisirs, car sa belle-fille luy plongea le poignard dans le sein, comme il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde, tost ou tard la vengeance éclate, le scandale arrive, & par là on publie souvent un crime caché, dont le malheur s'estend quelquefois jusques aux successeurs. Si par hazard la personne jalouse vient à se reconnoistre, lors que la maladie est formée, & qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant pour toutes ses peines la douleur & le repentir qui sont les effects d'un amour déreglé & la fin de la jalousie. Car par tout où se trouve la jalousie, par tout se trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toûjours les malades & que la douleur ne touche jamais le morts : ainsy la jalousie n'abandonne jamais les amoureux

&

& ne se trouve jamais, où il n'y a que des froids & des indifferens.

Aprés avoir decouvert la naissance, la cause, la nature, & le progrés de la jalousie, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner presentement les differences & les effets.

L'experience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maistresse de nos passions, & qu'elle les modere avec tant de force, quand on s'est accoûtumé dés le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'estonner, s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impetüeux. *Joseph* eut en apparence de legitimes soupçons de la bien-heureuse *Marie*, mais il seut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excés de la jalousie. *Iules Cesar* avoit tant de force sur son ame, que, bien qu'il eust de veritables causes pour estre jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en userent *Auguste*, *Luculle*, *Antoine* & *Pompée*. Ces grands hommes qui avoient sujets d'estre jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plustost de ce qu'ils estoient vertueux, que l'on ne les blama de ce qu'ils estoient imprudens. Ils savoient bien qu'ils ne doivent pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, & que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusques aux enfans qui ne les en raillassent.

Les

Les femmes qui naturellement ſont plus jalouſes que les hommes, comme nous le prouverons enſuite, ont quelquefois la meſme force d'ame dans de ſemblables occaſions. *Sara* eut d'abord quelque legere jalouſie de ce que ſon mary *Abraham* careſſoit *Agar*, mais la raiſon vint auſſi-toſt au ſecours de ſa paſſion, & aprés l'avoir heureuſement combatuë, elle conſentit que ſon mary fiſt des enfans à ſa ſervante. C'eſt ainſi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfant de ſon mary *Dejotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, conſentit enfin qu'il en fiſt à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les reputeroit pour les ſiens propres.

Il n'en eſt pas de meſme des ames baſſes & rampantes : l'amour & la jalouſie s'y font reſſentir avec plus d'empire & y font paroiſtre avec plus d'éclat le nombre des paſſions qui les accompagnent. Quand l'amour eſt arrivé à ce haut point, où il ne peut plus croiſtre, ceux qui en ſont enyvrez, apprehendent tout, une œillade les incommode, une converſation les importune, une promenade les inquiete, une colation leur deplaiſt, & une lettre les chagrine. Ils reſſemblent à ceux qui ſont ſur un précipice à qui les yeux s'éblouïſſent, les pieds chancelent, le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoy qu'ils ſoient dans un lieu de ſeureté. Il n'y a que les ſages & les ſtupides qui ſoient exempts de l'excés de cette paſſion.

Les

Les autres qui tiennent le milieu, & qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits foibles ou mediocres. Ils ont un chancre caché dans le cœur, & comme parlent les Médecins un *Noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes, c'est á dire, que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits, que par des passions ennemies & par des reveries continuelles ; c'est de là que viennent les inquietudes, les extravagances & mesme la folie & la rage des jaloux qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison ; comme *Lepidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme & dans la femme, & si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on ayme est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme, &, bien que la femme soit naturellement timide, l'experience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que, s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrepide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus foible, & que par-là elle a plus de besoin du secours & de l'appuy de l'homme,

me, elle a auſſi plus de crainte de le perdre ; quand elle l'ayme beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle eſt plus conſtante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au chapître precedent, elle reçoit auſſi beaucoup plus d'impreſsion par les mouvemens de l'amour & de la jalouſie.

La laſciveté eſt encore une puiſſante cauſe de l'excés de cette paſſion, elle la preſſe plus que nous, & l'engage plus fortement à être plus jalouſe. En effet, elle s'imagine que ſon mary n'en aura pas aſſez pour elle, & dans cette penſée laſcive elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle deſire avec ardeur, & le bien qu'elle penſe lui appartenir.

Au reſte, elle ſe met plus ſouvent en colere & y demeure davantage, & alors la jalouſie devenant fureur, elle eſt capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de beſte farouche qui ſoit plus cruelle que la femme, lors qu'elle eſt troublée par la jalouſie, il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Medée* qui tüa ſes propres enfans pour ſe vanger de ſon mary: ny que celle de *Laodicée* femme d'*Antiocus* ſurnommé *Dieu*, laquelle, ſelon le rapport de St. *Jerôme ſur Daniel*, fit mourir *Berenice* avec ſon enfant parce qu'*Antiocus* en eſtoit le pere, & puis elle s'empoiſonna de deſeſpoir. C'eſt cette paſſion déreglée qui a fait dire fort à propos à l'Eccleſiaſte que *la femme jalouſe eſtoit la dou-*

douleur du cœur de son mary & les plaintes de sa famille.

Les hommes en usent à peu prés de la mesme façon, si ce n'est que la lasciveté n'a point tant de part dans leur jalousie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils apprehendent seulement qu'un autre ne raviſſe le bien qu'ils pensent n'appartenir qu'à eux seuls, & dans cette noire pensée ils se chargent d'une des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalousie qui fit perdre la vie à *Marianne*, parce que son mary *Herode* ne pouvoit souffrir que l'on aymast sa beauté. C'est aussi la mesme passion, qui obligea le mary de la belle Meusniere à donner du mal secret à sa femme, pour le communiquer ensuite à un Monarque des plus illustres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les belles lettres, & comme il ne pût, ou ne voulut pas se venger sur sa personne Royale, il se vengea sur le corps de sa femme qui ensuite infecta le Roy. Je ne saurois icy passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius*, qui, aprés avoir baisé amoureusement *Pontia Posthumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser aprés l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur, si bien qu'il arracha la vie à celle, qui entre ses bras la luy avoit si souvent redonnée.

En verité, les hommes ressemblent bien aux cerfs, qui estant naturellement fort crain-

craintifs ſont extrémement jaloux de leurs Biches, auſſi les Naturaliſtes ont-ils remarqué que le poil de leur teſte eſtoit garny de vers qui la leur rongeoient inceſſamment. *François Torre* en avoit un gros dans la teſte, ſelon que l'hiſtoire d'Italie nous le rapporte, lors qu'il ſe pendit à Modene, pendant que dans le dernier ſiecle *François Guichardin* en eſtoit Gouverneur, parce que la Courtiſane *La-Calore*, qu'il aymoit eperdûment toucha la main d'un gentil homme, qui joüoit aux Echecs avec luy.

Mais s'il y a de legeres maladies que nous domptons par nôtre ſage façon de vivre, il y en a une infinité d'autres qui ſont perilleuſes & meſme funeſtes, ou par nôtre faute, ou par leur propre nature, que nous ne pouvons combattre par nos remedes. Ainſy la raiſon guerit les legeres jalouſies, mais elle ne combat pas aiſement les fortes ny les deſeſperées. Je ne ſay ſi l'on euſt pû guerir la violente maladie *de Procris* que ſon mary *Cephale* tüa pour une beſte fauve, ny celle de *Thebé* & de *Luculla*. La premiere, au rapport de *Ciceron* tua *Pherée* ſon mary ſur un fort leger ſoupçon : & l'autre empoiſonna ſon mary l'Empereur *Antoninus Verus*, parce qu'il aymoit *Fabia*.

Il eſt donc vray que les grandes ames ſavent par la force de leur raiſon reſiſter à la jalouſie qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainſy, ſans

la

la laiſſer entrer dans le logis ; où ſans doute comme un ſoldat ennemy elle ruïneroit ſon hôte. En effet, un homme prudent ſelon la penſée d'*Ariſtote*, doit ſavoir l'honneur qu'il doit à ſes parens, à ſa femme, à ſes enfans & à luy-meſme, afin que le rendant à ceux qui le meritent, il ſoit eſtimé juſte & ſaint dans ſa famille. Il n'en eſt pas ainſi des petits eſprits & des mediocres, jamais la raiſon ne vient à leur ſecours. Ils ſe laiſſent entrainer à la violence d'une paſſion qui les agite, & n'ont pas aſſez de force pour reſiſter à ſes mouvemens exceſſifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'eſt jamais ſans jalouſie, & que l'on ne ſauroit aymer ſans être jaloux.

CHAPITRE XV.

Si la Femme timide ayme plus que la hardie & l'enjoüée.

NOus avons prouvé ailleurs que les femmes eſtoient d'un autre temperament que les hommes, & qu'eſtant plus froides, & plus humides, il eſtoit bien raiſonnable que la Nature les euſt créées de ce temperament, parce qu'elles avoient eſté faites d'une autre matiere que nous, & pour d'autres uſages. En effet, elles ont plus de part dans la generation & dans la perpetuité de nôtre eſpece que les hommes meſmes. C'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'elles ſont ordinairement plus ſanguines,

ou

ou plûtoſt qu'elles ne diſſipent pas tant de ſang que nous, & que d'ailleurs elles ſont plus ſujetes à des epanchemens periodiques, & à des regles de tous les mois qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge & la ſante le permettent.

Mais comme leur temperament eſt bien different du nôtre, il n'eſt pas moins diſſemblable parmy elles. Il y en a de ſanguines, de bilieuſes, de pituiteuſes & de melancoliques, ou pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de ſeches. Ces qualités ne ſont pas ordinairement ſeules, elles ſont accompagnées d'une autre qui ne leur eſt pas incompatible, ainſy les ſanguines ſont chaudes & humides; les bilieuſes, chaudes & ſeches; les pituiteuſes, froides & humides; & les melancoliques, froides & ſeches. Or de tous ces temperamens il n'y a que les ſanguines qui peuvent ſervir à mon ſujet: mais ce ſont ces temperamens ſanguins qui participent un peu de la bile ou de la melancolie, d'où naiſſent des humeurs & des inclinations fort differentes. Car la femme ſanguine. bilieuſe, c'eſt à dire, la chaude & humide qui aura un peu de bile meſlée parmy ſon ſang ſera gaye & badine: Et la ſanguine-melancolique, c'eſt à dire, la chaude & humide, où la melancolie aura un peu de part ſera timide, melancolique & ſerieuſe.

Le ſang qui eſt la liqueur dominante dans le temperament de ces deux femmes ſera plus ſubtil, plus émeu & plus fluide

dans la folatre, que dans la timide : ſes eſprits ſeront plus clairs, plus mobiles, & plus obeïſſants à l'ame, parce que la bile, qui ſelon le ſentiment des Medecins, eſt la partie la plus chaude, la plus ſeche, & la plus legere du ſang, y ſera meſlée d'une maniere à ne pas nuire à la ſanté: au lieu que le ſang de la melancolique ſera plus épais & plus terreſtre & moins propre à s'agiter ; ſes eſprits ſeront auſſi plus tenebreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame : parce que la mélancolie qui eſt une liqueur la plus épaiſſe du ſang fera une bonne partie de ſa maſſe.

Je ne pretends point parler icy de ces melancoliques malades qui ont l'imagination troublée, & qui ſont veritablement foles, ny de ces autres melancoliques froides & ſeches, qu'il faut inceſſamment pouſſer pour les faire agir, mais de ces melancoliques qui ont le ſang chaud & ſec, & qui ſelon l'aveu d'*Ariſtote*, & ſelon l'experience meſme, ſont des perſonnes ſages & ſpirituelles. Celles qui ont ce temperament ne ſont ny ſi triſtes ny ſi mornes, que le peuple ſe le perſuade : au contraire, elles ſont gaies & enjouées par le ſang qui domine dans leurs veines ; mais à la verité elles ne le ſont pas tant que les bilieuſes.

Je ne pretends pas auſſi parler ici de ces temperamens de femmes fort ſanguines qui n'ont que ſept ou huit jours de libre pendant un mois, & qui ſont ſujetes pendant

20. ou 22. jours à des écoulemens ennuyeux, comme estoit Mademoiselle du Lign.... qui de plus sentoit le bouc dés l'âge de douze ans : qui sont bonnes & pacifiques, & qui dans leur extreme vieillesse deviennent stupides & hebetées : Mais seulement de celles qui n'ont leurs regles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites & enjoüées, & qui dans un âge decrepit ont le sens aussi raffis, que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Aprés avoir fait toutes ces distinctions de temperamens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en general à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines-melancoliques. Les unes & les autres sont de toute sorte de taille : il y en a de grandes, de mediocres & de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une & l'autre ont de grosses veines aux bras & au mains, & du poil au chignon du cou & le long de l'épine du dos. L'amour les a remarquées toutes deux de sa marque, & leur a imprimé sur les jouës & sur les lévres le caractere de sa cruauté. Leurs pommettes de jouë sont rouges comme des roses, & leurs lévres comme du coral ; elles sont au toucher fermes & un peu seches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ny le coloris du teint plâtré & dégoûtant.

Il n'en eſt pas ainſi des autres marques particulieres qui diſtinguent les filles ſanguines-bilieuſes d'avec les ſanguines-melancoliques. Celles-là ont un ſang plus delié & plus fluide, au lieu que celles-cy en ont un plus groſſier & plus viſqueux. Dans celles-là la bile ſe fait connoître par ſes effets, c'eſt à dire, une portion du ſang la plus chaude & la plus ſeche, & dans celles-cy la melancolie, c'eſt à dire, une bile brûlée, & un ſang épais qui eſt beaucoup plus chaud & plus ſec que la bile dont ſouvent elle eſt faite. Celles-là ont un feu qui brûle, comme dans de la paille; & celles-cy en reſſentent un autre, qui eſt allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ny de lumiere que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'eſt donc du ſang que naiſſent les differences que nous obſervons dans ces deux ſortes de temperamens, & que nous decouvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles ayent toutes deux de l'embonpoint, cependant, la bilieuſe ayant un ſang plus delié, plus actif & plus petillant; & ſes actions eſtant plus badines, de plus, diſſipant plus de ſang que l'autre, elle doit auſſi eſtre plus maigre & ſes regles ne doivent couler que trois ou quatre jours de ſuite, & encore en fort petite quantité: au lieu que les regles de la melancolique coulent plus abondamment pendant ſept ou huit jours, & parce que

le

le sang de celle-cy est plus épais & moins actif ; que sa vie est plus sedentaire qui ne luy permet pas d'en faire une si grande dissipation, & d'ailleurs qu'elle dort davantage, ses action doivent aussy être plus lentes, & son embonpoint plus accomply.

Au reste, la bilieuse a ordinairement la teste petite & les cheveux blonds ou châteins ; mais la melancolique l'a un peu plus grosse & mieux faite, & son poil & ses cheveux sont noirs : Et comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à toucher dans les foiblesses de son sexe par la force de son temperament, les anciens Romains avoient accoûtumé de depeindre les Courtisanes avec des cheveux & des perruques blondes & les sages Matrones avec de noires : temoin *Petrone* qui dans son histoire satyrique donne des tresses blondes à *Lepida*, à *Agrippine* & à *Poppée*, les trois plus grandes Courtisanes de leur temps. De plus, la sanguine-bilieuse a une gorge mediocre & des tetons fermes qui ne se touchent point, & qui semblent être comme colez à sa poitrine : mais la sanguine-melancolique a une grosse gorge, & ses mammelles dures se touchent & se baisent l'une l'autre pour nous marquer ses inclinations secretes & amoureuses.

Si ces deux jeunes filles sont distinguées par des signes essentiels que l'on observe dans leur corps : elles ne sont pas diffe-

rentes par les diverſes paſſions qui occupent leur ame.

La fille ſanguine-bilieuſe eſt de ſon naturel agiſſante & legere, hardie & enjoüée, inquiete & inconſtante; Elle chante, elle danſe, elle folatre toûjours : jamais en repos, toûjours badine. L'amour paroit à decouvert dans ſes yeux & ſur ſon viſage, comme il eſt dans ſon cœur : enfin, c'eſt la ſincerité meſme & la candeur. Que ſi un homme luy plaiſt, d'abord elle s'engage à l'aimer. Alors ſon feu eſt violent, mais il ne dure pas. C'eſt un feu de paille, dont l'activité eſt bientoſt ralentie. Le premier venu la perſuade aiſément, & luy fait changer de deſſein, de ſorte qu'elle ſe fait autant d'Amants qu'il y a de perſonnes qui lui plaiſent. Son temperament eſt la cauſe de ſes inclinations. Les eſprits de ſon ſang, qui ſont les organes dont l'ame ſe ſert pour agir, ſont toûjours émeus avec violence au moindre objet qui ſe preſente. Ils ne trouvent point d'obſtacle dans ſa petite teſte qui les y arreſtent, & ils ne demeurent point où la raiſon reſide. C'eſt ce qui la fait reſoudre trop promptement & juger avec trop de precipitation. Elle ne regarde jamais l'avenir, elle n'enviſage que le preſent qui paſſant fort viſte n'eſt accompagné que de fort peu de circonſtances : Auſſi ſe repent-elle ſouvent de ſes deſſeins, & ſe trompe preſque toûjours dans le commerce de la vie.

Tou-

Toutes ces legeres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grace, & moins de contrainte que l'autre: & quoy qu'elle ſoit fort enjoüée & fort libre au dehors, elle eſt pourtant fort modeſte & fort retenuë au dedans. Ce n'eſt pas une gayeté de malade qui rit en mourant & qui eſt un ſigne des ordures qui l'ont excitée. Sa joye & ſon enjoûment marquent la tranquilité de ſon eſprit, le repos de ſon ame, la ſageſſe & la vertu qui ne ſe lient jamais qu'avec l'innocence & la ſimplicité, &, ſi elle eſt ſi facile à perſuader, elle eſt aſſeurément fort difficile à prendre.

J'avouë que c'eſt un des malheurs du ſiecle de n'oſer badiner ſans que l'on s'en plaigne, & ſans que l'on en mediſe, comme ſi l'eau dormante eſtoit meilleure à boire que celle qui court. En verité, ces aymables perſonnes meritent nos reſpects. La naïveté de leurs actions nous charme, & la ſincerité de leurs ſentimens nous enchante. Les eſprits du ſang de cette jeune fille toûjours émeuë enflamment ſon cœur par la viteſſe de leurs mouvemens: ils échauffent ſon cerveau par le paſſage, qu'ils y font avec precipitation: en un mot, ils mettent tout ſon ſang dans un mouvement précipité, ce qui eſt la cauſe de l'inconſtance & de l'enjoûment de la Belle.

C'eſt donc ſon temperament qui la rend legere, non vicieuſe, gaye, non évaporée,

simple, & non stupide. Si par hazard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plutoſt par conſideration & par obeïſſance que par ſa propre inclination : & comme elle entre dans un eſtat où le badinage en fait l'eſſence, jugez ſi l'amour qui n'eſt qu'un enfant & qui ſe plaiſt toûjours à badiner, n'augmentera pas ſon inclination enjoüée ? Elle folatrera meſme juſques entre les bras de ſon mary, quand elle ſe ſoûmettra aux ordres que la nature luy a impoſés pour luy rendre ce qu'elle luy doit. Son corps ne ſera pas plus en repos que ſon ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaiſirs exceſſifs du mariage ; ſes membres ne deviendront jamais immobiles ny froids ; parce que ſon cœur ne ſera point navré par l'excés des contentemens amoureux : ſi ſa voix eſt quelquefois chancelante, ſes ſoupirs ſuffoquans, ſa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en accuſer l'amour qui la bleſſe, mais qui ne la fait pas mourir. Sa legereté naturelle qui ne luy permet pas de s'ttacher fortement à ſon mary, lors qu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais la fille ſanguine-melancolique a bien d'autres inclinations que celle-là. Son ame eſt bien plus conſtante & moins legere. Quand elle badine, c'eſt avec plus de retenuë, quand elle chante ou danſe, c'eſt avec plus de modeſtie. Si l'amour

paroiſt

paroiſt dans ſes yeux & ſur ſon viſage, c'eſt d'une maniere forte & aſſurée, qui marque bien qu'il s'eſt emparé de ſon cœur, & qu'il y loge comme dans ſon throne. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager ſi toſt à la veuë d'une perſonne qui luy plaiſt. Elle y penſe long-temps avant que d'aymer. L'amour touche long-temps ſon cœur ſans l'échauffer, & quand il l'échauffe par ſon feu, qui a de legers commencemens, elle en reſſent inſenſiblement la chaleur qui croiſt toûjours. Et quand ce feu eſt une fois allumé, il eſt ardent & meſme violent; c'eſt un feu dans du bois verd & dans une matiere épaiſſe qui ne s'eteint pas ſi-toſt. Il n'y a ny perſuaſions, ny raiſons aſſez fortes qui puiſſent detourner cette fille d'aymer, quand elle eſt une fois attachée à un homme qu'elle eſtime. C'eſt un effet de ſa complexion qui la rend ſi conſtante dans ſes deſſeins & ſi reſoluë dans ſes entrepriſes.

Son ſang & ſes eſprits boüillants qui coulent lentement dans ſes veines font tant d'impreſſion ſur ſon cœur & ſur ſon cerveau que toutes les parties de ſon corps s'en reſſentent également. Le feu qui l'anime eſt dans une matiere ſi tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir conſumée. De là vient qu'elle conſulte avec raiſon, qu'elle raiſonne avec prudence, & qu'elle s'abandonne avec diſcretion. Elle ſe perd bien loin dans l'avenir, & y va chercher des plaiſirs pour

s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toûjours. Sa prudence la rend malheureuse. Elle est ingenieuse à se tourmenter. L'esperance la flate, & luy fait voir des voluptés excessives ; ainsi elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont veritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embaraſſent son ame amoureuse, & pour n'être point trompée, elle se feint des contentemens dans toute leur étenduë. Son imagination vive est échauffée par le desir extrême de la joüissance. Son esprit mesme que j'ay nommé ailleurs intelligence semble extrêmement emporté par les émotions de son ame qui est la partie spirituelle, la plus basse & la plus voisine des sens. Ses reveries en amour sont extravagantes ; elles vont jusques à l'extase, d'où elle ne sortira pas si tost, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le Demon se mêle quelquefois parmy les vapeurs de la terre qui forment l'Orage pour causer quelque part du desordre, s'il en faut croire nos Demonographes : ainsi l'amour se mesle quelquefois parmy les fumées noires d'une bile brulée pour leurrer le beau sexe sous l'esperance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille est si violent, qu'elle tomberoit sans doute dans quelque desordre odieux pour son

son sexe, si la timidité & la crainte n'estoient de puissans obstacles pour s'opposer aux effets de sa passion amoureuse. Sa timidité naturelle est mesme une marque de son esclavage amoureux & du trouble qu'elle sent au dedans. Et, si elle paroist retenuë, elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées sont celles qui sont les moins vertueuses, parce que le masque dont elles se couvrent empêche que l'on ne decouvre ce qu'elles sont veritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud & grossier, ses esprits brulants & agitez sont la source de toutes ses passions; Car son ame amoureuse, qui se sert de ces esprits enflammez pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son Cœur, qu'il en est luy-mesme fort émeu & fort échauffé, & puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités, ces mesmes esprits les rend encore plus chauds & plus penetrans, si bien qu'estant ensuite dardez avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du Cœur & par la vivacité de l'imagination qu'il se fait une multiplication & un concours d'esprits qui accablent, pour ainsi dire, le Cœur & le Cerveau de cette jeune personne. Il est vray que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce

qui les trouble sur les autres parties du corps: & principalement sur les parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire par la tenacité de la matiere, dont ils sont faits, & dont l'ame se sert pour executer ses passions.

Si par hazard on parle de mariage à cette fille, alors tout est en trouble chez elle, elle devient réveuse, morne, chagrine, & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces desordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur. Alors elle desire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte. Enfin, si l'amour l'emporte sur sa timidité, & qu'elle consente à se jetter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toûjours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'accuser son consentement par la force. Alors l'amour extréme luy ostera les forces & s'emparant entiérement de son cœur la laissera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'esprits qui n'auront esté précipitez que dans ses parties naturelles, pour obeïr aux ordres de la nature. Que si alors elle donne quelque marque de vie, ce n'est que par des soupirs & des sanglots entrecoupez, & son extase est si grande, qu'elle n'a pas mesme senty les commençemens des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang & ses esprits qui estant de differente nature font la varieté de

de la complexion de ces deux personnes. Car s'il est vray que les plus timides engendrent plus de sang & plus d'humeurs superfluës, parce qu'elles ayment plus l'oysiveté & le repos, il sera aussi vray de dire qu'elles font plus de semence, & que par consequent elles sont plus amoureuses: témoin les Lapines qui étant les plus timides des animaux, sont aussi les plus amoureuses & les plus fecondes: elles n'ont pas si tost mis bas qu'elles conçoivent une autre fois, ou qu'elles ont déja conçû. Cela est si assuré, qu'*Ovide* qui est le maistre en l'art d'aymer, a dit adieu à l'amour si l'on banniſſoit l'oysiveté, & que *Theophraſte* a definy l'amour par *une affection d'une ame pareſſeuſe*. C'est sans doute dans cette veuë que deux fameux Sculpteurs de l'Antiquité *Carracus* & *Phidias* firent *Venus* d'une même inclination par la posture qu'ils luy donnerent, car l'une la fit assise, & l'autre luy donna une tortuë sous les pieds.

Il n'en est pas de mesme des gaïes & des enjoüées, elles sont plus seches & n'engendrent pas tant d'excremens, elles n'ont pas le temps de demeurer en repos, ny de rever à l'amour, &, si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang, & de la multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis veritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjoüées.

CHA-

CHAPITRE XVI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une Femme qu'à se les conserver.

IL n'estoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignist les deux sexes par des commandemens severes à s'aymer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs en nous créant des desirs suffisans pour nous porter à aymer. Témoin *Adam* qui n'eut pas plûtost vû *Eve* qu'il en devint amoureux, & je pense que les caresses qu'il fit à sa femme furent les premieres occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent aussi-bien que dans la suite, puis qu'il ne s'éteignit qu'avec la vie. *Eve* de son costé n'en fut pas moins émeuë ; sa flamme s'augmenta par le feu de son mary, & l'amour qui n'estoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux comme il fait presentement avec nous.

Que si Dieu a fait des preceptes pour nous engager à aymer, il faut croire que ce n'a esté qu'à cause de la corruption de nostre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs: mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares & si peu humaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flam-

mes

mes innocentes par une injustice qui en fit faire une Loy.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'huy qui soyent si cruelles que de haïr plustost que d'aymer. La plus-part sont d'une autre humeur, & ils se trouvent si indispensablement obligez à aymer par une inclination secrete & naturelle, qu'ils cesseroient plustost d'estre qu'ils ne cesseroient d'aymer. La femme principalement est de cette complexion, elle ayme naturellement, elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour luy, parce qu'il est d'un autre sexe: aussy est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appellée un *Animal sociable.*

Comme elle est faite d'une matiere plus douce & plus polie que celle de l'homme, elle a aussy des parties plus molettes & plus tendres. Son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, & sa pitié s'étend souvent jusques à soulager nos langueurs, quand il y iroit mesme de la perte de sa reputation & de sa vie. Elle auroit de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds, sans le relever aussi-tost, pour l'embrasser ensuite avec des soupirs réiterez, ou des larmes abondantes, qui sont des marques evidentes de sa tendresse. Aussy nous avons remarqué ailleurs qu'elle aymoit avec plus de force & de constance que l'homme, & qu'il sembloit que la Nature luy eust fait un cœur propre à aymer, si bien que les Historiens ne nous ont jamais parlé

lé de femmes *Misanthropes*, comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs, l'envie dereglée qu'elles ont de se rendre immortelles par le moyen de la generation est encore une puissante cause, qui les oblige à aymer, & parce qu'elles ne sauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement une compagne avec qui elles puissent se lier étroitement, & par la jonction de leurs feux produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu, qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrester icy aux fables que l'Antiquité nous a debitées, lors qu'elle nous a fait connoître des exemples de productions extraordinaires, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables, sans le commerce d'un sexe different. Cela me paroist si impossible que j'ay dessein de faire un discours, lors que je traiteray des Incubes, pour desabuser ceux qui pensent qu'il y en a, qui peuvent engendrer sans le secours & sans le mélange d'un sexe different.

D'autre part, la femme estant naturellement fort humide, elle engendre aussy beaucoup de sang & de semence, dont souvent elle ne sauroit se debarasser toute seule. Elle se trouve quelquefois si chargée de cette derniere humeur, pour ne rien dire de la premiere, qu'au rapport de *Galien*, il a falu user d'artifice & de remedes

des à l'égard de quelques-unes, dont l'estat ne permettoit pas les caresses des hommes, pour les debarasser de cette matiere importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux, quand elle est retenuë ou corrompuë dans ses receptacles & dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se repandre dans la cavité du ventre. C'est elle qui trouble l'imagination, qui deprave la memoire, qui ruine la raison & qui contre les loix de la nature, arrestant le mouvement du sang, ou le faisant boüillonner, rend les femmes froides, stupides, & mesme extasiées, ou emportées, hardies & maniaques. Enfin, c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulsif, si bien que la nature qui par un instinct secret leur a montré un remede assuré pour leurs maux, leur inspire un desir ardent de se joindre amoureusement à un homme : & c'est cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aymer.

Au reste, la passion d'aymer ne seroit pas sans doute si violente, si la nature n'avoit étably dans les caresses des femmes avec les hommes des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptés par la sensibilité des parties nerveuses & naturelles de la femme, & si elle n'avoit continué ces mesmes plaisirs hors des embrassemens amoureux. Car quand il est question d'aymer, la femme a une imagination si vive

&

& si obeïssante aux ordres de l'amour, que souvent ses parties amoureuses sont échauffées, & plus irritées dans l'absence que dans la presence mesme d'un homme. Ainsy la volupté estant continuelle dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses veritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aymer.

Mais encore la femme qui est foible de son naturel, & qui selon le sentiment de *Platon* pourroit être mise au rang des animaux irraisonnables, n'envisage souvent que la volupté pour l'unique but de ses embrassemens amoureux. Son action estant d'elle-mesme une action animale ne fomente dans son esprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom, & comme le plaisir est opposé à la douleur que la Nature abhorre extrémement, la femme ne considere la volupté dans ses caresses amoureuses que comme l'unique remede à ses maux.

Enfin, elle a encore une raison aussy civile que naturelle qui l'oblige à aymer. La Nature l'a faite aussy foible que timide, c'est pour cela qu'elle est contrainte de chercher ailleurs que dans soy-mesme, de la force pour se deffendre contre ses ennemis & de l'appuy pour se soutenir dans les occasions. La soumission qu'elle fait paroître dans l'action amoureuse & la foiblesse de sa taille marquent assez qu'elle

a beſoin du ſecours & de l'appuy de l'homme : ajoûtez à cela qu'elle a un eſprit fort leger qui demande de la prudence pour être utile à quelque choſe. C'eſt une giroüette qui tourne au moindre vent & qui ſeroit ſans doute emportée par la tempeſte, ſi la verge qui la ſoutient ne la retenoit.

Que l'on ne me diſe pas qu'il y en a aujourd'huy d'aſſez fortes pour gouverner des Royaumes entiers que la Loy a fait tomber en quenoüille, & qu'autrefois les Amazones, qui entreprenoient des guerres ſanglantes & qui en remportoient d'heureuſes victoires, n'eſtoient ny foibles ny timides. Car l'experience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui ſont les ſeules Reynes d'un grand païs ne gouvernent ordinairement que par l'avis des Grands de la Nation; & quoy que M. *Petit* nous ayt dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ny à nôtre climat, ny à noſtre façon de faire, ny à nos temperamens, la force & la hardieſſe n'eſtant attachées naturellement qu'aux hommes de nos regions.

Il eſt donc vray que la femme eſt plus timide & plus foible que nous, & qu'elle a auſſy des inclinations plus fortes que nous à aymer ; & puiſqu'elle à pris naiſſance d'une de nos coſtes, comme nous le marque l'Ecriture, & que tout retourne, ſelon l'ordre de la Nature, dans le lieu d'où il eſt ſorty, il eſt bien raiſonnable que la femme ayme l'homme;

&

& qu'elle se joigne naturellement à luy, pour se remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne luy est pas difficile d'aymer une femme qui l'ayme : on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que luy marquer de la douceur pour l'obliger à aymer. Ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaisance la rend soûmise. Faire ce qu'elle veut c'est la gagner avec peu de peine. Mais l'assiduité que l'on a auprés d'elle la rend esclave, car comme elle est de la nature des enfans qui ayment toûjours à badiner, quand ils en trouvent l'occasion : ainsy, quand la femme manque de jouët pour s'ébattre, seuvent elle cesse d'aymer. Enfin, la pudeur luy estant quelque chose de naturel, elle desire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En verité, un homme timide ne s'accorde guere alors avec la timidité d'une femme, il faut qu'il attaque hardiment, & qu'elle se deffende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aymer reciproquement, puisque l'amour est l'arrhe de l'amour, & que dans le païs amoureux l'on ne change jamais de monnoye. Mais il est trés-difficile de se conserver l'estime, que l'on s'est acquise auprés d'une Belle. Car, si se conserver les bonnes graces dependoit de la nature qui agit toûjours regulierement, je croirois qu'il seroit aussy

aisé

iisé de se les conserver que de se les acque-
ir, mais comme il ne dépend que du ca-
price & de la legereté d'une femme de
nous continuer ses faveurs, il faut espe-
er de les perdre souvent, & mesme quel-
quefois dés le moment que nous les avons
cquises.

L'orgueil & la vanité des femmes sont la
eritable cause de cette perte. Elles s'ima-
inent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas.
l leur semble que leur regne est éternel,
& qu'elles seront toûjours belles, agreables
& maîtresses, comme elles estoient autre-
ois: Mais l'homme qui ayme naturellement
a liberté, a de la peine à se soûmettre long-
emps à une Belle, & comme cette soûmis-
on luy oste un peu de son droit, il s'écha-
e quelquefois: il se derobe, & ce qui pis
st, il se degoûte d'une même personne; ain-
il déplaist à la Belle qui le chasse comme un
erfide & un inconstant, & comme indigne
e son amour.

D'ailleurs, la femme qui ayme beaucoup
st fort impatiente; elle voudroit que sa
assion fust assouvie dés qu'elle la presse,
, si un homme épuisé, qui ne l'aura mi-
qu'en appetit, s'absente pour se réta-
lir de ses langueurs, tout est perdu. C'est
oppée qui s'allarme de l'absence de *Ne-*
n, ou *Agrippine* de celle de *Creperius Gal-*
s. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence,
trement il s'offense & il se plaint. Toû-
urs badiner & caresser c'est son affaire,

si

ſi l'on n'eſt pas aſſez prompt à luy accorder tout ce qu'elle demande, l'inquietude la prend & l'oblige ſouvent à rompre le reſpect qu'elle doit à ſon Amant, qui d'ailleurs laſſé du capriee & de l'impatience de cette femme laſcive, l'abandonne pour en chercher une autre, qui ayt de meilleures inclinations.

D'autre part, elle eſt fort amoureuſe de ſon naturel, ſa complexion la porte naturellement à aymer, & pendant que ſa pudeur couvre ſa paſſion, ſa paſſion excite ſes humeurs dans ſes parties naturelles, d'où ſouvent naiſſent des vapeurs malignes & deliées qui éguiſent ſon imagination, & qui la rendent plus amoureuſe qu'elle n'eſtoit auparavant. Dans cette fougue de paſſion elle n'eſt plus à elle-meſme : quoy qui en coûte elle veut être ſatisfaits. Et, ſi un homme veut alors ſe ſervir d'elle, comme de remede, ou qu'eſtant un peu indiſpoſé, ſoit par la maladie ou par l'âge, il ne puiſſe fournir aux plaiſirs de la Belle, tout eſt perdu. Point d'excuſe pour luy : on s'en laſſe, on s'en degoûte, & l'on cherche ailleurs un autre qui par la nouveauté s'aquittera mieux de ſon devoir, mais qui quittera enfin la partie par les epuiſemens exceſſifs qu'il ſouffrira avec cette femme amoureuſe.

La jalouſie ſuit de bien prés ſon infame volupté, elle penſe qu'on eſt toûjours

preſ

preſt à ſatisfaire ſa paſſion, & quand on ne l'eſt pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des debourſez, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir ſon Amant qu'elle ne murmure, qu'elle ne ſe plaigne, & qu'elle ne devienne triſte, morne, chagrine & inſuportable. Elle voudroit toûjours aſſujetir un homme auprés d'elle & le tenir toûjours en priſon. Mais, comme il ne peut long-temps ſouffrir ſes chaines & ſon eſclavage, il s'échape, il fuit, & cherche ailleurs de quoi ſe divertir. Alors la jalouſie augmente, ſouvent elle ſe change en rage, & en deſeſpoir, & alors on trouve la Belle plûtoſt diſpoſée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'eſt plus aymable, c'eſt un Demon viſible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur preſentement.

Enfin, ſon opiniâtreté eſt ſans exemple. On n'a qu'à lui marquer ſa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour par ſes enchantemens ordinaires cachoit tous les deffauts de cette femme, on ſe laiſſeroit ſurprendre à ſes artifices; mais, comme ſa paſſion eſt trop violente pour feindre, on deſille enfin les yeux, & l'on s'ennuye d'eſtre eſclave d'une Belle qui eſt ſi capricieuſe & ſi incommode : & quoy que l'on ayt pû faire pour conſerver ſes bonnes graces, elle eſt ſi bourruë & ſi inégale qu'il eſt impoſſible de vivre auprés d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque eſpece de vertu, elle eſt vicieuſe,

&

& les circonſtances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable. Enfin, quelque amoureux que ſoit un homme, il ne peut long temps ſe plaire auprés d'une femme, qui a de ſemblables defauts : & , comme la pluſpart des femmes approchent fort de la complexion de celle-cy, il me ſemble qu'il me ſera permis de conclure, qu'il eſt plus difficile de ſe conſerver les bonnes graces d'une femme que de ſe les acquerir.

CHAPITRE XVII.

Si la Belle plaiſt plus que la Complaiſante.

Souvent il faut un ſiecle entier pour faire naître une belle perſonne, parce que la nature a beſoin pour cela, de tant de parties proportionnés les unes aux autres, & de tant de conditions differentes du coſté de ceux qui l'engendrent, qu'il eſt bien difficile qu'elle y reüſſiſſe. Souvent l'ame des parens n'eſt pas toûjours dans des diſpoſitions convenables, & la matiere dont les hommes ſont faits n'eſt pas toûjours flexible pour luy obeïr : ſi bien que je ne m'étonne pas s'il y a ſi peu de belles perſonnes au monde.

La Beauté ne conſiſte pas ſeulement dans la juſte proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la ſanté, dans la jeuneſſe & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre

cela

cela quelques parties du corps vermeilles, comme du corail rouge. La bonne grace eſt encore tellement eſſentielle à la Beauté par la conduite du mouvement du corps, & principalement du viſage & des yeux, qui ſont les truchemens de l'ame, que ſouvent c'eſt cette ſeule bonne grace, qui, faiſant une grande partie de la Beauté, nous engage à aymer. Mais la Beauté n'eſt point parfaite, ſi l'ame n'a ſes agrémens, & ſi une belle perſonne n'eſt point la maîtreſſe de ſes paſſions.

Le Cardinal *Cajetan* & le Philoſophe *Socrate* les plus laids hommes du monde, ſeurent ſi bien embelir leur ame par la moderation de leurs paſſions, qu'ils ſe ſont fait aymer à ceux qui euſſent eu de l'averſion pour eux, s'ils ne les euſſent regardés que par les yeux du corps.

C'eſt cette Beauté parfaite du corps & de l'ame, qui, procedant de la Divinité, nous perſuade aiſément, ſans rien dire. Elle attire promptement nos yeux & en meſme temps par une tyrannie ſecrete elle ſe rend maîtreſſe de nôtre volonté. Elle eſt placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit au ch. onziéme de ce livre : Mais elle paroiſt principalement dans le viſage & dans les yeux, où l'ame ſe repreſente elle-meſme & où la Beauté a établi ſon thrône : auſſy les Peintres n'ont accoû-

tumé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abbregé de tout l'homme, & que c'est par là qu'en distinguant ses traits nous connoissons les differences des hommes.

Cette Beauté ne se conserve ny par des voluptés excessives ny par des contentemens réïteres : au contraire, elle en est ternie & souvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur & en detruit l'éclat, il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse longtemps conserver sa beauté : il en est de mesme d'une belle femme que le feu de la concupiscence desseche peu à peu, au lieu que la temperance la conserve long-temps dans un mesme état.

C'est cette Beauté qui a eu depuis le commencement du monde jusques à present tant de crédit dans le commerce des hommes. Elle nous entraîne en depit de nous, quelque forts & quelque constans que nous soyons, si bien que nous sommes aussi-tost vaincus par l'approche d'une belle personne que nous sommes forcez à aymer, si elle est de nôtre sexe, mais si elle est d'un sexe different au nôtre, la Nature par des flammes secretes qu'elle a excitées dans nôtre cœur nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portez à aymer la beauté, puisque selon le rapport des Poëtes, les Dieux

Dieux qui ne combattirent jamais entr'eux pour quoy que ce soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Helene*. Les Deesses ne furent pas plus d'accord qu'eux sur ce mesme sujet, & jamais elles ne se fussent cedé le droit qu'elles pretendoient avoir, si *Paris* n'eust decidé là dessus, & s'il n'eust prononcé en faveur de *Venus*, comme estant la plus belle & la plus agreable des trois Déesses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse & masquée, dont je pretends parler icy. L'artifice ne convient point à un beau visage, & si la Nature luy a donné quelques agrémens, le fard efface & ternit ce qu'il y a de plus beau & de plus pretieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau & le meilleur, les mouches à miel, qui nous donnent une si agreable liqueur, ne nous paroissent pas si belles que les Cantharides, qui par leur faux brillant cachent un venin mortel, qui nous ronge les entrailles, si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée & apparente que nous voulons aymer, c'est cette beauté simple & naturelle, qui de l'ame se communique au corps, & qui nous charme si fort, quand nous la regardons de fort prés.

Aprés avoir examiné la Beauté dans sa nature & dans ses effets, voyons maintenant ce que c'est que la Complaisance & puis nous nous determinerons à aymer une belle fem-

me ou une complaisante.

La Complaisance est tellement necessaire dans le commerce des hommes, que, si elle en estoit banie, toutes les conversations deviendroient des disputes & des querelles, & au lieu de la douceur & de la franchise, dont la Nature nous a fait present, nous n'aurions parmy nous que de la flaterie & des deguisemens. Sans l'art de plaire, tout seroit en confusion dans la societé des hommes. La Complaisance est *une charité civile*, qui louë, sans flater, qui corrige, sans offenser, qui guerit, sans blesser, & qui ôte l'amertume des remedes, sans en detruire la vertu. C'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorans, qui releve les scrupuleux, & qui fortifie les foibles. Le jugement & la discretion ne l'abandonnent jamais, elle est sage dans ses entrepriſes, aviſée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franche dans ses actions, égale dans ses pensées, enfin, c'est une vertu secrete qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aiman qui attire le fer quelque resistance qu'il fasse, je veux dire qu'elle menage comme elle veut les esprits les plus grossiers. Elle n'est ny aveugle ny muëtte, comme quelques-uns l'ont dit ; elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices, & une langue pour louër sans flaterie, & pour blamer sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui con-

convient bien aux deux sexes, mais principalement à celuy qui est le plus beau. Elle le rend amoureux, sans crime, liberal, sans prodigalité, & complaisant, sans dissimulation. Il n'y a que les grandes ames qui soient complaisantes de la sorte, & c'est cette Complaisance que j'ay dessein de mettre en paralelle avec la Beauté, pour savoir laquelle des deux nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche Complaisance, dont je veux m'entretenir presentement. Elle est un art qui trompe agreablement, qui charme & qui empoisonne en mesme temps tout le monde. C'est une agreable meurtriere dont les bleſſures nous plaisent & nous font mourir. Elle est le partage des petits esprits & du peuple, temoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'ayma que des Prophetes flateurs & complaisans; Mais aussi qui en fut trompé dans la suite. L'experience nous fait voir que les faux complaisans nous flattent pour nous detruire, & qu'ils ressemblent à ceux qui chatouïllent les pourceaux sur le dos, pour les jetter à terre, & pour les tuër ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qui blame avec les medisans, & qui pallie le vice avec les impies & les débauchez. Elle dit que la Temerité est un grand Courage, que l'Avarice est une Oeconomie,

que l'Effronterie eſt une bonne humeur, que l'Eloquence eſt un babil, que la Modeſtie eſt une ſtupidité & que la Franchiſe eſt une inſolence. Ce fut cette complaiſance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femme pour converſer avec elles, & qui obligea *Hercules* à laiſſer ſa maſſuë pour prendre une quenoüille à la perſuaſion d'*Omphale*. Ces foibleſſes furent ſans doute la cauſe qu'*Heliogabale* fit un Edit contre les lâches complaiſans, par lequel il ordonnoit qu'ils fuſſent attachez à une rouë qui auroit un de ſes rayons en l'eau, & qui tourneroit de la ſorte, pour nous montrer par là l'inconſtance & la moleſſe de leur vie.

Si *Agrippine* euſt eſté traitée de la ſorte pour l'infame complaiſance qu'elle eût pour *Baſſianus*, elle eût aſſurément ſouffert un ſuplice proportionné à ſon crime : l'eau où elle auroit été plongée auroit peut-être éteint le feu de la concupiſcence, qu'elle fit plûtôt aſſouvir qu'éteindre par les careſſes de ſon propre fils. En verité, cette ſale complaiſance eſt bien repreſentée par de foibles roſeaux qui plient à tout vent & qui croiſſent dans la bouë : car elle eſt la nourrice des vices, comme la concupiſcence eſt la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits eſprits qui ſe laiſſent corrompre par cette baſſe complaiſance. Les Sages ſe moquent de ſes ſoupleſſes, & mépriſent ſes fineſſes, ſes inégalités & ſes trahiſons. Ce fut

cette

cette funeſte complaiſance qui fit pécher nôtre premiere mere, & qui entraîna *Adam* dans les deſordres, dont nous ſentons aujourd'huy les effets.

Ce n'eſt donc point de cette ſotte complaiſance, dont je veux parler maintenant, ny de cette beauté rude & fade, que l'on trouve ordinairement parmy les femmes mal élevées, qui n'ont ny la bonne grace, ny les belles qualités de l'ame, qui font preſque l'eſſence de la beauté dont nous parlons.

Cela eſtant ainſi établi, il me ſemble qu'il eſt aiſé à cette heure de ſe determiner ſur la queſtion propoſée, ſavoir, ſi la Belle nous charme plus que la Complaiſante.

L'experience nous fait voir que la Beauté des femmes nous excité à les aymer: Mais ſi cette beauté eſt accomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualités de l'ame, dont nous avons parlé cy-deſſus, il n'y a ny charmes ny enchantemens qui ſoient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint, & leur beau viſage, avec les autres parties de leur corps proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence nôtre volonté: Mais ſi un je ne ſay quoy qui nous plaiſt, & qui accompagne leurs actions & le mouvement de leur corps, eſt inſeparable de leur beauté, & que d'ailleurs elles menagent avec empire

leurs passions, c'est à dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discretes, constantes, fideles, complaisantes : En un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors obligez à les aymer & par raison, & par une pente secrete que la Nature nous a communiquée. J'avouë qu'il n'y a point au monde de filtres plus violens ny d'enchantemens plus forts que cette Beauté parfaite. Temoin la belle *Thessalienne* qui passoit pour Sorciere dans la province où elle estoit, & qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'*Olympie*, bien qu'elle eust ensorcelé le Roy *Philippe* son mary. Cette Reine connut bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur, & sa complaisance estoient les seuls filtres, dont elle se servoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit usé, pour enchanter son mary. Quand mesme ces femmes n'auroient que des qualités mediocres, cela suffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aymer. Elles menageroient nos inclinations, feroient pancher nôtre volonté du costé qu'il leur plairroit, & par une tyrannie secrete & aymable, elles s'empareroient de nôtre cœur, & seduiroient nôtre raison, quelque resistance & quelques efforts que nous peussions faire. C'est une puissance naturelle, à laquelle nous ne pouvons resister ; nous en sommes mesme vaincus dans la fuite, & captivez dans l'absence. Mon Dieu ! Quelle force est celle-là

qui

qui nous entraîne si puissamment, & qui fait mesme agir nos parties amoureuses, sans que nous ayons le pouvoir de les arrester ? Je veux dire que nos parties naturelles quelque impuissantes à l'amour qu'elles puissent estre, obeïssent à cette Beauté, qui, nous frappant l'imagination, nous embrase le cœur, nous échauffe le sang, nous enflamme nos parties naturelles, & qui, par l'abondance des esprits qui y sont portez, les rend propres à la Generation. Si *Lucilie* eust eu ces charmes, elle n'eust pas donné à son mary *Lucrece* une boisson pour en estre aymée: Car au lieu de luy procurer de l'amour pour elle, *Lucrece* en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. *Cesonie* femme de l'Empereur *Caligula* manquoit aussi de cette Beauté enchantereſſe, puisqu'elle donna à son mary un breuvage, qui, au lieu de l'exciter à l'aymer, lui causa de la rage & de la fureur. Des boissons qui excitent à aymer troublent nostre temperament, & par là sont opposez aux principes de nostre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs: au lieu que les remedes dont nous parlons sont naturels; & ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La Complaisance n'agit pas comme la Beauté parfaite; ses charmes sont plus lents, & ses attraits ne nous emportent pas avec tant de viteſſe & de precipitation.

Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une mediocre beauté de corps, & d'un je ne say quoy qui est inseparable de ses mouvemens & qui fait agir les femmes d'une maniere qui nous plaist, cependant, cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la Beauté. Il faut du temps pour aymer une femme complaisante. On observe ses actions, on regarde ses mouvemens, on considere son humeur, & comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aymons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi de la beauté que nous avons decrite : d'abord elle s'empare de nôtre raison, elle fait ployer nôtre volonté & nous attire avec violence. Nôtre sang en est promptement émeu, nos esprits fortement agitez, nôtre imagination vivement frappée & nos parties nature les quelque foibles & quelque vieilles qu'elles soient en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en estat d'executer les ordres que la Nature leur a prescrits.

Mais, comme la Belle & la Complaisante ont chacune des qualités particulieres, qui charment : que la premiere nous ébloüit à sa premiere veüe, & que l'autre nous enchante aprés l'avoir examinée de prés, les sentimens se trouvent partagez sur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne se prennent que par les yeux du corps, seront

assu-

assurément pour la Belle, mais ceux qui sont pris par ceux de l'ame prefereront toûjours la Complaisante à la Belle ; car la beauté étant une qualité passagere, ne peut pas toûjours plaire, au lieu que la complaisance estant une qualité permanente, & s'augmentant toûjours à force de vieillir ; les personnes sages & posées auront sans doute plus d'estime pour la Complaisante que pour la Belle ; pourvû que celle-là ait quelque espece de beauté. Mais, si la Belle est accompagnée de la complaisance, comme nous en avons fait le portrait, qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive preferer à celle qui sera seulement Complaisante, & qui manquera de ce qui est ordinairement inseparable de la beauté ?

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui se laissent sottement persuader, ny de plus étourdis que ceux qui sont les severes & les scrupuleux.

PETRONE.

PARTIE III.

CHAPITRE I.

Les incommodités que causent les plaisirs du Mariage.

ON dit que les plus grands malheurs, qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excés de l'amour ou du vin. Et pour ne parler icy que du premier, on doit avouër qu'il a des emportemens que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette passion ne garde point de

de mesure, & quand elle en garde, elle cesse d'être appellée amour. Rien ne s'oppose à sa violence, tout luy obeït en nous mêmes & hors de nous mesmes, & elle trouve autant d'esclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'est point assez que de coucher une nuit ou deux avec une femme, & de jouïr plusieurs fois avec elle des plaisirs de l'amour, il faut encore que cela aille à plusieurs mois & à plusieurs années de suite, comme si cette passion ne s'assouvissoit jamais mieux par aucune autre chose que par elle mesme. Ce n'est pas dans cette rencontre qu'une action souvent réïterée nous déplaist, & que nostre delicatesse est blessée par le moindre objet dégoûtant, si cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adresse qu'il sait bien tost nous guerir de nos petits dégousts.

Epicure que l'on a voulu faire passer pour un voluptueux indiscret ne pouvoit caresser des femmes ny approuver les plaisirs de l'amour. Il soutenoit que leurs embrassements estoient les ennemis capitaux de nostre santé: que, quand nous les caressions, toutes nos parties principales en souffroient, & que nostre ame mesme en recevoit quelques atteintes. En effet, cette passion corrompt nostre esprit, abbat nôtre courage, & empêche l'elevation de nôtre ame, témoin *Salomon*, que l'Antiquité a surnommé le Sage, qui perdit l'esprit par l'excés des divertissemens avec les femmes, temoin encore les *Sardiens* qui ayant perdu leurs for-

forces avec les servantes des *Smirniens*, furent honteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souffre dans l'un & l'autre sexe, lors que l'on aime éperdûment, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abandonné à ses plaisirs, il a perdu son embonpoint & sa bonne mine, sa teste n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeux sont ternis & livides, & l'on ne s'apperçoit plus du feu qui y brilloit autrefois : il ne voit plus que de fort prés & encore faut il que l'industrie des hommes luy fortifie la veuë. Mais de l'humeur qu'il est, il aimeroit mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs, & j'attends à toute heure qu'il dise à ses yeux, ce que leur dit autrefois *Theotyme* au rapport de Saint *Jerôme*.

Les plaisirs de l'amour nous fascinent & nous aveuglent : ce qui a fait dire aux Poëtes que l'amour estoit sans yeux, car dans les contentemens qu'il nous cause, il se fait une telle dissipation d'esprits qu'il est impossible aprés cela qu'il en reste assez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'ame, se refroidit & se desseche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes. Il s'affoiblit encore, il s'épuise & se consume, si bien

que

que dans quelques hommes lascifs, au raport de *Galien*, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée qu'elle n'estoit pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il qu'estant ainsi dispose elle pût contribuer à la santé du corps & fournir de matiere pour faire toutes les belles fonctions de l'ame.

Enfin, par la disette des esprits les yeux sont tristes & enfoncez, les joües pendantes, les narines dessechées, le front aride & calleux, l'ouye dure, la bouche puante: en un mot, nous ne voyons que trop souvent les effets funestes que cause un amour dereglé.

Si la teste a ses langueurs, la poitrine n'en souffre pas moins: &, comme c'est icy que la chaleur naturelle & l'humide radical ont leur principal siege, c'est aussi dans ce lieu que nous nous appercevons plus qu'ailleurs des desordres que cause cette passion indiscrete. Les hommes deviennent phtisiques & dessechez par les trop frequentes caresses des femmes; & quelques femmes, si elles allaitent, aprés avoir fait plusieurs enfans, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans les uns & dans les autres un feu étranger qui consume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur, & la fievre lente qui les mine, donne des marques de la cause qui l'a produite. Ils ont une grande difficulté de respirer: la soif les travaille, ils ne savent ce que c'est que de dormir, ils toussent sans cesse,

mais

mais ils ne crachent rien ; & s'ils crachent quelque chose, c'est un peu de sang. Quelque malades qu'ils soient, ils ne sentent presque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort legerement. Ha ! que le mal que produit l'amour est trompeur, jusques au moment même où il est le plus redoutable !

Mais c'est dans les parties naturelles que l'amour fait ses plus funestes impressions. Les parties voisines même s'en ressentent plus que les autres, & sont ainsi punies d'avoir contribué de leur part à l'excés de nos plaisirs.

Les incommodités de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrester icy à les nommer les unes aprés les autres. Il suffit d'en avoir parlé ailleurs, & de dire presentement que la douleur & le repentir suivent toûjours les contentemens réiterez, que nous avons pris avec les femmes, & qu'à force d'aimer, nous avons appris à n'aimer plus, d'où vient que le tombeau de *Venus*, si nous en croyons quelques uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides qui s'oppose à la fecondité des hommes.

Si ce n'estoit encore qu'une douleur passagere, ou qu'un leger repentir, qui fussent les effets d'un amour deregle, peut-estre qu'on ne pourroit mepriser les attaques, mais outre la sterilité, la secheresse des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chû-

te

te du siege, on est encore maltraité de cette infame maladie, qui ne finit souvent ny par la salivation ny par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moële des os de ces fameux débauchez, que pour l'en arracher, il faudroit que l'amour, qui l'a fait naître, fût effectivement un Dieu, & qu'il fust faire des miracles.

L'estomac ne peut faire sa fonction, sa chaleur est dissipée par la perte des esprits, & par l'excés de la volupté. Il ne fait plus que des crudités au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de caterres, de fluxions, de gouttes & de douleurs nocturnes, que ressentent ceux qui pendant toute leur vie ont suivy avec trop de complaisance les inspirations de *Venus*. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps; & au lieu d'une humeur douce & gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvemens de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet, l'excés des plaisirs trouble nostre repos par des inquietudes continuelles, & altere nostre santé par des qualités contre nature. Plus le plaisir est grand, plus son excés est pernicieux, si bien qu'il faut le prendre avec mesure, pour n'en recevoir que de la satisfaction. La volupté est un poison qu'il faut corriger pour l'empescher d'être funeste; elle est comme l'antimoine ou l'argent-vif qu'il faut preparer, si nous voulons qu'il nous profite.

L'ex-

L'excés des viandes ſuffoque noſtre chaleur naturelle ; l'exercice violent affoiblit nos forces ; & les plaiſirs les plus innocens de l'amour deviennent des ſupplices, quand ils ſont immoderez.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland, & ne beuvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs ſuperfluës, & ne ſavoit ce que c'eſtoit que fievre & que fluxion. L'abſtinence ſeule le gueriſſoit des incommodités qui l'attaquoient quelquefois, mais depuis qu'il a traverſé les mers, pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Royaumes, pour trouver la Chine, qu'il ne s'eſt pas contenté des alimens communs que la Nature luy fourniſſoit en qualité de mere, qu'il a mis ſur ſa table des truffes, des champignons, des huitres & les autres choſes qui irritent plûtoſt l'appetit qu'elles ne ſervent à l'entretien de la vie : qu'il y a ſouffert des patés, des tartes, des ragouts, & des entremets, dont il a farcy ſon eſtomac, qu'il ne s'eſt pas contenté de vin naturel, qu'il y a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair ou plus ſuave ; que la glace l'a emporté ſur la fraicheur de nos caves : enfin, depuis qu'il eſt voluptueux, il eſt ſujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'eſtomac, & aux autres maladies que nous voyons luy arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne ſuivoit que les mouvemens de la Nature, qu'il ne careſſoit ſa femme qu'aprés avoir pluſieurs fois

reſ-

ressenty les éguillons de la concupiscence, & que sa raison estoit la maîtresse de sa passion, il estoit fort & robuste, & n'avoit jamais éprouvé les suites facheuses des maladies secretes & criminelles, mais, depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouvemens de la Nature, qu'il s'est excité luy-mesme par des remedes qui éguisent l'appetit sensuel ; en un mot, depuis qu'il est luxurieux, il est aussi attaqué de foiblesse de nerfs, de goute, de stupidité & d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais, si, aprés avoir trop souvent embrassé une femme, l'ame ne souffroit point dans ses principales facultés, & dans ses fonctions les plus necessaires à la vie, au moins pourroit on se consoler des maux que le corps endure : mais, à dire le vray, les langueurs de nostre ame sont encore bien plus considerables que celles de nostre corps. Si elle est malade, l'œconomie de nostre corps en est presque toute détruite ; nostre memoire se perd, nostre imagination s'égare, & nostre raison se diminuë. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occasions de la vie, où nous en avons tant de besoin, &, s'il nous reste encore un peu d'entendement, ce n'est que pour observer que nous le perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise Latine ait euës de ne permettre point à ses Prestres l'u-

sage

ſage des femmes ; & ſaint Paul, qui préfere par tout la continence au mariage, ſavoit bien quels malheurs cauſoit l'amour, qui dans ſon action, & dans ſes ſuites, ne pouvoit jamais être moderé. Car combien de paſſions entraîne-t-il aprés luy ? & pour ne parler icy que de la jalouſie qui en eſt une ſuitte aſſez commune, combien ne fait elle point ſouffrir ceux qui s'y abandonnent ? juſques-là qu'on en a vû qui en ſont morts, comme *Lepidus*.

La ſanté, la vertu, le merite & la reputation ſervent à ce vice de pretexte pour s'établir : & quand il s'eſt une fois emparé d'un cœur, il y change l'amour en rage, le reſpect en mepris, & la tranquilité en deffiance. C'eſt alors qu'un homme rend ſon remede plus dangereux que ſon mal, & qu'au lieu de ſe guerir par le ſilence, comme firent autrefois *Pompée* & *Caton*, les deux plus fameux cocus de leur ſiecle, il le met au jour & meſme fait connoître à la Poſterité ſes infortunes domeſtiques.

Que les bêtes ſont heureuſes dans leurs paſſions ! Elles vivent ſans ſoucy & ſans alarmes. Elles ne forment jamais de deſirs & ne ſachent jamais de triſteſſe. Elles ont les plaiſirs que l'amour leur ſuggere, ſans en reſſentir les maux. L'interêt, l'ambition, la vanité & les autres paſſions de l'ame ne les occupent jamais. Cependant, nous avons la raiſon dont nous n'avons guere l'uſage. Elle n'eſt pas un ſi grand avantage pour nous que les Philoſophes le publient. C'eſt un foible

reme-

remede contre la violence de nos passions, & principalement contre celle de l'amour. Un peu de vin la trouble, un peu de complaisance la seduit. Quand nous l'appellons à nôtre aide, lors que l'amour nous suffoque, au lieu de nous soulager, elle aide à nous dechirer le cœur. En verité, c'est une chimere inventée à plaisir pour nous faire souffrir davantage & ceux qui en ont le plus sont ceux qui sont le plus fortement mal-traitez. Ne vaudroit il pas mieux vivre comme les bêtes dans une indolence & dans une oisiveté innocente, que d'avoir de l'esprit & de la raison, pour nous faire souffrir? C'est ce que me disoit l'autre jour un ami sur la matiere que je traite.

Je puis donc dire sans exaggeration, que l'amour dereglé est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entierement incurables : & l'épuisement qui en est la cause fait la difficulté de leur guérison. Il apporte avec précipitation la vieillesse, & nous fait tomber sans qu'on s'en apperçoive dans les infirmités de cet âge-là. Car par la froideur & la sechereſſe excessive qu'il nous cause, qui sont des qualités opposées aux principes de la vie, il nous avance la mort à laquelle nous ne nous attendions pas si tost.

Il s'en est mesme vû qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la destinée de nourir par l'excés de l'amour, dont il avoit fait si souvent l'Eloge: & *Tertullien* nous fait re-

remarquer que le Philosophe *Speucippus* n'eut pas le temps, avant que de mourir, de s'attrister ny de se repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eut pris ses divertissemens avec une femme : & de nos jours, le *Cardinal de Sainte Sicile* mourut à Rome pour avoir trop aimé. Si bien que les choses extrêmes sont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend sourds, trop de lumiere nous aveugle, trop de distance, ou de proximité nous empêche de voir, trop de plaisir nous incommode. Les qualités excessives nous font mal: Nous ne les sentons plus, nous les supportons.

C'est cette *Venus* du soir qui est l'avantcouriere de la nuit & des malheurs de nostre vie. Si elle peut se vanter avec raison de nous avoir fait naître, nous pouvons justement nous plaindre de ce qu'elle peut nous causer la mort. Aussi s'est-il trouvé des peuples qui luy ont fait batir des temples & qui ont eu pour elle de la veneration sous le titre de ces deux proprietez.

L'amour ne demande que des gens robustes pour ses actions. Ceux qui sont naturellement foibles aussi bien que les convalescens ne sont point en estat d'obeïr à ses ordres. Ils ont trop besoin pour eux mesmes de chaleur naturelle sans la dissiper avec les femmes, comme fit autrefois celuy dont parle *Galien*, qui n'estant pas encore tout à fait guery d'une violente maladie mourut la mesme nuit qu'il se fut diverty avec sa femme ; & *Alexandre Benoist*

noist nous fait auſſi remarquer que le Senateur *Viturio* eſtant decrepit n'eut pas eſté pluſtoſt tranſporté par les plaiſirs de l'amour qu'il en perdit la vie peu de temps aprés. Sur cela *Jean Dorat*, qui épouſa dans ſa vieilleſſe une fille de vingt-deux ans, diſoit fort agreablement qu'il aimoit mieux mourir par une épée bien nette & bien polie que par un vieux fer roüillé.

De tous les animaux il n'y en a point qui dans les plaiſirs amoureux s'épuiſe plus que l'homme : un ſeul épanchement luy cauſera plus de foibleſſe, ſi nous en voulons croire *Avicenne*, & l'experience même, que quarante fois autant de ſang qu'on luy pourroit tirer. C'eſt ſans doute pour cela que *Democrite* blâmoit ſi fort les divertiſſemens pris avec les femmes, & que, voulant ſe conſerver les forces que la Nature luy avoit données, il temoignoit qu'il n'eſtoit pas d'humeur à les perdre dans leurs careſſes. Les *Athletes* auſſi ne ſe marioient jamais pour eſtre plus forts & plus vaillans dans les jeux Olympiques.

En effet, s'abſtenir en quelque façon des femmes eſt l'une des trois choſes qui peuvent le plus contribuer à noſtre force & au bonheur de noſtre vie : car ſi nous nous levons de table avec appetit, que nous ne mépriſions point le travail, & que nous n'épanchions point noſtre ſemence, je ſuis fort perſuadé que noſtre ſanté ſera parfaite,

te, & exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embraſſemens d'une femme ne ſont pas pour cela criminels ny dangereux, & l'action n'en eſt pas impudique, ſi nous en croyons *St. Jerôme* & *St. Auguſtin* : il n'y a que les excés que nous y faiſons ſouvent qui peuvent eſtre deffendus, & produire toutes les incommoditez dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'aportent les plaiſirs du Mariage.

SI la modération doit être gardée en quelque choſe, ce doit être ſans doute dans les embraſſemens des femmes. Cette vertu eſt neceſſaire à conſerver noſtre ſanté ou à la retablir, quand nous l'avons perduë : que ſi nous nous en éloignons tant ſoit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au chapitre précedent.

Que s'il n'y avoit point d'excés dans la paſſion de l'amour, & que l'on n'en fuſt point incommodé, on n'eſpereroit point de remede. Ainſi il eſt non ſeulement juſte, mais utile pour nous de decouvrir noſtre foibleſſe & noſtre corruption, pour en chercher le remede, & il eſt également injuſte, qu'aprés l'avoir trouvé nous ne voulions pas nous en ſervir. Et c'eſt peut-

eſtre

estre pour cela que presentement * selon le temoignage de *Leonard Coquée*, aussi-bien que du temps de *St. Augustin* * comme il le raporte luy-mesme, on permettoit à Rome les caresses des Courtisanes, d'où procedent & nos maladies & nos remedes.

Quoy que l'amour soit la plus puissante de toutes les passions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive sous son empire, & qui ne soit assujetty à ses loix, je suis pourtant persuadé que nous pouvons en quelque façon resister à sa violence, & nous empêcher d'executer si précisement ses ordres. *Zenon* en peut servir de preuve, luy qui pendant sa vie ne baisa de femme qu'une seule fois, & qui y fut encore obligé par civilité.

En effet, nostre santé seroit plus parfaite si nous usions sagement des plaisirs de l'amour. Nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaisir pour devenir peres, que nous n'avons pas, quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences & les chagrins qui troublent nostre repos ne seroient pas si frequens, nous vivrions sans inquietude, & la douleur ne prendroit pas si souvent la pla-

* *Ecclesia & Principes Christiani meretrices permittunt, ut gravioribus malis occurrant, Coqueus comm.* in Augustin.

* *Latebræ requiruntur in usu scortorum, quo terrena Civitas licitam fecit turpitudinem.* Lib. 14. cap. 18. de Civ. Dei.

ce de la tranquilité. Nous nous divertirions sans peine de quelque tempara-ment que nous fussions. Nous ne ressentirions ny langueurs ny lassitudes, aprés avoir caressé une femme, & nostre santé seroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, aprés nous estre dechargez de ce que nous avions de superflu. La chaleur naturelle n'est jamais plus rubuste que, quand il n'y a plus d'impuretez, qui embaraſſent ses actions & qui en empêchent les effets.

Une mesme chose peut estre utile & préjudiciable, selon l'usage que l'on en fait: l'abstinence guerit souvent les incommoditez de *Charlemagne*, & ce fut presque elle seule qui pendant sa vie fut le remede pour toutes ses maladies; & la mesme abstinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide, qui soulagea *Auguste*, tua *Marceline* peu de temps aprés; & l'amour qui cause tant de desordres quand nous en abusons, nous procure beaucoup de bien, quand la raison ou la neceſſité nous fait suivre ses mouvemens.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchisse davantage les bilieux que les careſſes des femmes, &, si dans l'action ils se sentent un peu échauffez, cette chaleur n'est que paſſagere & ne dure pas plus que les divertiſſemens, qu'ils y prennent. Toute sorte de temperament y trouve du secours, & cette action échauffe auſſi doucement les pituiteux qu'elle excite les sanguins. Les Mélancoliques en sont réjouis, & ils se défont par ce moyen de

leur

leur triſteſſe & de leur timidité. Leur appetit perdu & leur eſtomac débauché en ſont retablis. C'eſt ce qui donna le nom d'*Antievro* à la Courtiſane *Hoéa* parce qu'elle diſtribuoit un remede aſſuré contre l'humeur noire. En effet, les plaiſirs que nous prenons avec les femmes gueriſſent noſtre melancolie & font plus d'effet ſur nous que tous les Ellebores des Medecins. La penſée même de l'amour nous rejouït & nous fortifie, elle augmente noſtre chaleur, & diſſipe noſtre bile noire & épaiſſe.

Cet homme, dont *Galien* nous fait l'hiſtoire, qui avoit eſté ſi touché de la mort de ſa femme qu'il reſolut de n'en avoir jamais, ſe trouvant quelque temps aprés fort incommodée par des indigeſtions d'eſtomac & par une triſteſſe dont il ne connoiſſoit pas la cauſe, fut enfin obligé de rompre ſon vœu & de ſe joindre amoureuſement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra auſſi-toſt la ſanté.

Quoy que la copulation conjugale ait eſté nommée par quelques-uns une *legere Epilepſie*, elle ne laiſſe pas pourtant de guerir cette grande maladie, & beaucoup d'autres qui ceſſent ſouvent aux premiers plaiſirs que nous prenons avec les femmes, & au premier ſang que les filles repandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus feroces par l'approche d'une de leurs femelles. Le Tigre n'eſt plus Tigre auprés de la ſienne. Un homme quelque emporté qu'il ſoit de-

vient modeſte & traitable auprés d'une femme, & il ſe trouve ſouvent des Vierges ou des Veuves furieuſes qui ne s'appaiſent que par les embraſſemens des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funeſtes, qui nous cauſent ſouvent dans la gorge ou dans la poitrine, des maladies incurables, ne ſont ordinairement prevenues que par les plaiſirs moderez que nous prenons avec les femmes. Cette peſanteur de corps inſupportable & ces laſſitudes que nous reſſentons dans l'oyſiveté, & aprés la bonne chere ne ſont guéries que par ce remede. Les Athletes avoient autrefois trouvé cet expedient pour ſe delaſſer de leur lute, & ils ſe ſentoient allegez & plus forts, dés qu'ils s'étoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les ſonges qui nous font de la peine, nous dormons enſuite avec tranquilité, & ſi l'amour dereglé nous cauſe l'aveuglement, en diſſipant nos eſprits, l'amour moderé rend nos yeux plus clairs en vuidant les humidités qui nous troublent la veuë.

La voix de chancelante & d'entrecoupée qu'elle eſtoit auparavant devient plus forte & plus ferme, la chaleur du cœur s'augmente, ſans nous incommoder, & la force des entrailles ſe fait connoiſtre par la vigueur de leurs actions. L'eſtomac n'engendre plus de vents & ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux, & les reins qui ſe trouvoient appeſantis par la

semence qui les accabloit, se sentent en mesme temps soulagez par la décharge de cette matiere.

C'est enfin le souverain remede des pâles couleurs, & une fille qui fait peur à tout le monde par sa jauniſſe, reprendra peu de temps aprés son mariage, ce teint de lis & de roſes qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Aprés les premiers combats amoureux, elle sentira sortir du sang d'elle-mesme, comme une marque de sa victoire de l'amour. La paix & l'abondance viendront bientoſt aprés, la bonne complexion & la fécondité combleront de joyë cette perſonne, qui avoit preſque perdu l'eſperance de les voir jamais.

Cette jeune veuve qui tomboit ſi ſouvent dans des ſuffocations, qui la menaçoient d'une mort ſubite, n'eſt plus ſujette à ces maux, depuis qu'elle s'eſt remariée. Enfin, cette *Venus* matiniere ne nous préſage que la beauté du jour & les plaiſirs de la vie. C'eſt elle qui eſtant reglée nous fait devenir peres de pluſieurs enfans, & nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme à qui le viſage eſt devenu paſle, les yeux meurtris & enfoncez, les levres blémes, la voix chancelante, la reſpiration entrecoupée de ſoupirs & interrompuë de ſanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excés de ſa paſſion amoureuſe, n'a pas pluſtoſt obtenu la poſſeſſion de ce qu'il aime qu'on luy

voit reprendre peu à peu ſes forces : ſon embonpoint revient ; ſa ſanté eſt enſuite ferme & aſſurée. Jamais *Antiocus* n'euſt recouvré la ſienne, ſi *Seleucus* ne l'euſt fait joüir de *Stratonice* ; & jamais *Juſte* femme du conſul *Boëce* ne fuſt revenuë de ſa langueur ſans la pitié qu'en eut le comedien *Pylade*.

Je ne voudrois pas imiter icy le Medecin *Apollonides*, qui ſe trompa ſi lourdement dans la connoiſſance de la maladie d'*Amitis* femme de *Megabizius* & fille de *Xerxes*, car ce Medecin penſant que la fievre étique de cette femme étoit du nombre de celles qui ſe gueriſſent par l'amour, il luy conſeilla les embraſſements d'un homme : Mais comme quelque temps aprés *Amitis* ne ſe ſentit point ſoulagée par cette ſorte de remede, outrée de douleur contre le Medecin, elle s'en plagnit à ſa mere, qui le dit enſuite à *Xerxes*. Le Roy en fut ſi fort touché qu'il condamna le Medecin à être enterré tout vif juſques au cou, ce qui fut executé à l'heure même.

La goute qui ſelon les Medecins eſt ſouvent engendrée par les careſſes des femmes en eſt quelquefois guerie : & il s'eſt vû des gouteux qui ont eſté ſoulagez, lors qu'ils en ont uſé avec moderation. En effet, il n'y a point de moyen plus aſſuré pour nous conſerver la ſanté ou pour éviter une mort précipitée que de ſe joindre quelquefois à une femme. Le Poëte *Lucrece* ne ſe ſeroit jamais tué, s'il euſt poſſedé la belle

qui

qui le faisoit soupirer, & cette fille de 30. ans, dont *Riolan* fit un jour la dissection, n'auroit pas perdu la vie, si elle s'estoit mariée, car la semence n'auroit pas suffoqué sa chaleur naturelle, & son testicule gauche ne seroit pas devenu aussi gros que le poing par l'abondance & la retention de cette matiere : Mais encore la fille que Monsieur le *Duc* dissequa dernierement dans l'hopital general de la salpetriere de Paris ne fust point morte de fureur hysterique, si son testicule gauche ne fust devenu gros comme le poing par la retention d'une semence épaisse.

Au lieu que l'amour dereglé nous rend stupides, l'amour que l'on menage avec prudence nous cause de la santé, nous inspire de la hardiesse & nous fait naître de l'agrément. Un Païsan qui a l'esprit naturellement grossier ne paroîtra pas être ce qu'il est, quand il aime, & alors il se trouvera peut-estre en estat de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que luy de la finesse de l'esprit & des mouvemens de sa passion.

Il est donc vray que les embrassemens des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvû que nous suivions le conseil d'*Hippocrate* qui ne veut pas mesme nous permettre que dans le Printemps, qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux, nous en fassions des excés. Ces voluptés licites nous comblent de toute sorte de bien ; elles rendent nostre ame satisfaite & augmentent les

forces de nôtre corps ; tellement que, quand meſmes nous ſerions attaquez de quelque venin qui commenceroit à detruire les forces de nôtre cœur, la copulation, ſi nous en voulons croire les Naturaliſtes, ſeroit un remede ſuffiſant pour nous garantir de ſa malignité.

Quand on ne ſe propoſe que de faire des enfans, que l'on ſuit ſimplement les mouvemens de la Nature & qu'on n'eſt émeu par le chatoüillement de la ſemence, que comme nous le ſommes par les irritations des autres excremens de noſtre corps, on n'intereſſe jamais ſa ſanté par ces ſortes de divertiſſemens. C'eſt ce qu'*Euripide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lors qu'il parle à *Venus* de la ſorte :

Venus en beauté ſi parfaite
Inſpire, de grace, à mon cœur
Ta plus noble & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame ſatisfaite ;
Mais tiens ſi bien la bride à mes ardents deſirs,
Que ſans en reſſentir ny douleur ny foibleſſe,
Juſques dans l'extreme vieilleſſe,
Je prenne part à tes plaiſirs.

Et pour dire là deſſus ce que je penſe, un vieillard de 70. ans ſera encore en eſtat de careſſer une jeune fille, & de luy faire un enfant, ſi pendant ſa jeuneſſe il n'a pas pris trop de liberté avec les Dames. C'eſt ce que l'Oracle voulut dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une ſtatuë à *Venus* avec ces mots écrits en d'autres caracteres, *Venus qui retarde la vieilleſſe*, nous voulant

lant faire connoître par là qu'elle n'eſt pas ennemie de noſtre ſanté, ſi nous ſuivons ſes conſeils avec prudence.

Enfin, ce ſeroit peu que d'avoir parlé des plaiſirs du Mariage, ſans en decouvrir les remedes, qui s'oppoſent à leur excés, & les moyens dont on doit ſe ſervir pour les éviter. Et nous ſerions fort injuſtes, ſi nous favoriſions le crime, en favoriſant la concupiſcence de la chair, ſans avoir égard à nôtre ſanté, & à l'obeïſſance que nous devons aux ordres de Dieu.

CHAPITRE III.

S'il y a de veritables ſignes de Groſſeſſe.

QUoyque parmy les hommes il y ait des coûtumes qui nous paroiſſent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a eu de bonnes raiſons de les établir. Le temps les a favoriſées & l'uſage qui eſt le maître & le Tyran des actions des hommes les a ſoutenuës. Ces coûtumes ſe ſont fortifiées dans la ſuite, comme les petits ruiſſeaux, qui coulant vers la mer ſe groſſiſſent enfin & deviennent de grands fleuves.

L'exercice que font les mariez en danſant le jour de leurs nôces paroiſt extravagant à pluſieurs perſonnes, qui blâment toûjours ce qui ne leur plaiſt pas. Ils ne ſauroient ſe perſuader que ce n'eſt pas ſans raiſon

que l'usage tolere cette ancienne coûtume. Mais, si l'on faisoit un peu de reflexion sur les effets, que causent les mouvemens des mariez, peut-estre trouveroit-on que la danse des nôces n'a esté inventée que pour perpetuer plus aisément l'espece des hommes. Car ce n'est ny la malice du siecle, ny la depravation des mœurs, ny l'adresse de l'amour, ny les voluptés dereglées qui sont la cause de cette ceremonie, c'est la raison même, qui a voulu que les mariez dansassent le jour qu'ils se marient, afin que par cette agitation leur corps fust plus libre, plus ouvert & plus propre à la génération.

Les Naturalistes nous font remarquer, que, si l'on veut avoir un cheval de prix, on doit fatiguer la cavale, avant qu'elle soit couverte; & que de cette conjonction plûtost que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougueux & propre à la guerre.

Ainsi, les femmes s'estant agitées, avant que de se joindre amoureusement à leurs maris, se sont déffaites d'une partie de leurs excremens, & la chaleur qu'elles ont acquise en dansant a servry à dessecher leurs parties amoureuses, qui ne sont le plus souvent que trop humides, & qui par ce moyen ne sont pas disposées à la génération : car la trop grande humidité de ces parties est une des principales causes de la sterilité des femmes.

Aprés ces dispositions, on doit observer dans le mary & dans la femme d'autres cir-

circonſtances qui ſervent de conjectures, pour établir la connoiſſance que nous pouvons avoir de la groſſeſſe d'une femme. Car ſi le mary n'eſt ny trop jeune, ny trop vieux, que ſon temperament ſoit robuſte, & ſes parties principales bien ſaines, qu'il ne ſoit ny trop gras, ny trop maigre : & qu'il ait les parties de la génération bien faites & bien diſpoſées : que d'ailleurs la femme ayt auſſi les meſmes diſpoſitions, qu'elle ſoit dans la fleur de ſon âge, & qu'elle jouïſſe d'une ſanté parfaite, qu'elle ne ſoit ny trop grande, ny trop petite, & que ſes regles ayent accoûtumé de couler ſelon les loix de la Nature : je ne doute point que s'il y a les moindres marques que la femme ſoit groſſe, on ne doive ſe le perſuader, aprés tant de diſpoſitions d'un coſté & d'autre.

Mais, parce que ces conjectures ne ſont pas des ſignes évidens de la groſſeſſe, il me ſemble que l'on en doit chercher quelque autre, pour la connoître avec certitude. On ſait que la groſſeſſe eſt ordinairement de 9. mois accomplis, ainſi, nous examinerons d'abord les ſignes, qui nous ſervent de conjecture, pour la decouvrir dans les premiers mois, & puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conceu, lorſqu'aprés s'eſtre divertie avec un homme, elle demeure ſeche, & qu'elle ne rend point ce qu'elle a receu ; & qu'avec cela un homme ſe retire ſans être

beaucoup humide. Au meſme temps, la femme reſſent comme de petits friſſons ſemblables à ceux qui nous arrivent aprés avoir mangé. Elle ſouffre quelquefois des foibleſſes & des évanoüiſſemens dans le moment que la ſemence de l'homme eſt dardée vers le fond de ſa matrice, & qu'elle eſt receuë dans l'une de ſes cornes pour ſe joindre avec la ſemence de cette femme & y faire la conception.

La matrice, comme ſi elle avoit de la joye d'avoir receu l'humeur qui luy eſt propre, ſe reſſerre pour la retenir, ce qui cauſe à la femme je ne ſay quel mouvement dans ſes parties naturelles, duquel elle reſſent du chatoüillement & du plaiſir ; & fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si quelque temps aprés la ſage femme la touche, & qu'elle rencontre une douce reſiſtance à la matrice & ſon orifice interne fermé & molet, comme le cul d'une poule, ou le muſeau d'un chien naiſſant, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ayt conceu.

Mais on ne ſe contente pas d'avoir des ſignes communs, on fait encore quantité d'experiences à l'imitation de l'Antiquité pour découvrir la groſſeſſe d'une femme. Les uns frotent d'un rouge les yeux de celle que l'on ſoupçonne groſſe, & ſi la chaleur penetre la paupiere, on ne doute plus aprés cela que cette femme ne ſoit enceinte.

Les autres tirent de ſon corps quelques gouttes

gouttes de sang, & aprés les avoir laissé tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse, si le sang va au fond. Il y en a d'autres qui luy donnent à boire 5. ou 6. onces d'hydromel simple ou anisé, en se mettant au lit, & ils jugent de la conception par les tranchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres luy donnent encore une ou deux onces de suc de seneçon meslé avec un peu d'eau de pluye, & s'imaginent qu'elle est grosse, si elle ne la vomit point.

Quelques-uns, aprés avoir mis dans ses parties naturelles une gousse d'ail, ou avoir fait brûler de la myrrhe, de l'encens ou quelque autre chose aromatique, pour luy en faire recevoir la vapeur par le bas, croyent qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque temps aprés à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encore qui font diverses experiences sur l'urine. Ils considerent cette liqueur dés qu'on la rend, & aprés l'avoir trouvée troublé & de couleur de l'écorce de citron meur avec de petits atomes qui s'y elevent & qui y descendent, ils disent qu'elle a conceu.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre, où l'on a mis une éguille fine, & s'ils observent le matin quelques points rouges sur l'éguille, ils ne doutent plus de la grossesse.

Quelques autres prennent parties égales d'urine

d'urine & de vin blanc, si l'urine, aprés avoir esté agitée, paroist semblable à du boüillon de féves, ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre dans un vaisseau de verre bien bouché l'urine d'une femme, & aprés l'avoir coulée par un taffetas clair; s'ils rencontrent de petis animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin, je ne saurois dire combien d'experiences les hommes ont tenté pour découvrir la grossesse d'une femme. Mais les degousts, les envies de vomir, les vomissemens mesmes & les autres accidens qui leur arrivent sont des signes bien plus certains, s'il y en a au moins de certains, que toutes les bagetelles dont l'Antiquité a fait parade pour connoître une femme grosse.

Si les regles manquent à une femme sans qu'elle soit attaquée par des frissons ou par une fâcheuse fievre, que le ventre luy devienne plus plat & plus resserré qu'auparavant; selon le proverbe des sages femmes, *en ventre plat, enfant y a*, que principalement aprés avoir mangé, elle soit lente & qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur, ce sont aussi des marques de conception.

Ses regles retenues pour la génération luy causent ordinairement des amertumes de bouche, des raports âpres ou aigres, des ébloüis-

ébloüiſſemens, des langueurs, des laſſitudes, des douleurs de teſte & de reins, des chagrins ou des tranſports de joye dont elle ne ſait pas elle meſme la cauſe, des tâches au viſage ou dans quelque autre lieu du corps, des aſſoupiſſemens: enfin, le plus ſouvent un appetit déreglé; car il s'en eſt vû qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtra & d'autres choſes pareilles. Tous ces accidens ne ſont cauſez que par le manquement des regles que la Nature a retenuës pour ſes uſages particuliers, & toutes les parties de la femme ne ſouffrent que parce qu'elles ſont arroſées des humeurs, qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidens que nous venons de marquer, il en arrive d'autres, aprés les quatre premiers mois de groſſeſſe, qui nous ſervent de nouvelles preuves. Le ſang qui croiſt tous les jours dans les veines d'une femme groſſe, pour l'uſage de l'enfant, qui en a alors plus de beſoin, leur apporte pluſieurs petits deſordres qui nous inſtruiſent de l'eſtat où elles ſont. Il ſe jette ſur la gorge & leur cauſe, aux unes plûtoſt & aux autres plus-tard, des douleurs & des duretés aux mammelles, lorſque que le lait commence à s'y former & que le mammelon avec ſon cercle devient rouge aux blanches, & noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus groſſe par la chaleur naturelle qui ſe multiplie, & leur ſalive eſt plus abondante: car on n'a jamais guére vû de femmes groſſes, au moins de celles qui jouïſ-

jouïssent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroist mesme aux jambes & aux cuisses des plus sanguines des veines enflées de diverse couleur que nous appellons varices, car on les remarque bleuës aux blanches & noires aux brunes par la varieté de leur temperament.

Aprés tout, l'un des signes les plus asseurez qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant; car si l'on met la main sur son ventre, & qu'on l'y tienne fort long-temps, l'on s'apperçoit vers le quatriéme ou le cinquiéme mois d'un mouvement doux, & sur la fin de la grossesse d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme, quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la sorte, il suit le mouvement du corps, & il tombe comme du plomb du costé qu'il se panche. Les vents ont aussi un mouvement different. Ils se font sentir inegalement tantost d'un costé & tantost de l'autre, & leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre comme dans une veritable grossesse; mais on les sent le long des boyaux que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on observe le pous des femmes grosses, on trouve qu'il est beaucoup plus prompt & plus esleve, que dans un autre temps, aussi ont-elles alors du sang & de la chaleur autant que deux personnes, & des Medecins peu experimentez à toucher le pous de ces fem-

femmes s'imagineroient aisément qu'elles ont la fievre.

On ne se contente pas de decouvrir en general la grosseſſe d'une femme par les signes que nous avons exposez : on veut encore savoir si elle est grosse d'un garçon ou d'une fille, ou même encore si elle est grosse de plusieurs enfans.

Il est vray que les garçons nous donnent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas : car celle qui est enceinte d'un garçon se porte ordinairement beaucoup mieux, & le sent mesme plûtost que si elle l'est d'une fille, qui dés les premieres actions de sa vie commence à donner plus de peine à sa mere que ne fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mere sur la fin de sa grosseſſe tombe dans quelque fâcheuse maladie sans faire de fausses couches, c'est une forte conjecture qu'elle porte en ses flancs plûtost une fille qu'un garçon, celuy-cy a ses attaches plus seches que celle-là, il ne sauroit resister à des attaques si rudes.

Mais encore un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mere, qui en voulant marcher se servira plutost du pied droit, & en voulant prendre quelque chose agira plûtost de la main droite que de la gauche. On remarquera encore dans son œil, dans sa mammelle & dans son pous du costé droit beaucoup plus d'eclat, & beaucoup plus de changement & de force que du gauche, & si l'on tire de ses mammelles une gout-

te

te de lait, lors qu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde sur l'ongle, si elle porte un garçon, au lieu que si c'est une fille, le lait estant fort sereux ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfans, on ne peut considerer que la grosseur extraordinaire du ventre, & par le milieu une espece d'enfonçure qui nous donne des marques de jumeaux.

De tous ces signes il y en a de trés-legers & de trés-ridicules ; car de penser que l'on puisse découvrir la grosseſſe d'une femme par ses urines, c'est ce que je ne saurois me persuader. Je say bien jusques où l'avarice des hommes a pousſé cette curiosité, mais les differentes opinions où ils sont sur ce sujet me font justement douter de la verité de leurs experiences.

L'urine ne nous peut donner tout au plus que des marques de l'estat des parties d'où elle vient, & de la disposition de celles par où elle passe. Comme elle ne traverse pas la matrice, & qu'elle ne fait qu'effleurer son col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrement, si ce n'est de la disposition de la veſſie, des reins & des parties superieures?

Toutes les experiences que l'on fait ordinairement avec de l'urine sont superstitieuses, tout ce que l'on met dans la matrice est dangereux ; l'ail est cauſtique & brulant, si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choſes

choſes aromontiques ſont ſuſpectes, & il ne faut que cela pour faire faire de fauſſes couches.

Mais il y a d'autres ſignes qui nous rendent plus certains que ceux-là de la groſſeſſe d'une femme, car la ſechereſſe de ſes parties, aprés les careſſes amoureuſes, les chatoüillemens & les friſſons qu'elle reſſent auſſi-toſt, les foibleſſes & les aneantiſſemens où elle tombe dans le moment ſont de fortes conjectures, pour nous faire croire qu'elle a deja conceu.

D'autre part, ſi la matrice eſt fermée, que les regles ſoient retenuës, que le ventre s'applatiſſe d'abord, & qu'il s'enfle dans la ſuite, que l'on s'apperçoive du lait qui ſe forme dans les mammelles, & qu'enfin on ſente dans ſon flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui eſt, ſi je puis parler ainſi, une partie des entrailles de ſa mere : tous ces ſignes, dis-je, joints enſemble paroiſſent d'aſſez fortes preuves pour nous perſuader qu'une femme eſt groſſe.

Mais, à dire le vray, il n'y a pas plus d'aſſurance à la croire groſſe qu'à deviner ſi elle a une pierre dans la veſſie lors qu'on en a quelques marques. Tant de ſignes qu'il vous plaira de la groſſeſſe d'une femme, ce ne ſont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, & que des moyens de confuſion pour un Medecin qui s'y aſſure avec trop de confiance. J'avoüe que l'on eſt aſſuré de la pierre, quand on la

touche

touche avec la sonde, & que l'on est aussi persuadé de la verité de la grosseſſe, lorſque l'on touche de la main la teſte d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces ſignes que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la groſſeſſe d'une femme, nous verrons clairement qu'ils ſont tous douteux ou équivoques: car de demeurer ſeche aprés avoir eſté embraſſée, cela peut venir de la complexion de la femme & de la chaleur exceſſive de ſes parties. De reſſentir un plaiſir extréme juſques à l'evanoüiſſement, ce n'eſt pas non plus une marque de conception. Le cœur reſſent de preſſantes atteintes de l'amour, quand on jouït avec paſſion des delices du mariage, & le chatoüillement que reſſent alors une femme vient auſſi toſt des embraſſemens d'un mary, & de la compreſſion de la poitrine, que des plaiſirs de la conception. Juſques-là meſmes qu'il s'en eſt vû qui ont engendré, ſans avoir reſſenty de plaiſir.

Il y a des femmes ſteriles qui ont naturellement la matrice fermée, & il s'en trouve d'autres qui ont ſon orifice dur & calleux qui ne ſont pas groſſes pour cela.

Les regles manquent ſouvent aux filles, ſans aucun ſoupçon qu'elles ſoient enceintes, & les pâles couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, ſont toûjours accompagnées du defaut des regles. L'on n'a guere vû de femmes incommodées de faux ger-

mes

mes ou de fardeau à qui les regles n'ayent manqué. Mais encore il y a des femmes grosses qui sont reglées les premiers mois de leur grossesse, & j'en connois mesme qui l'estoient regulierement pendant presque tout le temps qu'elles estoient enceintes: Et d'autres qui ne le sont, ny avant, ny aprés la conception, comme il arriva à la femme de *Gorgias*, selon le temoignage d'*Hippocrate* dans ses Epidem. qui n'ayant point ses regles, ne laissa pas de devenir grosse, & d'en manquer aprés, comme avant la conception.

Le ventre devient gresle d'abord, & se grossit ensuite aussi-bien par le faux germe, par le fardeau & par d'autres maladies que par la veritable grossesse, & souvent l'on ne peut guere distinguer la tumeur causée par ces differentes incommoditez.

Le lait & le mouvement de l'enfant, qui semblent estre les marques les plus asseurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres : on voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs regles, si nous en voulons croire *Hippocrate* & d'autres Medecins aprés luy, & des femmes qui n'en ont point du tout qu'elles ne soient accouchées.

Le mouvement qu'elles sentent dans le ventre peut estre excité par des vents ou par des humeurs : & les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares ; quelques savans Medecins y ont mesme esté surpris. *Hippocrate* tout docte qu'il estoit,

eſtoit, a douté de la groſſeſſe de la ſœur de *Temonés*, & *Avenzoar* donna un violent purgatif à ſa femme ſans la connoître groſſe.

Il y a d'ailleurs tant de ſoupplesſes parmy le ſexe, qu'il faut eſtre bien fin pour n'y eſtre pas ſurpris, quand il veut nous en impoſer. Car lors qu'une femme a deſſein de paroiſtre feconde, pour eſtre plus aymée de ſon mary, ou pour recevoir quelque choſe de ſon Amant, il n'y a point de ruſes qu'elle n'invente pour paroiſtre groſſe. Il en eſt de la groſſeſſe comme des écritures; on ne peut connoiſtre celles-là veritables & celles-cy fauſſes que par conjecture. Ce ne ſont pas les premiers enfants qui ont eſté ſuppoſez, aprés que l'on eſt demeuré d'accord de la groſſeſſe d'une femme. *Lepida* fut condamnée pour en avoir uſé de la ſorte, & il ne ſe trouve aujourd'huy que trop de femmes, qui ſe font fort, ou de feindre leur groſſeſſe, ou de ſuppoſer un enfant.

Aprés tout cela, on peut conclure que l'on ne doit jamais affirmer poſitivement qu'une femme eſt groſſe, puiſque tous les ſignes dont on peut ſe ſervir ſont incertains, & que la femme meſme, qui en doit plûtoſt eſtre le juge que nous, s'y trompe fort ſouvent.

CHA-

CHAPITRE IV.

De la formation de l'Homme.

JE me trouve insensiblement engagé, par la suite de la matiere que je traitte, à parler de quelques questions fort difficiles qu'agitent les Theologiens, les Philosophes & les Medecins.

L'Antiquité s'est trop attachée à la raison, pour juger juste sur ce qu'elle nous a laissé par écrit : la plus part des choses qu'elle a dites, sont ou vaines, ou douteuses, ou fausses par cette raison-là. Et pour ne parler icy que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous a enseigné est trés obscur ou trés-imparfait, tellement que nous avons été obligez de mettre, pour ainsi dire, la main à l'œuvre, afin de decouvrir en ce point les secrets de la Nature. Nous ne nous sommes pas seulement servis des découvertes qui ont été faites par les autres, nous avons aussi pris beaucoup de soin d'en faire sur les animaux & sur les femmes mêmes, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadez que la femme donne de la matiere aussi-bien que l'homme, pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux. Mais, parce que l'on ne sauroit discourir de la formation d'un enfant sans avoir auparavant observé avec axactitude

les

les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouster icy à ce que nous avons dit au chap. 1. de la premiere partie de ce Livre, beaucoup de choses particulieres que j'ay remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoissance desquelles nous servira beaucoup à comprendre comment la Nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme & de la femme estant jointes ensemble, il se fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui se fabrique pour elle-même toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les usages. Mais, parce que ce composé d'ame & de corps ne sauroit vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des regles, & puis nous observerons par degrez les demarches que fait la Nature, pour former un enfant dans les entrailles de sa mere.

ARTICLE I.

De la semence de l'Homme.

LA semence de l'homme est l'écume de nostre meilleur sang, selon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moële de l'épine du dos, selon *Platon*: Elle est la plus pure & la plus delicate partie du cerveau, ainsi que veut *Alcmeon*, & une substance tirée de tout nostre corps, comme l'estiment *Democrite* & *Hippocrate*. Enfin, si nous en croyons *Epicure* elle est un Elixir, un extrait

extrait ou un abbregé de noſtre ame & de noſtre corps D'autres Philoſophes, comme *Ariſtote*, ſe ſont imaginé qu'elle eſtoit un excrement du dernier aliment: en effet, ce n'eſt qu'un pur excrement avant la conception, & avant que l'intelligence y ſoit introduite, & l'on ne doit la regarder que comme le ſang que l'on nous tire dansdes paletes. Mais, ſelon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle eſt un effet de nos deſirs amoureux & un flux de noſtre laſciveté boüillánte.

Sa ſubſtance doit être épaiſſe & gluante; ſi elle eſt ſelon les loix de la Nature, afin de conſerver plus long temps l'abondance des eſprits & de la chaleur naturelle dont elle eſt remplie. Elle eſt ainſi dans les hommes d'un âge mediocre: la chaleur dont ils abondent plus que les autres cuiſant cette matiere & la prefectionnant pour la rendre feconde. Ce qu'elle a de propre, c'eſt que la chaleur l'epaiſſit, & que la froideur la fond & la noircit en meſme temps. En effet, l'air froid en diſſipe les eſprits & la rend un cadavre de ſemence, pour parler ainſi, au lieu que la chaleur en multiplie les parties ſubtiles, pourvû qu'elle ſoit dans un lieu où elle puiſſe conſerver ſon temperament.

Son odeur, que l'on peut appeller vireuſe, eſt une marque de ſa fecondité, & tous les animaux qui ſont en chaleur font exhaler de leur corps une odeur ſi penetrante qu'à peine peut-on demeurer auprés d'eux. Si on les tuë en ce temps-là pour en manger la

chair, leur odeur est si desagreable, que j'ay connu des personnes, qui estoient obligées de vomir aprés en avoir goûté.

Si l'on considere exactement la semence de l'homme, on y trouvera deux sortes de substance, l'une epaisse & gluante, l'autre deliée & spiritueuse : c'est dans cette derniere partie, ainsi que nous l'expliquerons cy-aprés, que reside le principe du mouvement, lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les Astres.

Cette semence ainsi composée ne vient pas seulement des testicules (a b) & des petites vessies (k) qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de nostre corps, ainsi que l'assure *Hippocrate* le plus ancien & le plus éclairé de nos Medecins.

Car, si elle ne venoit point de toutes les parties de nostre corps, nous ne nous appercevrions pas d'un épuisement si subit & si universel, lors que nous embrassons une femme. Dans un moment nostre cœur & nostre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, & tout nôtre corps ne tomberoit pas dans un aneantissement que l'on ne sauroit exprimer.

D'ailleurs, nous ne tressaillirions pas de joye, si tout nostre corps ne contribuoit à cet épanchement, & la volupté ne seroit pas si excessive, si elle ne dependoit de toutes nos parties.

Au reste, s'il est vray que les esprits de la se-

ſemence ſoient faits de la partie la plus ſubtile du ſuc nerveux, & que ce ſuc ſoit fait du ſang de nos arteres & de nos veines, je ne voy pas pourquoy on refuſe à ces meſmes eſprits le caractere des parties d'où ils ſortent, car ſi les urines nous marquent les differentes diſpoſitions des parties par où elles paſſent, la ſemence coulant des parties de tout l'homme, portera auſſi ſans doute avec elle les idées de tout noſtre corps.

En effet, quelle raiſon pourrions-nous apporter de la reſſemblance des enfans à leur pere ou à leur mere, ſi nous n'étions perſuadez de cette verité? Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuſe fiſt un enfant boiteux comme elle du même côté, & qu'elle en engendraſt d'autres avec de pareils defauts qu'elle a apportez du ventre de ſa mere?

Si l'on veut en attribuer la cauſe à la force de l'imagination, je n'ay qu'à rapporter icy l'hiſtoire que nous fait *Gaſſendi* d'une petite chienne, qui eſtant boiteuſe, fit des chiens boiteux, pour faire voir en paſſant que l'imagination n'a point de part dans ces ſortes de reſſemblances, puis qu'une chienne a l'imagination fort foible, ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme.

AVant que de parler de la semence de la femme & de la maniere dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ay jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles, & de joindre les observations que j'en ay faites à ce que j'en ay dit en general dans la premiere partie de ce Livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choses avec diligence, c'est la pensée où nous sommes, que les Anciens n'ont rien ignoré, & qu'il ne reste plus rien à savoir. Dans cette pensée l'esprit le plus prompt & le plus penetrant se ralentit & s'emousse, & parce que nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce que l'on nous dit. Mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui ne se perfectionne par les experiences que l'on y peut faire. On y doit toûjours consulter les sens, afin de nous desabuser par là des faux sentimens que l'on nous auroit pû donner.

La matrice * est une partie principale de la femme, puis qu'elle luy cause tant de maux par ses desordres, & qu'elle luy porte tant de bien par sa bonne disposition. Car, si l'on fait reflexion aux maladies que souf-

souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent pluſtoſt de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne ſe font jamais ſentir, ſans qu'elle en ſoit en quelque façon la cauſe. Le corps n'eſt pas ſeulement incommodé, l'ame s'en reſſent encore, & la maladie fait d'auſſi funeſtes impreſſions ſur l'une que ſur l'autre partie. Au contraire, quand la matrice eſt en bon eſtat, on ne ſauroit dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de ſon viſage eſt vive, ſes yenx ſont brillans & pleins de feu, ſa voix eſt agreable & charmante, ſon diſcours eſt engageant: en un mot l'amour luy inſpire des ſentimens de douceur & de complaiſance.

J'ay dit ailleurs que la matrice n'eſtoit pas dans le meſme eſtat en toutes les femmes. Elle ne garde ny ſa ſubſtance, ny ſa ſituation, ny ſa grandeur, ny ſa figure ordinaire, quand une femme eſt groſſe. Sa couleur, ſon epaiſſeur & ſa ſuperficie interne ſont encore alors tout autres, & ſi l'on veut ſe donner la peine de la diſsequer en ce temps là, à peine la pourroit-on aiſément diviſer en 5. ou 6. menbranes, quand elle eſt vuide.

Les teſticules ne ſont ordinairement eloignez de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes, qui ne ſont pas enceintes: mais dans les autres, ils touchent tout-à-fait la matrice (a) & ils ſont

beaucoup plus longs, plus plats & plus pleines de semence dans celles-cy que dans les premieres. Plus les femmes aprochent du temps de leur accouchement, plus ils perdent aussi bien que la matrice leur situation & leur figure naturelle. La matiere blanche dont ils sont alors abondamment remplis a du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainsi que *Beslerus* témoigne l'avoir souvent trouvé, & que j'en suis moy-mesme le temoin, car estant à Padouë & disséquant avec le Sieur *Sinibaud* une fille de 20. ans qui s'estoit precipitée dans un puits à cause de sa grosseſſe, je trouvay ses testicules si pleins de semence, qu'au premier coup de scalpel la matiere renfermée rejaillit aussi tôt contre mon visage, & m'en estant par hazard tombé sur les levres, j'y portay la langue, sans y penser, & j'en goûtay assez pour la trouver fade, degoûtante & un peu âpre.

Quatre vaisseaux viennent à droit & à gauche des lieux que nous avons marquez ailleurs, (b) ils sont entortillez les uns dans les autres & liez ensemble par la production du peritoine, qui les renferme en forme d'étuy, & descendant ainsi vers la matrice, ils se partagent en deux branches, dont l'une qui est la plus grosse est distribuée à la matrice (c) & l'autre aux testicules. (d) La premiere est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier & le plus gros est distribué dans le fond de la matrice, (e) pour y causer les regles dans

les

Fig. 5.

les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'experience nous a montré dans des matrices renversées, ou pour y porter dans les autres de quoy nourrir l'enfant dans les derniers mois de la grosseſſe. Le ſecond (f) eſt plus petit & ne ſert qu'à arroſer & nourrir la matrice. Enfin, le troiſieme (g) eſt aſſez gros, il rampe le long des membranes de la matrice & va ſe terminer par des conduits capillaires vers ſon col, où il ſe meſle avec les vaiſſeaux hypogaſtriques & iliaques ; (h) c'eſt ce vaiſſeau qui fait les regles dans les femmes groſſes, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme où les anaſtomoſes (i) & les communications de vaiſſeaux paroiſſent plus evidemment que dans la matrice, car on n'a qu'à ſouffler d'un coſté, tous les vaiſſeaux s'enflent de l'autre & ſe rempliſſent de vent, ſi bien qu'aprés cela on ne peut douter du mélange des humeurs dans cette partie.

Preſque tous les Anatomiſtes appellent les vaiſſeaux dont nous venons de parler, des vaiſſeaux ſpermatiques, (c) ou parce qu'ils ſe ſont imaginé qu'ils preparoient la ſemence, ou que la ſemence des femmes n'eſtoit pas differente de leurs regles, mais, pour moy, qui les ay toûjours trouvez pleins de ſang, je les nommeray les vaiſſeaux ſanguins de la matrice.

L'autre branche qui eſt diſtribuée au teſticule

sticule (k) est divisée en deux rameaux, ainsi que je l'ay observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extremités du testicule (l) avec un tel artifice que l'artere & le nerf (m) se divisent en mille petits conduits, & filtrent leur hemeur dans sa cavité. L'autre se perdant dans le ligament large (t) qui luy sert d'appuy porte sans doute à la *Tuba*(x) des humeurs propres à faire & à entretenir les boules où se forment les enfans.

Ce que j'ay observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques (u) qui coulent en abondance dans le ligament large (t) entre le testicule (o) & la *Tuba*, (p) & que l'on peut nommer vaisseaux nerveux, parce qu'on ne les aperçoit presque point, (u) ont un, deux ou trois troncs, que j'ay apperceus dans quelques femmes, toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur venant des testicules par des vaisseaux capillaires étoit portée par plusieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice que l'on appelle la *Tuba* (p) ou la *Trompe de Fallope* ont du rapport aux vesicules seminaires des hommes, car elles conservent la semence des femmes: ces cornes sortent de chaque costé de la matrice vers son fond: (q) elles sont de la longeur de 7. pouces ou environ, & de la grosseur à peu prés d'un pouce dans les femmes grosses, mais, dans les junes filles ou dans les vieilles femmes,

el-

elles sont fort petites, & ne ressemblent qu'à un ligament. Du costé de la matrice elles sont grêles, dures & blanches, (q) & puis devenant plus rouges & plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extremité ce que nous appellons, *la Frange de la Trompe.* (r) Ces conduits que j'ay trouvé s'avancer dans le ventre au dessous des testicules, sont plus pressez en quelques lieux qu'en d'autres, si bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules, qui pourroient estre la cause de plusieurs enfans qu'une femme peut faire à une seule fois.

La frange (r) est faite de petites fibres entrelassées les unes dans les autres, & embarassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres qui ressemblent à de petits nerfs empêchent sans doute que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plûtost elles y preparent l'air, lorsque l'enfant commence a y estre formé, quoy qu'il ne respire pas : tout de mesme que la luette & l'epiglotte le preparent pour le poumon. Car cet élement est un corps qui penétre tout, & qui mesme se fait passage dans les matieres les plus pressées & les plus solides. C'est peut-estre pour cela que l'on a nommé ces tuyaux la *soupape* ou le *soupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutost conceu que l'on observe en ce temps-là plus qu'en

tout autre, une élevation à l'ouverture de ces vaiſſeaux dans la matrice, & j'y ay ſouvent rencontré comme une petite peau charnuë que l'on pourroit appeller Valvule, (f) qui deffendoit l'entrée, & permettoit la ſortie aux humeurs qui ſe rencontroient dans les cornes de la matrice.

Ces cornes (p) que l'on peut nommer vaiſſeaux ou conduits éjaculatoires, ſont remplies d'une matiere qui reſſemble à du petit lait un peu épais : elle ſe trouve ſouvent en ſi grande abondance dans les femmes qui ayment éperdûment, qu'elle ſort des deux coſtés, quand elle eſt agitée, c'eſt-à-dire par la frange, pour cauſer les accidens qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, & par l'ouverture de la matrice, pour faire les pollutions que ſouffrent ſouvent les plus amoureuſes.

J'ay ſouvent obſervé dans les Chiennes pleines, ce qu'*Harvée* a remarqué dans les Biches, que les cornes de la matrice avoient un mouvement ſemblable à peu prés à celui de nos boyaux, & je ne doute point que celles des femmes n'en ayent auſſi pour ſe decharger de l'enfant qui commence à ſe former, & pour ſe deffendre encore d'une abondance de ſemence corrompuë, ſi bien que pour les affermir contre la violence des mouvemens qu'elles ſont contraintes de faire quelquefois, la Nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre. Car

ce

ce sont ces cornes avec les testicules, & non le corps de la matrice, que l'on sent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hysteriques.

ARTICLE III.

De la semence de la Femme.

SI *Aristote* & ses Sectateurs ne s'estoient pas acquis pendant plusieurs siecles une si grande reputation, je me persuade qu'il me seroit aisé presentement de prouver que les femmes ont de la semence, qui contribuë en partie à la generation. Car il n'y auroit qu'à examiner sans préoccupation, l'action & l'usage des parties que je viens de decrire pour être convaincu que le sentiment où je suis est le plus vray-semblable; mais avant que de l'établir dans toute sa force, voyons en peu de mots si les raisons des adversaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes, disent-ils, avoient de la semence, elles n'auroient point de regles, puis que l'une & l'autre matiere peut suffire à former un enfant, mais, parce que nous sommes assurez, ajoûtent-ils, qu'elles ont des regles, & qu'elles n'engendrent jamais, sans en avoir, on doit donc conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs, si les femmes avoient de la semence, il s'ensuivroit qu'elles auroient

un principe d'action, par lequel un enfant pourroit se former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur ses regles. Mais, parce que nous n'avons point d'exemple de cela, on doit aussi avouër qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste, il n'y auroit jamais de conception sans volupté, si les femmes avoient de la semence, mais, parce, disent-ils, que nous sommes certains par l'aveu mesme des femmes, qu'elles sont quelquefois devenuës grosses, sans avoir été touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence, car, si elles en avoient, elles seroient alors sans doute averties de son écoulement par quelques petites voluptés.

4. Ils disent encore, que, si les femmes ont de la semence, au moins n'est-elle pas feconde, & ne peut servir en aucune maniere à la generation: que ce n'est qu'une humidité superfluë, pour arroser leurs parties naturelles, & pour les irriter, quand il faut se joindre amoureusement, & que, comme les Eunuques ont une espece de semence, qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiere, qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les femmes sont semblables aux enfans & aux Eunuques, dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps, & dans la passion de l'ame, elles n'ont donc pas plus de semence qu'eux.

Mais,

Mais 1. l'experience nous fait voir qu'il en eſt tout autrement ; & la raiſon n'y eſt pas contraire : car la ſemence des femmes eſt bien differente de leurs regles, l'une eſt blanche & les autres ſont rouges. Celle-là ſort en petite quantité, & ne s'écoule point ordinairement ſans quelque plaiſir ; & celles-cy s'épanchent le plus ſouvent en abondance ; & bien loin de les rendre joyeuſes, elles en deviennent triſtes & abbatuës. Aprés tout, la forte imagination peut ſouvent contribuer à l'écoulement de la ſemence, mais, quelque vive que ſoit cette faculté de l'ame, elle ne ſauroit avancer ny retarder les regles d'un ſeul jour. Et ainſi les femmes ont de la ſemence & des regles tout enſemble, puis qu'elles ont diverſes paſſions qui en font des marques évidentes, la premiere matiere ſervant à engendrer, & la ſeconde à nourrir en partie les enfans qu'elles font.

2. Le raiſonnement de ces Philoſophes ſur la formation de l'homme eſt ſi éloigné de la verité, que je ne m'eſtonne pas, ſi leurs raiſons ſont ſi foibles. Ils ſe perſuadent que le ſang des regles ſert d'abord à nous former, & l'experience nous fait voir tout le contraire, ſavoir, que nous ſommes pluſieurs mois dans le ſein de nos meres, ſans en avoir beſoin. Sur ce faux principe ils établiſſent des raiſonnemens qui ſe detruiſent d'eux-meſmes, car

la

la semence ne pouvant rien faire elle seule, & n'estant qu'une cause partiale, il est impossible qu'elle soit la cause totale & active de la generation.

3, J'avouë que le plaisir n'accompagne pas toûjours la conception, & je ne saurois croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentements. Le chatoüillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, & la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en sont la principale cause, si bien que je ne m'estonne pas, s'il y en a eu quelques-unes qui, n'ayant pas la liberté de l'imagination & du chatoüillement, ont engendré sans plaisirs.

4. Aprés tout, si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfans ressemblent-ils si parfaitement à leur mere dans les qualités du corps, dans les passions de l'ame, & dans les maladies ausquelles ils sont sujets? Et que dira-t-on du melange de differentes bêtes, comme d'un cheval & d'une ânesse qui font un mulet, si la femelle par sa semence ne contribuë rien à la generation?

Mais, pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouëra que la Nature ne fait rien en vain, & qu'il ne faloit pas un si grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes &c. si toutes ces parties n'estoient faites

que

que pour humecter la matrice. Elles ont assurément un autre office que celui que les Peripateticiens leur donnent, elles servent à faire de la semence pour former les hommes. Et, quoi que la semence des femmes ne soit point si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pas pourtant d'estre de la semence, comme leur sang est du sang, bien qu'il soit moins digeré que le nostre.

On sait à quelles maladies quelques femmes sont sujettes, quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne sont pas assez caressées de leurs maris; & l'on sait aussi quel remede est le plus prompt & le plus efficace pour les guerir. Si la semence qui est retenuë dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les facheuses incommodités dont elles estoient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, & la cause materielle de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages, elles jouissent ensuite d'une santé parfaite.

Mais encore, si j'ose faire comparaison entre les oyseaux femelles & les femmes, je pourrois dire, que, puisqu'ils ont de la semence, qui contribuë à former leurs petits, les femmes en ont aussi qui sert à la generation: car quel usage auroient les testicules des femmes qui la fabriquent? Et l'experience ne nous fait-elle pas connoistre que les bêtes femelles châtrées ne souffrent pas l'a-

pro-

proche de leurs mâles. Nous remarquons deux sortes de substance dans un œuf de poule, le poulet se forme du blanc, qui est la semence de la poule, & s'en nourrit dans les premiers jours de sa punison, & dans les derniers il se nourrit du jaune qui vient du plus pur sang de la poule, si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la generation se fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribuë à la formation d'un enfant, en donnant de la semence de son costé, aussi-bien que les femelles des oyseaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le receptacle de leur semence, pour les rendre steriles, grasses & tendres?

Enfin, s'il m'est permis de me servir de l'Ecriture Sainte dans cette occasion; je pourray conclure, que la femme a de la semence qui contribuë à la generation, puisque Dieu menaçant les hommes, leur dit par la bouche de Moïse qu'il *mettra une haine irreconciliable entre la semence de la femme & la semence du serpent*, en parlant de la posterité de l'un & de l'autre.

ARTICLE IV.

De l'Ame de l'Homme.

NOus sommes persuadez de l'existence de beaucoup de choses, bien que nous n'en connoissions pas les qualitez. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame sous l'empire de laquelle nous vivons, mais nous ignorons ce que c'est que cette ame qui nous fait agir, & qui nous en empêche, quand il luy plaist. Nous ignorons encore quel est en nous le lieu de la residence. Cette ame, qui connoit tout, ne se connoit pas elle-mesme : elle est comme un œil qui decouvre tous les objets, mais qui ne se voit point, & qui ne sait de quelles parties il est composé.

Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame est une preuve evidente, qu'elle est faite à l'image d'un Dieu, qui ne peut estre compris luy-mesme. Cependant, si nous pouvons esperer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philosophes sur cette matiere, ils en ont trop dit, pour dire vray. Leur inclination naturelle & les diverses passions de leur ame les ont fait souvent tomber dans l'erreur, parce que ces deux choses ne les ont pas tant portez à examiner nostre ame avec soin qu'à en juger avec préoccupation.

Car l'inclination qu'ils ont euë pour la gran-

grandeur, l'élevation & l'independance les a engagez insensiblement dans une fausse erudition, où ils ont vû des choses vaines & inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret, en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir hors d'eux-mesmes, pour leur representer les choses, non pas selon qu'elles estoient en elles-mêmes, pour en former des jugemens de verité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux pour flatter leur inclination, & celle de ceux à qui ils estoient unis, ou par nature, ou par volonté. Car l'union naturelle que l'on a avec ceux qui sont autour de nous, par la ressemblance du temperament, de la profession, & de la fausse Religion, où l'on a esté élevé, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs, où l'on tombe tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, & nous en sommes persuadez parce que nous ne les avons pas considerées avec assez d'attention, & que nous n'avons pas esté assez desinteressés pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles & extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des verités cachées : & j'avouë sincerement que tout ce qui porte le caractere de l'infiny comme l'ame, est capable de troubler nostre imagination, & de nous seduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles, qui nous puissent conduire dans toutes

toutes les difficultés, qui se presentent sur cette matiere.

Car, quelle apparence de juger lequel des sentiments est le plus veritable touchant la nature & l'origine de l'ame dans les livres de ceux qui en ont écrit? mais, sans m'arrester icy aux Philosophes Payens, je diray que plusieurs Chrestiens ont crû que l'ame de l'homme estoit une substance corporelle, & par consequent perissable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a decidé quelque Concile contre les Payens qui la croyoient incorporelle & par consequent immortelle; comme ont été *Democrite*, les *Epicuriens*, & les *Stoïciens*.

D'autres Chrestiens ont soutenu le contraire, & ont dit avec les derniers Conciles qu'elle étoit incorporelle, & par consequent exempte de tous les accidens qui arrivent aux corps. Quelques-uns ont enseigné que, selon le langage de l'Ecriture, elle estoit le sang de nos veines, puisque l'ame nous quittoit quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens ont dit, qu'elle étoit une portion de la lumiere celeste, & les Sociniens de nôtre temps ont publié qu'elle étoit un vent delié & subtil.

Enfin, il y a tant d'opinions sur la nature de l'ame dans les livres des Chrétiens, & des Payens, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache laquelle est la plus veritable, & c'est meme une grande question de savoir celle qui a le plus de vrai-semblance.

Cependant, nous nous flattons de savoir

que

que l'ame eſt ce qui nous fait vivre, ſentir, mouvoir & comprendre, qu'elle eſt une ſubſtance qui en occupe une autre dans toutes ſes parties, & qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puisqu'elle eſt indiviſible, ſelon le ſentiment meſme de quelque Philoſophe payen, mais qu'elle à ſeulement une étenduë de vie, pour me ſervir de l'expreſſion de *Saint Auguſtin*, qu'elle n'eſt jamais dans le repos, & que le mouvement luy eſt quelque choſe de ſi naturel qu'il en eſt inſeparable, ſi bien qu'il ne faut pas s'etonner ſi elle eſt inceſſamment dans l'agitation, puis qu'elle prend ſon origine de cét Eſprit celeſte qui l'a créée, & qui eſt d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oiſiveté. Enfin, comme les plaiſirs du mariage ſont ſi exceſſifs, & qu'ils touchent ſi vivement nôtre corps & nôtre ame, il faut que ce ſoit quelque choſe d'immateriel, qui ſente tant de plaiſirs en nous.

Son origine eſt auſsi conteſtée que ſa nature. Les uns ont crû qu'elle ſortoit de Dieu, qu'elle eſtoit une partie de ſa ſubſtance & une étincelle de ſa Divinité. Les autres qu'elle eſtoit une partie du Soleil & de l'Âme du monde, laquelle eſtant partagée entre toutes les choſes animées, ceux des hommes qui en avoient le plus, eſtoient auſſi les plus ſpirituels. Il y en a qui ſe ſont imaginé que toutes les ames avoient eſté conſervées au Ciel, pour eſtre enſuite diſtribuées aux corps qui en avoient beſoin. D'autres qu'elles eſtoient créées & placées

dans

dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisoit, ou aprés que l'embryon avoit toutes les parties accomplies & disposées à la recevoir ; d'autres qu'elle venoit de l'ame de nos peres par le moyen de la semence. Enfin, il y a sur cette matiere des pensées si ridicules que je perdrois le temps si je les voulois toutes rapporter icy.

Pour moy, aprés avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature & de l'origine de l'ame, je prends Dieu à temoin, pour me servir de l'expression de *Saint Jerôme*, que je ne voi rien qui me puisse satisfaire sur cela. En effet, c'est une partie de la sagesse humaine que d'avouër sincerement, qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais, quoy qu'il en soit, s'il faut considerer l'homme tel qu'il est, nous le devons considerer composé de 4 sortes de substances differentes.

L'entendement ou l'intelligence, si l'on veut, en est comme le maître, estant une partie independante & immaterielle. C'est luy qui nous vient de dehors, & qui n'est pas comme les autres parties attaché à la matiere. Il est envoyé dans le corps de l'enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mere, comme un Ange ou un premier Moteur qui va bâtir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de *Tertullien*, & qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

Le

Le corps est comme l'esclave : il souffre toutes les incommodités ausquelles nous sommes sujets, & obeït en qualité d'inferieur aux loix que luy impose cette partie superieure de nous-même.

L'entendement & le corps de l'homme sont deux substances si éloignées l'une de l'autre, qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre sans un lien qui les assemble. Il a donc falu quelque chose qui participast en quelque façon des deux extrémités, pour les lier l'une à l'autre : l'ame & les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'ame est une substance pure & comme un Elixir de tous nos esprits. Les esprits sont engendrez de la plus pure portion de nostre sang ; ils sont trés-purs, trés-clairs, & avec cela trés-prompts à se mouvoir aux moindres ordres de nôtre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matiere, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conservent les esprits, & les portent enfin par tout nostre corps.

Puisque l'ame & les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement aux esprits & les esprits unissent l'ame & le corps si bien, que selon ce sentiment l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, & les esprits de la substance du corps.

Ainsi, l'entendement & l'ame sont quelque

que choſe de fort different dans l'homme : auſſi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les deſigner quand ils en parlent à deſſein. En effet, il ſemble que ce qui nous fait vivre ſoit autre choſe que ce qui nous fait penſer, ſelon la reflexion de *Lactance*, car l'ame eſt aſſoupie dans ceux qui dorment, lorſque l'entendement ſe fait connoiſtre par ſes fonctions, au lieu que dans les foux l'entendement eſt comme éteint, lorſque l'ame ne laiſſe pas de bien agir. L'entendement & l'ame ſont donc differens l'un de l'autre, s'il le faut dire une ſeconde fois, puiſque le premier vient de Dieu, & que l'autre eſt communiqué par le moyen de la ſemence de nos peres.

Peut-eſtre que le ſentiment dans lequel nous ſommes que la ſemence eſt animée pourroit paroître étrange, ſi nous n'apportions de bonnes raiſons pour en faire voir la verité.

S'il eſt vray que les eſprits ſont des parties qui nous compoſent, comme l'enſeigne *Hippocrate*, & que nos parties ſoient animées, ſelon le ſentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me ſemble, lieu de douter que la ſemence ne ſoit animée, puiſqu'elle n'eſt preſque toute qu'eſprit.

D'ailleurs, ſi la ſemence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer, qui eſt-ce qui niera que la ſemence de l'homme n'en a pas un qui l'anime & qui la fait agir ? On l'appellera ſi l'on veut ſelon ſe ſentiment d'*Ariſtote* une partie de l'ani-

l'animal, puiſqu'elle eſt la principale cauſe de ſon mouvement, & c'eſt là ce qui eſt le propre de l'ame.

D'autre part, nous nous appercevons dans les plaiſirs que nous prenons avec les femmes, qu'il ſort quelque choſe de noſtre ame qui nous fait treſſaillir de joye, puis, nous demeurons languiſſants & abbatus, nos yeux s'affoibliſſent, & nous ſentons que noſtre ame pâtit. Ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la ſemence, eſt une diſtilation de noſtre ame, comme la matiere de cette meſme ſemence eſt un extrait & un Elixir de noſtre corps.

Car qui pourroit s'imaginer que la Nature peuſt paſſer d'un lieu à un autre par un milieu, qui ne participaſt point des deux extrémitez, & que le pere eſtant animé auſſi bien que le fils, puſt produire ce même fils, ſans que la ſemence du premier, qui a ſervi de milieu à ces deux perſonnes, fuſt elle-meſme animée.

Au reſte, d'où vient l'amour dereglé d'un jeune homme qui reſſemble ſi fort à ſon pere dans cette paſsion de l'ame? d'où luy vient encore cette ambition extraordinaire, qui eſt ſi naturelle à ſa mere, ſi ces deux paſſions qui le dominent ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre?

En effet, l'experience nous apprend que les beſtes meſmes de differentes eſpece en produiſent une troiſiéme, qui a un inſtinct meſlé, & que, s'il y a de la varieté dans ſon corps, il n'y en a pas moins dans ſon ame

par

par le mélange des deux matieres, & des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encore par la même experience que tout ce qui est au monde produit son semblable, & je ne voy pas pourquoi entre toutes les choses animées, les hommes seroient privez de cet avantage.

En un mot, si nous voulons suivre la pensée de *Seneque*, *la semence a une ame qui est le principe d'un homme à venir, elle en conserve toute l'idée dans sa matiere : elle y cache déja de la barbe & des cheveux blancs : enfin, l'enfant qui n'est pas encore formé est neantmoins enseveli tout entier dans la semence. Les traits de son corps y sont déja marquez, & l'on peut dire que cette semence contient tout ensemble un enfant, un jeune homme & un vieillard.*

C'est sur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* sa mauvaise coûtume de perdre un homme avec ses doigts. En effet, il n'est pas permis par la Loy de se polluer, parce que, selon la pensée de *Tertullien*, c'est un homicide premature que d'empêcher ainsi un homme de naître. Et les Jurisconsultes veulent que l'on punisse un homme de mort, ou de grosse amande pecuniaire, s'il fait faire de fausses couches à une femme dans quelque tems que ce soit de sa grossesse.

Nous pouvons donc conclure que la semence de l'homme & de la femme est animée, mais qu'elle est animée seulement en puissance, c'est-à-dire, comme l'explique *Pomponace*, qu'il ne manque que les organes

nes neceſſaires pour produire ſes actions. Mais, aprés que la ſemence des deux ſexes eſt mêlée l'une avec l'autre, les organes de ſes mouvemens, qui eſtoient auparavant enſevelis dans la matiere, s'en dégagent enfin, & ſe manifeſtent par leurs mouvemens ſenſibles, ſi bien que dans la conception la ſemence ceſſe d'être ce qu'elle eſtoit auparavant, & devient ce qu'elle n'étoit pas, c'eſt à dire que l'ame de la ſemence nous donne alors des marques de ſa preſence, au lieu qu'avant cela elle eſtoit comme enſevelie dans l'embaras de la matiere.

La ſemence eſt comme un Architecte, pour me ſervir de la comparaiſon d'*Ariſtote*, qui conſerve dans ſa memorie le deſſein d'un edifice qu'il veut conſtruire, & lorſqu'il trouve l'occaſion de le faire, il en fait un materiel qui a toutes les meſures & les dimenſions pareilles à celuy, dont il s'eſtoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, ſelon la penſée de *Senert*, ne ſeroit qu'une injure que nous ferions à Dieu par noſtre propre ignorance, car ſi Dieu a commandé à la Nature qui n'eſt qu'un ordre ſecret de ſa Providence, par lequel toutes choſes ſont ce qu'elles ſont, & font ce qu'elles doivent faire, s'il luy a dis-je commandé de faire croître & multiplier toutes choſes en produiſant chacune ſon ſemblable, je ne ſay pourquoy ce commandement ne tomberoit que ſur ce qui n'eſt pas raiſonnable.

AR-

ARTICLE V.

Du sang des Regles.

LA Nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes & dans les femmes de la matiere propre à engendrer des enfans, elle a encore ordonné aux femmes de produire dequoy les entretenir aprés les avoir conceus & de quoy les nourrir, quand ils sont nez. Le sang des regles qui coule si regulierement tous les mois dans les femmes saines, & qui ne sont ny enceintes ny trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'egorger: aussi est-il une portion du sang de leurs arteres. Il est vray qu'elles se déchargent quelquefois par là de toutes les impuretez, dont leur corps est remply, & c'est alors ce qui fait paroistre ce sang impur & corrompu.

Bien que nous observions, quoyque rarement, dans quelques arbres, des fruits sans fleurs, que quelques femmes soient devenuës grosses sans avoir leurs regles, comme nous le marque *Hyppocrate* de la femme de *Gorgias*, cependant les fleurs des femmes devancent presque toûjours la conception & sont le plus souvent un signe de fecondité.

Ce sang est pour l'ordinaire un sang superflu par son abondance. La cause de ses epanchements periodiques semble estre quelque chose de fort caché, puisqu'il se

trouve dans les Ecrits des Medecins tant de differentes opinions sur ce sujet.

Les uns disent que l'oysiveté, la bonne chere, & le temperament froid & humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles sont. Elles ne dissipent pas tout le sang qu'elles engendrent: ce qui reste tous les jours de superflu, aprés qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plenitude considerable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance qu'au bout d'un mois ou environ, la Nature en estant comme accablée, les femmes s'en dechargent par les lieux destinez à cette evacuation.

2. Les autres croyent que, ce qui cause les fleurs aux femmes, n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste & quelquefois cachée, si bien que les regles des femmes, ajoûtent-ils, estant âpres, penetrantes, corrosives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de tems en tems les vaisseaux de la matrice pour se faire passage, & pour delivrer ainsi les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce sang tout-à fait ennemy de la Nature. D'où vient qu'il y en a eu qui s'en sont déchargées par differentes parties de leur corps, la Nature ne pouvant souffrir cet excrement parmy ses liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoûtent-ils, de la mauvaise qualité des regles, si l'on considere avec quels chagrins les femmes s'en de-

dechargent, quelles foiblesses elles en ressentent, & quelle mauvaise couleur elles ont, lorsqu'elles en sont incommodées. Et, si l'on observe que les femmes qui sont en cet état font mourir par leur toucher une vigne qui pousse, qu'elles rendent un arbre sterile, qu'elles font aigrir le vin, & roüiller le fer & l'acier, qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles en rendent une autre sterile, qu'elles obscurciſſent la glace & l'éclat d'un miroir ou d'une yvoire polie, qu'elles font enrager un chien, & rendent un homme fou, si l'un ou l'autre goûte de ce sang; enfin, qu'elles causent encore beaucoup d'autres accidens, on peut dire que la mauvaise qualité des regles est cause de leur écoulement periodique.

3. Les autres attribuent le flux des regles à des causes superieures, & se persuadent que la Lune est la maistresse des mouvements que nous y observons, car ils ont remarqué, que la mer s'enfloit davantage; que les os des animaux estoient plus pleins de moële; que les arbres avoient plus de seve, & que les femmes souffroient aussi plutost l'epanchement de leurs humeurs au renouveau, ou au plein, qu'en tout autre temps: si bien que comme la Lune a beaucoup d'empire sur les choses humides, les femmes étant d'un temperament froid & humide, propre par consequent à souffrir les impressions de cet Astre, ils ne doutent pas aussi qu'il ne leur fasse ressentir les effets de sa vertu.

4. Enfin, d'autres penſent qu'il y a quelque choſe de caché & d'inconnu dans la cauſe des regles, & que c'eſt pluſtoſt la loy de la Nature qu'aucune autre cauſe, qui en a impoſé aux femmes la neceſſité & l'incommodité tout enſemble. Car ils ont remarqué qu'il y a des femmes auſſi chaudes & ſeches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent & qui ne font guere bonne chere, & qui neantmoins font toutes aſſez connoiſtre qu'elles ſont fécondes. Le ſang des regles n'eſt pas ſi mauvais que l'on ſe le perſuade, pourvû que les femmes ſoient ſaines, puis qu'il ſert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, & qu'elles le nourriſſent enſuite du lait de leurs mammelles.

La Lune n'eſt pas toûjours la maîtreſſe des regles, elles coulent auſſi bien au dernier quartier qu'au renouveau, ou au plein: ſi bien qu'aprés tout ils ſe ſentent obligez de croire que Dieu, ou plutoſt la Nature, par ſes ordres qui nous ſont inconnus, communique aux femmes une neceſſité ſecrete de ſe purger tous les mois.

Mais toutes ces opinions differentes ne ſatisfont pas ceux qui veulent pénetrer dans les ſecrets de la Nature. Elles ont toutes des difficultés inſurmontables, & à dire le vray pas une ne me plaiſt. Il faut donc chercher quelque autre cauſe du mouvement des regles dans une fille de 15. ans, qui continue à ſe purger regulierement pendant une partie de ſa vie.

Si

Si j'eſtablis bien ce que je penſe le flux des regles n'eſt cauſé que par une fermentation, que fait la ſemence de cette fille ſur toute la maſſe de ſon ſang; je me perſuade d'avoir trouvé la plus veritable cauſe de ces épanchemens periodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit ſavoir, que le ſang a une trés grande diſpoſition à ſe fermenter, tantoſt ſuivant les ordres de la Nature, tantoſt contre ſes legitimes decrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la premiere façon par le mouvement de noſtre cœur & le battement de nos arteres, & nous n'avons que trop d'experience de la ſeconde dans nos fievres intermittentes ou continuës.

Le levain naturel du cœur & des autres viſceres ſelon le ſentiment de quelques-uns agite le ſang continuellement par des ebullitions agreables, la pituité deparvée le fait tous les jours d'une maniere facheuſe, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troiſiéme jour, & enfin la ſemence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de 25. ou de 30. jours.

Cette ſemence, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, eſtant d'une ſaveur inſipide, fade & tant ſoit peu âpre, ce qui ſe connoit meſme par ſon odeur deſagreable, fait par toutes ces qualités boüillonner le ſang, qui ſort ainſi tous les mois de ſes vaiſſeaux.

Examinons cette matiere de plus prés, & voyons comment la ſemence d'une jeune

fille peut-se communiquer à toute la masse de son sang, pour le faire enfler & fermenter, quand ses premieres regles sont prestes à paroître.

Nous savons par la description exacte que nous avons faite des vaisseaux de la matrice, que ceux que nous avons nommez sanguins (b) descendant des parties superieures se divisent en deux rameaux (c d) que l'un de ces rameaux va aux testicules (k) & à la trompe (x) & l'autre à la matrice (c). Le premier est composé comme celuy-cy d'artere, de veine, de nerf & de vaisseau lymphatique. L'artere [b] & le nerf [m] portent au testicule la matiere à faire la semence, la veine [b] & le vaisseau lymphatique (y) rapportent en-haut le residu des liqueurs que le testicule & les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur substance, & pour servir à leurs usages; si bien que cette matiere infectée, pour ainsi dire, d'une vapeur subtile & seminaire du testicule & des trompes remontant en-haut, se mesle parmy le sang ou dans la veine cave descendante, (z) où dans l'une des emulgentes, (a) pour communiquer d'un costé & d'autre à toute la masse du sang les esprits & la matiere vireuse, qui a esté puisée dans le testicule, & dans les trompes.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes & des filles, leur enjoûment, leur vigueur & leur hardiesse, car, pour parler de cette sorte, les vapeurs sulphurées & spiri-

ritueuſes de la ſemence ſe mêlant parmi leur ſang, leur ſert comme de levain qui d'un côté cauſe leurs regles, & d'un autre fait ce que nous trouvons d'agreable & d'engageant dans les femmes.

La matiere qui revient des teſticules & des trompes eſt enſuite portée dans tout le corps par le mouvement du cœur & des arteres. Elle arroſe avec le ſang toutes les parties qui deviennent enſuite plus échauffées & plus pleines d'eſprits; ſi bien que cette jeune fille à l'âge de 13. ans, qui eſt le temps où ſes teſticules commencent à avoir de la force pour répandre leurs vapeurs par tout ſon corps devient plus active & plus amoureuſe qu'elle ne l'eſtoit auparavant. Elle ſe ſent en eſtat d'attendre un homme de pied ferme. Elle l'iroit même attaquer amoureuſement, ſi la pudeur & la bienſeance ne l'en empéchoient. C'eſt alors que la Nature qui n'eſt jamais dans l'oyſiveté la diſpoſe à la propagation du genre humaine. Elle échauffe ſes parties naturelles & y conduit inceſſamment de la matiere & des humeurs pour les faire ſervir à perpetuer ſon eſpece.

Cette matiere ſeminaire, qui ſe meſle ainſi tous les jours peu à peu parmy ſon ſang, diſpoſe cette derniere humeur à la fermentation, juſqu'à ce qu'une ſuffiſante quantité de vapeurs ſpermatiques y eſtant meſlées, l'ebullition ſoit parfaite & accomplie, de ſorte que le ſang puiſſe ſortir des vaiſſeaux (e f g h) que la Nature a

préparez pour servir à cette evacuation. Le vin qui boût dans un tonneau fermé se fait passage à travers ses petites fentes, & évacuë une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsi le sang qui boüillonne par le levain dont nous venons de parler se fait des ouvertures par les extremités des vaisseaux de la matrice, (e f g h) & aprés que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'est épanché, celuy qui reste demeure en repos, jusqu'à ce que dans un mois ou environ il y ait encore une nouvelle matiere, qui le trouble & qui le fasse sortir. Car si nous faisons réflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerons d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvemens.

Si le sang est dans un juste temperament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'évacution de leurs regles finit à peu prés dans trois ou 4. jours. Mais, si le sang est plein d'excremens, de crudités ou de pituité, quelle apparence y a-t il qu'il s'échauffe & qu'il se fermente si promptement ? Sa fermentation dure alors plusieurs jours & son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a esté depuis peu exprimé de quelques grappez de raisin. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point, & s'il s'échauffe un peu, ce n'est qu'avec peine. Au contraire, si le

sang

sang contient des matieres bilieuses & soufrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en sera incommodée, ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de teste, de flancs & de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'aprêté de l'humeur qui en sort. Ce sont les accidens que causent les regles dans une femme mal saine, mais tout est pur dans une femme pure, & ses fleurs qui sont aussi vermeilles & aussi épurées que le sang qui luy reste dans les veines, ne lui apportent que de la joye & de l'allegresse.

1. Cette opinion ne paroîtroit pas encore assés bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour la confirmer. Une des principales que l'on peut alleguer, c'est, que la plusparт des femmes dans le temps de leurs regles sont sujettes à une espece de fievre, ou du moins à une émotion universelle qui y a beaucoup de rapport: ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vray comme je viens de le dire, que le sang ne boüillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des regles, que par le moyen de la semence, qui s'y mesle, il est absolument necessaire qu'elles ayent cette semence, avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs regles. C'est la raison pour laquelle nous voyons quelquefois des femmes nous

donner des fruits sans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs regles, & qu'elles en ont assez pour faire un enfant. Temoin cette femme de Montauban, dont parle *Rondelet*, qui accoucha douze fois; & cette autre femme de Toulouse dont *Joubert* nous fait l'histoire qui eut 18. enfans; sans que l'une ny l'autre eussent jamais seu ce que c'étoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une jeune fille de 15. ans se sent vigoureuse & entreprenante de lâche & de timide qu'elle estoit quelques années auparavant. La voix luy grossit alors. Ses yeux deviennent étincelans. La couleur de son visage est vive. Son humeur est gaïe. Elle fait gloire de montrer sa gorge qui s'enfle peu à peu, pour faire connoître qu'elle est en estat d'estre mise au rang des femmes. Son sein s'est déja élevé jusques à la hauteur de deux travers de doigt, & son sang boüillonnant est prest à sortir de ses vaisseaux. Elle donne mesme à sa mere des marques des feux secrets que la Nature commence à allumer dans son sein, & comme les petites chaleurs & les legers emportemens luy sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoître qu'elle a besoin d'être observée de fort prés pour ne manquer pas à la pudeur du sexe, & encore le plus souvent n'y reüssit-on guere.

En vain de nos jeunes Coquettes.
On vous voit, meres, inquietes,
Conduire les yeux & les pas.
L'amour a mille & mille appas:
Et pour surprendre un cœur fait des routes secretes,
Que vos soins ne connoissent pas.

En effet, c'est alors que la semence d'une fille meslée parmi son sang ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle éleve sa gorge, qu'elle lui échauffe l'imagination, & luy inspire de l'amour pour se perpetuer par le moyen de la génération.

4. C'est assurément par le defaut de semence que *Phaetuse* perdit ses regles à la fleur de son âge. Elle devint si seche par la tristesse qu'elle conçeut de l'absence de son mary, que sans doute ses testicules estant alors privez de leur fonction ordinaire, & estant devenus étiques & dessechez, ne furent plus en estat de fournir à la masse du sang une matiere pour la faire boüillonner. Et, parce qu'elle n'estoit plus femme par l'épanchement de ses regles, elle perdit aussi son temperament pour prendre celuy d'un homme sans changer de sexe. On la vit toute veluë, & son menton garny de poil, ainsi que le rapporte *Hippocrate.*

5. Enfin, s'il est vray ce que nous rapportent quelques Médecins que les femmes à qui l'on a coupé la matrice & les testicules, ont manque des regles, & qu'elles manquent auſ-

auſſi des mouvements, ou des efforts que la Nature fait de temps en temps pour ſe décharger de ſon ſang ſuperflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le ſang dans leur veines, elles ont auſſi été privées de ces épanchements periodiques. Car l'experience nous apprend, que, ſi l'on arrache l'ovaire aux poules, elles ne font plus d'œufs, & comme cette partie dans l'oyſeau a du rapport aux teſticules des femmes, on ne peut douter que, par la perte de ces dernieres parties, qui contribuoient à faire la ſemence, elles ne perdent auſſi la puiſſance de ſe perpetuer & en meſme temps le droit d'être reputées parmy les femmes, faute de l'écoulement periodique de leurs regles.

Il eſt donc certain que la portion la plus ſubtile de la ſemence des femmes, ou ſi l'on veut des vapeurs ſeminaires, ſont la principale cauſe de leurs regles. Que le temperament, l'abondance du ſang, l'empire des Aſtres, & les autres cauſes que l'on apporte pour l'ordinaire ſur cette matiere, n'en ſont que des cauſes ſecondes & éloignées, qui contribuent à faire les regles plus ou moins abondantes, & non à les faire paroître plus ou moins ſouvent.

La quantité du ſang des regles ne doit pas paſſer 18. ou 20. onces. Cette quantité n'eſt pas toûjours égale dans toutes les femmes, les unes perdent peu en beaucoup de temps, & les autres beaucoup en peu de

temps

temps. Je say que Mademoiselle L.... n'a que 12. jours libres dans un mois, ses regles estant si abondantes pendant 18. jours, qu'elles peuvent être mises au nombre des choses qui arrivent contre les loix de la Nature. Ainsi il n'y a rien de determiné, ny pour la quantité du sang, ny pour le temps que les regles doivent durer. La santé, la maladie, le temperament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la saison, la temperature de l'air & beaucoup d'autres choses changent tout dans ces sortes d'évacuations.

ARTICLE. VI.

Observations curieuses sur les divers tems de la formation de l'Homme.

TOutes les parties & toutes les humeurs sont disposées pour la géneration d'un enfant dans l'un & dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en estat de se joindre amoureusement, & cette jeune fille sent que la Nature l'excite à se perpetuer par le moyen de la géneration. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour faire un enfant, & ses parties amoureuses sont si disposées à le former qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On pourroit comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire la paille aussi-tost qu'on la luy presente.

La

La femme n'a donc pas pluſtoſt receu la matiere de l'homme par cette amoureuſe alliance, qu'elle la preſſe de toutes parts pour la faire paſſer promptement dans l'un ou dans l'autre de ſes vaiſſeaux éjaculatoires, (p) afin que s'y mêlant avec la ſienne, elle y cauſe la conception.

C'eſt dans l'un de ces conduits que les principes de nôtre corps & de nôtre ame s'uniſſent, & ſe mêlent pour ne faire qu'un compoſé, & c'eſt auſſi dans ce moment que Dieu, qui ſait tout ce que nous faiſons, ſemble s'être comme obligé d'y envoyer un entendement, *qui*, ſelon la penſée de *Saint Gregoire de Nice*, *doit avoir ſoin de tous les organes du corps, où il doit loger pour regler enſuite les occupations qu'il y doit faire, & les mœurs qu'il y doit ſuivre, afin*, ajouſte-t-il ailleurs, *qu'il n'ait pas un jour à reprocher à Dieu, d'avoir eu un corps & une ame qui n'auroient pas eu les diſpoſitions neceſſaires pour ſuivre ſes preceptes ſecrets, & ſes mouvemens interieurs.*

Un homme qui a fait luy-meſme le Luth dont il doit jouër, n'a ſujet de ſe plaindre de perſonne, ſi ſon inſtrument n'eſt pas d'accord dans toutes ſes parties, il eſtoit le maître de ſa matiere, & il pouvoit l'employer & la diſpoſer, comme il le jugeoit à propos; de ſorte que l'on ne s'en prendra jamais qu'à luy ſeul, s'il y a un defaut dans ſon Luth ou un faux ſon dans ſon harmonie.

Mais, parce que ce ſujet eſt de luy-meſme fort embroüillé, & qu'il renferme des ſentimens

timens nouveaux, j'ai resolu de le partager en quatre articles, où je feray voir autant qu'il me sera possible les degrés dont la Nature se sert pour nous former dans les entrailles de nos meres.

Parce que j'auray besoin dans la suite de ce discours du mot de *conception*, pour exprimer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ay peur que l'esprit du Lecteur ne demeure souvent en suspens dans la diverse signification que je luy donne, à moins que de l'en avertir auparavant. Quand je dis donc, que la *femme a conceu*, & que sa *conception est avantageuse*, je prens alors ce terme dans une signification active. Mais, lors que je dis, que *nostre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme*, & non dans sa matrice, ainsi qu'on se l'est persuadé jusques icy, ce mot a alors une signification toute opposée, & on le doit prendre passivement.

Premier degré de la formation de l'Homme.

IL me semble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception est un mélange de la semence de l'homme & de la femme, & qu'il n'y a rien aussi de plus incertain ny de plus caché que le lieu où cette conception se fait.

On a crû jusques icy que la matrice [†] estoit le lieu où nous commencions à estre formez, parce que l'on a presque toûjours

trouvé

trouvé des enfans dans sa cavité, & que l'on ne s'est pas imaginé que la conception se pust faire ailleurs. Car bien que l'on ait vû des enfans dans les cornes de la matrice, (p) on a crû cependant que ce n'estoit que contre les loix de la Nature qu'ils se formoient dans ces petits conduits, & l'on ne s'est pas persuadé que c'estoit là que la Providence par ses ordres secrets avoit determiné de leur donner le commencement de la vie. J'avouë que le sentiment, qui establit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice, est plein de difficultés, & que l'on a besoin de raisons & d'experince pour en être convaincu.

1. Puisqu'aprés les embrassemens amoureux, on n'a jamais trouvé de semence dans le cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toûjours dans ses cornes, pourvû que la femme soit saine & feconde, on m'avoüera qu'il y a lieu de croire, que nous sommes plustost formez dans ces petits conduits, que dans un autre lieu, puis qu'il y a de la matiere pour la Generation.

En effet, toute l'exactitude que j'ay pû apporter en disséquant beaucoup de chiennes, qui s'étoient depuis peu accouplées, n'a servi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je suis, savoir, qu'il en arrivoit de mesme dans les femmes: & que la conception se faisoit plustost dans les cornes (p) dans la trompe, ou dans les vaisseaux éjaculatoires de la matrice, ainsi qu'on voudra les appeller, que dans la cavité de cette partie.

2. Il n'y a point de sang qui passe plus viste dans les arteres, ni de chyle qui le distribuë plus promptement dans les vaisseaux lactées, que la semence du masle s'insinuë dans la matrice des animaux, ce qui a fait croire à *Harvée*, qui a eventré pour ce sujet un nombre infiny de biches, que la conception se faisoit d'une autre sorte, qu'on ne s'estoit imaginé jusques alors. Il a crû, mais d'une maniere particuliere, que, parce qu'il n'avoit rien rencontré, ny de la semence du coq, ny de celle du cerf dans les parties secretes de la Poule & de la Biche, aprés s'estre accouplées, l'une & l'autre, il falloit que la semence du masle, ou n'eust pas entré dans les lieux, ou si elle y estoit entrée qu'elle en fust sortie en y laissant son impression & son caractere. Sur cela il a formé ce sentiment, que la generation se faisoit de la mesme sorte qu'un homme pestiferé communique son mal à un autre, savoir, par le moyen de la contagion ou de quelques esprits invisibles, ou encore comme un fer, qui a touché depuis peu une pierre d'ayman, attire un autre fer par la vertu qui luy a esté communiquée, si bien ajoûte-t-il, que la conception de l'enfant se fait ny plus ny moins que celle de nos pensées. Nos yeux voyent des objets, nôtre memoire en conserve les idées, & nôtre ame en conçoit les consequences. Tout de mesme on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas parce que la semence de l'homme est presentée à

sa matrice: mais parce qu'elle l'a touchée & luy a communiqué sa vertu. C'est ainsi, dit-il, que le vingtiéme œuf d'une poule est fecond par l'impression que la semence du coq a faite sur le corps de la poule qui n'en a esté touchée qu'une seule fois.

Mais, sans m'arrester à cette opinion qui me paroist trop metaphysique dans les ouvrages de la Nature, continuons à prouver que la veritable union de la semence de l'homme & de la femme, que nous appellons conception, se fait d'une autre maniere plus naturelle.

Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses avant ou aprés leurs regles qu'en tout autre temps: la Nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce temps-là beaucoup plus sujetes à concevoir.

Si le fétus se formoit dans la cavité de la matrice, quelle apparence y a-t-il qu'il pust resister au flux des regles qui doivent couler en abondance du fond de cette partie? L'enfant à venir en seroit détruit, & la matrice estant toute humectée, ne sauroit le retenir ny l'empêcher d'en sortir avec le sang, & ainsi il ne se feroit point alors de conception au commencement des regles, ce qui est contraire à l'experience. Il en arriveroit de mesme sur la fin des fleurs, car la matrice est encore alors trop humide pour pouvoir conserver le present qu'on luy a fait, elle le rece-

recevroit plutoſt 15. jours aprés, parce qu'eſtant plus ſeche, elle ſeroit plus diſpoſée à preſſer la ſemence qu'on luy auroit donnée.

Mais, parce que l'experience nous apprend que la conception qui ſe fait entre les regles n'arrive pas ſi ſouvent, que celle qui ſe fait immediatement avant ou aprés, je ſuis obligé de croire que la conception ſe fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en ſaurois trouver de plus propre à cet uſage que les cornes (p) de cette partie où ſouvent l'on a trouvé des enfans formez. Car, au commencement & à la fin des regles, tous les vaiſſeaux de la matrice ſont ouverts, ou pour ſe decharger (efgh) de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir (f) la ſemence qu'on leur preſente.

C'eſt ainſi que le fetus peut éviter les deſordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la groſſeſſe ; au lieu qu'il ne ſauroit s'en garantir, s'il commençoit à ſe former dans la cavité de la matrice.

3. Les Anciens ont ſceu auſſi-bien que nous, que la matrice des femmes n'avoit qu'une ſeule cavité : ils nous ont pourtant laiſſé par écrit que les femmes groſſes ſentoient plus de douleur & de mouvement d'un coſté que d'autre, ce qui ſe trouve encore aujourd'huy conforme à l'experience. Car les Medecins, qui ſe ſont appliquez à connoître les effets & les circonſtances de

la

la groſſeſſe, ont appris que les femmes ſentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un coſté du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agitation par le mouvement de ſon cœur & des ſes petites arteres, irrite le vaiſſeau ejaculatoire (p) qu'il habite, afin qu'il ſe defaſſe en faveur de la matrice de ce qu'il contient. Et, parce que ce vaiſſeau n'a pas aſſez d'eſpace pour elever un enfant qui a beſoin alors d'un lieu plus étendu & plus commode, pour ſes perfections, il s'en defait par ſon mouvement circulaire & le jette dans la cavité de la matrice. †

On a crû juſques au temps de *Fernel* que la Pierre ſe formoit dans la veſſie, où elle ſe trouve preſque toûjours; mais depuis que l'on a eſté deſabuſé de cette opinion, l'on croit, ſelon les experiences que l'on en a, que les reins luy donnent les premiers commencemens. Car les douleurs qui precedent la Pierre de la veſſie nous font bien croire que c'eſt dans les reins que la Pierre a eſté d'abord formée. Tout de meſme les petites douleurs & les mouvemens delicats, & preſque imperceptibles, dont s'apperçoivent dans l'un ou dans l'autre de leurs coſtez les femmes enceintes les plus ſenſibles, me font conjecturer que l'enfant commence à ſe former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La ſubſtance de ces vaiſſeaux, leur figure, leur action, & leur uſage ſont fort convena-

venables à cet employ. Ils sont d'un sentiment exquis, estant tout membraneux & charnus pour s'elargir, & pour sentir les irritations du fetus, leur figure est fort propre à se decharger de ce qu'ils contiennent: ils sont presque toûjours pleins de semence, & ont un mouvement par lequel ils se deffendent de ce qui les presse & de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les suffocations de matrice, & je puis assurer avoir vû plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ay disséquées en vie, qui estoit à peu prés semblable à celuy de nos boyaux que nous appellons peristaltiques.

Ce sont donc les petits mouvemens des cornes de la matrice que les femmes grosses sentent d'un costé où d'autre, qui nous font croire que l'enfant y reçoit ses premiers traits.

Mais encore, comment est ce que la conception se pourroit quelquefois faire aprés les grandes cicatrices que la matrice a receues, si elle ne se faisoit hors de sa cavité? Car nous savons selon mesme le rapport de *Rousset* & de *Bauhin*, que quelques femmes ont conceu aprés qu'on leur a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont souffert de grands abscés. La matrice ne seroit point alors en estat de faire son action. Elle seroit trop mal formée; & ses nembranes affoiblies & desséchées par les playes ne pourroient se comprimer, & se resserrer pour la conception: au lieu que recevant de ses cornes l'enfant qui a

esté formé, elle n'a ensuite qu'à le contenir & à le conserver jusques à sa derniere perfection.

5. D'ailleurs, pour confirmer ma pensée, je puis dire ce que l'experience m'a appris sur cette matiere. Je connois quelques femmes qui ont toûjours accoûtumé de se coucher sur le côté droit, lorsquelles dorment avec leurs maris, & c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées, & qu'elles conçoivent presque toûjours des garçons. On ne sauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme étant receuë dans la matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, ne peut tomber par son propre poids que dans la corne droite, où les garçons sont le plus souvent formez. C'est une remarque qu'a fait *Rhasis* aussi bien que moy, lors qu'il dit; que les *femmes qui se couchent ordinairement du côté droit ne font presque jamais de filles.*

6. D'autre part, j'ay souvent observé aussi-bien que *Fallope*, que la chair de l'arriere-faix n'estoit jamais au milieu du fond de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'aprés un mois ou environ, la boule, où est renfermé l'enfant, estant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus prés de l'embouchure du vaisseau, d'où elle sort, ce qui n'arriveroit pas de la sorte, si la conception se faisoit dans la cavité de

la

la matrice, comme on le peut voir dans les figures 10. & 11.

7. Au reſte, *Riolan*, un des plus celebres Anatomiſtes de nôtre ſiecle, autoriſe mon opinion, lors qu'il dit avoir ſouvent trouvé des enfans formez dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort qui eſtoit d'un pied de long, & qui ſortit du fond de la matrice de cette pauvre femme, qu'*Harvée* vouloit faire couper, ne ſortit d'autre lieu que de l'un de ſes vaiſſeaux ejaculatoires.

8. Je trouve dans mes memoires qu'il y a environ 23. ans qu'un vieux Medecin, appellé *Jean Critier*, perſonnage trés ſavant & trés-ſincere, me raconta à Paris une Hiſtoire, que Monſieur *Mercier* Medecin de Bourges, qui vivoit encore alors, luy avoit faite de cette ſorte. La femme de Monſieur *Agard* Lieutenant criminel de cette ville-là, de la ſanté de laquelle ce dernier avoit le ſoin, devint groſſe, & ſe porta aſſez bien juſques au quatriéme mois, aprés quoy, elle ſouffrit des foibleſſes & des douleurs extrêmes aux reins & dans le ventre, principalement du côté droit. Tout cela l'epuiſa tellement qu'elle mourut ſans pouvoir ſe delivrer. On l'ouvrit de 2. Janvier 1614, on trouva une fille longue de 7. pouces dans la corne droite de la matrice, la matrice eſtant alors dans ſa figure & ſituation ordinaire, ſi bien qu'aprés cela on peut dire que la conception ſe fait ailleurs que dans la cavité de la matrice, & que le fetus eſtant deja aſſez grand, & ne

pouvant plus demeurer dans l'une de ſes cornes, il faut qu'il en ſorte pour ſe perfectionner ailleurs, ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encore apporter icy l'autorité d'*Hippocrate*, qui dit, en parlant de la ſuperfétation des femmes, que, ſi *le fetus eſt deſcendu dans la matrice, lorſque la femme engendre une ſeconde fois, ce ſecond fetus ne peut vivre, & la femme en fait une fauſſe couche.* La raiſon en eſt evidente, car, comme ce dernier fetus ne ſe forme pas dans le lieu que la Nature a deſtiné pour la conception des enfans, il ne peut auſſi trouver de quoy ailleurs & pour ſe former & ſe pour nourrir. *Ariſtote* confirme cette opinion & l'experience l'autoriſe. Car nous voyons que les ſecondes conceptions qui ſe font dans le premier mois de la groſſeſſe reüſſiſſent pour l'ordinaire, que la femme nourrit l'un & l'autre de ſes enfans, & qu'elle les met au monde comme s'ils eſtoient conceus dans le meſme moment. Mais, ſi la ſuperfetation arrive quelques mois aprés le premier fetus formé, & aprés que les cornes de la matrice ſont embaraſſées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant meſme qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le ſecond enfant ne peut vivre, ce que l'hiſtoire que raporte *Ariſtote* ſur ce ſujet confirme clairement.

Aprés tout cela, l'on peut donc conclure que la conception ſe fait ſelon les loix de la Nature

Nature dans les cornes de la matrice & non dans sa cavité. Mais, *Kerkringe*, *Warthon*, *de Graaf* & quelques autres Medecins modernes sont d'un autre sentiment, puis qu'ils ne peuvent croire que la conception se fasse, ny dans la cavité de la matrice (a) comme l'ont crû les Anciens, ny dans ses cornes, (b) comme je le pense ; mais ils soustiennent qu'elle se fait dans les testicules des femmes, (c) lesquels sont pleins d'œufs, (d) comme est l'ovaire des oyseaux : si bien que renouvellant la pensée des Poëtes anciens, qui publioient qu'*Helene* avoit pris sa naissance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir & prouver ensuite cette opinion par des raisons & par des experiences suffisantes.

Ils assurent donc que les testicules des femmes (c) sont de veritables ovaires où les hommes commencent à se former : Que les vesicules, (e) dont ces parties sont composées sont pleines d'une liqueur semblable au blanc d'œuf, laquelle, (voye la fig. 6.) selon le sentiment de tous les Anatomistes, est la semence de la femme : Que cette semence étant rendue feconde par les parties deliées & spiritueuses de la semence de l'homme, qui étant dardée dans la matrice (a) se fait passage dans les trompes, (b) pour entrer ensuite dans les testicules de la femme, (c) communique sa vertu prolifique à l'œuf, ou aux œufs, (d) qui sont les plus prés des membranes des testicules, ou les plus

disposez à recevoir son impression feconde, quand il s'en engendre un ou deux fetus : Que l'une des trompes (b) se courbe alors, pour communiquer à l'œuf, (d) qui est disposé dans l'ovaire à recevoir ce qu'elle a receu de la matrice : (a) Qu'en ce temps là ces mesmes trompes (b) demeurent quelque temps comme colées au testicule en (f) pour y faire une impression de fecondité, ou pour recevoir l'œuf, (d) où l'homme commence déja à se former, ce qui se fait dans les Lapines au troisiéme jour, & peut-estre dans les femmes quatre ou cinq jours aprés leur conception, comme le pense *Kerkringe* : Que les vesicules (e) d'un côté, les boules ou les œufs [d] de l'autre, [c'est ainsi qu'ils les appellent indifferemment] se grossissent pendant quelque temps dans le testicule, [c] & que l'envelope ou la vesicule, [e] qui contient la semence de la femme, & qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi & se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'homme, qui sont les agens de la creature à venir, & de fournir aussi à la boule des humeurs pour la formation & pour l'entretien de l'homme à venir : Que cette même semence feconde [d] prend d'autres envelopes que la substance glanduleuse qui l'envelope, (e) & que ces envelopes sont le *Corion* & l'*Amnios* du fetus : Que l'etuy où l'envelope glanduleuse [e] s'ouvre pour laisser couler par un mammelon,

(g) qui se forme sur les membranes du testicule l'œuf fecond (d) qui entre dans la trompe (b) par la propre vertu du testicule, ou par sa propre disposition : Que pour cela la trompe (b) embrasse étroitement avec sa frange (h) une grande partie du testicule: (c) Qu'ensuite cet œuf fecond (d) étant tombé dans la trompe (b) tombe aussi dans la cavité de la matrice (a) où il se meurit pour ainsi dire, & devient un fetus parfait : Qu'enfin l'œuf fecond est distingué des Hydatides, qui sont plusieurs petites boules, qui se tiennent par leur queuë à leur grape de chair, comme les grains de raisins sont attachez par leur grape de bois, comme le marque la figure 7. qui est au chap. des fardeaux & des faux germes, au lieu que les œufs feconds (d) où le fetus se forme manquent d'attache, & descendent ordinairement seuls du testicule (c) dans les cornes (b) & puis dans la cavité de la matrice. (a)

Cela étant donc ainsi établi, ils concluent que le fetus prend son origine dans le testicule de la femme, & non dans ses cornes, ny dans la cavité de sa matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucoup plus de difficulté que celle des Anciens que nous avons examinée & refutée ensuite ; car elle soustient tant de choses qui me semblent impossibles, & qui ne peuvent être bien expliquées par ceux mesmes qui la soustiennent, que je

ne m'étonne pas, s'il y a aujourd'huy si peu de Medecins qui ayent embrassé ce party.

I. En effet, peut-on concevoir que la trompe (b) se courbe en (f) & fasse obeïr le ligament large, (i) sans que la femme sente son mouvement, & son ply qui ne se peut faire sans douleur? & le testicule (c) qui est attaché à ce ligament, & qui flote dans la cavité du ventre, peut-il estre si stable, qu'il demeure toûjours dans sa situation, & qu'il attende la jonction de la trompe (b h) pour recevoir l'impression genitale de la semence du masle qui y est renfermée? En verité, on fait faire ces mouvemens à ces parties-là, pour apuyer le sentiment où l'on est, & pour flater sa prevention.

II. D'ailleurs, qu'ils fassent la semence de l'homme si deliée & si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle entrer dans le testicule (c) par les pores de deux fortes membranes dont il est revêtu? Et où montreront-ils une semblable demarche que fait la Nature dans le corps de la femme? Les esprits animaux qui sont imperceptibles ont des conduits, par où ils passent, & la semence de l'homme qui est plus grossiere n'en aura pas?

III. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf (d) rendu fecond & animé, qui est alors gros comme un pois verd, puisse se faire passage à travers les envelopes glanduleuses (e) & à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe (h) par la jonction

(f) sans

Fig. 6.

(f) sans que la femme en ressente rien? Ces membranes sont elles moins sensibles que celles du reste du corps, & si la membrane est un nerf aplaty, comme le pense *Galien* peut-elle se rompre sans douleur? De plus, le mammelon (g) que *Graaf* a inventé se rencontre-t-il dans toutes les femmes, comme il nous l'assure; & n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir, pour couvrir l'aveuglement où il est?

IV. Au reste, cette solution de continuité est-elle selon les loix de la Nature qui en a tant d'horreur? & a-t-on veu quelquefois dans la femme de pareilles choses? J'avoüe qu'on a remarqué des parties se dilater d'une maniere extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'accouchement, mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre & s'ouvrir selon les loix de la Nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcez.

V. En un mot, peut-il se faire une playe, sans un épanchement de sang? & ce sang extravasé & hors de ses vaisseaux se peut-il conserver sans se corrompre, & sans que la femme s'en apperçoive?

VI. La playe que la boule aura faite en sortant du testicule, & l'ulcere qui s'en ensuivra peuvent-ils se consolider & se cicatriser dans une partie spermatique comme sont les parties du testicule de la femme, [c] sans que la femme en ressente de la douleur?

VII. Enfin, le testicule a-t-il un mouvement sensible ou insensible pour se deffaire de l'œuf qu'il contient? Et cette vertu expultrice, que *Graaf* a imaginée, peut-elle jetter l'œuf dehors par sa propre disposition, comme si c'étoit un excrement fâcheux?

Toutes ces difficultez m'ont contraint d'abandonner ce party, & m'ont fait dire en moy-mesme, comment y a-t-il des personnes de bon sens qui peuvent l'embrasser? Cependant, comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connoissons pas les causes, celle-cy pourroit bien être de ce nombre-là; car, s'il est vray ce que l'on vient de m'assurer que Monsieur *du Verney Anatomiste du Roy*, fit voir à Paris en 1691. un testicule de femme qui contenoit une espece de tête, dans laquelle on remarquoit la fente d'un œil avec deux paupieres garnies de glandes ciliaires, & d'une espece de sourcil orné de poil, qui étoit au dessus, un front d'où sortoit un toupet de cheveux avec une eminence garnie de trois dents molaires disposées en triangle, de la grosseur de celles d'un enfant de quatre ans; trois autres dents dans la face anterieure de ce monstre, & à la posterieure cinq autres, savoir, trois incisives & deux petites molaires: si cette histoire est, dis-je, veritable, comme plusieurs personnes me l'assurent, nous pourrions dans cette occasion suspendre nostre sentiment, jusqu'à ce que la curiosité & le travail des Anatomistes nous pust faire voir quelque

quelque autre formation de fetus dans le testicule d'une femme. Car, comme un sentiment ne peut solidement être apuyé dans la medecine sur une seule experience, qui souvent est un jeu de la Nature, il faut attendre que l'on nous ait fait voir quelque autre chose de réel dans la même partie, pour être persuadé que l'homme y prend ses principes, & qu'il commence à s'y former.

La conception n'est pas plustost faite que Dieu par les ordres qu'il a luy-mesme établis, crée un entendement humain pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet entendement y est envoyé en qualité d'Ambassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa negociation, & qui doit representer par tout où il se trouve le caractere du maître qui l'envoye.

Cet entendement se mesle avec l'ame, ou plustost se joint ou s'unit à sa substance, & ce qui nous surprend encore plus, aux esprits & au corps de l'homme, pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il seroit difficile de s'imaginer comment se joignent ces substances si éloignées entre elles, si l'experience ne nous en convainquoit à tout moment. Car, si mourrir est la desunion de ces parties, vivre sera assurément l'union & la societé de ces mesmes substances.

Si j'estois obligé de prouver icy l'union des 4. parties qui nous composent, entre toutes les preuves que je pourrois choisir, je n'en saurois trouver de meilleure que celle

que me fournit *Saint Gregoire de Nice*, lors qu'il dit que *puisque Dieu qui est un être infiny s'est meslé & s'est uny sans confusion toutefois à l'ame & au corps de Jesus-Christ, qui est une creature, nous pouvons croire que nostre entendement peut se joindre à nostre ame & à nostre corps par des decrets d'en-haut, de sorte que de ces deux premieres substances il ne s'en fasse qu'une seule forme dont nous soyons animez.*

La semence de l'homme estant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice fait enfler la semence de la femme, & luy sert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des causes de sa prompte distribution est une matiere sereuse & spermatique, qui se trouve dans la matrice d'une femme feconde, & qui se mesle avec elle pour luy servir de vehicule. Cette matiere vient des vaisseaux & des glandes de la matrice & de son col par l'expression de ces parties, par la foule des esprits qui s'y portent, par le plaisir & le chatoüillement que la femme y ressent. L'activité de l'ame de la semence de l'homme, & l'abondance de ses esprits ne contribuent pas peu à l'y faire entrer precipitamment. La petite valvule [s] figure 5. 9. & 11. qui est à l'embouchure du vaisseau éjaculatoire [b] figure 6. favorise aussi l'entrée de cette mesme matiere. Elle est lâche avant & aprés les regles, pour faciliter la conception qui se fait en ce temps-là plûtôt que dans un autre. La membrane interne

de

de ces vaisseaux a tant de replis, & le conduit qu'elle forme a l'embouchure si étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui y est un fois entré, en puisse sortir que dans son temps.

Il seroit bon de remarquer icy ce que nous avons observé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme avoient trois ou 4. petites cellules, (p) figure 5. qui servoient comme de forme ou de mesure à la semence de la femme & à la matiere de chaque enfant, c'est pour cela que quelques Jurisconsultes ont cru que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septiéme. La matiere qui forme la semence de la femme vient peu à peu des testicules, & est filtrée au travers de la substance nerveuse des vaisseaux ejaculatoires. (k) figure 6. Cet excrement des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaisseaux prend la figure de la cellule qui le reçoit, & la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans le corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince & delicate qui forme une boule, quand cette boule ou cet œuf a été rendu fecond par la semence du mâle. Cette membrane n'est pas si ferme ny si dure dans le lieu que la boule a reçeu la derniere goutte de semence, qu'elle est ferme ailleurs, & c'est par là que la semence de l'homme se communique à celle de la femme, comme la semence du Coq se com-

munique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ay remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'aprés le premier jour, l'ongle du jaune, la cicatrice, ou le petit point blanc, ainsi qu'on voudra l'appeller, qui est environné d'un cercle jaune obscur, estoit beaucoup plus grand qu'il n'estoit, avant que d'avoir été couvé. Le 2. & le 3. jour la tache s'estant augmentée presque de deux fois autant, j'ay jugé que l'ame du poulet residoit dans cette partie, que c'estoit par là que la semence du coq estoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former, puisque j'y remarquois un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de la femme, s'il m'est permis de comparer les bestes aux femmes, que se communique l'ame de l'homme avec toute la matiere qui la porte: ce qui arrive au mesme instant que la conception s'accomplit, & c'est aussi alors, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroist pour disposer toutes les parties à obeïr ensuite à ses ordres.

Comme les fruits jouïssent de la mesme ame que les arbres ausquels ils sont attachez, & qu'en estant desunis ils portent dans leurs semences des principes semblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont esté detachez; ainsi la boule de la semence de la femme estant attachée au vaiſ-

vaisseau ejaculatoire, joüit alors de la mesme ame que la femme ; mais, dés que cette boule a esté renduë feconde par la semence de l'homme, qui s'y est mêlée: alors elle a un principe independant & une ame particuliere.

Ce qui me fait croire que cela est de la sorte, c'est ce que je vis la nuit du 23. Janvier 1680. Mademoiselle L. aprés de pressantes tranchées rendit environ 200. boules ou petits œufs sans coquille. (a) Et c'est ce que quelques Anatomistes modernes ont appellé fort improprement *Hydatides*. (a) Chaque boule estoit attachée par sa petite queuë (b) qui tenoit à des fibres charnuës, tissuës & entrelassées ensemble La moitié des boules estoient grosses comme le bout du doit (a) & l'autre moitié comme de petits pois. (c) Elles estoient toutes transparentes & la membrane qui les couvroit estoit assez dure. L'humeur qui y estoit contenuë estoit claire & en quelque façon gluante. Elle estoit un peu salée & âpre au gouſt, & je ne doute pas que ce ne soient de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice, quand elles sont prolifiques. Comme celles-cy n'avoient pas este renduës fecondes par la bonne semence du mary, & que les vaisseaux ejaculatoires les avoient rejettées comme inutiles, c'est de la sans doute qu'estoit venu ce faux germe, comme on le voit dans les fig. 6. & 7.

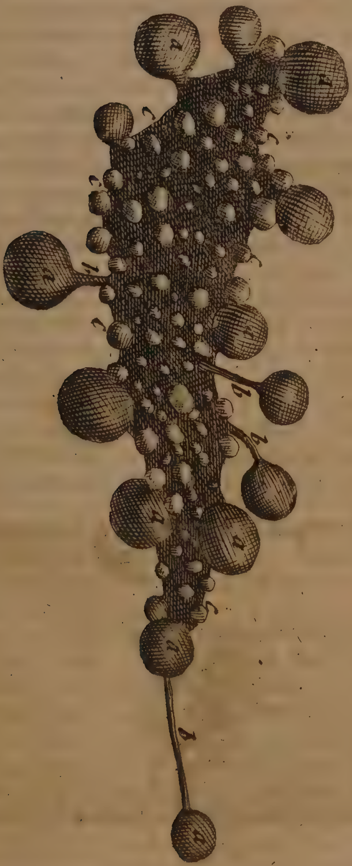
Les

Les semences de l'homme & de la femme estant mêlées se communiquent l'une à l'autre leurs qualités reciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme avec son odeur vireuse & sulfurée penetre toutes les parties de la semence de la femme, & en fait mouvoir tous les petits corps. Et la semence de la femme estant d'une substance un peu visqueuse, & d'une qualité un peu âpre, n'obeït pas si-tost à la penetration des qualités de celle de l'homme. Ainsi l'action est lente, & les mouvemens de toute la matiere enflée en sont languissans: si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation du fetus avant le 9. ou le 10. jour, ou pour mieux dire avant le 14. aprés lequel on peut observer les vesies transparentes, (d) & ensuite la goutte de sang & le point saillant, qui par son mouvement donne des marques assurées de vie. Si bien que ceux, qui nous ont asseuré avoir decouvert quelque chose au sixiéme ou au huitiéme jour, aprés la formation du fetus, nous ont voulu assurément surprendre.

Mais, avant que de passer outre, decouvrons la maniere dont la Nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies: car puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commencions à être formez.

Nous savons que le levain a deux sortes de substance: la plus grossiere devient de mef-

Fig. 7.



meſme nature que la matiere avec laquelle on la meſle, & la plus ſubtile fait lever cette meſme matiere par ſa penetration & par l'agitation, qu'elle excite dans les corps differens de toute la maſſe. Ainſi la partie la plus terreſtre & la plus viſqueuſe de la ſemence de l'homme ſert en partie à compoſer les parties ſpermatiques de l'enfant, & la plus ſpiritueuſe eſt emploiée auſſi en partie à produire les eſprits & l'ame de ce même enfant. Ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle ſeule cauſe dans toute la matiere qui le compoſe.

Plus le levain a des parties ſubtiles & penetrantes, & plus la matiere ſur laquelle il agit eſt ſouple & aiſée à menager, plus auſſi il avance ſon action : temoin les garçons qui ſont plutoſt formez que les filles, & les pigeons mâles qui naiſſent le plus ſouvent avant les femelles, la matiere dont ils ſont faits ayant plus de chaleur & d'eſprits.

Fig. 8.

La

La semence de l'homme fermente donc peu à peu toute la masse de la boule, en précipitant toutes les parties les plus grossieres, & en élevant les plus agitées & les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissoud & en ouvre la matiere, la sulfurée la precipite, & la qualité âpre de la semence de la femme la rassemble & l'endurcit si bien, qu'au bout de 10. ou de 12. jours, il se fait dans la partie inferieure de la boule une goutte d'eau transparente & claire, comme un cristal fondu, (d) qui est l'elixir & l'extrait des esprits de l'homme & de la femme. Cette petite ampoule d'eau (d) se divise ordinairement en deux, & quelquefois en trois parties, si nous en croyons *Cognatus* & *Felix Platerus*. Le dernier dit avoir vû une femme qui faisoit presque tous les ans de fausses couches, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la grosseur d'une noisette, qui estoit couverte d'une petite peau mince, que l'on pourroit appeller *Amnios*, & qui renfermoit trois vesicules transparentes, (c) dont l'inferieure estoit la plus pâle. (d)

C'est dans cette humeur diaphane & cristalline que l'ame se place, pour obeïr de là aux ordres superieurs de l'entendement qui n'occupe point de lieu, & qui est cependant par tout ce petit corps pour disposer ses organes de la maniere qu'il le veut. Dans la partie inferieure de cette boule où ce Medecin remarqua la vesicule la plus pâle, est placée la matiere la plus pesante

des

des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le cerveau qui est la partie dans les enfans la plus grande, la plus pesante & la plus froide ; aussi observons-nous que la teste des enfans qui sont dans les entrailles de leurs meres est toûjeurs en bas, lors qu'elle est située selon les loix de la Nature.

En effet, on apperçoit une goutte d'eau transparente qui se forme au commencement du 3. jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute point que ce ne soit là que le coeur se place pour faire ensuite tous les organes qui peuvent servir à son mouvement.

Ce petit corps qui se forme dans les entrailles de sa mere est deja comme un enfant émancipé qui n'a besoin d'aucune autre conduite que de la sienne propre pour mettre toutes ses parties en ordre & pour les placer où elles doivent être. Cependant la Nature qui prévoit les besoins de cet Embryon enfle le conduit où il se forme, & tire peu à peu des testicules & de quelques petits vaisseaux nerveux qui se gliſſent dela matrice aux cornes, les alimens qui luy sont necessaires. Elle en fait de mesme de l'autre costé. Elle envoye de la matiere à la corne vuide aussi-bien qu'à celle qui est pleine. Et ainsi ces vaisseaux ejaculatoires s'enflent tous deux presque egalement. Et j'en ay vû qui estoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le 14. jour aprés la conception plus ou

ou moins selon la chaleur de la matrice, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition du temps & de la saison, & enfin le temperament de la femme & de la matrice mesme, il naist dans l'une des ampoules transparentes un point rouge ou une goutte de sang, (e) qui s'agite d'elle-mesme, & je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur ou le cœur mesme, qui par ses premiers mouvemens de dilatation & de resserrement veut se fabriquer des organes, pour donner la vie au petit enfant qui commence à se former. Car, comme c'est à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, aprés leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner & à les nourrir.

J'avouë que je suis en peine de dire si le sang est formé avant le cœur, ou le cœur avant le sang, mais, quoy qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais, parce que la fermentation a donné l'estre à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ebullition, qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné aprés le 3. jour un œuf

œuf de poule couvé auront obſervé auſsi bien que moy qu'auprés de la cicatrice, où s'eſtoient formé les trois veſicules claires comme l'eau coulante d'un rocher, il paroît une goutte de ſang que l'on appelle fort à propos le point ſaillant, (e) puiſqu'il a des mouvemens reglez, & qu'il ſe reſſerre & s'élargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui ſe forme la premiere dans le blanc de l'œuf auprés de la cicatrice par l'induſtrie de l'ame qui y reſide, eſt celle qui doit enſuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de ſang qui paroiſt 14. jours aprés noſtre conception eſt une partie principale de nôtre corps, l'organe de toutes les operations de l'ame, l'origine des eſprits, la ſource des parties ſanguines, le ſiege de la chaleur naturelle, le thrône de l'humide radical par lequel nous vivons, en un mot, l'extrait de l'ame de nos parens & une choſe qui a du rapport à l'huile que nous tirons des ſemences des plantes.

Second degré de la formation de l'Homme.

LA boule animée demeure encore dans le lieu où la Nature l'a d'abord placée. Elle ne s'enfle guere, parce qu'elle ne reçoit preſque point d'humeur qui puiſſe abondamment ſe communiquer au petit projet qui s'y forme. L'entendement qui y eſt renfermé eſt alors occupé à bâtir un domicile

micile pour sa demeure, il a assez de matiere chez luy, sans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui luy sont necessaires. Il a déja menagé ce qu'il y avoit de plus spiritueux, dont il a fait comme une matiere de verre fondu, où il a place le point saillant. [e] fig. 8. Il pretend de ce point distribuer la matiere & les esprits pour former & nourrir les parties principales qui doivent estre fabriquées les premieres.

Il ne faut pas s'étonner si de la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changemens semblables ne sont pas extraordinaires dans la Nature, ny au dessus de ses forces: car, si les semences de nos parens viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une substance pareille? Les alimens de quelque couleur qu'ils soient se changent dans l'estomac en une matiere blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge, & du rouge en blanc par le melange de diverses liqueurs, si bien qu'aprés cela on ne doit pas s'étonner, si avec du blanc l'ame, ou plûtost l'entendement, fait du rouge, & si de la semence de nos parens, il se forme du sang & des humeurs rouges.

Le 20. jour, la generation s'avance d'une maniere surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant, & s'agitant avec force pour obeïr au Maître qui le com-

commande, il commence à fraper doucement le vaisseau (b) fig. 6. où il est renfermé, & à l'irriter par ses petits battemens. Ce conduit qui en sent l'agitation commence aussi à en être émeu & à faire de petis mouvemens peristaltiques & serpentins, pour se decharger en faveur de la matrice du riche depost que la Nature luy a confié.

Cependant le cœur semble alors estre partagé en deux parties qui representent ou ses petites oreilles, ou ses ventricules. Il se meut sans cesse par les esprits & par la fermentation de son sang. Et, comme l'ame perfectionne le cœur de son costé, le cœur darde aussi du sien par ses mouvemens réïterez un peu de sang dans les petis conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavités : tellement que l'on apperçoit alors deux petits fils rouges sortir du point saillant qui se produisent & s'allongent ensuite avec le temps.

Au dessous du cœur on voit toûjours une autre petite vessie un peu pasle de couleur de corne, comme l'a remarqué *Cognatus* : qui croist plus que le reste, & je ne fais aucun doute, ainsi que je l'ay remarqué ailleurs, que ce ne soit le Cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'*Aristote*, & qui doit aussi de son costé travailler à la formation des parties spermatiques, comme le cœur fait du sien à la fabrique des sanguines. (d) fig. 8.

Le

Le sang avec l'entendement fait toutes choses dans la formation d'un enfant, &, si dans les premiers mois de la generation, il nous est impossible d'appercevoir du sang, qui vienne des arteres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, spermatique & nerveuse qui y est incessamment portée ne laisse pas pourtant de le nourrir, & de venir de la plus pure portion du sang de la femme. Le sang est fait de deux sortes de matiere, l'une est cuite & l'autre est cruë. Celle-cy n'est autre chose que le chyle qui n'est pas encore sang, & qui pourtant est amy de la Nature. Cette derniere humeur est la matiere qui est si abondante dans la femme grosse ou accouchée, & qui sert à nourrir son enfant : Car cette matiere se filtre par des pores qui luy sont propres, & sert ensuite à nourrir & à faire croître l'enfant. Outre que la semence de l'homme qui a communiqué sa vertu fermentative à toute le masse du sang de la femme a rendu liquide & comme fondu, pour ainsy dire, une partie de son sang, pour servir aux mêmes usages.

Les cornes de la matrice se rempliſſent l'une & l'autre de cette semence pour fournir à l'Embryon l'aliment qui luy est alors plus convenable. Celle qui est vuide en est toute remplie, & l'autre qui conserve le precieux threſor de la Nature en est aussi garnie au costé de la frange, sans que cette humeur en puisse sortir. Elle s'y épaſſit & s'y

s'y embaraſſe tellement parmi les fibres, qui y ſont en grand nombre, que l'extremité de ces deux vaiſſeaux en eſt entierement boucheé.

La boule croiſt chaque jour d'une façon étonnante, & comme les ſemences jettées en terre s'enflent & ſe nourriſſent par l'humeur qui penetre leurs membranes, ainſi la plus ſubtile portion de la ſemence de la femme qui touche la boule ſe fait paſſage en forme de ſueur à travers la petite membrane qui la compoſe, afin de ſubvenir à ſes neceſſités. C'eſt ainſi enfin que le petit œuf de poule ſe groſſit en deſcendant de l'ovaire, ſans qu'il ſoit attaché à aucune des parties de la poule, ainſi que l'experience nous le fait voir.

Le 25. jour, tout s'avance encore plus. L'on apperçoit deja le commencement du poumon & du foye qui naiſſent à l'extremité des veines ou des arteres, car il n'eſt pas aiſé en ce temps-là de dire quels vaiſſeaux ſont ceux que l'on voit, à cauſe qu'ils ſont privez de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je penſe que ce ſont plûtoſt des arteres que des veines. Le poumon & le foye naiſſent donc à l'extremité des vaiſſeaux, comme l'Agaric fait ſur la Melaiſe. Ils paroiſſent d'abord blanchâtres par la diſpoſition des fibres que l'entendement y a fabriquées, & puis rougeâtres par l'arroſement du ſang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croiſſe de jour en jour, elle n'a pourtant point d'au-

d'autre matiere pour se multiplier qu'une partie delicate de la semence, qui est conservée entre ses membranes, & qui coule des testicules de la femme, ainsi que nous l'avons observé.

On voit clairement par les demarches de la Nature qu'il se fait du sang avant le poumon & le foye, qu'il y a du mouvement avant que le cerveau soit formé, & que le corps se nourrit & s'augmente avant que l'estomac soit en estat de faire du chyle, & les boyaux de le distribuer. On voit mesme alors des excremens de la seconde coction, & le foye ne commence pas plutost à se faire que l'on y apperçoit une petite vessie de fiel distinguée par sa couleur verte.

En ce temps-là la matrice est encore vuide dans quantité de femmes, (a) & les regles, qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines & plethoriques, pendant les premieres semaines de leur grossesse, ne troublent point alors la generation qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fond de la matrice & ceux de son col donnent pour l'ordinaire du sang en plus grande abondance qu'ils n'avoient accoûtumé, & si cela n'arrive point ainsi, ces femmes en sont plus malades, & on les doit quelquefois saigner, de peur que le sang qui sejourne autour de leurs parties naturelles, ne cause quelque desordre, & à la mere & à l'enfant, ou que la matrice en l'humectant trop ne puisse plus être capable de recevoir le pre-

ſent que ces vaiſſeaux ſont ſur le point de luy faire.

Le 29. jour, le cerveau s'augmente conſiderablement, & ſon eau claire paroiſt plus abondante qu'auparavant. Le poumon eſt manifeſte, le foye eſt preſque fait, la rate eſt ſur le point d'eſtre formée, & les reins commencent à paroiſtre, mais toutes ces parties ſanguines ne ſont pas encore tout à fait rouges. L'epine du dos & les coſtes reſſemblent à de petites fibres. Enfin, tout ſe perfectionne avec une promptitude ſurprenante. Le cœur qui n'eſt pas plus rouge que les autres parties ſanguines, a maintenant ſes mouvemens plus forts & plus reglez. Il frape & s'agite avec tant de force que les vaiſſeaux éjaculatoires augmentent auſſi de leur coſté leurs mouvemens ſerpentins.

L'enfant (b) qui eſt renfermé dans la boule animée croiſt de telle ſorte qu'il preſſe fortement le lieu où il eſt. (c) En effet, il a beſoin alors d'un plus grand eſpace pour avoir la liberté de ſe perfectionner, & de chercher de la nourriture qu'il ne trouve pas ſuffiſamment où il eſt.

Enfin, c'eſt en ce temps-là que quelques femmes groſſes des plus ſenſibles ſentent comme le mouvement d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiſelle C. qui a eu beaucoup d'enfans a toûjours ſenty le 30. ou le 33. jour de ſa groſſeſſe le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conceu. Cela arrive par la ſortie de la boule animée & par le mouvement de l'un des vaiſ-

vaisseaux éjaculatoires (c) qui s'en deffait. On peut connoître par là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon, ou une fille Le premier étant ordinairement du costé droit & plutost formé que l'autre, qui demeure le plus souvent dans les conduits de la matrice jusques au 40. ou au 42. jour.

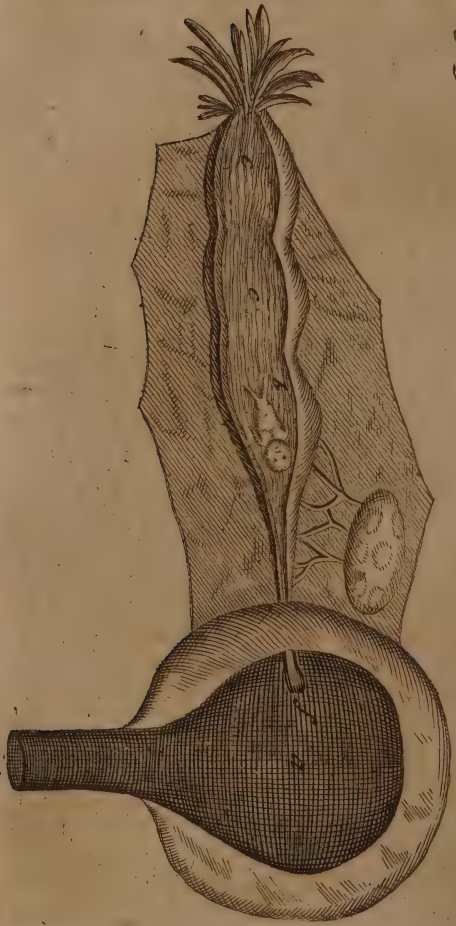
Troisiéme degré de la formation de l'Homme

APrés que l'ame a fabriqué le cœur pour y faire son principal siége, & pour y obeïr à l'entendement humain, elle le garantit de toutes parts des embûches, qui luy pourroient être dressées. Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le deffendre contre les assauts du dedans. Elle luy fait naître une eau claire & douce, pour l'humecter dans ses mouvemens continuels, & quelquefois violens, & fabrique ensuite au dehors des remparts d'ossemens pour le deffendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de Lune ne s'est donc pas plûtost écoulé que le petit enfant change de place, & tombe dans le vuide de la matrice. (a) Là il est receu & conservé comme le plus riche tresor de la Nature; & se sentant doucement pressé comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en rejoüisse par les legers mouvemens, qu'il commence imperceptiblement à faire à sa mere.

C'est sans doute par ces pressemens, que les

Fig. 9.



femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Leurs entrailles ſerrent alors, & couvent cherement l'enfant qui vient d'arriver. Il ſe place donc à l'embouchure du vaiſſeau duquel il eſt ſorty, ſi bien qu'il eſt entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de ſon vaiſſeau ejaculatoire. Cette ſituation lui eſt comme contrainte, puiſque la cavité de la matrice n'eſt alors guere plus ſpatieuſe que pour y loger une groſſe amande verte.

Cependant, toutes les parties de l'embrion ne ſont pas encore parfaites. Le cœur, le poumon, la rate, les reins & les boyaux ſemblent être ſuſpendus, & comme attachez hors de ſon corps : les yeux ſont comme deux petits points noirs marquez à la teſte. L'épine du dos & les coſtez paroiſſent plus forts ; les mains & les pieds commencent à ſe former ; les vaiſſeaux ſe groſſiſſent & s'allongent. L'on s'apperçoit meſme de la production de ceux du nombril, qui ſont chercher dehors dequoy faire vivre cette petite creature. C'eſt ce qu'a remarqué *Riolan* dans l'enfant d'une femme dont il fit la diſſection.

L'embrion ſe nourrit peu à peu de ce qu'il choiſit entre la membrane qui l'envelope, & qui s'élargit de jour en jour par l'accroiſſement du petit corps qu'elle renferme. Ce qui n'empêche pourtant pas, qu'il ne ſorte de l'une & de l'autre corne de la matrice une humeur blanche & ſpermatique, qui n'a pas juſques là aban-

donné le fetus, & qui luy eſt tellement neceſſaire, que, ſans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne ceſſaſt bientoſt de vivre.

Mais, parce que peut-eſtre on diroit que j'en impoſe, en rapportant tant de particularités ſur la formation de l'homme, comme ſi j'avois eſté le temoin des actions de la Nature, j'ay reſolu de la confirmer par les experiences que j'en ay faites, & par celles que les plus ſavans Medecins m'ont fait remarquer ſur ce ſujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire dans la remarque que j'ay faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne ſe nourrit d'abord que du blanc de ſon œuf. Il l'epuiſe preſque entierement avant que de toucher au jaune, ſi bien que le jaune eſt preſque tout entier quelques jours avant qu'il ſorte de ſa coquille. J'en dis de meſme d'un enfant qui ſe nourrit dans les flancs de ſa mere. Une matiere blanche, qui n'eſt autre choſe que la ſemence de la femme, luy ſert d'abord de nourriture ; & comme cette matiere n'eſt pas ſuffiſante pour le nourrir, le ſang de la mere, qui a du rapport au jaune d'œuf, luy ſert auſſi de nourriture dans les derniers mois de ſa priſon.

Avicenne, l'un des plus curieux Obſervateurs de la Nature, qui ait jamais paru, autoriſe cette verité, lors qu'il nous rapporte, qu'il *a apperceu le fetus comme ſuſpendu par deux petites attaches ſpermatiques* (a) *qui* ſor-

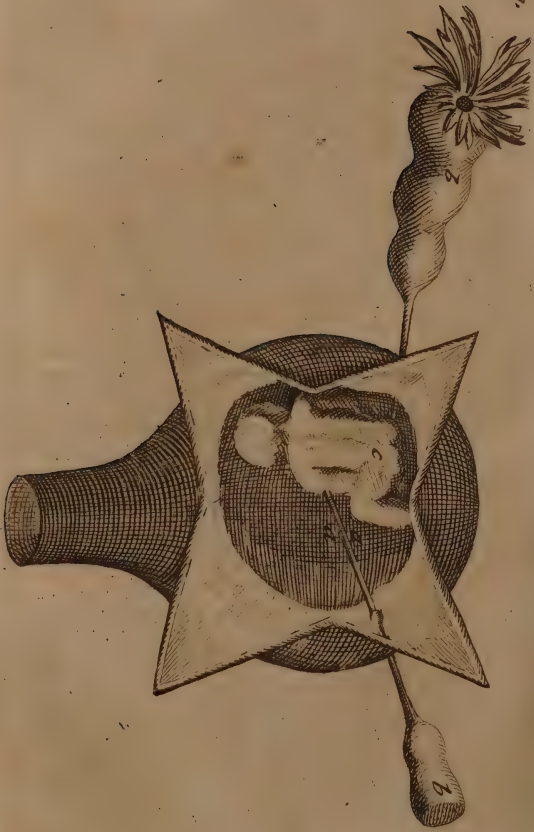
sortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice, (b) *& je ne doute point que ce ne soit par là qu'il se nourrisse ; avant qu'il vive du sang des entrailles de sa mere.*

Varole a aussi observé la mesme chose, lors qu'il rémarque, *que les racines dorsales du fetus, qui le suspendent, sortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites attaches s'effacent*, selon la remarque de ce Medecin, *dés que les vaisseaux du nombril penetrent la membrane qui environne le fetus*, & que la matrice commence à distiler une petite rosée de sang, qui forme la partie charnuë de l'arriere-faix, qu'*Arantio* appelle fort proprement le foye de la matrice.

Pour moy, qui me suis beaucoup appliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ay remarqué dans la matrice au commencement de la grosseſſe de quelques femmes, que j'ay disſequées, des vaisseaux blancs & lymphatiques parmy de sanguins. Ils descendoient vers son orifice, & il sembloit qu'ils formoient plusieurs valvules pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

En ce temps-là, le fetus est gros comme le pouce, (c) & il paroist de la groſſeur d'un œuf de poule, lors qu'il est couvert de ses membranes. Sa teſte, qui est aussi groſſe que tout le reſte du corps, renferme une subſtance semblable à du lait caillé : à voir sa bouche fenduë, on diroit que c'est un chien sans nez & sans oreilles. Ses parties

Fig. 10.



principales ne paroiſſent plus à découvert : on diſtingue alors plus aiſément le ſexe par la diverſité des parties naturelles qui ſont faites les dernieres. Car l'entendement ayant un chef-d'œuvre à faire, il eſtoit bien juſte qu'il y travaillaſt long-temps auant que de le perfectionner : & je ne doute pas que ce ne ſoient les grands avantages que poſſedent les parties naturelles, qui en ont retardé la formation. Le ſiege de la vertu diſtributive, & les parties par leſquelles la volupté ſe communique à l'homme, & par leſquelles il devient vigoureux, hardy, ingenieux & fecond, ne ſe forment pas en peu de temps, comme les autres.

On commence au ſecond mois de la Lune à diſtinguer deux membranes, dont l'enfant eſt envelopé. La premiere qui paroiſt à nos yeux, & que les Anatomiſtes appellent *Chorion*, ſemble avoir été faite par la ſemence de l'homme & par ſa chaleur naturelle, qui agiſſant ſur la ſemence de la femme lors qu'elle s'aſſembloit dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La ſeconde eſt celle qui touche immediatement l'enfant, que les meſmes Anatomiſtes ont nommée *Amnios*, à cauſe de la ſemence de l'homme & de la femme, par le moyen de la meſme chaleur, dont l'entendement s'eſt d'abord ſervy, pour faire la petite veſſie diaphane & tranſparente, que nous avons remarquée au commencement de la conception.

Ces deux membranes (a b) renferment donc l'enfant : (c) & parce qu'elles croiſſent peu à peu, à meſure que l'enfant ſe nourrit ; elles preſſent auſſi & élargiſſent également la matrice. La membrane externe touchant fortement ſon fond ſe joint & ſe cole à la ſuperficie interne de cette partie là, par un peu de ſang qui en coule goutte à goutte. Ce ſang en ſe caillant par la vertu de la ſemence de l'homme devient chair, & reçoit les vaiſſeaux (c) que l'enfant y pouſſe pour y puiſer l'aliment qui luy eſt convenable ſur la fin de ſa priſon.

Deux arteres ſortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne qui vient de la cavité du foye, & ces trois vaiſſeaux ſe trouvant unis à ſon nombril avec le lien qui ſuſpend la veſſie, font tous enſemble ce que les ſages femmes appellent le *Cordon*, qui n'eſt autre choſe que l'eſtuy des arteres & des veines de l'enfant allongées. Les arteres en avacuent le ſang ſuperflu, & vont donner du mouvement, & communiquer de la chaleur & des eſprits au ſang qui ſe trouve dans la partie charnuë de l'arriere-faix. La veine qui eſt ſouvent double porte du foye de la matrice dans le foye de l'enfant l'humeur qu'elle y a puiſée, afin que cette humeur ſoit encore perfectionnée & épurée avant que de paſſer par le cœur de l'enfant.

Quatriéme & dernier degré de la formation de l'Homme.

L'intelligence travaille si promptement à son heureuse composition, que, si nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque chose de nouveau.

Les membranes qui envelopent l'enfant sont dans le 3. mois de Lune de la grosseur du poing, & le *Chorion* commence deja à se coller au fond de la matrice, mais de telle sorte qu'il n'empesche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaisseaux ejaculatoires. Si cela n'estoit pas de la sorte, quelle apparence y auroit il, que les matieres blanches & spermatiques dont l'enfant se nourrit encore en pussent sortir incessamment?

Quoy que l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matiere blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a 3 puisque les humeurs, qui sont renfermées dans le *Chorion* & dans l'*Amnios* ont servy jusques alors de matiere à former toutes les parties de l'enfant, & puis à le nourrir pendant tout ce temps-là. Si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient epuisées, si elles n'avoient esté rafraîchies par d'autres. Et je ne doute pas que les attaches spermatiques & les racines dorsales d'*Avicenne* & de *Varole* ne soi-

soient les vaisseaux qui portent au fetus la semence de la femme pour le nourrir. Car de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire non plus que *Galien* & *Fernel*.

Si le sang des regles est retenu quelques jours, dans une femme vuide, l'experience nous montre qu'il se corrompt, & qu'il fait dans le corps de la femme tant de desordre en peu de temps, qu'il y met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois, dans une femme grosse, sera-t-il moins capable de nourir un enfant delicat qui ne s'est jusque-là entretenu que d'alimens fort purs & bien preparez.

Ce sang superflu s'écoule donc les premiers mois de la grossesse en partie par les regles de quelques jeunes femmes sanguines : pour les autres qui ne se purgent pas ainsi, la partie la plus mauvaise demeure dans leurs veines, pour leur faire miserablement passer tout le temps de leur grossesse, à moins qu'elles ne soient extrémement fortes pour y resister. Cependant, la Nature, qui ménage sagement ses productions, dissipe ce mauvais sang des femmes, ou bien elle en evacuë les excremens par la bouche en vomissant, ou par les autres lieux destinez à cet usage. Pour l'autre qui en est la meilleure partie, elle la change en matiere blanche pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'estre la principale matiere de la generation, elle rend encore la semence des femmes feconde par ses esprits, qui se brouillent parmy toute la masse de leur sang. Car quelle apparence que dans la pluspart des femmes, qui ne sont pas ordinairement reglées, les premiers mois de leur grossesse, le sang des regles ne fist pas de desordre, s'il n'estoit changé en semence par la faculté fermentative & particuliere de la semence de l'homme? Et quel moyen encore que la femme pûst engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse pour former & nourrir son enfant, si le sang des regles comme en estant la premiere matiere, ne servoit à cet usage?

La semence de l'homme qui change en lait le sang qui reste aprés que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matiere blanche & spermatique le mesme sang pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les Medecins ont crû les uns aprés les autres que l'humeur claire, qui est contenue dans l'*Amnios* estoit la sueur de l'enfant, & que celle que renfermoit le *Chorion* en estoit l'urine. Et parce qu'ils n'ont pû découvrir l'origine ny l'usage de ces liqueurs, ils ont accommodé la Nature à leurs pensées, & se sont imaginé que les choses estoient tout autres qu'elles ne sont verita-

ritablement. C'eſt pourquoy ils ont fait paſſer l'ouraque qui eſt le ſuſpenſoir de la veſſie, juſqu'au delà de l'*Amnios*, afin de porter l'urine dans la cavité du *Chorion*, au lieu que ce lien ſe termine ſeulement au nombril, & qu'il n'eſt jamais troué que contre les ordres de la Nature, ainſi que l'experience nous le fait connoiſtre.

2. En ſecond lieu, d'où pourroit venir cette urine & cette ſueur dans un fetus, qui n'a pas encore des reins fabriquez, ny de veſſie formée, & qui ne s'exerce pas avec aſſez de violence pour ſuer?

3. D'ailleurs, le petit oiſeau qui eſt renfermé dans ſa coquille, qui ne ſuë & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs ſeparées, & pour ne parler ici que du poulet, aprés que l'œuf dans lequel il eſt renfermé a eſté couvé pendant 8. ou 10. jours, on y remarque dans l'une de ſes membranes une humeur fort claire, que l'on appelle le lait de l'œuf, & dans l'autre une matiere un peu plus épaiſſe que l'on nomme le blanc.

4. Au reſte, ſi ces matieres eſtoient de l'urine & de la ſueur, qu'eſt-ce qui auroit la vertu de les conſerver ſans ſe corrompre, & ſans corrompre les enfans, pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les flancs de leurs meres?

Il faut donc avoüer que les humeurs renfermées entre les membranes du fetus ſont plutoſt ſon aliment que l'excrement de ſon petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axi-

l'axiome des Philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence, puisque nous en avons esté formez, car, outre qu'au commencement nous ne decouvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mere au fetus, le sang des régles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais, quand l'enfant est accomply & qu'il a changé de temperament, c'est alors qu'il a besoin de plus d'aliment & du sang des regles, qui est une autre sorte de nourriture qui luy vient de la chair de l'arriere-faix.

6. D'ailleurs, les semences estant des emanations & des extraits de la plus pure partie du sang de nos parens, quel inconvenient y a-t-il à croire qu'elles ne puissent encore devenir sang, puisque la goutte de sang, qui paroist quelques jours aprés la conception, est engendree de semence & multipliée par cette même matiere?

7. L'experience nous fait voir que tous les oyseaux se nourrissent d'abord du blanc de leur œuf par les veines qui y sont distribuées, & que cette nourriture leur manquant, ce qui arrive sur la fin de leur prison, ils se servent du jaune que l'on trouve attaché à leur nombril 8. ou 10. jours aprés qu'il sont sortis de leur coquille. Si le sang des regles a du rapport au jaune, & la semence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons-nous pas croire que les enfans se nourris-

riſſent d'abord de la ſemence de leurs meres, puis, de leur ſang, ſur la fin de la groſſeſſe.

8. Nous trouvons dans l'*Amnios* une humeur claire, douce & agréable au gouſt, que la Nature a ainſi preparée pour ſervir d'aliment prochain à l'enfant ; & dans le *Chorion* une autre matiere un peu plus épaiſſe qui en eſt l'aliment le plus eloigné. L'une & l'autre de ces matieres ſe figent & ſe caillent, quand on les expoſe au feu, ſi bien que l'on ne ſe tromperoit point, ſi l'on croyoit qu'elles ont les meſmes qualités & les meſmes uſages que le blanc de l'œuf à l'égard des oyſeaux ; car ſi le blanc nourrit le poulet, ainſi que nous l'avons remarqué, je ne voy point de raiſon pourquoy cette humeur blanche de la femme ne pourroit pas auſſi ſervir de nourriture à l'enfant, & avoir de pareils uſages. Il ne faut pas douter, ſelon le ſentiment d'*Hippocrate*, que la matiere claire de *l'Amnios* ne penetre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la ſucce, que ſon gozier ne l'attire, que ſon eſtomac ne la reçoive, puiſque nous trouvons dans l'eſtomac des enfans nouveau-nez une matiere chyleuſe, & dans leurs gros boyaux des excremens noirs.

9. Aprés tout, on doit être perſuadé, que l'enfant, pendant tout le temps qu'il demeure dans le ventre de ſa mere, ſe nourrit des humeurs qui ſe trouvent renfermées dans ſes membranes : car qui luy auroit appris, dés qu'il eſt né, de prendre & de ſucer la mammelle de ſa mere, ſi auparavant il n'en avoit

ap-

appris l'usage & le mestier, lors qu'il estoit dans ses entrailles?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire que les humeurs contenuës dans les deux membranes, qui enveloppent le fetus, ne sont pas de purs excremens, mais la matiere pour le former & pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumiere que nous n'en avons, pour connoistre de quelle façon la Nature agit, lors qu'elle nous forme. Et, si les Médecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que dans peu de temps nous ferions des découvertes, qui nous apprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui estoit morte grosse de *quatre mois*, &, aprés avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant, j'apperceus que toutes ses petits membres étoient distingués, que sa teste étoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps; que son cerveau estoit comme du lait caillé avec quelques fibres rouges qui le traversoient: que ses yeux manquoient de paupiere, son nez de chair, sa bouche de levres, & son visage de jouës: que sa poitrine étoit divisée en trois cavités presque égales. La fagouë étoit placée dans la plus haute. Cette partie étoit beaucoup plus

grosse

groſſe que dans les hommes parfaits, & elle étoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foye, la rate, & les reins qui étoient tous d'un rouge mourant occupoient la capacité inferieure, & le cœur renfermé dans ſon pericarde eſtoit dans celle du milieu. Cette derniere partie ſembloit eſtre double par la tumeur de ſon ventricule droit & de ſes deux petites oreilles. L'eſtomac eſtoit remply d'une humeur un peu épaiſſe ſemblables en quelque façon à celle que renfermoit l'*Amnios*. Les petits boyaux contenoient une matiere chyleuſe, & les gros en renfermoient une autre un peu noire qui eſtoit de la conſiſtence d'une opiate liquide. Le boyau cœcum n'eſtoit qu'une appendice non plus que dans les hommes, & il ne formoit pas un ſecond inteſtin comme on l'apperçoit dans les pourceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la veſſie & un peu de bile dans la veſicule du fiel. La coiſe ſembloit eſtre une petite nuée qui flotoit ſur les boyaux dans le haut du ventre. Les reins eſtoient diviſez en pluſieurs petites boules, comme ſont ceux des veaux, & par deſſus on obſervoit dans la graiſſe d'autres parties rougeâtres & comme glanduleuſes que l'artere adiqueuſe arroſoit qui eſtoit auſſi groſſe que l'émulgente. Les teſticules eſtoient dans le ventre, car c'eſtoit un garçon, au meſme lieu que ceux des femmes, un peu au deſſous des reins. Les pieds & les mains commençoient à ſe garnir d'ongles,

& les muſcles paroiſſoient rouges par le ſang dont ils s'eſtoient apparemment déja nourris. Le *Chorion* eſtoit comme collé à quelque ſang caillé qui ſortoit du fond de la matrice, de la meſme maniere que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquay encore que les vaiſſeaux ombilicaux venoient du bas & s'allongeoient en haut, aprés avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour ſe joindre au milieu de la partie charnuë de l'arriere faix, ce qui ſe fuſt fait apparemment dans 8. ou 10. jours, ſi la mere ne fuſt morte avec l'enfant. Je trouvay auſſi beaucoup de matiere blanche & mucilagineuſe entre les membranes de l'enfant & la matrice, & aprés avoir coupé moy-meſme un des vaiſſeaux éjaculatoires de cette femme, qui eſtoit gros comme le doigt, il me parut remply d'une matiere blanche, qui reſſembloit à la ſemence d'une femme. La matrice dans ſon fond eſtoit épaiſſe d'un bon pouce, & ſpongieuſe comme une éponge. J'y apperceus des varices en aſſez grand nombre, & quelques veines remplies d'un ſuc blanc, qui eſtoient viſqueuſes en pluſieurs endroits.

Ce qui ſert à l'enfant pour ſon ornement & pour ſa deffenſe eſt formé dans le 5. ou le 6. mois. Les cheveux percent alors la peau, & l'on voit venir les ongles aux mains & aux pieds. Les paupieres commencent à couvrir les yeux, le nez à ſe garnir de peau,

peau, les muscles buccinateurs, qui font les joues, à rougir, & les levres sont les dernieres parties à se former : on apperçoit encore alors les oreilles imparfaites, & l'on commence à voir la poitrine qui se distingue des parties basses par le diaphragme qui se forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la sorte, celles que nous appellons principales & necessaires à la vie se perfectionnent & s'accomplissent aussi. Le *Chorion* est attaché plus qu'auparavant à la partie charnuë de l'arriere-faix qui est de la hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déja l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matiere qui contribuë à nourrir l'enfant, qui est déja assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet, *Riolan* me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, donc il fit la dissection en l'an 1612. Ses testicules estoient plats, blanchâtres & comme attachez au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie estoient grosses comme le doigt, mais la droite l'estoit plus que l'autre, & toutes deux estoient remplies d'une humeur blanche. Son col estoit dur & calleux & cependant humecté d'une matiere gluante. La partie charnuë de l'arriere-faix estoit épaisse d'un travers de doigt & jointe au fond de la matrice par de petites fibres.

Cette

Cette hiſtoire nous fait conniſtre que cet enfant eſtoit ſorty de la corne droite de la matrice, puiſqu'elle eſtoit beaucoup plus élargie que l'autre : que les vaiſſeaux éjaculatoires ne ſeroient pas ſi gros, & ne contiendroient pas une ſi grande quantité de matiere blanche ; ſi cette matiere n'avoit ſes uſages particuliers, ſavoir, de nourrir l'enfant dans ſes premiers mois & d'y contribuer encore dans ſes derniers : Enfin, que l'enfant ayant communication avec la partie charnuë de l'arriere-faix il faut conjecturer qu'il ſe nourrit de differens alimens.

La chair de l'arriere-faix eſt un ſang figé par la ſemence de la femme, qui a eſté renduë feconde par les eſprits de la ſemence de l'homme. Cette chair n'eſt pas ſemblable à celle des viſceres, elle ſe déchire aiſément avec les ongles : ſa moleſſe & ſa ſubſtance ſpongieuſe en eſtant une des principales cauſes. C'eſt ce qui la rend ſi prompte à s'abbreuver du ſang, qui diſtile inceſſamment en forme de roſée par les petites artéres de la matrice. Sa figure eſt convexe du coſté qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des ſinus, ou des inégalités qui l'empêchent d'eſtre ſuffoquée par les humeurs, qui pourroient luy être communiquées en abondance du coſté de la matrice. Toute ſa ſubſtance eſt pleine de vaiſſeaux, qui ſont plûtoſt des artéres que des veines, afin d'attenuer & d'inciſer le ſang qui a ſervy une fois de nourritu-

re

re à l'enfant ; & rectifier celuy qui vient de nouveau du costé de la mere. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussez jusques dans l'arriere-faix, pour y chercher dequoy nourrir la petite creature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son côté 8. ou 10. petites arteres pour distribuer du sang goutte à goutte à la chair de l'arriere-faix, cette chair en a poussé plus de 40. dans le fond de la matrice : & ainsi les femmes qui accouchent ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie, qu'on se le persuade, par l'épanchement du sang de leurs vuidanges, puis qu'il y a de leur costé si peu de vaisseaux ouverts.

L'enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mere, que ses vaisseaux ombilicaux montent en haut, pour chercher de quoy vivre, comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiez d'une membrane épaisse & gluante, qui est une production de la peau du ventre de l'enfant & des autres membranes communes. Aprés qu'ils se sont allongez de la longueur d'environ cinq pieds, ils se jettent dans le milieu de la chair de l'arriere-faix. Les autres s'y font faire place par le mouvement de leur sang qui rarefie & subtilise l'humeur qui s'y rencontre : qui n'est pas ordinairement trop bonne ; & aprés luy avoir imprimé son mouvement, il la fait promptement passer dans

la

la veine qui eſt renfermée dans le meſme eſtuy. Cette veine a de diſtance en diſtance de petites valvules, pour empêcher que le ſang ne coule avec trop de précipitation, & qu'il ne ſuffoque l'enfant. C'eſt par ces petits nœuds que les matrones devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'eſt auſſi contre ce pronoſtic que *Saint Chriſoſtome* parle d'un ton ſi haut & ſi eloquent.

Si l'on veut ſavoir comment circule le ſang dans la chair de l'arriere-faix & comment il ſe communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le *Cordon* & l'on verra que la veine s'enfle du coſté de l'arriere-faix & que l'artere bat du coſté de l'enfant, & ainſi l'on n'aura plus de doute ſur le mouvement de ſes humeurs.

Nous avons ſujet d'admirer la ſituation de l'enfant dans le corps de la femme, il a touſjours la teſte en-bas, ſelon les loix de la Nature, afin d'eſtre preſt à ſortir, quand il en ſera queſtion ; la groſſeur & la peſanteur de ſa teſte luy faiſant garder toûjours cette poſture. Son viſage eſt tourné vers le dos de ſa mere, ſon nez eſt entre ſes genoux, & il a ſes deux poings prés de ſes joüës. Ses coudes touchent ſes cuiſſes, & ſes talons ſes feſſes, ſi bien que dans cette poſture il demeure 9. mois ſouvent en dormant, & quelquefois en veillant & en s'agitant avec aſſez de vigueur. Car, quoy que les nerfs des enfans ne ſoient pas bien durs, ils ſont pourtant auſſi gros & mêmes plus gros que

les

les nostres, & assez capables de causer des mouvemens sensibles.

Au commencement du 10. mois de Lune, l'enfant est dans son entiere perfection. Toutes ses parties sont accomplies, & il n'aspire qu'à sa liberté. La liqueur dans laquelle il nage devient vieille & corrompuë, parce que, d'un costé, il en a pris le meilleur, pour se nourrir depuis le commencement de sa vie, & que, de l'autre, il s'y est meslé une infinité d'excremens qui l'ont infectée. Son urine qui sort de ses parties naturelles & non d'ailleurs, & les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de sa basse fosse : il brise ses liens, & fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomac ne peut plus souffrir une liqueur corrompuë : elle fait de mauvaises impressions sur son cœur, & ses esprits en sont alterez. Peut-estre est-ce pour cela que depuis le milieu jusques à la fin de la grosseſſe de sa mere, la Nature luy a fourny du sang assaisonné de la maniere qu'il le faut, pour éviter la mauvaise nourriture des liqueurs renfermées entres les membranes de l'arriere-faix. C'est en ce temps là que l'orifice interne de la matrice, qui ressembloit au commencement de la grosseſſe au museau d'un chien naissant, ou plûtost au cu d'une poule, n'est plus qu'un petit bourrelet, & encore est-il effacé par l'elargissement de la matrice : ce qui est le plus seur & le plus veritable signe de l'aproche des couches.

Ces liqueurs qui sont devenuës des excremens ne manquent pas pourtant d'usages. Elles s'opposent d'un costé aux accidents externes qui pourroient luy causer la mort, lors qu'il est encore dans les flancs de sa mere ; & de l'autre elles doivent un jour faciliter l'accouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause dé l'accouchement qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui reside dans nostre cœur ne peut durer long-temps, si elle n'est eventée, & si elle ne se décharge de temps en temps des excremens vaporeux qu'elle engendre. Lors que ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissement, sans courir risque de perir par la suffocation, le cœur de l'enfant en seroit bientost etouffé, si en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchoit ailleurs dequoy se rafraîchir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer : c'est aussi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cry de quelques enfans qui estoient encore dans le ventre de leurs meres, comme voulant respirer avant que d'estre nez. Cette cause aussi bien que l'autre oblige les enfans de sortir pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent alors de nourriture, puisqu'il leur en vient suffisamment du costé du *Cordon*.

C'est donc l'enfant qui par ses efforts donne le branle à l'accouchement, c'est luy qui

qui brise ses liens & les membranes qui l'embarassent, c'est luy qui veut vivre tout seul, & qui a dessein de se servir de sa nourrice. Pour cela il frappe fortement les entrailles de sa mere, qui, estant extrémement sensibles, sont obligées de se lever contre luy & de le chasser dehors. Il cause donc les premiers efforts & la mere les acheve, car dans l'accouchement, lors qu'il est dans le pas, la teste sortie, il est souvent si étonné de ses propres efforts & de ceux de sa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse pour le mettre dehors par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques-uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mere sans respirer, parce, disent-ils, que la vie est tellement unie à la respiration, que nous cessons de vivre, lorsque nous cessons de respirer.

Mais, s'ils avoient exactement consideré les poumons des enfans de 8 ou 9. mois, ils seroient convaincus du contraire. Ils auroient observé que le poumon ne fait point alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits; car dans les enfans cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainsi que la couleur de sa substance nous le marque. Ils auroient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nostre, puis qu'il passe par le trou ovalaire du septum ou de l'entre-deux du cœur, ainsi que l'a fort bien remarqué *Botal.*

Au reſte, ſi quelques animaux parfaits vivent ſans reſpirer, ainſi que font la pluſpart des poiſſons, ne pouvons-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque temps ſans reſpirer ? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poiſſons, & fait la meſme fonction dans leur poumon que l'air dans le noſtre, & l'enfant qui nage auſſi parmy des eaux ſe rafraîchit par là, & ſe tempere la chaleur qui eſt d'abord aſſez moderée ; ſi bien qu'alors il n'eſt pas neceſſaire qu'il reſpire juſqu'à ce que ſa petite chaleur naturelle, & le petit feu de ſon cœur ſe ſoient augmentés, & l'ayent obligé de rompre ſes liens pour chercher ſa liberté.

On peut encore ajouſter à cela que les alimens dont il ſe nourrit ſont plus epurez, & moins chargez d'excremens, que ceux dont nous nous nourriſſons ; car toutes les parties nourricieres de la mere les nettoyent de leurs ordures, & les filtrent pour les épurer davantage. Le foye de l'arriere-faix les coule dans ſa chair ſpongieuſe, & les viſceres de l'enfant les corrigent encore : ſi bien qu'aprés cela les alimens ſont purs, & n'ont pas beſoin d'être encore épurez par la reſpiration : ſon cœur n'eſt pas ſi incommodé des vapeurs fuligineuſes du ſang, & il peut faire ſon action ſans avoir beſoin de reſpiration comme le noſtre.

Aprés que l'enfant eſt né & que l'arriere-faix eſt ſorty ſelon les loix de la Nature, la matrice qui eſt toute ouverte alors ſe

se renferme incontinent, & trois heures aprés on n'y sauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration, aussi bien que la verge de l'homme, qui estant roide pour engendrer devient si fletrie & si petite aprés son action, qu'en Hyver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la Nature qui est admirable dans toutes ses actions, & qui fait plus paroître sa puissance & ses merveilles dans la production de l'homme, & des animaux que dans toute autre occasion.

CHAPITRE V.

Du Faux-germe & du Fardeau.

LA Nature dans ses ouvrages se propose toûjours une fin. Elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain & determiné. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposé, il faut plûtost en accuser les causes qui concourent avec elle que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de veritable conception, on ne doit attribuer la faute qu'à la matiere sur laquelle elle travaille qui n'est pas disposée à faire des générations humaines. Tant de conditions sont necessaires pour faire un enfant, que, s'il en manque quelqu'une, il n'en faut attendre qu'un Faux-germe ou un Fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier

sur cette matiere qui me paroist fort difficile, on me permettra seulement de l'ebaucher sans l'examiner à fond, n'ayant lû aucun auteur, si l'on en excepte *Valleriola*, qui en dit quelque chose, qui m'ait indiqué comment se font les irregularitez de la génération.

Je ne parle point icy des Monstres qui sont des choses extraordinaires dans la Nature, & qui ne viennent point de la conception ny des semences des sexes humains: mais je parle des erreurs de la conception, qui sont faites par le defaut, & les maladies de la semence, ou par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles. Car la veritable, aussi bien que la fausse conception se fait par le mélange de la semence de l'homme & de la femme, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, & que nous le ferons encore voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se polluer, comme l'homme, ny de se décharger de sa semence superfluë. Elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules, ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt & devient jaune, trouble ou puante, de blanche & de claire qu'elle estoit auparavant. Au lieu que l'homme se polluant souvent, mesme pendant le sommeil, sa semence est toûjours nouvelle & ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, à moins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la

rend

rend souvent infeconde. Et, si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine & fertile ; ou elle ne cause point de génération, ou, si elle en cause, elle fait un enfant malade & valetudinaire.

1. Tous les vices & les irregularités de la conception viennent donc plûtost du costé de la femme que de l'homme. Si par hazard la semence de l'homme rencontre la semence corrompuë de la femme, il ne faut pas alors en esperer de veritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités necessaires pour engendrer, elle ne peut neantmoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle : si dans la matrice elle se mesle avec une serosité corrompuë & virulente qui détruit son ame, que *Galien* appelle esprit genitif, & si enfin entrant dans l'une de ses cornes & se communiquant à la semence de la femme, elle la rencontre troublé & incapable de recevoir ses impressions. Car quelle apparence y a-t-il que la semence de la femme soit émeuë par les esprits actifs de celle de l'homme, & qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, si elle-mesme manque d'esprits, & si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif?

Cependant, la Nature qui n'est jamais dans l'oysiveté ne laisse pas d'agir incessamment, & par le moyen des esprits de la

ſemence de l'homme d'agiter en quelque façon la ſémence corrompuë de la femme, qui n'ayant nulle diſpoſition à former les parties d'un enfant, s'enfle ſeulement, ſe multiplie & ſe fermente en quelque façon.

Aprés quelques ſémaines, la boule ainſi enflée eſt jettée par le mouvement de la trompe dans la cavité de la matrice, où elle s'enfle encore davantage : elle eſt là entretenuë & fomentée par des humeurs ſereuſes qui penetrent les pores de ſa membrane, & qui lui communiquent dequoy la faire croître.

Deux mois & demy, trois ou 4. mois au plus ne ſe ſont pas plûtoſt écoulez, que la Nature voyant qu'elle travaille en vain ſur une matiere, qui n'eſt point propre pour être animée, ſe deffait enfin de ce Faux-germe par des efforts & des douleurs inſupportables, & par des accidens irreguliers. Car la femme qui le porte ſe ſent plus groſſe & plus incommodée que ſi elle avoit conceu un enfant : & la matrice pendant le temps de la fauſſe groſſeſſe faiſant tomber de ſon fond une roſée continuelle de ſang, s'epuiſe peu à peu elle-meſme, ce ſang ne pouvant être retenu par une boule inanimée. Enfin, aprés le temps preſcrit par la Nature, ce Faux-germe ſort quelquefois auſſi gros que le poing, comme l'experience me l'a montré. Il eſt couvert d'une peau aſſez dure qui n'eſt autre choſe que la membrane, qui envelopoit la ſémence de la fem-

femme, lorſquelle étoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompuë, ſouvent ſemblable à de la boüillie, & cette humeur n'eſt que la ſemence de la femme qui avoit de mauvaiſes qualités, & qui a eſté enſuite fomentée & entretenuë par une ſemblable matiere.

2. La ſeconde eſpece de Faux-germe eſt d'une autre figure, & s'engendre d'une autre ſorte. L'eſprit genitif, qui reſide dans la ſemence de l'homme, quelque ſain & quelque actif qu'il puiſſe être, eſt preſque etouffé par le mélange des humeurs cruës & ſereuſes qu'il rencontre quelquefois dans la matrice, dés qu'il y eſt entré, ſi bien que ſe coulant enſuite dans l'une de ſes cornes, il ne peut y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs qui ſoient rebelles à ſon impreſſion: d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner, s'il ne peut imprimer ſon caractere ſur des matieres ſi irregulieres, & s'il ſe fait un Faux-germe ou une fauſſe conception. Il ſort ſeulement de la ſemence de l'homme ainſi mêlée quelques eſprits foibles & languiſſans, qui penetrant pluſieurs boules & le corps même de la femme, mettent plûtoſt ſes humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprennent de generation.

Les eſprits de la ſemence de l'homme ne pouvant donc agiter la ſemence de la femme, ne laiſſent pas de penetrer juſques dans la maſſe de ſon ſang qu'ils excitent tant ſoit peu, & qu'ils font ſuffiſamment

fermenter pour faire dégoûter dans la cavité des cornes plusieurs goutes de semence dont plusieurs boules sont formées. Ces boules qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la generation, sont successivement chassées dans la cavité de la matrice, aprés que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croute du pain.

Quelque temps ne s'est pas plûtost écoulé que toutes ces petites boules, se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grappe du Faux-germe, ou un corps à peu prés semblable à la chair du cou d'un coq-d'Inde. Ces fibres charnues sont produites par quelques goutes de sang, qui sort plus ou moins abondamment du fond de la matrice dans le second ou le troisiéme mois de la fausse grossesse.

Je ne saurois prouver plus clairement ce que je dis que par l'histoire de Mademoiselle L. que je ne veux pas repeter icy, & que j'ay rapportée tout au long au chap. precedent article 6. fig. 7. Ce que dit *Valleriola* sur cette matiere de *Louison* & de la femme de *Georges* confirme encore ma pensée. La premiere aprés 6. mois de grossesse apparente, rendit une grosse grappe membraneuse, à laquelle une infinité de petites boules, semblables à des œufs de poisson, estoient attachées; elles contenoient une humeur qui estoit devenuë jaune, trouble & puante, par un trop long sejour.

La Nature ne peut souffrir long temps ces

ces fausses générations. Elle s'en deffait quand elle le juge à propos par des douleurs, & des tranchées differentes de celles des veritables accouchemens. Car ce Faux-germe aussi bien que l'autre ne sejourne guere plus de 4. mois dans la matrice, sans se corrompre, & s'il y demeure jusques au 5. 6. ou 7. mois qui est le plus long sejour de ces Faux-germes, l'experience m'a appris que leurs humeurs ne sont plus claires; ni blanches, mais jaunes, troubles, corrompuës ou puantes.

3. La troisieme espece de Faux-germe est un Faux-germe animé. Je le nomme ainsi, parce qu'il ne represente pas la figure d'un homme, mais de quelque autre animal. Il se forme de cette sorte.

La semence qui est renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme ne contient pas toûjours des matieres entierement corrompuës & incapables de recevoir les impressions de la semence de l'homme, comme dans le premier & le second Faux-germe. Elle ne conserve pas aussi des matieres pures comme dans la veritable conception : mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mêlée de bonnes & de mauvaises humeurs, comme nous voyons de bon & de mauvais sang sortir d'une veine piquée : si bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles & fecondes, & d'autres étrangeres & incapables de recevoir le caractere que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque forte & quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matieres disposées à recevoir son impression : de sorte que, si la semence de la femme & les esprits de cette même semence sont en petite quantité, & qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irreguliers & languissans, quelle apparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles, & qu'il s'en fasse une veritable conception ?

Il ne se faut pas imaginer que l'intelligence se mette en peine de fabriquer le corps de ce Faux-germe. Dieu n'envoye point une ame immaterielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme, mais toute la fabrique de ce corps doit être attribuée à l'ame qui reside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut en suivant les ordres que la Nature lui a prescrits.

Cette ame donc, que l'on peut appeller humaine, se voiant obligée par la necessité de son essence de faire un corps de la matiere qu'elle rencontre, s'acquite de son devoir, & travaille incessamment sur cette matiere inegale pour en faire quelque génération. Car comme la Nature veille incessamment à la perpetuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matiere que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette occasion. Le defaut de matiere ne l'empêche point d'agir, & bien qu'elle en manque pour former un enfant

entier, & qu'elle ne trouve point dequoi pour faire les bras ni les jambais, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelque chose, qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoi que la matiere sur laquelle l'ame travaille soit mêlée avec d'autre qui n'a nulle disposition à la generation humaine, cependant, elle qui a des dispositions convenables, sert à former un tronc animé qui ressemble à un gros ver ou à un serpent, c'est à dire que ce corps n'a ni bras ni jambe.

Si dans une autre occasion elle rencontre un peu plus de matiere, pour former les bras & les cuisses d'un fetus, alors elle ne fait que les commencer, sans pouvoir les perfectionner faute de matiere, & ainsi ces parties imparfaites n'estant pas proportionnées au reste du corps, il se forme un fétus, qui ressemble à un lezard, à un rat sans queuë & sans poil, ou enfin à une grenoüille.

Si dans une troisiéme occasion la boule où se forme le fetus, est trop prés de la matrice, & que là, elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, & qu'outre cela le fetus manque de matiere, pour estre formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties, & qui aura les autres en mesme temps difformes. C'est ce que l'experience nous fait connoistre, lors qu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelqu'enfant, qui a la figure d'un pour-

pourceau, d'un aigle, ou de quelque autre animal semblable.

La Boule où ce Faux-germe animé est formé est chassée avec le temps dans la cavité de la matrice, comme le sont les veritables enfans, & là cet animal recevant des cornes & du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croist de jour en jour ; jusqu'à ce que la Nature en estant irritée s'en défasse avec peine, souvent avant neuf mois, & quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des veritables enfans, ainsi qu'*Houllie* nous l'apprend par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfans semblables à des grenoüilles.

Quoi que l'ame de la semence de l'homme, ou si l'on veut, les esprits de cette mesme semence soient affoiblis par le mélange d'une matiere irreguliere, avec laquelle ils se sont mêlez dans la matrice un moment avant la conception mesme, cependant, ils ont encore la vertu de penetrer le corps de la femme, & de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arriere-faix de ce Faux germe animé. Car le sang des regles coulant du fond de la matrice acheve de nourrir cet animal, comme il fait le veritable enfant. Mais, parce que le sang de la femme aussi bien que la semence a des parties heterogenées, & est d'une substance toute differente

les

les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arriere-faix aussi bien que le Faux-germe a des parties si difformes, & si peu semblables à celles d'un arriere-faix d'un veritable fetus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces Faux-germes aient des causes naturelles ainsi que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les Astres par leurs diverses rencontres sont la cause de la génération de ces animaux, mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les Astres sont trop éloignez de nous pour en estre des causes prochaines. Ils ne font seulement que concourir en qualité de cause commune dans toutes les operations veritables ou depravées de la Nature.

Rondelet a une plaisante pensée sur la génération de ces Faux-germes animez. Il croit que, si les femmes engendrent des fetus qui ressemblent à des lezards, à des herissons, ou à d'autres pareils animaux, on doit les interroger pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bû d'eau, qui conservast la semence de ces animaux. Car il se persuade que les vers, les grenoüilles ou les autres animaux, qui s'engendrent quelquefois dans les boïaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclorre dans leur corps, ainsi, que la semence de ces animaux estant distribuée parmi le sang d'une femme peut

être

être envoyée à la Matrice, & y produire une espece d'animal semblable à celle dont elle procede.

Mais le sentiment de *Gordon* & de quelques autres Medecins sur cette matiere est, ce me semble, bien plus probable que ceux-là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, & qu'elle est la cause de tous les desordres, qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoûtent-ils, que l'on appelle *Frere des Lombards, ou des Salernitains* les Faux-germes animez que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de veritables enfans, parce qu'elles se nourrissent fort mal. Ainsi les fausses conceptions se font par un mélange irregulier, & par une proportion inegale des semences des deux sexes, comme six goutes d'esprit mêlées avec trois goutes d'eau forte font mal fermenter la matiere; mais il en faut six pour la bien faire agiter: j'en dis de même de la veritable conception, il faut une veritable & une égale portion de semence saine des deux sexes pour la bien faire.

L'experience confirme cette opinion, car dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les Meridionaux, où la plus-part des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de legumes ou de fruits qui font de mauvais sang & de mauvaise semence, il arrive de pareils desordres dans la generation. l'Italie & l'Espagne nous fourniſſent assez d'exemples sur ce sujet, que nous rapporterions

ons ici, si nous ne craignions d'ennuier le Lecteur qui pourra les lire dans les Auteurs qui les ont écrits.

Il est si vrai que la génération des Faux-germes se fait de la maniere que je l'ai dite, que si l'on corrige l'intemperie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, & si l'on evacuë ses mauvaises humeurs qui font de mauvaise sémence, on verra bien-tost aprés arriver de veritables conceptions, ainsi que l'experience nous le montre.

Aprés avoir prouvé que les Faux-germes se forment par les vices & les defauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les Fardeaux s'engendrent par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles.

Il y a de deux sortes de Fardeau qui n'ont de cordon ny l'un ny l'autre, comme a le veritable fetus ; l'un paroist avoir quelque principe de vie, & l'autre est tout à fait inanimé. Celuy-là ne vient pas seulement de la semence de l'homme & de la femme mêlées ensemble, mais encore de beaucoup de sang des regles : & c'est la raison pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'ayant pas tant de sang de regles que les femmes, & celuy-cy ne procede que de la semence de l'homme, & du sang des regles : ainsi que nous le ferons voir dans la suite de ce discours.

Le Fardeau animé est une masse de chair couverte de peau sans figure humaine,

ne, qui a des arteres & des veines, avec quelque mouvement obscur. Il se forme de cette sorte. Le sang des regles ne sort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur semence à excitée dans toute la masse de leur sang, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs : si bien que ce sang a toûjours plus ou moins de semence dans sa masse, & par consequent est plus ou moins susceptible des impressions, que peut luy faire la semence de l'homme. Car cette semence fait cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fetus & de l'arriere-faix, & c'est aussi à cette mesme semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux especes de Fardeaux, savoir l'animé & l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observez dans les hôpitaux des païs du Midy, où les femmes grosses sont receuës.

La semence de l'homme étant donc jettée dans la matrice y trouve quelquefois tant d'humeurs, qui embarassent les parties actives de sa substance, qu'elle ne peut penetrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans sa cavité comme engluée par l'abondance du sang des regles qui l'empêche de faire son action. L'ame de cette semence qui veut incessamment agir, lors qu'elle trouve de la matiere tant soit peu disposée à recevoir son caractere, ne

peut

peut demeurer sans rien entreprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme qui depuis peu est sortie en abondance des cornes de la matrice, & qui s'y trouve mêlée parmy beaucoup de sang des regles. Elle en forme quelque chose d'animé, mais quelque chose d'informe. Elle y fait de la chair qui croist peu à peu, elle y forme des arteres, des veines, des ligamens, une peau, & donne à tout ce composé un mouvement tremblant & un sentiment obscur ; comme la Nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de Fardeau qu'estoit celuy qu'observa *Matthieu de Gradis* qui aprés être né ne vêcut que quelques momens.

2. Mais, si la semence de l'homme se mêle dans la matrice avec beaucoup de sang des regles, parmy lequel il y ait fort peu de semence de femme, alors il ne se fait nulle conception, le sang des regles étouffe presque l'ame & tous les esprits de la semence de l'homme, & s'il en reste quelques-uns ils ne servent qu'à faire cailler & à former quelques veines parmy une chair sans figure, ou, s'il se fait quelque sorte de conception, ce qui est animé ne vit pas long-temps ; si bien que l'un & l'autre Fardeau, c'est à dire, & celuy qui a esté peu de temps animé, & celuy qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort long-tems dans la matrice, ils y croissent comme des potirons ou des truffes, & l'on en a vû y demeurer quelques années ou toute la vie même, comme la femme d'un potier d'étaim de Paris

qui

qui porta un Fardeau 17. ans, & qui en mourut enfin, selon la remarque d'*Ambroise Paré*.

Tous ces Faux-germes & ces Fardeaux se forment quelquefois tout seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le veritable enfant, & quelquefois aussi aprés, c'est à dire par superfetation.

Il n'est pas plus difficile à croire que la veritable conception se fasse aprés la generation d'un Faux-germe, ou d'un Fardeau, que de croire que la superfetation soit possible: de laquelle l'on ne doute plus presentement; & que de croire aussi que le veritable fetus se puisse former dans les entrailles d'une femme, aprés qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujetie, comme l'experience me l'a fait voir, & que quelques autres histoires nous l'assurent. Car soit que le Faux-germe se forme dans une des cornes de la matrice, soit que le Fardeau occupe son fond, cela n'empêche pourtant pas que le veritable fetus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vuide.

La superfetation d'un Faux-germe ou d'un Fardeau arrive quelquefois lors qu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, & qu'il ne descend pas si-tôt dans sa cavité. Si pendant ce temps-là une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une seconde fois, par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premieres semaines de sa grossesse; & ainsy donner lieu à une seconde generation & à la formation

d'un Faux germe ou d'un Fardeau, ſelon que la matiere ſera diſpoſée pour les former.

La ſemence de l'homme entre donc dans la meſme corne où la veritable conception ſe fait, pour y produire un Faux-germe animé, & y trouvant la ſemence de la femme vers l'extremité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ſes caracteres feconds ſur une partie des humeurs qu'elle renferme & qui ſont propres à les recevoir. Mais, comme la corne de la matrice, où eſt le premier fetus qui a toutes ſes parties accomplies, en eſt irritée aprés quelques ſemaines, elle les jette dehors l'un & l'autre, le dernier conceu ne faiſant que de recevoir ſes premiers lineamens.

Le veritable & le faux fetus tombent donc dans la cavité de la matrice & là s'efforcent d'un coſté & d'autre d'attirer des humeurs pour ſe nourrir ; mais comme le premier formé eſt le plus fort, il s'empare auſſi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme : au lieu que l'autre eſtant languiſſant & par ſa premiere conformation & par la privation de l'aliment qui luy eſt convenable, il demeure imparfait & prend la figure qui repond aux animaux dont nous avons parlé cy-deſſus.

Quelquefois au contraire le faux fetus ſucce ce qu'il trouve de meilleur & ne laiſſe au veritable que le ſuperflu & les ordures;

res; d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt enfin avant que de naître. C'eſt de là qu'eſt venuë la fable que l'enfant naiſſant eſtoit mordu par le Faux-germe animé, & que par ſes morſures il l'empoiſonnoit de ſon venin.

On peut icy former une queſtion, ſavoir ſi une femme peut engendrer un Faux-germe ou un Fardeau, ſans avoir eſté careſſée d'un homme.

Ceux qui ſont d'avis que les vierges auſſi bien que les femmes ſont ſujettes aux deſordres de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Levinus Lemnius* le ſoûtiennent, lors qu'ils diſent que *Galien* a juſtement comparé les œufs des poules aux Fardeaux des femmes, & que ces animaux faiſant des œufs ſans mâle, une femme pouvoit auſſi faire un Fardeau ſans la communication d'un homme: Que la forte imagination d'une fille amoureuſe pouvoit faire une impreſſion ſuffiſante ſur des matieres renfermées dans ſes parties naturelles, & que de là il pouvoit ſe former auſſi bien un Fardeau que des taches ſur le corps d'un enfant: & qu'enfin on avoit des exemples de perſonnes d'un vie exemplaire, qui avoient engendré des Fardeaux, ſans avoir eſté careſſées par des hommes.

Mais ce ſentiment, qui paroiſt favorable aux femmes qui ont proſtitué leur pudicité, ne ſauroit forcer l'eſprit de ceux qui ont examiné de bien prés les actions de la Nature

ſur

ſur le fait de la generation. Car il eſt aiſé de ſavoir par experience que de toutes les Religieuſes & de toutes les filles qui ſont au monde, il n'y en a pas une qui ait engendré un Fardeau ; & nous n'avons point d'hiſtoire qui nous le faſſe remarquer ; & ſi nous en avons quelques unes, elles nous ſont fort ſuſpectes, & nous le croyons ſuppoſées : car outre pluſieurs raiſons, les filles n'ont pas les vaiſſeaux de la matrice aſſez ouverts qui puiſſent donner aſſez de ſang pour en former un. Il n'y a que les femmes ſanguines & amoureuſes qui ſoient capables des ces ſortes de generation, quand elles s'allient à contre temps avec un homme.

La forte imagination d'une femme non plus que l'ardeur exceſſive de l'amour ne ſont point capables de faire quelque ſorte de generation, comme *Levinus* nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'ame qui eſt immaterielle puiſſe former des taches ſur le corps des enfans, & qui plus eſt un corps dans les flancs d'une femme ? C'eſt ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfans & que nous examinerons encore au chap. 7. de ce livre.

Au reſte, on ne pouroit attribuer la cauſe efficiente de cette eſpece de generation qu'à la ſemence de la femme, qui ſe meſle parmi le ſang de ſes regles pour en faire un Fardeau. Mais comment ſe pourroit-il faire que cette ſemence qui originairement eſt du ſang feminin, puſt avoir des parties ſi differen-

ferentes entre elles pour faire cailler le sang dont elle procede? & de plus pour y former une peau, des arteres, & des veines? Il n'y a que la semence de l'homme, qui est d'une toute autre matiere qui puisse causer ces effets, & c'est à celle-là aussi à qui l'on en doit attribuer la faute & la veritable generation humaine: *Une chose ne peut agir sur soy mesme*: Il faut qu'elle ait des parties de differente substance pour mettre un corps en mouvement, & pour en former quelque chose. Il est vray que la semence de la femme peut faire mouvoir son sang, comme fait la bile lors qu'elle y est mêlée, mais elle n'en peut rien former.

De plus, personne n'a dit jusques icy que le Faux-germe s'engendroit sans la participation d'un homme, & cependant il est aussi bien une erreur de la conception, que le Fardeau qui n'est que la chair de l'arriere-faix mal faite.

Disons encore que, si le Fardeau pouvoit se former sans la semence d'un homme, nous ne verrions pas si souvent des enfans conceus & liez avec des Fardeaux; & *Alexandre Benoist* ne nous feroit point observer un enfant de 4. ou 5. mois étouffé au milieu d'un Fardeau dont il tiroit son aliment comme de la chair de l'arriere-faix; Et *Kerkringe* ne nous en montreroit pas un autre, comme nous l'avons remarqué cy-dessus.

Ajoûtons à cela, que, si le sang des regles s'est caillé quelquefois, & qu'en sortant il

ait

ait donné des marques d'un Fardeau, comme le témoigne *Marcellus*, on doit croire que ce n'estoit que du sang qui se caille aisément, lors qu'il est pur & qu'il est hors de ses vaisseaux : si on le met en l'eau, il se dissoud incontinent ; & on voit par là que ce n'est que du sang en grumeaux, & non une fausse conception.

On peut encore dire que l'équivoque du mot de *Fardeau* a esté la seule cause que plusieurs Medecins ont crû que le Fardeau pouvoit être engendré sans la participation d'un homme. Ils estoient fondés sur les écrits de quelques anciens Medecins, qui ont pris le Fardeau pour une humeur de la matrice ; mais la generation de ce Fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en est pas de mesme de celuy dont nous parlons, qui ne peut estre engendré sans que l'homme y ait contribué de sa part.

Enfin, les œufs des poules n'ont nulle proportion aux Fardeaux des femmes. Il est vray que les femmes ont des matieres qui répondent assez bien aux matieres des œufs, & que celles qui jouïssent d'une santé parfaite, & qui sont dans une belle jeunesse, rendent souvent de la semence proportionnée au blanc de l'œuf, & des regles qui répondent au jaune, & qui ont l'une & l'autre les mesmes usages : mais l'experience nous a montré que cette semence & ce sang des regles n'engendroient rien, s'ils n'estoient touchez par un homme, comme il ne

 for-

sortiroit point de poulet d'un œuf, à moins qu'il ne fust rendu fecond par la semence du coq.

On peut donc conclure aprés *Hippocrate*, *Aristote*, *Galien* & plusieurs autres, que les fausses generations ne se peuvent faire sans qu'une femme ait esté caressée par un homme.

Il seroit bon de raporter icy les signes des Faux-germes & des Fardeaux, pour les distinguer d'avec la véritable grosseſſe, puis que c'est principalement l'affaire d'un Medecin qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme est grosse d'un Faux-germe ou d'un Fardeau, elle a plus de douleur au ventre, que celle qui l'est d'un veritable enfant. Sa douleur procedant plustost d'une cause qui est contre les loix de la Nature, que de celle qui est contre ses équitables decrets.

D'ailleurs, elle a les mammeles moins dures & moins pleines de lait : il y en a même qui manquent de lait, & qui nous marquent par là qu'elles n'ont point d'enfant dans les entrailles.

Au reste, le Fardeau n'ayant point de mouvement par luy-même, il tombe du côté que la femme se tourne, au lieu que l'enfant demeure attaché par sa propre vertu, dans le lieu où il est, & qu'on le sent mouvoir de bas en haut, quand on met la main sur le ventre d'une femme grosse de 5. ou de 6. mois, ce que l'on n'aperçoit ny dans un Faux-germe ny dans un fardeau.

Enfin,

Enfin, une femme a beaucoup plus de peine & plus de tranchées à rendre un Faux-germe ou un Fardeau, qu'un enfant qui donne le branle aux couches, au lieu qu'un Fardeau etant immobile, les efforts doivent tous venir du côté de la mere.

CHAPITRE VI.

S'il y a un art pour faire des Garçons ou des Filles.

LA Nature a fait tant d'impreſſion ſur les hommes par la loy qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en depit d'eux, ils ont une envie ſecrete de ſe perpetuer. Cette paſſion eſt extreme dans quelques perſonnes, & il s'en eſt vû qui n'ont rien épargné pour avoir des ſucceſſeurs, principalement du ſexe le plus noble. L'art qui enſeigne ce ſecret ne ſauroit être trop eſtimé, puiſque c'eſt ſouvent de là que depend le bonheur des Royaumes & la tranquilité des familles.

Avant que de découvrir les regles de cet art, & que de dire ce que l'experience m'a fourny ſur cette matiere, il me ſemble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniere s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les regles que l'on en doit établir, & pour fortifier en meſme temps mon opinion ſur la formation de l'homme, que j'ay expoſée au chap. quatriéme de cette partie.

J'avouë que la queſtion eſt grande par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & qu'elle eſt peut-être la plus difficile qui ſoit dans la medecine: je croy neantmoins qu'elle deviendra aiſée à comprendre & à decider, ſi l'on veut entrer dans ma penſée, qui explique aſſez probablement, ſi je ne me trompe, l'origine & le progrés de la generation. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de grandes difficultés icy auſſi bien qu'ailleurs, mais il me ſemble qu'il y a plus de vraiſemblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord qu'à parler en géneral, le temperament des hommes eſt fort different de celui des femmes: que les hommes ſont plus chauds & plus ſecs: qu'ils ont une chair plus reſſerré, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robuſtes, un eſprit plus pénetrant: qu'ils vivent d'alimens plus durs, plus chauds & plus ſecs, & que leur exercice eſt ſouvent plus violent. Les femmes au contraire ſont plus froides & plus humides, c'eſt à dire moins chaudes & moins ſeches: elles ont une chair plus molette, plus delicate & plus polie, un eſprit plus aiſé, elles uſent d'alimens plus froids & plus humides, enfin elles ſont preſque toûjours dans l'oyſiveté.

Si la nature des hommes & des femmes eſt de la ſorte, il eſt certain que les uns & les autres ont puiſé cette nature & leur in-

inclination, qui en eſt comme un effet inſeparable, qu'ils l'ont puiſée, dis-je, dans les flancs de leurs meres, lors qu'elles leur ont fourny la premiere matiere, dont ils ſont compoſez.

Pour expliquer cette penſée, on doit ſe reſſouvenir de ce que j'ay dit ailleurs, & reflechir un peu ſur les principes de noſtre formation.

Dans une femme feconde les cornes de la matrice ſont remplies de ſemence qui ſe change en petites boules groſſes à peu prés comme de petits pois, leſquelles ſont rangées dans leurs petites cellules, comme ſont en quelque façon les œufs dans l'ovaire d'une poule, dont il naît pluſieurs enfans, quand la ſemence de l'homme en a touché pluſieurs. La boule que la ſemence de l'homme a renduë feconde, conſerve parmy ſes liqueurs le germe d'un enfant, qui d'abord ſans doute eſt moindre qu'un ciron, & qui a eſté formé, ſi c'eſt un garçon, d'une matiere chaude, ſeche & épaiſſe, pleine de feu & d'eſprits, avec des pores reſſerrez & des parties preſſées. Mais ſi c'eſt une fille, la matiere en eſt moins chaude, plus humide & plus delicate. Les parties en ſont plus deliées & les pores plus ouverts & plus polis. Elle ne contient pas tant de feu, & il n'y a pas une ſi grande abondance d'eſprits: ſi bien que la difference de l'un & de l'autre ſexe ne vient que de la diverſité des ſubſtances des ſemences du pere & de la mere, de leurs qualités premieres,

& de celles que l'on appelle de la matiere. Entre ces deux disposition de la semence feconde de la femme il y en a une troisiéme qui tient le milieu, & qui a son projet extremement temperé dans toute sorte de manieres, si bien qu'il naîtroit de là un Hermaphrodite, s'il n'estoit determiné pour un garçon ou pour une fille par l'ame de l'homme & par l'activité de sa semence, comme nous le verrons cy-aprés dans une dissertation particuliere.

Hercule, si nous en croyons les Poëtes, estoit si robuste qu'il n'engendra presque jamais d'enfans qui ne fussent mâles, & entre soixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une seule fille. Mais sans m'arrester à ce qui pouroit paroistre fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gedéon*, qui fut l'un des Princes du peuple Hebreu, estoit d'un temperament si chaud & si actif, qu'il engendra soixante & onze enfans mâles sans qu'il soit parlé d'aucune fille.

Lorsque la matrice reçoit la semence de l'homme, & que ses cornes par une vertu particuliere attirent cette humeur, pour la communiquer à la semence de la femme, qui a de disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matiere spiritueuse de l'homme, alors l'ame & les esprits de cette matiere agissante servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule, où il y ait un germe de garçon, ils luy donnent de

de la fecondité en faisant fermenter toutes les petites parties de l'humeur qui y est renfermée. Ils penetrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former. Mais si l'ame & les esprits qui sont envelopez dans la semence de l'homme touchent & rendent feconde une autre boule qui ait des disposition à faire une fille, la semence de l'homme y fera les mesmes impressions, puis que souvent elle est indifferente à toute sorte de sexe, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations secretes qui nous sont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la génération de l'un & de l'autre sexe; car si je puis raisonner des causes par ses effets, il me sera permis de dire que, comme les hommes sont naturellement robustes, & qu'avec cela ils ont un appetit naturel à vivre d'alimens chauds & secs, à s'occuper incessamment, & à se donner de la peine à la guerre & aux grandes affaires, on doit conclure que leurs principes sont plus forts & plus grossiers que ceux dont les femmes sont faites. Il s en trouve peu qui haïssent le vin, & qui rejettent les choses qui leur piquent la langue. Les femmes au contraire sont naturellement delicates, & leur inclination, pour parler en général, ne se porte guere au travail. Elles usent par une coûtume naturelle d'alimens froids & humides, qui sont proportionnés à leur temperament, & il ne s'en est guere vû qui n'aimassent avec

passion & le lait & les fruits, la Nature leur demandant par un appetit secret dequoy faire subsister toutes leurs parties par des choses qui leur sont proportionnées.

Les principes de l'homme & de la femme sont donc fort differens, puisque l'un & l'autre ont des inclinations si opposées. Les principes de l'un est plus chaud, plus sec & plus resserré; & le principe de l'autre plus froid, plus humide & plus molet.

L'Experience nous fait connoistre cette verité; car une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille & se portera beaucoup mieux, que si elle l'estoit d'une fille: la chaleur d'un garçon échauffe & excite la mere, au lieu qu'une fille par sa froideur augmente le froid & l'humide de son temperament; ce qui la rend valetudinaire & malade pendant toute sa grossesse.

S'il se rencontre quelquefois des femmes qui soient d'un temperament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la Nature, mais aux humeurs de la mere qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, à l'exercice & aux alimens chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainsi ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ny des femelles. Elle n'est que le champ de la Nature où l'on

l'on seme, puis qu'elle ne fait pas la generation, & ne reçoit que ce qu'on luy envoye de costé & d'autre. Elle s'occupe seulement à preparer la semence de l'homme & à l'atirer dans ses cornes. Elle favorise ensuite la conception. Elle fomente les nouveaux germes & leur distribuë l'aliment dont ils ont besoin. Enfin, elle agit comme une bonne mere, qui fait vivre son enfant aux depens d'autruy.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du costé droit, à cause du foye qui y est placé, que du costé gauche, l'experience cependant nous montre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matieres plus ou moins chaudes. Et il s'est aussi bien trouvé des garçons du côté gauche de la matrice, que des filles du costé droit. Nous avons mêmes quelquefois trouvé dans la dissection de quelque femme un mâle & une femelle du mesme costé: De sorte que ce n'est ny la matrice ny ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la difference des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des regles, car, lors que l'Embrion se nourrit de sang, il a deja acquis sa nature & son sexe, & il seroit alors impossible de les luy faire changer. Les alimens peuvent à la verité alterer nostre temperament, mais ils ne sauroient jamais le transformer dans un autre, bien loin de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. L'imagination de la femme quelque forte qu'elle soit ne peut encore produire cet effet. Car combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles & qui ne peuvent avoir des garçons bien que leur imagination soit incessamment embarassée & comme farcie de l'idée de ces derniers? L'imagination ne change ny nos humeurs ny leur temperament; la bile ne sauroit par sa force devenir pituite, & la matrice qui a des dispositions pour une fille ne sauroit par son moyen en avoir pour un garçon: le temperament de l'un & de l'autre étant trop éloigné, leur matiere trop opposée, & leurs parties trop differentes.

4. L'experience nous apprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque temps de Lune que ce soit, & bien que la Lune ait beaucoup d'empire sur nos humeurs, & qu'elle preside d'autant plus à la generation qu'elle joint ses influences à celles du Soleil & des autres Astres, cependant je ne croy pas qu'elle puisse faire changer les sexes, car quoy qu'elle enfle & multiplie la semence dans son croissant & dans sa vigueur, & qu'elle en dimunuë la force dans son decours & dans sa deffaillance, on ne peut pourtant la regarder que comme une cause fort éloignée pour la difference du sexe. Enfin, les maquignons & les metayers perdent leur peine, quand ils lient aux étalons & aux taureaux leur testicule gauche pour avoir des cheveaux & des taureaux, ou le testicule droit pour s'acquerir des cavales & des vaches, puis

puis que l'experience nous a desabusés là-dessus, & nous a fait voir que les hommes qui avoient perdu à la guerre le testicule droit ne laissoient pas d'engendrer des enfans de divers sexe.

Il est donc veritable, que ce n'est ny la matrice, ny le sang des regles, ny l'imagination de la femme, ny la ligature des parties genitales du mâle, ny enfin les Autres qui sont les causes prochaines de la génération des mâles & des femelles: mais que c'est plûtost la disposition & le temperament de la matiere dont nous sommes formez; ainsi que nous l'avons fait voir cy-dessus.

Aprés avoir expliqué le plus exactement que nous avons pû, les premieres causes de la génération des garçons & des filles, & en avoir découvert les causes immediates par le moyen de la matiere qui sert à les former, il faut présentement donner des regles pour engendrer cette matiere & ces esprits qui contribuent à la difference des sexes.

1. Regle. On ne voit guere de trop jeunes ny de trop-vieilles gens engendrer des garçons. Ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop foible dans le premiers pour cuire & perfectionner la semence. Les derniers sont trop languissans, & la glace de leur âge s'oppose à l'abondance & à la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et, parce que la semence n'est

qu'un excrement de tout le corps & des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes & vigoureuses, pour engendrer de la matiere à faire un garçon : Ce qui ne se rencontre ny dans les uns ny dans les autres.

2. Regle. La façon de vivre est une des principales causes du sang & des humeurs : si l'on mange & que l'on boive des choses succulentes, chaudes & pleines d'esprits, les humeurs participent de ces mesmes qualités, & la semence a alors des dispositions pour un graçon à venir. Mais, si les alimens sont froids, quelle apparence qu'elle puisse servir à engendrer de la matiere pour former en graçon? Elle n'aura tout au plus que des dispositions pour le corps d'une fille. Et l'experience nous apprend, que ceux qui se nourrissent d'alimens chauds & succulens & de chair d'animaux lascifs, acquierent par là non seulement la force d'engendrer, mais aussi de faire un garçon, pourvû qu'il y ait tant soit peu de vivacité dans leur temperament.

3. Regle, Il n'est pas besoin de manger ny de boire beaucoup, & à contre temps, quand on a dessein de faire un garçon. La chaleur est plus vive & plus fort, quand nous sommes reglez. L'excés cause des crudités & l'on ne voit guere d'hommes ny de femmes dereglez à table qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ny d'esprit : & parce qu'elle est indigeste & imparfaite, elle n'est propre qu'à former une fille. 4. Regle.

4. Regle. Si le manger & le boire éteignent noſtre chaleur naturelle, quand nous en uſons avec excés, l'action dereglée de l'amour nous épuiſe & nous rafraîchit de telle ſorte, qu'aprés nos embraſſemens reïterez nous n'engendrons que des filles. L'experience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui dans les premiers jours de leur mariage ſe careſſent ſi éperdûment qu'ils n'engendrent point du tout, ou s'ils engendrent, ce n'eſt ordinairement que des filles. Que l'on faſſe reflexion ſur tous les mariages que l'on fait aujourd'huy, l'on y verra ſans doute beaucoup plus de filles aiſnées que l'on n'y rencontrera de garçons. Les Jardiniers impatiens ne recüeillent jamais de bonnes graines. Ils deſaſſaiſonnent toûjours la terre, & quand ils veulent la ſemer, ou ils ſont fruſtrez de leur attente, ou les plantes qui en viennent ſont foibles & languiſſantes. Nous nous preſſons trop pour l'ordiniare, quand nous nous careſſons, & ſi nous ſavions nous moderer, noſtre ouvrage ſeroit plus parfait & dureroit plus long-temps. Si, lorſque nous careſſons une femme, nous nous contentions d'une fois, il en naîtroit apparement un garçon, au lieu que, ſi par hazard une femme conçoit de la ſeconde ou de la troiſiéme fois qu'on l'embraſſe l'une aprés l'autre, il n'en naîtra aſſurément qu'une fille; ou s'il reſte encore quelques eſprits vifs & penetrans dans la matiere qui doit ſervir pour un garçon. il ſera fort petit, & peut eſtre defigure par

le

le peu de matiere & d'esprits que luy fournira son pere.

Nous voyons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, & qui estant mariées avec un autre ne produisent que des garçons. La chaleur de nostre jeunesse nous précipite dans les delices de l'amour : nostre semence n'est pas plûtost faite, qu'elle est épanchée, & nos emportemens amoureux durent souvent dans les deux sexes jusques à l'âge de 25. ou de 30. ans. Mais, si un homme ne caressoit sa femme que trois ou quatre fois le mois, la semence de l'un & de l'autre seroit plus cuite, plus épaisse, & plus remplie d'esprits. Elle auroit plus de disposition à former un garçon, que si on l'épanchoit plus souvent. Et c'est assurément pour cette raison que les vieillards font quelquefois des mâles ; car, comme ils manquent presque de chaleur naturelle, & que leur semence est cruë & foible, s'ils n'attendoient deux ou trois mois pour donner le temps à la Nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne sauroient determiner la semence de la femme à leur donner un successeur.

5. Regle. L'experience m'a fait encore remarquer, que, si les femmes qui ont des regles moderées conçoivent aprés leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons : mais que, si elles ont des regles abondantes & qu'elles engendrent avant que ces regles paroissent, ou dés qu'elles finis-

finiſſent, elles ſont toûjours des filles. Si nous examinons la cauſe de ces differentes productions que nous avons ſouvent obſervées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ay établie. Car les femmes qui ont abondamment leurs regles eſtant d'un temperament plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles-meſmes de ſemence propre à faire un garçon, puiſque la complexion de leur corps & de leurs humeurs eſt oppoſée à la generation d'un maſle. Dans le temps que les regles coulent encore, la matrice en eſt humectée & rafraîchie tout enſemble, & bien que cette partie puſt reſerver alors une ſemence pleine de chaleur & gonflée d'eſprits, ſon intemperie & celle de tout le corps ſeroit pourtant une cauſe qui diminueroit cette meſme chaleur, & qui diſſiperoit une partie de ces eſprits. Au lieu qu'une femme qui a ſes regles moderées, eſt agitée d'autant de feu & de chaleur qu'il luy en faut pour un garçon: la ſemence qu'elle engendre eſt chaude, ſéche & bien cuite, & aprés que ſa matrice s'eſt une fois defaite de toutes ſes impuretez, & qu'elle a eſté échauffée par le paſſage du ſang qui y a coulé avec mediocrité, elle devient encore mieux diſpoſée qu'auparavant: ſi bien que la ſemence de l'homme y arrivant, elle la diſſoud & la rarefie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caracteres de fecondité au projet du maſle qu'elle conſerve.

6. Re-

6. Regle. Enfin, j'ay auſſi obſervé que les regions du Midy n'eſtoient pas ſi peuplées d'hommes que celles du Septentrion. Qu'il y avoit dans les premieres ſix fois plus de femmes que d'hommes & que dans les autres les hommes égaloient preſque en nombre les femmes, ou les ſurpaſſoient meſmes. Il eſt aiſé, ce me ſemble, d'en découvrir la cauſe.

La chaleur des païs meridionaux diminue inſenſiblement la chaleur naturelle. Elle diſſipe continuellement des eſprits en tenant toûjours ouverts les pores des corps: ſi bien que l'on n'eſt ny ſi vigoureux ny ſi grand mangeur que dans les païs temperez ou froids. Les humeurs ne ſont pas ſi bien digerées dans ceux-là que dans ceux-cy, & la ſemence dans les premiers eſt plus propre à engendrer des filles qu'à faire des garçons. Je diray encore que, parce que les hommes y ſont inceſſamment penetrez d'une chaleur étrangere, & qu'ils ont accouſtumé de jouïr des femmes avec excés, ils ont une ſemence cruë, indigeſte qui eſt toûjours diſpoſée à faire des filles. J'ajouſteray à ces raiſons, que les femmes eſtant dans une continuelle oiſiveté & leur beauté conſiſtant à ne point marcher pour eſtre trop graſſes, quelle apparence y a-t il que dans cet eſtat elles puiſſent avoir une ſemence forte & bien digerée, & que l'intelligence puiſſe former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiere ſi mal cuite? Au contraire, dans les païs

païs temperez & dans ceux qui sont mediocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le froid bouchant les pores des corps en empêche la dissipation, & la semence estant par cette raison plus chaude & plus remplie d'esprits, on engendre aussi plus de garçons que de filles.

C'est encore pour cela mesme que l'on fait plûtost des mâles, pendant que le vent souffle du costé du Nord. En effet, les vents froids qui regnent dans nos climats le matin & le soir, pendant les saisons les plus chaudes, empêchent l'épuisement de nôtre chaleur naturelle, & arrestent nos esprits qui se dissiperoient autrement. C'est dans ce temps-là que nostre chaleur & nos esprits se multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainsi dire, la semence, qui doit servir de principe à un garçon: & s'il est vray que les Bergers ayant remarqué la vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire accoupler pendant qu'il souffle, dans l'esperance de profiter plus sur les beliers, qu'ils ne feroient sur les brebis; on peut bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la generation des hommes.

Pour moy, j'ay observé que le vent du Septentrion a une telle proprieté pour conserver la vie des animaux, & pour fortifier leur chaleur, que, si, par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles, &

puis,

puis, qu'on les mette dans de la paille, le ventre en haut, on empêchera par ce moyen les premieres de mourir pendant trois jours & les autres pendant six: ce que l'on ne sauroit seulement faire pendant un jour entier, lors que le vent de Midy souffle mediocrement.

En effet, il affoiblit les animaux en dissipant leur chaleur naturelle, & en faisant evaporer leurs esprits: si bien que la coction se fait alors fort mal, le sang & les humeurs se distribuent trés-lentement, & la semence ne peut avoir des esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclure aprés toutes ces raisons, qu'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & que si l'homme & la femme se marient, lors qu'ils ne croissent plus, s'ils observent exactement la façon de vivre que je viens de prescrire, s'ils ne se caressent que rarement, & qu'ils donnent le temps l'un & l'autre à la chaleur naturelle de cuire leur semence, & à l'ame de la perfectionner; & s'ils attendent qu'un vent souffle du Septentrion au plein de la Lune, je suis trés-persuadé, par l'experience que j'en ay, qu'ils feront un garçon plustost qu'une fille.

CHAPITRE VII.

Si les Enfans sont bâtards ou legitimes quand ils ressemblent à leur Pere ou à leur Mere.

PArce que la plusparт des Jurisconsultes avec quelques savans Medecins soûtiennent qu'une femme pensant fortement à son mary au milieu de ses plaisirs illicites, fait par la force de son imagination un enfant qui ressemble parfaitement à celuy qui n'en est pas le pere; il sera bon d'examiner si la ressemblance d'un enfant depend de l'imagination, ou de quelque autre cause. C'est pourquoy nous rechercherons ce que c'est que la ressemblance des enfans à leurs Ancestres, nous en établirons les differences, & nous tacherons d'en decouvrir les causes les plus veritables.

La Ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle qui fait les hommes semblables les uns aux autres, si bien qu'en les regardant, ou en les voyant agir, on se trompe souvent, comme fit autrefois à Rome le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour Jumeaux deux beaux garçons, que *Toranius* luy vendit bien cher, quoy que l'un fust Asiatique & l'autre Européen.

Les enfans ressemblent en trois façons à ceux dont ils sont issus. Ils leur ressemblent, dis-

dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de masle & de femelle, ou en qualité de particulier; de sorte que l'espece, le sexe, & l'individu établissent les trois sortes de ressemblance. Et pour ne paler icy que de la derniere, je diray que les enfans ressemblent à leur pere ou à leur mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoy que l'ame de l'homme soit d'une matiere extrémement subtile, que nous ne pouvons decouvrir avec les yeux, elle nous donne pourtant des marques de ressemblance par les effets qu'elle produit. Les passions & les inclinations des enfans nous font connoître ceux dont ils ont esté engendrez. Je ne parle point icy de l'ame immortelle, que j'ay nommée intelligence, je suis persuadé qu'elle n'est pas materielle, & qu'elle est d'une autre nature que l'ame qui est la principale cause de la ressemblance. Cette ame dont nous parlons, nous donnera, par exemple, des marques d'une exacte œconomie dans les fils, comme nous l'avons observé dans le pere, & elle inspirera à ce mesme enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant ressemble donc par ses qualités à son pere & à sa mere. Pour le corps, il aura des proportions & des ressemblances à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré: ou bien il ressemblera à son grand-pere ou à son oncle: ou enfin il ne ressemblera ny aux uns ny aux autres, mais

mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblance dont nous avons parlé ici dessus.

J'avouë qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblances, depuis que nous avons perdu la science qu'en avoient les *Psylles*: ce qui a fait que les Anciens ont esté si partagez sur cette matiere, & que presque tous les Jurisconsultes ont plûtost attribué la cause de la ressemblance à l'imagination de la mere qu'à toute autre chose.

Mais, avant que de dire ce que je pense sur cette ressemblance, il me semble que je dois auparavant examiner, si l'imagination en peut être la veritable cause.

1. Les Jurisconsultes disent, aprés quelques Medecins, que la femme a l'imagination si prompte & l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'étonner, si elle imprime sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles la ressemblance de ce qu'elle desire avec passion, & de ce qu'elle s'imagine fortement, de sorte que, si, par exemple, elle a un appetit déreglé pour le vin, pour des meures, ou pour quelque autre chose, ou qu'elle s'imagine fortement être caressée par quelque personne, son imagination est tellement attachée à ces sortes d'objets, que l'experience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui se forme alors dans son sein, reçoit les marques des desirs ou des idées de sa mere. Jusques là mesme qu'il s'est trouvé

trouvé des femmes blanches engendrer des enfans noirs semblables aux Ethiopiens, pour avoir contemplé trop attentivement, pendant qu'elles concevoient, ou aussi-tost aprés avoir conceu, des Mores, soit réellement, ou en peinture. L'imagination est si forte dans quelques femmes qu'elles envoyent de leur cerveau à l'enfant qui se forme dans leurs entrailles les corpuscules des objects externes qu'elles y ont receus; de sorte que ces images corporelles se communiquent aux parties tendres de l'enfant par une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

2. Bien que les bestes femelles ayent des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les Naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire ces impressions sur leurs petits: car, si l'on envelope d'un mouchoir blanc le cou d'un Paon qui couve, ou que l'on peigne de diverses couleurs les œufs d'une poule qui couve aussi, les petits du Paon deviendront tout blancs, & les Poulets tout bigarrez.

Mais, parce que l'imagination de la femme est beaucoup plus vive que celle de ces animaux, elle communique aussi plus fortement à son enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginé: de sorte que, si elle pense vivement à son amant, à son oncle, où à son grand-pere, lors qu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ces personnes.

3. La

3. La Reſſemblance n'eſt pas une preuve de filiation, ſelon le ſentiment des meſmes Jurisconſultes. L'enfant qui reſſemble à ſon pere n'eſt pas pour cela legitime. L'on ne ſauroit ſur cette conjecture le declarer heritier de ſon pere. Sa mere dans des embraſſemens illegitimes a pû l'avoir engendré avec cette reſſemblance par la force de ſon imagination, car en penſant toûjours à ſon mary lors qu'elle eſtoit entre les bras de ſon amant, elle a imprimé ſur le corps tendre de l'enfant, qu'elle concevoit alors, les traits du corps & tous les caracteres de l'ame de celuy ſur lequel ſon imagination eſtoit fixement arreſtée. Sans doute que ce fut la même cauſe pour laquelle un cuiſinier de Rome reſſembloit ſi bien à *Pompée le Grand*, que pluſieurs le prenoient, pour ce grand Capitaine.

On peut dire à tout cela, qu'il eſt vray que noſtre ame eſtant liée à noſtre corps auſſi étroitement qu'elle l'eſt, peut faire ſur nous de violentes impreſſions; l'experience de tous les jours nous en donne aſſez de preuves. Mais je ne ſaurois me perſuader que l'action de cette même ame ſoit capable de produire les reſſemblances dont il s'agit. Ceux qui le ſouſtiennent, ne ſe fondent que ſur de vaines obſervations, ſur des preuves imaginées, & ſur des raiſonnemens mal établis. Car que peut l'imagination d'un Paon ou d'une Poule ſur des œufs qu'ils n'ont pas pondus? l'ame de ces deux eſpeces d'animaux eſt ſi peu active

ctive qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle puſt agir hors d'eux meſmes, & imprimer ſur des œufs étrangers des caracteres qu'elle ſe ſeroit figuré, ſi l'on peut parler de la ſorte.

S'il naiſt tous les jours des poulets bigarrez dans les fours d'Egypte, & que nos poules en faſſent éclorre de melez, ſans que leurs œufs ayent eſté auparavant peints, peut-on aſſurer que c'eſt l'imagination de cet animaux qui eſt la cauſe de la varieté du plumage de leurs petits?

Les taches de quelque couleur qu'on les remarque aux enfans, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir ſi violent, que d'imprimer des caracteres ſur un corps étranger: car lors qu'un enfant ſe forme dans les flancs de ſa mere, il n'agit que par luy-meſme, & alors il n'a beſoin d'elle, que comme une ſemence a beſoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme groſſe de 2. de 3. ou de 4. mois ayant un appetit deſordonné de manger, par exemple, des meures, & ſe mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puiſſe communiquer à ſa main la vertu d'imprimer ſur l'endroit de ſon corps où elle ſera poſée, la reſſemblance de ce fruit, qui paſſant de là, ſans s'arreſter, & ſe mêlant parmy ſon ſang; ſes eſprits, & ſes ſucs qui coulent alors inceſ-

ceſſamment à ſes parties naturelles, puiſſe eſtre imprimée ſur le corps de l'enfant au meſme endroit que la mere aura touché le ſien? En verité, l'imagination des hommes a icy plus de force que celle des femmes, & ce n'eſt que celle des premiers qui a inventé ces ſortes de raiſonnemens: ils n'ont pû trouver de cauſe naturelle de ce qui arrive; ils en ont allegué d'apparentes, pour ne demeurer pas court, ayant à rendre raiſon de cet effet. Car de s'imaginer qu'il y a une ſuite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant pour luy porter les corpuſcules des objets externes, & pour luy imprimer les marques de ces meſmes objets, c'eſt ce que l'Anatomie ne nous a pas montré juſques icy.

Mais il eſt bien plus vray-ſemblable de dire que ces marques ſont des inegalitez & des defauts de la matiere dont nous ſommes formez, que l'ame qui a menagé le petit corps de l'enfant n'a pû en aucune façon corriger, ou plutoſt que ce ne ſont que des contuſions qne le corps tendre de l'enfant a receuës dans le commencement de ſa vie. Et, comme le ſang qui eſt une fois ſorty des veines par quelques coups, ou de la mere ou de l'enfant, ne ſe diſſipe pas alors entierement, les parties qui le reçoivent en demeurent toûjours tachées.

Pour goûter bien ce ſentiment l'on n'a qu'à faire reflexion ſur toutes les marques

que les enfans apportent du ventre de leur mere, & l'on observera toûjours qu'elles ont du rouge. Il n'est pas possible que les femmes grosses n'ayent jamais souhaité ardemment que de manger des choses de cette couleur, nous voyons tous les jours le contraire, & leur appetit dereglé est aussi bien pour des choses vertes, jaunes, noires ou blanches, que pour des rouges. Cependant on n'observe presque jamais aucune de ces couleurs-là imprimées sur la peau de leurs enfans.

Mais encore n'est-ce pas une pure fable, que de dire, qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs, qui par la force de leur imagination ayent fait des enfants noirs? Elles n'avoient pas sans doute le secret de *Julie* fille d'*Auguste* qui ne faisoit jamais d'enfans qui ne ressemblassent à son mary, quoy qu'elle fust caressée par plusieurs autres, parce qu'elle ne souffroit point leurs caresses qu elle ne fust grosse de luy.

Pour moy, je me persuade aisément que les femmes ont beaucoup contribué à introduire cette opinion sur la cause de la ressemblance des enfans, afin de couvrir des fautes qu'elles commettent trés-souvent, & qu'ensuite des personnes habiles & politiques ayant consideré, que ce sentiment estoit assez favorable, pour le bien & pour la tranquilité de l'Estat, ont cherché des raisons pour l'appuyer.

Mais,

Mais, bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est mesme impossible qu'elle puisse produire les effets que l'on se persuade.

1. Tout le monde sait quels transports sent une femme dans ses parties amoureuses, quand elle est caressée; il semble alors que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec precipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la detourner; & si elle est arrestée sur quelqu'un, c'est assurément sur celui qui est present.

Quoyque la peur trouble en quelque façon ses voluptés, & qu'elle fasse quelque impression sur son ame, lors qu'elle s'abandonne à des libertés illicites, elle prend neantmoins ses précautions de telle sorte, qu'elle peut joüir en assurance de ses plaisirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'esprit, & que la crainte la trouble, bien loin de faire un enfant semblable à celuy que la peur represente à son imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il luy faut pour être formé : car son ame estant ailleurs, & son esprit estant dans un mouvement irregulier, elle ne peut concourir entierement à la génération d'un enfant parfait. C'est de là mesme qu'il arrive, que les grands hommes font quelquefois des enfans, qui sont indignes d'être leurs fils; parce que l'ame des peres estant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas assez

de chaleur ny d'esprits à leur semence, qui est ainsi la cause d'un enfant difforme; ce que nous examinerons en particulier au chap. suivant.

2. D'ailleurs, s'il est vray que l'imagination soit la cause de la ressemblance, pourra-t-on dire que les mouches, ou que les plantes mesmes ont de l'imagination, pour engendrer ce qui leur est semblable? une mouche à miel, par exemple, à la mesme figure & les mesmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & celle-cy leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre: Cependant, peut on dire, que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance?

3. D'autre part, l'imagination de la femme doit avoir esté vivement frapée par les objets, dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein. Mais, si cette femme n'a jamais vû son grand-pere, ou qu'elle n'ait jamais ouï parler des defauts de ses Ancestres, pour se les representer fortement à l'imagination, comment pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne, boiteux ou pied-bot? Cependant, l'histoire nous apprend, qu'il y avoit autrefois des familles à Rome qu'on ne distinguoit que par les defauts de leurs Ancestres, qui estoient *Sorabons*, *Coclues* ou *Scaures*. Et à Surgeres, dans nôtre voisinage il y a un muet qui est fils d'un homme qui parle, & petit-fils d'un autre muet.

Je

Je connois une femme boiteuse du pied droit, qui fit sa premiere fille incommodée du mesme pied, cependant, elle m'a souvent protesté qu'elle n'avoit jamais pensé à son incommodité, pendant qu'elle concevoit, ny durant toute sa grossesse. Aussi est-il certain, que son defaut est peu sensible, & qu'elle y est tellement accoustumée qu'elle n'y pense presque jamais.

Les petits hommes du Septentrion ont tous les cuisses courbées en dedans; mais ce n'est pas sans doute l'imagination de leur mere qui les rend semblables à leurs Ancestres, c'est plûtost quelque chose d'interne & d'essentiel que nous découvrirons cy-aprés. Car de s'aller imaginer que le caprice d'une femme puisse forcer les principes, dont l'ame se sert pour agir naturellement, j'avoüe que c'est ce que je ne saurois comprendre.

4. Au reste, si l'imagination est la cause de la ressemblance externe, elle doit aussi être une cause universelle, & agir incessamment de la mesme façon dans tous les particuliers; de sorte que les enfans devroient tousjours naistre semblables à ceux que la mere s'est fortement imaginé. Si elle a pensé, par exemple, à un Heros, l'enfant qui en naîtra aura la figure de la personne imaginée; & cependant nous voyons tous les jours le contraire, & nous sommes témoins qu'un enfant ressemble à son frere, à son on-

cle, ou à son bisayeul en qui la mere n'aura pas pensé, ny au moment de la conception, ny mesme durant sa grossesse.

5. Aprés tout, pour faire une ressemblance, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à composer un enfant soient tellement disposées pour une grosse teste, par exemple, pour un nez aquilin, pour de gros yeux noirs, & pour tout le reste du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure semblable à celle de son ayeul. Ce n'est point à l'imagination de la mere qui est une faculté animale, comme l'appellent les Medecins, à former ainsi un corps & à en observer toutes les dimensions; elle manque d'instrument pour cela, & n'a d'empire que sur ce qui lui appartient. La formation d'un enfant ne peut-être que l'action de l'intelligence, qui se sert de l'ame, pour luy donner la figure convenable. C'est donc à cette ame à donner la forme externe, & à chaque partie & à tout le corps mesme. Et ce seroit une chose ridule, que la faculté formatrice de l'ame, qui n'est autre chose que l'ame mesme, composast une partie, & que, d'un autre costé, l'imagination qui n'en est qu'une faculté, lui donnast la figure. La Boulangere qui mourut en cette ville, il y a quatre ou cinq ans, à sa troisiéme couche difficile, parce qu'elle ne se pouvoit delivrer d'un enfant, qui avoit comme son pere, les épaules fort larges, ne mourut que par l'effort qu'elle fit,

en

en tâchant de le mettre au monde. Il ressembloit si parfaitement à son pere dans la largeur de la poitrine, que je ne puis croire que cette conformation soit venuë de l'imagination de la mere.

Sur ce principe, la mere de *Pierre Forestus*, l'un de nos savans Medecins, refusa en mariage pour sa fille un homme fort riche, parce qu'il étoit large d'épaule, dans la crainte que sa fille ne mourust en couche, selon l'experience qu'elle en avoit.

6. Mais encore est-ce l'imagination de la mere, qui a engendré dans les reins de son fils une pierre qui luy a esté tirée à l'âge de cinq ans? La mere a-t-elle jamais pensé à cette maladie, à laquelle le pere avoit des dispositions, quand à l'âge de 18. ans, il fit cet enfant, puisque le pere mesme n'avoit encore point ressenty cette incommodité, dont il ne s'est apperçû qu'à l'âge de 50. ans?

7. Enfin, on ne peut attribuer à l'imagination de la mere l'horreur qu'avoient deux freres pour du fromage, puisque leur mere aimoit avec passion cet aliment: on devroit plûtost attribuer cette repugnance à des causes internes & essentielles, puisque, selon la remarque de *Skenkius* qui nous en fait l'histoire, leur pere ne pouvoit ne souffrir l'odeur sans se pâmer.

Aprés tout cela, il faut donc dire, que ce n'est point l'imagination de la mere qui est la cause de la ressemblance des enfans, non plus

que des inclinations & des maladies auxquelles il sont sujets: que c'est plûtost un pareil, & je puis dire un mesme principe qui a fait le corps du pere, qui travaille sur celuy du fils; & que l'ame de celui-ci imprime des caracteres semblables sur une matiere qui lui obeït, & qui a des disposition à ces mêmes accidens.

Afin d'examiner de plus prés cette question, on doit observer plusieurs choses que je juge être necessaires pour la bien entendre.

Premiérement, on doit remarquer que la semence est animée de l'ame de l'homme qui est communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement, que les semences de l'homme & de la femme, estant meslées, ont des mouvemens actuels & des mouvemens en puissance; que les premiers sont des puissances prochaines, & que les autres ne sont que des mouvemens éloignez.

En troisiéme lieu, que la ressemblance est essentielle ou accidentelle; que la naturelle procedant des principes internes de l'enfant est toûjours certaine & constante; au lieu que l'accidentelle ne l'est point.

1. Cela étant supposé, examinons d'abord la cause de la Ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons en suite la cause de la Ressemblance de la fille au pere, & du fils à la mere.

3. Obser-

3. Obſervons auſſi la cauſe de la Reſſemblance que les enfans ont confuſément avec leur pere & leur mere.

4. Découvrons encore pourquoy les freres & les ſœurs ſe reſſemblent.

5. Voyons aprés cela la ſource de la Reſſemblance des enfans aux grand-peres aux biſayeuls & aux oncles.

6. Examinons enfin, pourquoy un enfant ne reſſemble à aucun de ſes parens.

1. La cauſe de la Reſſemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut-être priſe que des principes internes, qui ſervent à former ces enfans; c'eſt à dire des ſemences de l'homme & de la femme, qui eſtant unies enſemble ne font qu'un corps, ſur lequel l'ame, qui eſt l'autre principe, venant à agir, ſe fabrique un domicile pour ſa demeure.

Je le dis encore une fois, je ne parle point ici de l'ame immortelle, qui ne ſe communique jamais, & qui ne fait point de reſſemblances. Je parle ſeulement de l'ame matérielle qui ſert d'inſtrument à l'intelligence, qui la fait agir ſelon ſes ordres.

Les eſprits ou l'ame qui reſide dans la ſemence de l'homme s'eſtant donc meſlée avec l'ame qui eſt dans la ſemence de la femme, lorſque la conception s'accomplit, & ne faiſant alors qu'une meſme compoſé, travaille en qualité de principe ſur la matiere la plus terreſtre & la plus épaiſſe de la ſemence de l'un & de l'autre ſexe. Et parce que la ſemence d'une femme peut

être d'un temperament chaud & sec, qu'elle a les parties de sa matiere pressées, les unes aupres des autres ; & qu'elle ne manque pas d'esprits pour produire un mâle, la semence de l'homme luy imprimant son caractere, fait un melange qui a toutes les qualités convenables à former un garçon : Car l'ame qui est dans la semence de l'homme ayant les mouvemens fort prompts & fort actifs, l'emporte sur l'ame qui est dans la semence de la femme, & fait ainsi obeïr la matiere sur laquelle elle travaille : si bien que celle-cy estant penetrée par celle-là, il se fait une mélange dans la boule ou se forme l'enfant, qui cause la ressemblance qu'a cet enfant avec son pere.

Si l'on mêle du levain bien aigre parmy de la paste, le pain qui en sera fait sentira l'aigre, quoy que le levain y soit entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de même l'ame qui est dans la semence du pere, ou si l'on veut les esprits qui y resident étant fort penetrans se font connoître dans le mélange qui se fait des deux semences. Et c'est ce qui arrive toûjours selon les loix de la Nature, que le fils est semblable au pere & la fille à la mere ; autrement selon le sentiment d'Aristote, ce seroit une espece de monstre, s'ils ressembloient à quelque autre personne.

Le projet de l'enfant ayant dont receu la complexion du pere, par les impressions qu'à fait sa semence sur la semence de la femme, se perfectionne tous les jours par

ce

ces mêmes principes. Si le pere, par exemple, est bilieux & mélancolique : qu'il soit haut & prompt : & qu'il ait avec cela la voix grosse, & de bonnes inclinations, une portion de son ame, qu'il communique à son enfant par le moyen de sa semence, portera par tout avec elle ces qualités qui en sont inseparables. Elle dilatera & étendra la matiere des os : Elle produira de la chaleur & de la sechereſſe dans les principales parties : Elle causera, en un mot, un temperament bilieux & m lancolique. Enfin, la partie subtile de la semence du pere, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossiere dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, la matiere qui est dans la semence de la mere est la source de la ressemblance qu'à un garçon avec son pere, non seulement d'espece, mais encore de sexe & d'individu.

Il en arrive ainsi de la ressemblance qu'a une fille avec sa mere : car la matiere, qui est renfermée dans une boule, estant d'une complexion froide & humide, si on la compare à la matiere dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est foible & languissante, & qu'elle approche du temperament de celle de la femme, l'ame ayant une force dominante prend le dessus sur l'ame de la semence de l'homme, & estant unies ensemble im-

prime sur la matiere, qui est disposée à recevoir son caractere feminin, des marques de ressemblance avec la femme dont elle procede. De sorte que, si la femme est d'un temperament froid & humide, qu'elle soit pituiteuse & sujette aux fluxions; que ses passions soient moderées, & ses mœurs raisonnables, l'ame qui agit fortement sur la matiere du projet de l'enfant, produira aussi les mesmes effets dans la fille qui doit naître. Car, si le temperament de la mere est la cause de tout ce que nous remarquons en elle: que ses mœurs & sa santé en soient des effets: & que la disposition de l'ame & de la matiere de la semence suivie aussi par necessité ce même temperament, on doit sans doute attendre que la fille soit semblable à sa mere, & qu'elle ait les mesmes inclinations; puis qu'elle possede plus de son corps que de l'ame & du corps de son pere. L'ame de la semence du pere & sa semence mesme n'a servi dans cette occasion qu'à rendre la semence de la mere prolifique, & à augmenter la matiere du projet. Elle a souffert, pour ainsi dire, plus qu'elle n'a agy, & l'on diroit mesme que le pere n'a rien contribué pour faire cette fille, tant elle ressemble à sa mere dans les qualités du corps, & dans les passions de l'ame.

2. Mais, si la fille ressemble au pere, & le fils à la mere, ce qui arrive souvent, on doit concevoir d'une autre façon la cau-

cauſe de la reſſemblance inviduelle. Si le pere, par exemple, eſt grand & gros, s'il eſt ſanguin & pituiteux, qu'il ait la chair molaſſe, & les actions lentes, ſi la mere au contraire eſt petite, ſeche & bilieuſe, prompte & agiſſante, & qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver & il arrive meſme tous les jours, que la fille reſſemblera au pere, & le fils à la mere.

La ſource de cette reſſemblance eſt que l'ame & la matiere, qui ſervent à la conception, ſont la cauſe de la reſſemblance, lors que l'une ou l'autre ſemence fait paroître dans le mélange de la formation ſes qualités premieres & ſecondes. Je pourrois dire pour éclaircir cecy, que l'ame & la matiere de la ſemence de l'homme eſtant conformes à ſes principes, c'eſt à dire, eſtant froides, humides, lentes & pituiteuſes, comme eſt celuy d'où elles procedent, elles dominent ſur l'ame & ſur la matiere de la ſemence de la femme, & par leur matiere & par leurs qualitez, ſi bien que l'ame qui eſt dans la ſemence du pere, ayant ſouvent des mouvemens tres-actifs & tres penetrans, s'empare de l'ame de la ſemence de la mere, & par ce mélange il ne ſe fait qu'un corps ſubtil, dont la partie dominante retient tousjours le party de la complexion du pere : l'ame dominante imprime donc ſon caractere feminin ſur l'enfant, qui doit ſe former dans les entrailles de ſa mere, & rend cette fille ſemblable à ſon pere. Elle

le est grande & grosse comme luy. Elle est lente dans ses actions. Ses yeux sont bien fendus, ses regles sont abondantes, enfin, elle est pituiteuse & sanguine comme son pere.

Mais, si le pere ne donne que fort peu de semence, qui ne serve seulement qu'à faire fermenter la semence de la femme, pleine de feu & d'esprits, il naîtra de ce mélange un garçon qui aura le temperament de la mere; la mesme figure & les mesmes inclinations. Il sera petit comme elle, & il lui sera tout semblable, si l'on excepte le sexe. Car cette femme estant d'une complexion chaude & seche, si nous la comparons à son mary, imprime sur le projet de son enfant un caractere masculin qui se feroit toûjours connoître, à moins que la semence du pere ne detournast l'inclination de la Nature.

3. Il n'en arrive pas ainsi lors que les enfans ressemblent & à leur pere & à leur mere tout ensemble. Les semences des deux sexes sont alors tellement égales en matiere, en force, & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre : ou bien il a une partie semblable à la mesme partie du pere, & il en a une autre qui ressemble à une partie de la mere. Cet enfant, par exemple, avec le nez de son pere & la bouche de sa mere a la poitrine de sa mere, & le foye ou l'estomac de son pere. En un mot, il sera sujet aux incommoditez de l'un, & aux passions de l'autre.

La

La cause de cette ressemblance n'est autre chose que le mouvement different des differentes parties de la semence de l'homme & de la femme ; & s'il est vray que la semence coule des principales parties de l'un & de l'autre, & qu'avec cela elle soit animée, ainsi que nous l'avons prouvé ; il me semble qu'on ne doit point avoir de peine à concevoir comment une partie d'un enfant ressemble à une partie de son pere, & qu'une autre partie de ce mesme enfant ressemble à une partie de sa mere. Car, comme la portion de la semence qui coule, par exemple, de la teste du pere ou de la mere, fait des mouvemens differens, l'une & l'autre portion estant mêlées, sans pourtant estre confondües : l'intelligence qui a ordre de la Nature de former un enfant trouvant une matiere disposée à former la teste d'une telle ou d'une telle façon, par la victoire d'une semence sur l'autre, travaille sur cette mesme matiere, selon les ordres qu'elle a receus. Mais, comme elle rencontre beaucoup de matiere dans la portion de la semence qui doit servir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiere a encore des mouvemens forts & actifs, elle forme par le moyen de l'ame qui luy obeït toûjours, cette partie de l'enfant semblable à celle de son pere, c'est à dire elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de mesme dans la formation des autres parties du corps de cet enfant, si bien que, si la portion de la semence qui

est

est destinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiere & de l'ame de la semence de la mere, l'enfant à venir sera sujet aux mesmes passions & aux mesmes incommodités que la mere. Enfin, selon les divers mouvemens forts ou foibles que le projet aura receu, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son pere, & quelques autres à celles de sa mere.

4. C'est encore la mesme cause qui rend les jumeaux & les jumelles semblables les uns aux autres. Car, si nous faisons reflexion sur ce que nous avons dit au chap. 3. de ce livre, nous serons persuadez que la semence de l'homme se communiquant presque dans un moment à beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de sa matrice, elle leur imprime son caractere, & fait les mesmes impressions sur les unes que sur les autres; si bien que, s'il s'y trouve de la difference, soit pour le sexe, soit pour l'individu, cela vient plûtost de la femme que de l'homme: car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l un ou de l'autre costé de la matrice, quand il y a des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mesmes impressions sur les unes que sur les autres, elle cause ainsi la ressemblance des jumeaux & des jumelles.

5. Mais il n'en est pas de mesme, quand les enfans ressemblent à leur grand-pere ou à leur bisayeul. La Nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvemens actuels

&

& prochains, elle ne la fait agir que par des mouvemens en puiſſance, & ne fait point repreſenter les perſonnes dont l'ame procede, mais celle dont elle a eſté produite. Ces trois enfans qui dans la famille des *Lepides* à Rome naquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvroit un œil, ſont des preuves autentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela, on doit eſtre perſuadé, que les reſſemblances que nous avons avec nos Anceſtres ſont en puiſſance dans noſtre ſemence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont communiquées: ſi bien que, s'il y a quelque cauſe accidentelle, qui empêche un enfant de reſſembler à ſon pere ou à ſa mere, on doit croire qu'il repreſentera l'un de ſes parens dont l'idée eſt demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car, s'il eſt vray, que mon ame eſt venuë de mon pere, & que l'ame de mon pere ſoit ſortie du ſien, & ainſi toûjours en remontant par le commandement que Dieu fit à la Nature au commencement du monde, ſelon la remarque de *Tertullien*, je pourray dire, que mon ame porte avec elle le caractere & l'idée de tous ceux, par leſquels elle a paſſé. Et ſi la ſemence communique ſucceſſivement à pluſieurs particuliers à peu prés le meſme temperament, quelque difficulté y a-t-il à croire, qu'un enfant peut reſſembler à ſon biſayeul non ſeulement ſelon la figure de ſes parties exter-

ne

nes, mais encore selon ses passions & son humeur? Une pierre d'ayman touchant un morceau de fer luy communique sa propre vertu, & puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la pierre mesme. Ainsi il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que feroit la semence du pere. C'est dequoy on sera plus pleinement persuadé par la question que nous alons examiner, savoir, pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de repeter icy ce que nous avons dit ci-dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfans avec leur pere ou avec leur mere; nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme qui accompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le temperament, qui en estoit inseparable, estoient la cause de cette ressemblance; & que c'estoit d'où venoit l'effigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies qui faisoient ressembler les enfans à leurs Ancestres. Nous avons encore fait remarquer que cette ressemblance estant naturelle ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que, si elle manquoit quelquefois à paroistre, il falloit en attribuer le changement à des causes étrangeres, qui troublent la Nature dans son action, & qui detournent les mouvemens libres qui se trouvent dans la semence du pere ou de la mere.

En

En effet, si ces mouvemens sont un peu interrompus par des causes étrangeres, les enfans naissent semblables à leur grand pere ou à leur bisayeul selon l'observation qu'en a faite Mr. *Begon Intendant de cette Province*, l'un des sages hommes & des plus curieux que je connoisse. Il m'a dit qu'il avoit remarqué aux Antilles des enfans jumeaux engendrez par des Metifs, que l'on nomme Mulatres, dont les uns étant blancs avoient les cheveux longs, & les autres estant noirs avoient des cheveux crepus; & que cette ressemblance ne pouvoit venir que de leurs Ancestres, qui avoient esté de ces especes-là. Car, ajoûtoit-il, il y a autant d'especes d'homme, qu'il y a d'especes de chien. Mais *Vossius* qui a observé qu'en Afrique il naissoit un enfant blanc d'un pere & d'une mere Negres, & que ces productions differentes venoient plûtôt de la verole de leurs parens, qui faisoient un ladre, que de la ressemblance de leurs Ancêtres, dit aussi que ces enfans étoient foibles & languissans de veuë & ne voyoient qu'au clair de la Lune. S'ils sont beaucoup interrompus, ils ressemblent à leurs parens en ligne collaterale. S'ils sont forcés & agités, ils ne ressemblent ny aux uns ny aux autres, mais seulement à l'espece de l'homme. Enfin, si ces mouvemens sont entierement inégaux & qu'ils trouvent une matiere brouillée & desunie, il en vient des Hermaphrodites, & des monstres.

Le

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des regles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de la mere, le lieu large ou estroit où il demeure pendant 9. mois, les alimens dont il use aprés estre né, l'habitude qu'il prend pour ses mœurs par les exemples qu'il imite, sont de puissantes causes que je pourrois appeller étrangeres, qui troublent quelquefois les mouvemens directs de la Nature, & qui l'empeschent de faire des impressions naturelles sur un enfant. La Nature ressemble en cela à un Peintre, qui fait souvent des tableaux par imitation; mais qui en fait aussi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette question, je puis dire que la semence estant animée comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caracteres d'individu, & que ces caracteres étant des mouvemens actuels & prochains ne manquent jamais à être communiquez au corps sur lequel ils sont imprimez: mais, comme il y a d'autres mouvemens éloignez qui ne portent point avec eux l'idée d'un particulier, mais qui portent en general la figure & la representation d'un homme, il s'ensuit qu'aux moindres petits desordres qui arrivent dans la generation, le pere ou la mere peut engendrer par ces derniers mouvemens un enfant qui ressemble à un homme, mais qui n'aura aucune

ref-

reſſemblance avec ceux qui l'auront engendré.

L'imagination de la mere trouble plûtoſt l'action de la Nature, qu'elle ne contribuë à la reſſemblance. J'avouë cependant qu'elle a quelque pouvoir ſur ſes eſprits & ſur ſes humeurs; &, ſi elle ne fait point d'impreſſion ſur le projet d'un enfant qui ſe gouverne par luy-meſme dans ſes premiers jours de vie, elle en fait du moins ſur la ſuc nourriſſier ou ſur le ſang des regles, dont l'enfant ſe nourrit dans les flancs de ſa mere.

On ſait quels changemens & quels desordres cauſent les alimens au commencement de noſtre vie. Comme ils entretiennent noſtre chaleur, quand ils ſont bons, ils la detruiſent, quand ils ſont mauvais. J'attribue l'embonpoint de certains peuples à l'uſage du lait, du beurre & du fromage, & à un air froid & humide qu'ils reſpirent; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout oppoſé à celuy-là qu'ils uſent d'autres alimens.

Enfin, il y a quantité d'autres cauſes éloignées de noſtre temperament & de nos inclinations naturelles; ſi bien que, quand l'âge nous met en eſtat d'eſtre comparez à noſtre pere ou à noſtre mere, nous nous trouvons alors fort differens, ſoit par nôtre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu ſoin de nôtre éducation.

Ainſi

Ainsi j'ose conclurre hardiment qu'à moins qu'il n'y ait des causes accidentelles & éloignées qui changent la ressemblance que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrez, nous leur sommes fort semblables. Les *Garamantes*, qui n'estoient pas sauvages en cecy, faisoient nourrir tous leurs enfans en commun jusqu'à l'âge de cinq ans, & alors ils donnoient à chacun les enfans qui luy ressembloient le plus, jugeant par là qu'il estoit leur pere, & qu'il estoit obligé d'en prendre soin. Ils croyoient donc que la ressemblance estoit une puissante conjecture de filiation, & qu'elle procedoit de quelque principe interne qui estoit invariable.

Pour moy, j'avouë que j'aurois mauvaise opinion d'une femme qui auroit un enfant qui ressembleroit à l'un de ses domestiques, & ce seroit, selon mon sentiment, une preuve assez forte pour le faire estimer illegitime, au lieu que, s'il étoit semblable à son pere, ce seroit sans doute une grande conjecture pour la chasteté de la mere.

CHAPITRE VIII.

Pourquoy il y a des enfans qui naissent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & robustes.

S'Il est vrai que le mariage des Rois a principalement en vûë le bien de leurs Estats, il est juste que celuy de leurs sujets ait aussi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roi ne sera jamais en estat de se deffendre contre les insultes de ses ennemis, bien loin de conquerir des villes & des Provinces, s'il a des sujets, foibles ou imparfaits: au contraire, rien ne pourra resister à sa puissance, s'il en a de bien faits & de robustes.

C'est donc une chose digne d'un Royaume bien policé de regler tellement ce qui concerne les mariages, que tous ceux qui y naissent puissent un jour être capables de soutenir les entreprises de celuy qui y commande.

Si nous pouvions découvrir la cause qui fait qu'il y a tant de personnes petites, valetudinaires, ou contrefaites, & en mesmes temps ce qui fait les hommes forts & robustes, spirituels & adroits, ce seroit, ce me semble, un moyen assuré pour remedier aux desordres qui n'arrivent que trop souvent dans les familles, & dans les Estats, par la negligence qui se remarque dans ses mariages, & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si

Si le Roi *Archesilaus* n'euſt épouſe une femme jeune & petite, jamais les Lacedemoniens ſes ſujets n'euſſent eu pour luy tant de mépris ny tant d'indifference. Car quelle apparence qu'une telle femme euſt pû fournir aſſez de matiere pour former un enfant d'une taille avantageuſe? Ses entrailles auroient eſté trop preſſées & ſes flancs trop reſſerrez pour s'elargir comme il faloit, & elle n'auroit pas eu aſſez d'humeurs pour luy communiquer la nourriture dont il auroit eu beſoin. Cet enfant auroit eſté un nain comme ſa mere, & puis il auroit eſté un objet de mépris & de la haine des peuples, & un ſujet indigne d'eſtre le fils d'un Roy.

En effet, une petite femme de 12. ans, ou quand meſme elle ſeroit plus âgée, a les flancs trop ſerrez & les parties de la generation trop petites pour y contenir durant 9. mois un enfant de belle taille; & bien loin de le porter juſques au bout de ſa groſſeſſe, elle ſeroit contrainte d'accoucher avant que toutes les parties de l'enfant fuſſent accomplies. Mais encore, ſi le mary & la femme ſont fort jeunes & d'un meſme âge, la ſemence de celuy-là n'augmentera preſque point la matiere de la boule où l'enfant devra eſtre formé. Elle ne communiquera ſeulement que ſes eſprits fermentatifs pour la generation, & ainſi l'enfant ſera toûjours foible, languiſſant & petit.

On loüe encore aujourd'huy ces peuples qui ne premettoient pas autrefois le ma-

femmes, de peur qu'ils n'accrûssent le nombre des nains dont la Republique étoit déja assez embarassée.

Les petites personnes viennent encore d'une autre cause ; car, si le pere & la mere sont d'un temperament extrémement lascif, l'experience fait voir que les enfans qui en naissent ne peuvent être grands. L'amour de deux jeunes personnes mariées les embrase souvent de telle sorte, qu'il ne se passe point de jour que cette passion violente ne les agite & ne les épuise. Et, si par hazard il naist quelque enfans de ces embrassemens reïterés, ce ne sont que des nains & des enfans foibles qui n'ont pas eu dans les flancs de leur mere assez de matiere pour y estre bien formez. On se joint trop souvent l'un à l'autre pour avoir de la semence bien cuite & bien digerée ; & ainsi le mary ne communique à sa femme que fort peu de matiere pour la géneration, & encore est-elle mal conditionnée. La femme de son costé n'a que de trés-foible semence, puisque l'amour l'oblige à la repandre plûtost qu'il ne faudroit. Ce peu de matiere donc qui sert à former cet enfant, ne peut servir qu'à faire des parties trop petites pour estre jamais les parties d'un corps bien proportionné.

Si les personnes mariées imitoient la chasteté d'un Roi des *Palmyreniens* & de *Zenobie* sa femme, nous aurions aussi beaucoup plus d'hommes grands, spirituels & robustes que nous n'en avons. On rapporte que cet-

te Princesse étoit si moderée dans sa passion, qu'elle ne s'approchoit jamais de son mary que pour en avoir des enfans ; & que pour cela elle attendoit toûjours le tems de ses regles, pour connoître si elle estoit grosse ou non. Si ses regles paroissoient, elle retournoit incontinent aprés entre les bras du Roy, afin d'obeïr plûtost aux ordres de la Nature qu'à sa propre passion. Et, si ses regles ne venoient point, elle se passoit pendant sa grossesse des plaisirs du mariage, que la pluspart des femmes souhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'est le veritable moyen de faire des enfans forts & spirituels que d'en user de la sorte. Il semble que l'on se remarie toutes les fois que l'on se caresse aprés un assez long intervale. Il ne manque alors ny matiere ny esprits pour former un enfant bien fait, & l'experience fait voir tous les jours, que les plus grands hommes sont souvent venus de conjonctions illegitimes. Jamais Rome n'auroit esté la terreur de ses voisins, si *Romulus* son Fondateur ne fust né de la sorte : & jamais deux villes considerables de l'Europe n'eussent élevé deux statuës à l'honneur & à la memoire d'*Erasme*, si sa naissance ne luy eust donné de l'esprit.

En effet, la semence a le temps de se cuire & de se perfectionner, les esprits s'y assemblent en plus grande foule, lors que l'on se caresse rarement. Les plaisirs de l'amour sont mesmes plus grands, quand on les prend avec moderation, & ils ne dégoustent pas comme ils font ordinairement. Pour

Pour peu de santé qu'ayent un homme & une femme, pourvû qu'ils observent tout ce que l'on doit observer, pour faire des enfans forts & spirituels, ils ne manquent pas d'y reussir : *Et nous ne voyons jamais guere*, pour me servir de la pensée d'un Poëte, *des Aigles fieres engendrer de foibles Colombes.*

Mais, si dans l'excés de l'amour la femme prend le dessus & n'observe pas toute la bienseance que l'on doit observer, quand on se caresse amoureusement ; on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites & foibles personnes : car, puisqu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne repand à chaque fois que fort peu de semence, si d'ailleurs il ne garde pas une posture convenable, le peu de matiere qu'il repandra ne sera pas receuë où elle doit l'estre, & ainsi il ne se fera point de conception, ou, s'il s'en fait, ce ne sera qu'un avorton & un nain, qui n'aura rien d'avantageux, ny dans l'ame, ny dans le corps.

Tout le monde sait que la vieillesse est froide & languissante, & qu'elle n'a guére de vigueur dans les embrassemens amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge-là, on doit croire pour l'ordinaire qu'il sera lent ou stupide, son pere n'ayant de matiere & d'esprits que pour lui donner seulement la forme d'homme, à moins que sa mere, qui est souvent jeune & amoureuse, ne contribuë de son costé au genie de son enfant par l'abondance de son feu & de ses esprits. Un

cheval engendré d'un vieux cheval n'eſt jamais agile ; & les Ecuyers ſavent trés-bien qu'il n'eſt pas ſi propre au manége ny à la guerre que les autres. Mais, dans la fleur de l'âge, quand on ne croiſt ny ne decroiſt plus, on a tout ce qui eſt propre à faire des enfans ſpirituels & robuſtes. C'eſt pour cela qu'au rapport de *Ceſar*, les anciens Allemans, qui ont toûjours paſſé pour des gens forts, eſtimoient que c'étoit une choſe honteuſe à un homme de connoître une femme avant l'âge de vingt ans.

La mauvaiſe façon de vivre des peres & meres eſt encore l'une des cauſes les plus communes de la foibleſſe des enfans. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuſte & vertueux ; & les incommodités qui accompagneront cet enfant pendant ſa vie, ne ſeront que des ſuites aſſurées, & des marques évidentes des crimes de ſon pere & des foibleſſes de ſa mere. La ladrerie, la goute, les écrouelles, la ſtupidité de l'eſprit & les autres fâcheuſes maladies viennent ſouvent de la vie dereglé de ceux qui nous ont engendrez. Nous heritons ſouvent de leurs incommodités, & preſque jamais de leur vertu. Et, comme le ſang de ces peres & de ces meres eſt tout plein de crudités & de pituite, toutes les parties qui s'en nourriſſent ſont auſſi des excremens qui ont des uſages differens de ceux que la Nature s'eſtoit propoſez. Les teſticules pour ne m'arreſter qu'à ces parties genitales, ne peuvent faire d'un

ſang

ſang crud & froid, une bonne ſemence, qui ſoit enſuite la cauſe d'un enfant ſain & vigoureux. Au lieu d'eſtre pleine d'eſprits & de feu; d'avoir une matiere écumeuſe & rarefiée, & d'être pure & temperée, elle eſt pituiteuſe & pleine d'ordures, ce qui ne cauſe que des deſordres dans la generation.

Ceux qui s'étudient à avoir des enfans ſains & ſpirituels obſervent entre autres choſes un temps qui ne ſoit incommode ny pour eux ny pour leurs femmes, ſur tout ils ſe donnent bien garde, ainſi que nous l'avons remarqué, de les connoître pendant leurs regles ou peu de temps auparavant. Car, s'il arrive que la conception ſe faſſe, lors que les regles ſont preſtes à couler, ou qu'elles coulent meſme, les ordures dont la matrice eſt alors remplie, tachent & infectent la ſemence de l'homme, qui porte enſuite de mauvaiſes qualités dans le lieu où reſide ordinairement la ſemence de la femme & où ſe fait la conception. La generation s'y accomplit pourtant, mais la matiere qui ſert à former l'enfant n'eſtant pas pure & bien conditionnée, les parties qui en ſont faites en deviennent mal faites, de ſorte que dans la ſuite elles font fort mal leurs fonctions, & rendent par conſequent l'enfant valetudinaire & incommodé. Nous n'avons ſur cela que trop d'exemples, ſi l'honneſteté & la bienſeance me permettoient de les mettre au jour.

On doit donc obſerver bien des choſes pour n'engendrer pas des enfans mal faits:

car, si le corps a des defauts, quand on les neglige, l'ame aussi n'en a pas moins: & je suis assuré que, si *Therſites* n'eust esté si laid, il n'eust point eu une si mechante ame; & il est impossible qu'une ame pust bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'estoit le sien. Il avoit le dos enfoncé, la teste pointuë, du duvet au menton au lieu de barbe, & avec cela il estoit boiteux & louche. Cette laideur est une marque de tous les vices, au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame, & le caractere d'un homme de bien, si nous en croyons *Saint Ambroiſe.*

Ce ne sont point les Astres qui nous font spirituels, robustes, valetudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignez de nous. Et quoy que le Soleil & la Lune ayent à la verité plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangeres, bien differentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfans conceus au mesme aspect des Astres, & à la mesme heure du jour, qui ont neantmoins des inclinations toutes differentes & des corps de differente forme. J'avouë pourtant qu'un enfant sera plus prudent & plus sage, qui aura esté formé au Printemps ou en Automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif, qui aura esté conceu en Esté ou en Hyver; mais ces diverses inclinations ne dependent pas tant des Astres que

des

des humeurs qui dominent dans ces saisons dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfans difformes, & qui tiennent du monstre, ne sont conceus que par des causes naturelles, quoy qu'en veüillent dire quelques Docteurs. Ils dependent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les loix de la Nature.

Les Naturalistes nous font remarquer, que, si un coq couvre une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs feconds, &, si l'on regarde de prés ces mesmes œufs, l'on verra dans quelques-uns deux jaunes, d'où naîtront ensuite deux poulets souvent separez & quelquefois unis: quelquefois aussi, mais plus rarement, il paroîtra sur un jaune deux taches ou deux ongles qui auront reçû en mesme temps les impressions generatives du coq; & je ne doute point que ce ne soit de là que naissent les poulets difformes & qui approchent du monstre.

J'en dis autant à proportion des enfans. Car, si la semence de l'homme touche plusieurs boules qui ayent des dispositions à en recevoir des impressions, elle les fait toutes fermenter & les vivifie au mesme moment, si bien que de cette generation il naist plusieurs enfans qui ont des envelopes differentes, & qui ont aussi des arriere-faix particuliers. Mais, s'il se trouve dans une boule une matiere separée

en deux par une petite membrane, ou que cette matiere ayt deux projes d'enfant, la semence de l'homme ne laisse pas de les exciter toutes deux à la fois, & de les animer, comme s'il n'y en avoit qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impressions generatives de la semence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui estant separez les uns des autres, & rarement unis; ont souvent un arriere-faix commun. Mais, si deux boules sont unies, il se fait un monstre peut-estre semblable à celuy que je vis il y a un mois, qui avoit deux têtes, quatre bras, & deux pieds seulement, & c'est la veritable cause, selon mon avis, de la generation des monstres.

La matrice peut encore contribüer à la difformité d'un enfant, selon le sentimeut de quelques Medicins; car estant cicatrisée d'un costé & ne pouvant s'y dilater comme dans ses autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du costé de la cicatrice & qu'elle luy cause par ce moyen une mauvaise conformation. Mais l'experience nous apprend que les enfans sont imparfaits, qui sont élevez dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encore d'autres sortes de monstres, qui se forment par le messlange des especes differentes. Les Histoires que nous avons sur ce sujet nous font croire que la chose est possible. L'*Hippotaure* que le Cardinal de *Comitibus* mena de France

en

en Italie, & qu'il donna ensuite au Cardinal *Scipion Borgheſe* n'eſt pas une hiſtoire faite à plaiſir. Toute Rome le vit & l'admira pendant 32. ans, après quoy il mourut faute de dents. Il avoit la teſte de taureau & le reſte preſque ſemblable à un cheval. J'apprends qu'en Auvergne & ailleurs on ſe plaiſt à avoir de ces ſortes d'animaux engendrez par un cheval & par une vache.

Si l'on doute du mélange des hommes avec les beſtes, l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur l'Antiquité, & l'on y verra *Paſiphaé* femme du Roy Minos engendrer un Minotaure par les plaiſirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encore cette belle fille nommée *Onoſcélé* engendrée d'un homme & d'une ânesſe. Si ces deux exemples ſentent un peu la fable, au moins celle de cette fille Toſcane qui accoucha d'un animal moitié homme & moitié chien ne ſera pas ſuſpecte. *Volaterran* nous a laiſſé par écrit que ce monſtre naquit durant le Pontificat du Pape *Pie* III. & qu'il avoit les mains, les pieds & les oreilles d'un chien, & le reſte d'un homme. Ces monſtres ſont ſi veritables que l'on m'a aſſeuré, qu'il en naiſſoit dans l'Iſle Formoſe, qui avoient la figure d'homme avec une queuë veluë d'un poil roux ſemblable à celle d'un bœuf. Si cela eſtoit impoſſible, comme quelques-uns ſe le perſuadent, jamais l'Ecritu-

re Sainte n'auroit fait une loy là dessus qui condamne à mort la beste & la femme qui s'y seroit soûmise.

Il est donc aisé de connoistre la cause des monstres, sans que je me donne la peine de la faire remarquer: car, s'il est vray, comme je l'ay prouvé ailleurs, que la semence soit animée & qu'elle vienne de toutes les parties du corps des deux sexes, comme l'experience nous le fait voir, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour decouvrir la cause immediate des inclinations & de la figure du corps de monstres.

Fin du Livre III.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Nous avons dû parler librement & sincerement, quand nous avons discouru de l'action des parties genitales de l'un & de l'autre sexe. Nous n'avons pas crû que les paroles & les expressions dont nous nous sommes servis dans cette occasion fussent plus sales, plus deshonnêtes & plus impudiques, que celles dont nous avons usé, pour expliquer les actions des autres parties du corps de l'homme & de la femme. St. August. Liv. 14. chap. 23.

PARTIE IV.

CHAPITRE I.

ARTICLE I.

De l'Impuissance de l'Homme.

NOus savons que la generation des animaux parfaits suit immediatement la conjonction du mâle & de la fe-

melle. Que le mâle doit être d'un âge mediocre selon son espece, qu'il doit avoir ses parties naturelles bien formées, & avec cela jouïr d'une santé parfaite pour agir, comme il doit, dans cette action. Mais, pour ne parler icy que de l'homme, il doit estre vigoureux, plein de sang & d'esprits, & avoir tout ce qu'il faut pour caresser amoureusement une femme : il doit encore commander à ses parties amoureuses, qui doivent luy obeïr, alors qu'il est question de faire son devoir auprés d'une femme.

S'il est trop jeune ou trop vieux, qu'il soit malade ou qu'il ayt quelque defaut naturel dans ses parties principales ou amoureuses, il n'y a pas de difficulte qu'on ne le puisse taxer d'impuissance. Car, si le membre viril est trop court ou trop petit: qu'il soit molet ou paralytique ; que le trou par où doit passer la semence ne soit pas dans le lieu où il doit être ; que d'ailleurs un homme soit trop gras & qu'il ait le ventre prodigieusement avancé : que ses testicules soient petits ou flétris, ou qu'il n'en ait point du tout : que sa semence soit trop liquide, qu'elle sorte en trop petite quantité, ou qu'elle ait d'autres defauts, en un mot, s'il manque quelque chose du costé de l'homme pour les deux grands ouvrages de la copulation & de la generation : la loy permet à une femme de demander en justice la dissolution de son ma-

mariage, & je ne doute point, si nous en croyons un Archevêque, qu'il ne faile attribuer à quelqu'une de ces causes le divorce qui arriva au Roy *Lothaire*, & à la Reine *Theberge*.

Tout ce qui détruit nostre chaleur naturelle, & qui éteint nostre feu & nos esprits s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se fletrissent, nos vaisseaux spermatiques se dessechent, & nostre membre se diminuë, quand nous sommes accoûtumez à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et, s'il est vray ce que *Vidus Vidius*, le jeune, nous rapporte d'une personne Ecclesiastique, qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les regles de la bienseance, nous ne devons pas douter que les parties de nostre corps n'exerçant pas l'action pour laquelle la Nature les a faites, ne se fletrissent & ne se dessechent en quelque façon.

Les contentemens excessifs que nous prenons avec les femmes ne nous causent pas des desordres moins facheux: il est vrai qu'ils ne nous apportent pas de semblables fletrissures: mais ils nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affoiblissent, les veficules seminaires se relâchent, & les parties principales de nostre corps s'épuisent & se rafraichissent tellement par la dissipation de nostre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne font

sont plus ensuite en estat de fournir la matiere qui est necessaire pour former un homme. Temoin *Theodoric*, Roy de Bourgogne, qui, aprés s'estre épuisé auprés de *Laodicée* & des autres Courtisanes de sa Cour, ne pût jamais consommer son mariage avec *Hermamberge* fille du Roi d'Espagne. Temoin encore *Neron* qui, aprés avoir passé sa jeunesse dans les debauches des femmes, témoigna deux fois son impuissance à la belle *Poppée*, selon le raport de *Petrone*.

D'ailleurs, s'il est vray ce que l'on dit ordinairement que la bonne chere excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extrême indigence rend un homme impuissant. Car, puisque l'abstinence selon la pensée des Theologiens est le meilleur de tous les remedes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter, que, si elle est excessive, elle ne détruise tous les mouvemens qui nous pourroient porter à rechercher les embrassemens des femmes. Nostre sang est diminué, & nos esprits sont épuisez par là: Nos parties principales & amoureuses en deviennent languissantes. Tant il est vray qu'il n'y a rien de plus opposé à l'amour que ce qui nous rafraichit & nous épuise tout ensemble.

Mais les passions de l'ame sont encore quelque chose de plus violent, que tout ce que nous venons de dire: & pour ne parler icy que de la hayne qui est fomentée dans

l'es-

l'esprit d'un homme par la laideur d'une femme, par sa mauvaise humeur, par sa conduite indecente; ou enfin par une odeur exécrable qui sort de son corps, elle est une des principales causes qui peut rendre un homme impuissant à l'égard de cette femme-là.

Aprés tout, comme il n'y a rien qui nous détruise plûtost que les maladies, puis qu'elles nous conduisent à la mort; les Jurisconsultes ont eu quelque raison d'écrire que l'on ne doit point presumer qu'un homme valetudinaire & encore moins un homme malade soit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuissant & incapable de caresser une femme. Il est certain que les plaisirs de l'amour demandent de la force & de la vigueur pour s'opposer aux épuisemens & aux foiblesses qui en naissent, lors mesmes que nous les prenons avec mesure: au lieu que la maladie estant une disposition contre les loix de la Nature, elle affoiblit & detruit mesme toutes les actions de nos parties, qui par consequent ne sont pas en estat de faire leur devoir, quand il est question d'engendrer.

Mais les Jurisconsultes n'ont peut-estre pas remarqué que leur decision étoit trop générale pour estre vraye, puis qu'il y a quelques maladies qui nous excitent à l'amour, & dans lesquelles on peut engendrer. Nous savons qu'un homme qui est atteint d'un

d'un Satyriasme, & qu'un autre qui souffre quelques douleurs de goutte, ou de pierre, sont alors plus amoureux & ne peuvent s'empêcher de presser étroitement leurs femmes ; les humeurs chaudes & aiguës qui causent leur maladie, sont alors mêlées avec des vents qui se cantonnent pour l'ordinaire parmy leurs parties naturelles, & qui les chatoüillent sans cesse, & les excitent à se venger agréablement des douleurs qui les pressent. Il y a mesme des maladies qui ont rendu des hommes feconds, d'impuissans qu'ils estoient auparavant. *Avenzoar*, Medecin Arabe, rapporte de luy mesme, que ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisement aprés une fievre aiguë qui luy rafraichit tellement les visceres, & puis le mit dans une telle complexion, qu'il se trouva en suite propre à faire des enfans.

Il faut donc moderer les decisions des Jurisconsultes, & ne pas dire d'un autre costé par une espece de contradiction, comme fait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naist aprés la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme estoit en estat d'engendrer dans une fievre aiguë, dans une longue maladie, & dans quelque autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est là s'opposer à la raison & à l'experience de tous les jours.

Mais

Mais je ne veux m'arrester icy qu'aux hommes qui sont toûjours impuissans, & qui étant incommodez dans leurs parties naturelles ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seroient mesme en la fleur de leur âge. Les defauts naturels qu'ils ont dans leurs parties amoureuses, le manquement de l'humeur, qui est la semence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes & gonorrhées, qui arrivent par la foiblesse de leurs vaisseaux, sont de puissants obstacles pour l'amour, qui les rendent plus froids que glace, quand ils se trouvent auprés d'une femme.

Quelle apparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt soit une mesure suffisante, pour satisfaire une femme & pour engendrer des enfans. Un homme si mal pourvû manque de force, de chaleur, d'esprits & de semence; & s'il sort quelque humeur dans ses agitations amoureuses, ce n'est qu'un peu de serosité, qui n'a pas toutes les qualités requises pour la géneration. La femme a beau se faire effort pour la recevoir, ses parties quelque affamées qu'elles soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la Nature.

L'impuissance de se joindre à une femme est encore augmentée par la petitesse de la verge, qui estant trop courte & trop petite tout ensemble, ne peut réjouïr une femme,

ny.

ny luy fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remedes sont inutiles pour ces sortes de defauts, & bien que *Galien* & *Fallope* nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croyent que ces deux maladies sont incurables, si elles sont extrêmes, & que les Juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de sa validité.

Car, de s'imaginer que les bouillons succulens, les alimens choisis, & l'excellent vin puissent faire croître les parties que la Nature n'a pû alonger, c'est manquer de connoissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau frotter ces parties malades d'huile de vers de terre, d'huile de lavande ou de *palma Christi*, parmy lesquelles on aura meslé un peu de poudre du nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, & ne sert qu'à embaraſſer davantage le malade. La boucle qui perce le prepuce & à laquelle une bale de plomb est attachée, ny l'emplatre de poix de Bourgogne, qu'on applique souvent sur les parties naturelles d'un homme, & qu'on en oste plusieurs fois, ne gueriront pas non plus tous ces defauts, ny n'en feront croistre ny allonger la verge d'un homme qui est naturellement trop petite.

Quoy que l'on faſſe pour guerir ces defauts naturels, l'on ne sera que comme ce mechant nour-

nourriſſier dont parle *Galien*, qui nourriſſant fort mal l'enfant dont il avoit le ſoin, frappoit aſſez fortement ſes feſſes avec la main de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à ſon pere ſon embonpoint ſuppoſé.

Bien que la moleſſe & la fletriſſure de la verge ſoient des maladies qui peuvent quelquefois être gueries, cependant, il s'en trouve ſouvent d'ineurables, auſquelles la Medicine n'a jamais pû ſubvenir. Car, ſi cette partie eſt naturellement ſtupide & immobile, quoy qu'elle ſoit mediocrement groſſe & longue, il n'y a point d'art qui la puiſſe vivifier, ny de remedes qui la puiſſent guerir. La chair ou la cendre de Tarentule, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine de Satyrion ont trop peu de force dans de pareilles langueurs; Et, ſi la main d'une belle femme, qui eſt le plus excellent de tous les remedes, n'a pas aſſez de vertu pour guerir la moleſſe de la verge d'un homme, les autres remedes y auront peu de force, principalement ſi les nerfs qui ſortent de l'os ſacrum & qui ſont diſtribués à la verge, ſont foibles, bouchez ou cicatriſez: ou ſi un homme a receu vers ces parties-là quelque grand coup, ou s'il luy eſt ſervenu quelque humeur conſiderable, qui ait alteré toutes les parties voiſines. Enfin, ſi la paralyſie arrive à l'une ou à l'autre cuiſſe, le membre viril qui reçoit les meſmes influences de l'extremité de la moëlle du dos, en demeure immobile auſ-

ſi

si bien que l'une de ces parties-là, & il est impossible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais, comme cette incommodité est presque toûjours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi esperer que l'on puisse soulager une partie, qui dans cet âge a fort peu de chaleur, pour se deffendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'est pas trouée par le bout, elle l'est à la racine, à costé, par dessus ou par dessous. On en a vû qui avoient deux ouvertures, l'une pour l'urine, & l'autre pour la semence, comme avoit un Avocat de Padouë dont *Vesale* nous fait l'histoire. Tous les hommes qui ont ces sortes de defauts, sont quelquefois incapables de caresser un femme, & presque toûjours inhabiles à la génération. En effet, *Platerus* nous rapporte, qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laissa pas de se marier: mais, parce qu'il ne satisfaisoit pas sa femme comme elle desiroit, ils se separerent volontairement l'un de l'autre. Cependant, il y a quelques histoires contraires, qui nous apprennent que l'on peut engendrer avec ces defauts. Celle de *Denys* Orfevre Romain en est une preuve évidente. Il ne laissa pas d'engendrer, bien qu'il eust la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte *Zacchias* qui témoigne l'avoir vû.

Nous

Nous avons dit ailleurs que la Nature plaçoit d'abord dans le ventre les testicules des hommes, & que peu à peu par leur propre poids, par l'agitation continuelle du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils descendoient dans la bourse ; mais, s'il arrive par quelque obstacle que ce soit, qu'ils n'y descendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuissans, bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pourvû qu'ils ayent l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils soient velus par le corps, qu'ils ayent la voix forte & grosse, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles, on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer, quoy qu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

Mr. *de Montagne* gentilhomme de cette Province m'a souvent montré ses parties; & Monsieur *d'Argenton*, qu'*Ambroise Paré* diffequa, n'estoient tous deux pas moins capables d'engendrer, pour n'avoir pas des testicules dans leur bourse. Il falloit plûtost blâmer la legereté de la femme du dernier, lors qu'elle luy fit un procés sur cela, que de l'accuser luy-mesme d'estre impuissant. Aussi, par le decret & la decision qu'en fit alors la faculté de Medecine de Montpellier, *Hucher* en estant Chancelier, il fut declaré qu'il n'est pas besoin pour être capable d'engendrer de trouver des testicu-

sticules dans la bourse d'un homme, pourvû toutefois qu'il ait d'autres marques suffisantes de virilité. C'est ce qui a fait dire à *Riolan* qu'un homme, dont il fait l'histoire, qui imposoit souvent aux Medecins, qui croyoient qu'il estoit rompu, n'estoit pas moins capable d'engendrer pour avoir ses testicules cachez dans ses aisnes.

Il n'en est pas de mesme de ceux qui en manquent tout-à-fait. Ils sont lâches, ils ont la voix effeminée, ils n'ont point de poil au menton ny aux parties naturelles. En effet, la force & le courage des hommes dependent des testicules. Car il sort de ces parties des humeurs & des vapeurs subtiles, qui se mélant parmy les esprits de nostre sang & de nostre suc nerveux, font toute nostre hardiesse & toute nostre vigueur. Ceux qui ont de petits testicules, qui sont avec cela tout flestris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprés des femmes & par tout ailleurs. Temoin les animaux que l'on coupe, & que l'on bistourne, qui n'ont pas tant de vigueur ny tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extrémement gros, il n'y a pas d'apparence que son embonpoint luy permette de caresser une femme : sur tout si elle est elle-mesme d'une taille à peu prés pareille : & quand ils se pourroient joindre, leur semence ne peut guere être prolifique, si nous en croyons l'experience. Il est vray que l'on peut choisir une po-

posture commode, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, si l'un & l'autre est assez agile pour cela : mais en verité la peine passe le plaisir. Et comment eût pû faire *Vitellio* Lieutenant géneral des armées du Roy d'Espagne aux Païs-bas, s'il luy eust fallu entrer dans la lice amoureuse, lui qui dans ces Provinces-là ne trouvoit point de cheval assez fort pour le porter une lieuë? A la verité le vinaigre mêlé avec de l'eau est un remede asseuré pour se faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire : mais il est pire que le mal, ce qu'éprouva ce grand capitaine, car, aprés en avoir bû pendant un an, il diminua de plus de 60. liv. comme nous l'assure l'historien.

Toutes les maladies dont nous venons de parler, estant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant & l'empêcher de se marier : ou s'il est marié, elles doivent estre des causes legitimes à une femme pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car, si la maladie est naturelle, perpetuelle & incurable, qui est-cet qui doutera qu'une femme ne soit bien fondée à demander un autre mary?

AR-

ARTICLE II.

Du Congrés.

LE premier Parlement de France n'auroit pas été si souvent surpris, s'il avoit connu exactement les causes de l'impuissance des hommes. Et le *Marquis de Langey* en particulier n'auroit pas éprouvé la disgrace de l'arrest donné contre luy le 8. de Fevrier 1659. si le congrés qui fut ordonné estoit une préuve infaillible de la virilité d'un homme.

Les Officiaux de nos Evesques n'invalideroient pas tous les jours si legerement des mariages, s'ils avoient bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation, ou s'ils avoient nommé des personnes savantes pour les en instruire. l'Official du Mans, par exemple, n'auroit pas prononcé il y a quelques années sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau*, qui voulut bien se trouver impuissant au congrés, s'il avoit connu l'impuissance supposée de cet homme-là: Car, puisque par arrest de la chambre donné le 15. de Juillet 1655. la femme de *Nau* fut obligée de retourner avec son mary & d'y mener son enfant legitimé, qui étoit la seule preuve que le pere n'estoit pas impuissant, ne doit-on pas dire que cet Official, quelque homme de bien qu'il pust être, n'avoit pas assez observé toutes les circonstances qu'il

qu'il faut obſerver dans de pareilles occaſions, pour connoître l'impuiſſance d'un homme.

En effet, nous avons bien d'autres marques plus aſſurées que le congrés public, pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oſerois dire que le congrés qui fut autrefois aboly par l'Empereur *Juſtinien*, comme oppoſé à la pureté du Chriſtianiſme, n'a eſté reſtably que par quelques curieux de noſtre ſiecle. Car il eſt l'infamie des ſexes & le deshonneur de nos temps; & je ne ſay ſi dans l'hiſtoire l'on en pourroit trouver des exemples qui ne ſoient ridicules. C'eſt une loy qui bleſſe la pudeur. Elle eſt trop dure & trop injurieuſe à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la Nature a cachées avec tant de ſoin, & chercher meſme aux témoins d'autres témoins que nous fuyons, lors que nous ſuivons les ordres de la Nature. Car quelle honte eſt-ce de montrer en plein mydi ce que nous avons ſoin de cacher meſme pendant la nuit? Ce n'eſt qu'un pretexte de divorce, & qu'un effet de la laſciveté & de l'audace des femmes. Ce ſont elles-meſmes qui ont fait naître dans l'eſprit des Juges la penſée d'une épreuve auſſi peu ſure, qu'elle eſt deshonneſte. De mille hommes il n'y en a peut-eſtre pas un qui puiſſe ſortir victorieux du congrés public. Nos parties naturelles ne nous obéiſſent point quand nous le voulons, bien loin d'obéir aux Juges. Elles ſe fletriſſent ſouvent contre

nostre volonté, & souvent elles sont dans la glace, quand nôtre cœur est le plus embrasé. Si nous sommes prests à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous saisit, la haine s'empare de nostre cœur, & la pudeur s'oppose à des libertés effrontées.

D'ailleurs, jouïr d'une femme hardiment n'est pas une marque de virilité, les Eunuques se portent avec ardeur dans les plaisirs charnels & l'on en a vû souvent de mariez: mais, à dire le vrai, ils ne reüssissent pas dans l'ouvrage de la génération, & la conjonction mesme de l'homme & de la femme n'estant pas elle seule une marque de virilité, on ne doit pas juger par le congrés de la fecondité d'un homme.

Celui qui se sent impuissant, ne doit point se marier. Celui qui en doute, doit consulter un savant Medecin qui l'éclaircisse là-dessus. Et celui qui est vigoureux, ne doit point s'exposer au congrés public. On ne commande jamais à l'amour, c'est l'amour qui nous commande, & nous n'avons point encore vû jusques icy de gens amoureux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de dissolution de mariage depuis environ cent ans que le congrés est introduit en France, qu'on n'en avoit vû auparavant. C'est pourquoy le Parlement de Paris ayant enfin jugé que le congrés estoit ennemy de la chasteté, & qu'il n'estoit pas la veritable marque de la virilité d'un homme, fit defense le 18. de Fe-

vrie

vrier 1677. par un Arrest solemnel aux Juges Civils & Ecclesiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrés dans les causes de Mariage. Messire *René de Cordoüan, Marquis de Langey*, dont nous avons parlé cy-dessus, fut la cause de cette reforme, car, aprés avoir épousé en secondes nôces *Demoiselle Diane de Montaud de Navailles* dont il a eu sept enfans, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toûjours maître de ses actions, quand on s'expose en public à caresser une femme.

ARTICLE III.

Du Divorce entre des personnes mariées.

QUoy qu'il y ait des Jurisconsultes qui font une distinction entre la dissolution du mariage & le divorce, l'un en estant la cause de l'autre, neantmoins, parce que nous n'examinons icy ny ces termes ny la chose mesme qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantost de l'un & tantost de l'autre pour exprimer nostre pensée sur ce que nous avons à dire là-dessus.

La dissolution du mariage n'est autre chose qu'un juste empêchement de l'usage du mariage prononcé par un juge competant, qui par une évidente connoissance de cause fait defense au mary & à la femme de coucher ensemble, & de se rendre les de-

voirs reciproques des personnes mariées. S
les causes qui font le divorce sont incura
bles, la loy permet à celui qui se porte bie
de se remarier : mais, si avec le temps on
peut remedier par les regles de la Medeci
ne, comme nous l'avons examiné ailleurs
je ne saurois me persuader que l'on puisse a
voir une raison legitime de dissoudre u
mariage qui a esté fait avec tant de solem
nitez.

Il faut aujourd'huy dans le Christiani
me des causes bien plus puissantes pour cau
ser le divorce, qu'il n'en faloit dans les si
cles passez. Ce n'est plus le caprice d'un ma
ry qui repudie une femme, comme il arr
voit autrefois parmy les Juifs, mais une cau
se legitime connuë par des Juges & approu
vée par leur sentence. Il est vray que la lo
ancienne permettoit aux Juifs de répudi
leur femme & d'en prendre une autre à leu
discretion ; mais ce n'estoit, comme par
l'Ecriture, *qu'à cause de la dureté de leu
cœur.*

Toutes les causes du divorce que l
Juifs avoient, celle de l'impudicité esto
la plus forte & la plus commune. La jalo
sie troubloit souvent la paix & la tranqu
lité de leur mariage, & quelquefois n
yant pas d'autres raisons apparentes
accusoient leurs femmes d'impudicité,
leur reprochoient, pour avoir lieu de l
repudier, qu'elles s'estoient abandonné
avant que de se marier. C'est en vuë de c
la que *Moyse*, pour prevenir ces desordr

it une loy par laquelle il commanda aux pe-
es & aux meres de garder soigneusement
es linges qui avoient servy la premiere
uit des nôces à la defloration de leur fille,
fin qu'estant un jour faussement accusée
ar son mary, ils pussent montrer aux Ma
istrats pour sauver la reputation de la fem-
ne, des signes veritables d'une virginité
njustement soupçonnée, ce que l'on ob-
erve encore aujourd'hui en quelques villes
l'Espagne.

Les loix des Payens estoient aussi lege-
es sur cette matiere que celles des Juifs e-
toient dures. *Ciceron* n'eust pas repudié sa
emme, & ne luy eust pas fait dire *qu'elle eust*
oin de ses affaires, pour avoir manqué quel-
uefois à luy écrire pendant son exil: &
ulpitius Gallus n'eust pas fait faire le mê-
ne compliment à la sienne, pour l'avoir
eulement trouvée une seule fois sans coif-
e par la ruë, si leurs loix eussent esté fort
quitables. Ce n'est pas aussi parmy nous
froideur, la haine, ny l'interest qui
bligent un mary de faire divorce avec
femme, comme font encore aujour-
'huy les Orientaux, mais c'est l'impuis-
nce du mary ou de la femme qui en
it la dissolution par l'autorité des Magi-
rats.

Je me persuade que les Juges d'aujour-
huy n'ont pas entrepris par là de toucher
la substance du mariage: ils savent trop
en que c'est un sacrement que les hom-
esne peuvent annuler: mais ils examinent

seulement l'habilité & la puissance d'engendrer des mariez, & outre cela la validité du contract civil.

Pour n'oublier rien qui puisse contribuer sur cette matiere à la curiosité du Lecteur, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos avant que de finir ce chapître, de mettre icy le formulaire du Libelle de Repudiation dont se servoient les Juifs, comme *Rabbi Mosche de Cotsi* nous le rapporte.

Le troisiéme jour de la semaine, le vingt-neuviéme de la Lune de.... l'an.... de la creation du monde, Je N. Pharisien demeurant presentement à Venise, ville située au fond du Golfe Adriatique, proteste & declare en presence de N. N. témoins, que, de mon libre mouvement & sans contrainte, je vous delaisse & repudie vous ma femme nommée N. fille de N. fils de N. afin que vous soyez desormais libre, & que vous puissiez chercher un autre mary pour vostre condition, sans que personne s'entremette de vous y former aucun empêchement aujourd'huy à l'éternité des siecles. Et c'est icy le cartel de divorce, le Libelle de dimission, l'instrument de desertion que je vous envoye, selon les ordonnances de Moyse & d'Israel. Les témoins signoient dans le corps du Libelle & au bas, aussi bien que le mary.

CHA-

CHAPITRE II.

De la Sterilité des Femmes.

ON sait que la sterilité dépend plus souvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle estoit un des principaux instrumens de toutes nos actions, fait par son defaut la sterilité dans les uns & dans les autres. Si elle est foible, les parties en sont defectueuses: s'il manque quelque chose au grand attirail des parties genitales de la femme, toute l'action de ces mesmes parties est interrompuë, & il ne faut point s'attendre à la géneration.

Qu'une femme soit dans la fleur de son âge, & qu'elle joüisse d'une santé parfaite; qu'elle soit mariée avec une homme vigoureux, & qu'elle prenne avec lui tant qu'il lui plaira des plaisirs moderez; si elle n'a pas de disposition à faire un enfant, jamais elle ne peut esperer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car, si elle est trop vive & trop emportée dans l'amour, qu'une chaleur excessive consume ses entrailles, qu'elle n'ait presque point ses regles; ou, si elle en a moderément, qu'elles ne soient point rouges, quelle apparence qu'elle puisse concevoir? Elle brusle, pour ainsi parler, & desseche la semence qu'on luy donne, &, s'il s'en forme par hazard un enfant, ou il est contrefait, ou il ne demeure point 9. mois dans les flancs de sa me-

re. Si d'un autre costé une froideur extraordinaire & une grande humidité occupent ses parties principales, que sa matrice soit extrémement humectée par la graisse qui se trouve aux environs, si elle a les flancs resserrez & le ventre étroit, & s'il ne paroist de poil par son corps qu'à la teste, jamais elle ne retiendra la semence qu'on luy aura communiquée, & par consequent il ne se fera jamais de conception : ou, s'il en arrive par hazard quelqu'une; le fetus sera suffoqué par la grande humidité des parties de sa mere, & sortira avant le terme : si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant à moins que l'on ne corrige ces grands defauts, qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de mesme aux femmes qui ont la matrice mal-faite, soit par un defaut de nature, ou par quelque autre accident étranger, comme sont les grands ulceres, les grandes cicatrices, & les autres incommdités de la matrice.

Mais tous ces defauts ne sont pas de legitimes causes, pour empêcher le mariage, quand il n'est pas fait, ou pour le dissoudre, quand il est consommé. Les indispositions qui n'empêchent point une femme d'être caressée de son mary, ne sont point capables de causer le divorce ; & souvent, quand une femme est sterile avec un homme, l'experience nous fait voir qu'elle ne l'est pas avec un autre. Une plante ayme sa terre, & ne graine jamais dans un

lieu

lieu opposé à son temperament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la semence n'est par proportionnée à la sienne, ny dans sa matiere, ny dans ses qualités. Mais, si ce mesme homme trouve une femme qui n'est ny si chaude ny si bouïllante que luy, il viendra sans doute de leurs embrassements amoureux une génération avantageuse.

Il n'y a que les incommodités qui vont jusqu'à s'opposer aux plaisirs de l'amour, & à empêcher un homme de s'allier amoureusement à sa femme, qui puissent être des causes legitimes de la dissolution du mariage. Car, si une femme est extrémement étroite, & si le conduit de la pudeur est bouché, ou par la grandeur excessive du Clitoris, ou par cette membrane charnuë que l'on nomme *Hymen*; ou par les cicatrices d'un facheux accouchement; ou par l'abbaissement de l'os Pubis; ou enfin qu'il y ait d'autres causes qui l'étreciſſent sans remede, on doit croire que cette femme est absolument sterile, parce qu'elle ne peut souffrir les caresses d'un homme.

En effet, toutes les causes, qui peuvent empêcher un homme de joüir avec sa femme des plaisirs que le mariage luy permet de prendre, sont toutes capables de faire le divorce. Et, comme les defauts de la femme ne sont que dans ses parties externes, la loy a permis qu'elles fussent examinées

par des personnes discretes & entenduës, afin d'en faire leur rapport aux Juges qui doivent en-suite prononcer des Arrests justes & équitables.

Un homme est bien surpris la premiere nuit de ses nôces, quand dans la chaleur de sa passion touchant sa femme avec tendresse, il ressent un membre aussi roide que le sien, qui luy frape le ventre. C'est alors qu'estant tout éperdu il sort du lit, & s'imagine ou être ensorcelé, ou qu'on a voulu le railler en luy donnant un homme pour une femme qu'il avoit choisie. Cependant, à la clarté d'une bougie il apperçoit le visage de sa femme qui l'appelle avec douceur, mais il n'y a ny caresse ny complaisance qui le puissent tirer de l'entonnement où il est, si son ame en revient un peu, ses parties amoureuses n'obeïssent pas si-tost à sa passion. Neantmoins, comme l'amour est un enfant, on l'appaise enfin, quand on le flate. Les parties naturelles de cet homme sentent donc une seconde fois les atteintes de l'amour; mais il n'a pas si-tost fait une seconde tentative qu'il est aussi surpris qu'auparavant, & ce qui accroist encore davantage son étonnement c'est, qu'il ne peut se débarasser d'entre les bras de son épouse, qui le presse de la poitrine à mesure que sa passion augmente. C'est alors qu'il ne doute plus des charmes; car dans cette occasion par une étrange metamorphose, l'homme devient comme une femme, & la femme prend la place d'un homme:

me : si bien que celuy-là a ses parties toutes fletries & toutes moletes par la surprise où il est encore, & celle-cy a les siennes toutes en feu, & est en estat de faire épreuve de sa vaillance. Enfin, cet homme estant un peu revenu à luy se met en devoir d'examiner la cause de son étonnement, il n'a pas plutost jetté les yeux sur les parties naturelles de sa femme, qu'il apperçoit une verge droite & dure comme la sienne. Il l'interroge là-dessus. Elle luy répond avec assez de pudeur & de sincerité qu'elle croit que toutes les femmes sont faites comme elle ; & elle luy avoüera veritablement ce qu'elle en a ressenty depuis qu'elle se connoît. Elle luy dit donc que pendant l'Hyver le froid excessif fait presque entierement retirer son clitoris, & qu'en ce temps-là il ne paroist ny plus long ny plus gros que la moitié du petit doigt : mais que dés que la chaleur de l'Esté se fait sentir, cette partie se grossit & s'allonge extrémement, d'où vient, ajoute-t-elle, qu'il ne faut pas s'étonner, si elle est presentement si grosse & si longue, puisque nous sommes dans les plus longs jours, & dans les plus violentes chaleurs. Elle luy avouë encore qu'elle n'a point vû de femme plus amoureuse qu'elle, & que, lors que quelque personne luy plaist, ou que l'amour luy échauffe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se roidit, & s'endurcit même contre sa volonté : Qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle estoit capable de

faire, mais qu'elle s'apperçoit bien maintenant par l'étonnement & par les transports qu'elle remarque en luy, que cette partie n'est pas semblable dans toutes les femmes.

Le mary estant pleinement informé de toutes choses, & ayant meurement deliberé sur ce qu'il devoit faire en cette occasion, luy propose de communiquer son deffaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussitost, & le mary en parle incessamment à un sage & docte Medecin, qui, pour satisfaire aux prieres du mary & aux larmes de la femme, se met en devoir de couper cette partie qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc & on la laisse ainsi liée pendant un jour, aprés quoy il survint de si facheux accidens qu'à cause de cela, on n'en pût faire l'extirpation.

Une pareille avanture arriva à *Platerus* qui ayant dessein de couper le Clitoris d'une Matrone, n'en peut venir à bout par les mesmes obstacles que nous venons d'alleguer.

Haly Rodoam auroit sans doute fait la même operation sur une Reine qui luy decouvrit sa turpitude, s'il eust crû pouvoir extirper cette partie sans courir risque de sa reputation, & sans exposer la vie de cette Princesse.

Dans nu tel estat il est impossible qu'un homme puisse caresser sa femme, ainsi que nous l'examinerons en particulier cy-aprés au chapitre des Hermaphrodites, & si cette

te maladie eſt incurable, comme elle l'eſt ſans doute, on doit croire qu'un Juge eſt bien fondée, quand ſur le rapport de quelques perſonnes ſavantes dans ces ſortes de matieres, il ordonne la diſſolution du mariage.

On ne ſauroit encore guérir la compreſſion que fait l'os Pubis au conduit de la pudeur. Ce conduit en eſt quelquefois ſi étrecy dans les dehors, qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a même la verge mediocre, s'y puiſſe faire paſſage.

Les deux os des cuiſſes preſſez en dedans, & le croupion retrouſſé par devant cauſent quelquefois les mêmes obſtacles. C'eſt pourquoy la loy n'eſtime pas ſaine une femme qui eſt ainſi contrefaite dans ſes parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulceres au conduit de la Pudeur de quelques Courtiſanes, qu'il s'en eſt vû, qui, aprés eſtre gueries l'avoient preſque tout fermé par des cicatrices: ſi bien que les regles venant à paroître ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui reſtoit, & qu'un homme voulant encore badiner avec elles, ne pouvoit penetrer dans un lieu qui avoit eſté autrefois ſi ouvert.

Les facheux accouchemens cauſent autant d'incommodités aux femmes que font les maladies ſecretes; car, aprés que le pas a eſté dechiré en pluſieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulceres, qui eſtant negligez ſe rempliſſent de tant de chair ſuperfluë

que

que le conduit de la pudeur en eſt preſque tout bouché. Cette chair baveuſe devient ſolide & dure avec le temps, & ne peut eſtre fléchie par la verge d'un homme, quelque forte & quelque roide qu'elle ſoit ; témoin ce que dit *Riolan* d'une femme, qui fut ſi fermée aprés de penibles couches, qu'il luy fut en-ſuite impoſſible de ſouffrir ſon mary.

Ces maladies ſont trop invéterées pour être guéries, & il n'y a point de femme qui vouluſt s'expoſer à ſouffrir qu'on la diſſequaſt toute vive. On pourroit icy propoſer quantité de peſſaires d'argent, d'eſtain, de plomb, ou meſme de chair de differente groſſeur que l'on pourroit frotter de beurre frais, ou d'onguent roſat, & les placer dans le conduit de la pudeur les uns aprés les autres, en commençant par les plus petits. Mais les cicatrices, dont ce lieu eſt tout remply, en empêchent l'élargiſſement, & par conſequent, pour en dire ce que je penſe, toutes ces incommoditez ſont incurables, & ſont des cauſes legitimes pour empêcher une femme de ſe remarier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajoûter à celles dont nous venons de parler, les grandes excreſcences, ſi nous en croyons *Gordon*, les ſchirres & les tumeurs conſiderables, ſi nous voulons ſuivre le ſentiment de *Fabrice de Hilden*, qui remarque qu'une femme ne pût ſouffrir deux maris l'un aprés l'autre, & par conſequent ne pût avoir des enfans, parce qu'elle

qu'elle avoit un schirre vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'histoire d'une autre qui, aprés avoir beaucoup souffert dans un facheux accouchement, en devint sterile par une tumeur dure que l'on trouva aprés sa mort qui occupoit une partie du pas de la matrice. Cependant, si les duretés sont si petites qu'elles se puissent toucher, & qu'elles arrivent à de jeunes personnes, je ne doute point qu'on ne les puisse guérir par les remedes dont on se sert ordinairement dans de pareilles occasions.

Bien qu'on puisse couper l'hymen & les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, neantmoins, il y a des occasions où ces membranes sont si epaisses & si garnies de vaisseaux, qu'il y a du danger à en faire l'ouverture, car elles sont tellement jointes au conduit de la pudeur, qu'il semble que ce n'en est qu'une production. Ces parties estant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fievres & des convulsions mesme. Dans cet endroit-là les playes ne peuvent se reünir qu'avec peine, les humidités qui sortent par là du corps de la femme estant des causes sasez fortes pour les en empêcher: Ce qui y cause des ulceres sordides & sales, qui souvent sont suivis d'une gangreine, qui méne infailliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles aportent à la co-

copulation de l'homme & de la femme. On ne doit point icy se faire fort sur le contract de mariage. Il est de la nature des autres contracts; car, s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à laquelle ils se sont obligez, le contract demeure nul par l'impuissance de l'un des deux: tout de mesme, puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut en-suite le faire, alors le mariage est nul, pourvú toutefois que le Juge ayt prononcé sur sa dissolution. En effet, si l'homme ou la femme a quelques maladies ou quelques defauts sans remede, qui les empêchent de se joindre ensemble, il n'y a pas lieu d'esperer une fécondité heureuse, qui est le principal fruit & la douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les Charmes peuvent rendre un Homme impuissant & une Femme sterile.

LA curiosité n'est blâmable que dans son excés, & l'on seroit injuste, si l'on trouvoit mauvais qu'on étudiast avec soin les belles & les bonnes choses. C'est cette sorte de curiosité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'esprit sans le ternir, elle fixe le jugement sans le detruire, & enrichit la memoire sans la charger.

L'hom-

L'Homme est placé au milieu du monde, pour observer tout ce que la Nature y fait de plus curieux, & il ne doit pas passer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonstances. Mais, si son envie de savoir est déreglée, & qu'elle se porte à des choses vaines ou illicites, c'est alors qu'elle doit être censurée, & qu'elle le doit rendre aussi malheureux que l'Empereur *Adrien* le plus curieux de tous les hommes.

L'Art de penetrer dans l'avenir a de tout temps flatté les hommes; & je ne croy pas qu'il y ait eu jamais de fience recherchée avec plus de soin, mais aussi avec moins de succés que celle que l'on appelle la *Magie Noire*. Car tout ce qu'on nous en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plusparт des Savans se sont toûjours defiez de ses promesses, & mocquez de ses maximes.

En effet, pour ne m'arrester qu'au nœud d'éguillette, par lequel les Magiciens & les Sorciers pretendent empêcher un homme de caresser sa femme la premiere nuit de ses nôces, nous examinerons si tout ce que l'on fait, & tout ce que l'on dit en la noüant, peut avoir quelque empire sur les parties amoureuses d'un homme qui ayme ardemment, & qui est de luy-mesme en estat de satisfaire agreablement son épouse. Nous verrons ensuite si le Demon ou les Magiciens qui en sont les suppots, peuvent détruire la fecondité d'u-

d'une femme qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il est difficile de se deffaire de ce que l'on a appris dans ses plus tendres années! Il faut avoir beaucoup de force d'esprit ou de bons maîtres pour se desabuser des fables que l'on nous a debitées. Les idées s'en conservent toûjours, au moins dans les personnes qui ont l'esprit foible, sur tout, quand à cette vaine persuasion se joint la mauvaise façon de vivre, ou l'humeur melancolique. C'est alors qu'il est absolument impossible de les faire demordre de leurs sentiments mal-fondez.

Si dans cette disposition où sont ces personnes on leur dit avant qu'elles se marient, que l'on a dessein de leur noüer l'eguillette, leur esprit déja persuadé des enchantemens en reçoit une nouvelle impression, &, lors qu'ils veulent se joindre amoureusement à leur femme, la persuasion de la fable, la crainte du sortilege, & l'amour conjugal font un si grand desordre dans leur ame & dans leur sang, qu'il ne leur reste de chaleur que pour se conserver la vie, bien loin d'en avoir pour la donner à un autre. Le trouble où ils se trouvent alors les fait souvent tomber dans une humeur noire, qui leur cause en-suite une haine pour leur femme presque irreconciliable. Ils ont de la peine à la voir & à la souffrir; &, quand il est question de la caresser & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur esprit, qu'ils

ne

ne sont jamais plus contens que quand ils ne voyent plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination blessée bien loin de se guerir par le temps sent tous les jours augmenter son mal, & ils publient ensuite eux-mêmes, aussi bien que les autres, qu'ils ont esté ensorcelés, & qu'en se mariant on leur a noué l'éguillette.

Ce qui m'arriva sur ce sujet, il y a environ 35. ans, est une preuve de ce que je dis. Pierre Burtel tonnelier de son mestier & puis faiseur d'eau de vie, travaillant pour mon pere dans une de ses maisons de campagne, luy dit un jour de moy quelque chose de desavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au tonnelier que, pour m'en venger, je luy noüerois l'éguillette, quand il se marieroit. Comme il le devoit faire en peu de temps avec une servante de nostre voisinage, cet homme crut bonnement ce que je luy disois, & bien que je ne luy parlasse qu'en riant, neantmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit déja préoccupé dès charmes, qu'aprés être marié, il demeura prés d'un mois sans pouvoir coucher avec sa femme. Il se sentoit quelquefois des envies de l'embrasser tendrement, mais, quand il falloit executer ce qu'il avoit resolu, il se trouvoit impuissant; son imagination estant alors embarassée des idées du Sortilege. D'un autre costé, sa femme; qui estoit bien faite, avoit autant de froideur pour luy qu'il en avoit pour elle;

le ; &, parce que cet homme ne la careſſoit point, la haine s'empara auſſi-toſt de ſon cœur, & témoigna pour luy les mêmes repugnances qu'il avoit pour elle. C'eſtoit alors un beau jeu de les ouïr publier l'un & l'autre qu'ils eſtoient enſorcelez, & que je leur avois noüe l'éguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la ſorte avec un homme ſi foible, & je fis tout ce que l'on peut faire dans cette occaſion, pour leur perſuader que cela n'eſtoit pas: mais plus je proteſtois au mary, que ce que j'avois dit n'eſtoit que des bagatelles pour me venger de luy, plus il m'abhorroit & croyoit que j'eſtois l'auteur de toutes ſes infortunes. Le Curé de Nôtre-Dame qui les avoit épouſez employa meſme tout ſon eſprit, & toute ſa prudence à menager cette affaire. Enfin, il en vint plûtoſt à bout que moy, & rompit le charme par ſes ſoins aprés 21. jours, ſans que le marié fuſt obligé de piſſer par l'anneau de ſon épouſe. Depuis, ils ont vêcu enſemble prés de 28. ans, & quelques enfans ſont nez de leur mariage, qui ſont maintenant des bourgeois des plus aiſez de la Rochelle.

L'amour n'a jamais employé ſes ſoins que pour donner des agrémens à l'un & à l'autre ſexe. Il y a voulu les obliger par là à ſe joindre ſouvent, & en ſe joignant à perpetuer leur eſpece. On ne ſauroit exprimer quels violens deſirs il nous fait naître dans le cœur, pour nous lier amoureuſement ; &, ſi ce n'eſtoit pas par un ordre exprés de la Nature,

ture, je ne saurois croire que les envies qu'il nous inspire incessamment fussent si pressantes qu'elles le sont. C'est une reverie que de croire qu'un Magicien puisse s'y opposer, & que nous ne puissions resister à ses charmes. Les Belles portent avec elles un filtre & un sortilege bien plus puissant ; & c'est contre celuy-cy qu'il y a peu de remedes.

D'ailleurs, le Mariage est un sacrement sur lequel le Demon n'a point d'empire. Il ne sauroit detruire l'ouvrage de Dieu, ny ruïner ce que Jesus Christ a estably par des loix si saintes. Et je ne saurois croire qu'il y ait aucune liaison entre les actions d'un tel art, & les mystres de la Nature & de la Grace. La haine des Demons, & la perfidie des Sorciers ne doivent point faire de peur aux Chrestiens, & les Conciles ne nous deffendent autre chose, que de ne pas croire ceux qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous delier par la vertu des sortiléges. Il y a déja long-temps que nous sommes revenus de ces sortes de folies, que le Paganisme avoit inventées pour abuser les esprits credules. Si tout le monde ressembloit à un Duc de Nevers, qui aima mieux s'exposer au peril de mourir par un flux de sang, que de souffrir qu'on le luy arrêtast par des paroles & par des charmes, asseurément il n'y auroit pas tant de foiblesse parmy le Peuple qu'il en paroist aujourd'huy, & le Peuple Chrétien ne seroit pas si sot que de croire à cette heure ce

que

que l'on auroit eu de la peine autrefois à perſuader aux Payens. C'eſt ce que diſoit ſouvent St. *Agobard* Evêque de Lion.

L'Aſtrologie judiciaire & la Magie n'ont aucun principe ny demonſtratif ny plauſible. Ceux meſmes qui en ont traité à fond ſont encore preſentement à s'en accorder, &, parce qu'elles impoſent une fatalité indiſpenſable aux actions des hommes, elles ſont contraires à la Religion Chreſtienne & aux maximes d'un Eſtat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures de *Gamahez*, les couleurs des éguillettes, les caracteres des Taliſmans, & les paroles du ſortilege n'ont pas aſſez de pouvoir pour s'oppoſer à la conjonction de l'homme, & de la femme. La pluſpart des hommes ſont plus raffinez aujourd'huy qu'autrefois, & ils ne ſe laiſſent pas aiſement aller aux reveries du Rabbiniſme, aux impoſtures de l'Aſtrologie judiciaire, ny aux vaines perſuaſions de la Magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loin, ne ſont qu'un ſouffle articulé qui exprime nos penſées; & quand meſme nous ſerions poſſedez d'un eſprit impur, nous ne ſaurions faire ce que l'on dit que fait un Sorcier par le nœud de l'éguillette. Tout au plus, le Demon n'auroit alors de pouvoir que ſur le corps qu'il poſſederoit, & ſon empire ne ſauroit s'étendre juſque ſur l'autre partie de l'homme. Témoin l'Empereur *Frederic Barberouſſe*, qui ſe moqua ſi ju-

juſtement des menaces d'un Arabe, qui paſſoit pour Magicien, que les Milanois qu'il aſſiegeoit luy avoient envoyé.

D'autre part, qui peut croire que nos parties naturelles puiſſent être plûtoſt enchantées que les autres qui nous compoſent? N'eſt-ce point peut-être, parce qu'elles ſervent à des actions impudiques & illicites, que le Demon prend de là ſujet de les enchanter? mais noſtre cœur n'eſt-il pas la ſource du mal que nous commettons? Nos mains n'executent-elles pas ſes pernicieux deſſeins, & noſtre langue ne decouvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais? Cependant, nous n'avons point appris juſques icy que noſtre cœur, nos mains, & noſtre langue ayent eſté enſorcelés.

Au reſte, tout le monde ſait que les femmes ont plus de legereté que nous n'en avons, & que l'on en voit plus de ſorcieres ou pluſtoſt de folles & de melancoliques, que l'on ne voit d'hommes ſorciers. Cependant, quand il eſt queſtion d'engendrer, on diroit que le Demon s'attache plûtoſt aux hommes qu'aux femmes, comme ſi les parties naturelles des hommes luy eſtoient plûtoſt deſtinées que celles des femmes.

Dans cette fauſſe penſée, l'on ne manque ny de raiſons apparentes ny d'autorités recherchées, pour prouver ce que l'on dit ordinairement là-deſſus; & la verité dans cette occaſion n'a pas tant de luſtre que le menſonge.

Mais

Mais, si nous ne nous laissons pas prevenir en faveur des enchantemens, nous trouverons aisément la veritable cause pour laquelle ce sont plûtost les hommes qui sont exposez à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la caresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions de l'homme pour devenir féconde, au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de chose pour l'en empêcher. Si son imagination est blessée par les desordres de la femme, si elle est emeuë par sa beauté, ou degoutée par sa laideur, ses parties amoureuses luy refusent l'obeïssance qu'elles luy doivent. Si un homme ayme avec trop de passion, si la pudeur ou la timidité ne peut souffrir les amorces de l'amour : si les Courtisanes, ou la debauche ont épuisé ses forces, & qu'à cause de cela il ne puisse jouïr des plaisirs du mariage, on dira aussi-tost qu'il est ensorcelé, ainsi que le disoit autrefois l'Empereur *Neron* de lui-mesme, & que l'éguillette luy a este noüée, comme s'il ne paroissoit pas assez de causes naturelles qui le rendent froid & languissant. Jamais on n'eust cru que *Theodoric Roy* de Bourgogne eust esté charmé, si auparavant il n'eust perdu ses forces entre les bras de ses Courtisanes ; & jamais *Hermamberge* n'auroit apprehendé le sortilege, s'il avoit esté en estat de la satisfaire.

Je

Je ne parle point icy des hommes impuissans par Nature, ny de ceux qui ont quelques defauts dans leurs parties naturelles. L'on sait assez qu'ils ne sont pas capables de s'allier étroitement à une femme; mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquiter agreablement du devoir d'un mary.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous mocquerons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foiblesse des autres, nous nous mocquerons, dis-je, du Millepertuis & de la Rue cueillis de nuit, en disant quelques paroles obscures, cousus ensuite dans un linge avec une éguille qui a servy à ensevelir les morts, & puis pendus au cou d'une fille avec une éguillette de nerf de loup pour l'empêcher d'estre depucellée. Nous nous rirons des caracteres Ephesiens écrits avec du sang chauvesouris, & puis pendus au cou de la mariée pour le mesme effet. Nous tiendrons pour superstition ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'eguillette faite soit de nerf de loup, soit de peau de chat, ou de chien enragé. On aura beau la faire teindre d'une ou de trois couleurs; la nouer de trois ou de 9. nœuds: cracher trois fois sur la poussiere ou dans son giron; & dire tout bas quelques mots obscurs & barbares, pendant que le Prestre dit aux mariez ces mots latins, *Ego vos conjungo:* Rien de tout cela ne

ſera capable de faire ſur nous la moindre impreſſion, ſi nous avons tant ſoit peu de force d'eſprit.

Nous n'avons que faire pour nous garantir de ces charmes, de graiſſer la porte de la chambre où l'on doit coucher avec de la graiſſe de loup ou de chien noir, d'attacher à la colonne du lit des mariez des teſticules de coq, de jetter dans la chambre des feves coupées par motié, & de faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuſer les enfans. Pour nous moquer des malefices, nous n avons beſoin que de vigueur & de hardieſſe, il ne faut qu'avoir eſté ſage avec les femmes, & être amoureux quand on ſe marie, pour mépriſer tout ce qui peut s'oppoſer aux plaiſirs du mariage. Et, s'il faut s'expliquer icy plus nettement; voulez-vous rompre toute ſorte de charmes? Soyez ſobre & continent, moderez toutes vos paſſions, ne ſoyez ny ſi lent ny ſi ardent à l'amour; uſez de voſtre femme lors que la Nature vous excitera à l'embraſſer. La chaſteté vous rallumera ſouvent le feu que vous aurez perdu entre ſes bras; & par là ſi les Mariez veulent, ils apprendront à ſe moquer de ſortilege: Car *c'eſt une grande partie de la ſanté que de vouloir être guery.*

On ne peut douter, que les vapeurs noires d'une humeur melancolique ne puiſſent trou-

troubler nostre imagination, & nous persuader des choses qui ne sont pas. Nous en avons des exemples, & il ne se passe point d'années que je n'en fasse quelques observations en faisant le medecine.

Si un homme ne peut connoître sa femme, parce qu'il croit avoir l'éguillette noüée, il ne faut pas d'abord combatre directement son opinion. Plus on s'opiniâtre à luy dire que c'est une bagatelle, plus il sera obstiné dans son sentiment. C'est l'effet de l'humeur noire & melancolique que de rendre ferme ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette occasion, c'est de traiter cet homme comme un fou, & de tâcher de guérir son imagination blessée par quelque action de soupplesse, comme *Montagne* guérit un Comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse sorciere, qui c'estoit qui pouvoit estre le plustost guéry d'un sortilege; quoy elle repondit fort à propos, que c'estoit celuy qui gardoit le plus longtemps ses vieux souliers: voulant dire par là, qu'il ne faloit que du temps & de la patience pour guérir ceux qui pensoient estre ensorcelez.

Je croy pourtant, ainsi que je l'ay dit ailleurs, qu'il y a des remedes pour nous rendre froids auprés des femmes, sans que nous soyons pour cela charmez. Mais ce que l'on

appelle sortilege ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprés avec le Demon: & pour cela l'on ne se sert que de paroles obscures, ne figures, d'herbes sans vertu & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'est pas la Nature qui agit, mais toute autre chose.

Il est impossible que le Diable, pour venir à la seconde proposition que je dois examiner en peu de mots, puisse empêcher la Nature d'agir, quand elle a tout ce qu'il luy faut pour agir. L'enfant qui se forme dans les flancs de la mere ne s'y forme que par un exprés commandement de Dieu. Le Demon n'a nul pouvoir d'empêcher la generation, & encore moins quand elle est appuyée par le sacrement du mariage. La Nature suit inviolablement les ordres du Createur, quand elle n'est point empêchée dans son action par quelques causes naturelles ou violentes: & si le Demon ou un sorcier peut s'opposer à la conception, ou plustost, *si le Prince des puissances de l'air*, pour me servir de l'expression de *Saint Paul*, *exerce son pouvoir sur les incrédules, & sur les rebelles*, ce n'est point par sort, mais par l'impie credulité d'une femme, par sa peur ou par l'agitation extraordinaire de son sang & de ses humeurs. Car qu'un serpent mis sous le seüil d'une porte puisse rendre une femme sterile, il n'y a que les foux & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'a-

J'ajousteray encore à ce que je viens de dire, que, s'il est vray que *Jesus-Christ* soit venu enchainer le Demon pour l'empêcher de nous nuire: & qu'il y ait presentement des hommes plus éclairez que dans les siecles passez, qui se sont apperceus de la souplesse des uns & de la foiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voye pas à cette heure tant de sorciers qu'autrefois. *Medée* qui ne se servoit que d'herbes qui agissent par des qualités manifestes, passoit pour sorciere dans un siecle ignorant, & un Joüeur de Gobelets passeroit pour magicien parmy les Siamois, s'il leur faisoit voir ses souplesses & son industrie.

C'est une grande marque de sagesse de ne croire pas legerement tout ce que l'on nous dit des charmes & du sortilege. Si l'on purgeoit avec l'ellebore, ou avec le vin emetique tous ceux qui pensent avoir l'éguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fussent pour la plus part bien-tost gueris des maladies du cœur & du cerveau, que leur cause l'humeur melancolique. C'estoit le sentiment du grand Jurisconsulte *Alciat*, qui avoit assisté aux procés de beaucoup de sorciers, & qui disoit, pendant qu'on les brûloit du costé de Bearn, que le feu n'estoit pas un si bon remede pour eux que la purgation. En effet, nous ne voyons pas que les Parlemens les plus sensez ayent esté si foibles dans

ces derniers siecles que de se laisser seduire aux impostures des sorciers. Celuy de Paris se moque avec raison de ces bagatelles, & cette illustre Compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir esté trop faciles à persuader.

Si l'on eust purgé plusieurs fois le cerveau de *Gratienne Gaillard*, femme de *Jean d'Auroux* de Berry, qui tomboit dans de fâcheux accidens, lorsque dans les premieres années de son mariage, on luy parloit de son mary, au lieu de la démarier comme fit Monsieur *la Chapelle*, Official du Diocese de Bourges, sans doute que l'on auroit mieux agy dans cette occasion. Car, puisque Monsieur *Couturier*, Docteur en Medecine, & deux autres Medecins jugerent qu'elle estoit fole, il n'y avoit point d'autres remedes pour la remettre en son bon sens que ceux que nous avons proposés.

Les Exorcistes anciens en usoient bien mieux que ne font aujourd'huy nos modernes. Jamais ils n'entreprenoient de faire sortir par les prieres de l'Eglise le Demon du corps des Possedez, que les Medecins n'eussent auparavant bien purgé le malade.

Si des grands hommes ont semblé croire aux impostures des sorciers, ils ont voulu parler, comme le peuple, & ont esté quelquefois bien aises de se laisser trom-

per

per avec luy. L'art fait souvent paroître des choses surprenantes. La Nature s'en mêle quelquefois. Mais Dieu ne permet que fort rarement qu'il se fasse des prodiges & des miracles, & c'est à mon avis une foible raison de dire, que Dieu permet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantemens.

Mais je rappelle dans mon esprit que l'on est fort mal recompensé après avoir écrit pour ou contre les sorciers, & que *Bodin*, qui se declara autrefois leur ennemy capital, a passé aussi bien pour Magicien que *Wier*, qui en entreprit la deffense. Jamais *Apulée* accusé de Magie ne se seroit tiré d'affaire avec toute sa philosophie & tout son bel esprit, si *Lollianus Avitus*, amy de *Claudius*, n'eust intercedé pour luy auprés de ce Président. On me permettra donc de n'en rien dire davantage, & il suffit que *Naudé* ait fait en ce siecle l'Apologie des grands hommes accusez de Magie.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

IL faut avouër que la Nature se jouë quelquefois, lors qu'elle donne aux parties qui distinguent les sexes une figure differente de celle qu'elles doivent naturel-

lement avoir. Il n'y a qu'à lire les hiſtoires des Hermaphrodites pour apprendre que des perſonnes ont eu tout enſemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce ſont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer ou dans la riviere, ou que l'on releguoit dans quelque Iſle deſerte comme des preſages de quelque ſiniſtre évenement.

Si l'Intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme manque quelquefois à former les parties les plus nobles, & les plus neceſſaires à la vie d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il luy en arrive autant dans la formation des parties genitales. Mais, parce que la propagation de l'eſpece n'eſt pas d'une ſi grande neceſſité que l'exiſtence de la vie, nous ne voyons pas auſſi tant de defauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foye, & dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuſes des hommes & des femmes. En effet, il ne ſe paſſe guére de luſtre que l'on n'entende parler de quelques Hermaphrodites qui autrefois paſſoient pour des prodiges, & pour des monſtres, & qui ſont aujourd'hui regardés comme quelque choſe de fort curieux.

1. J'en compte de 5. eſpeces. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme fort bien faites: ils urinent & en-

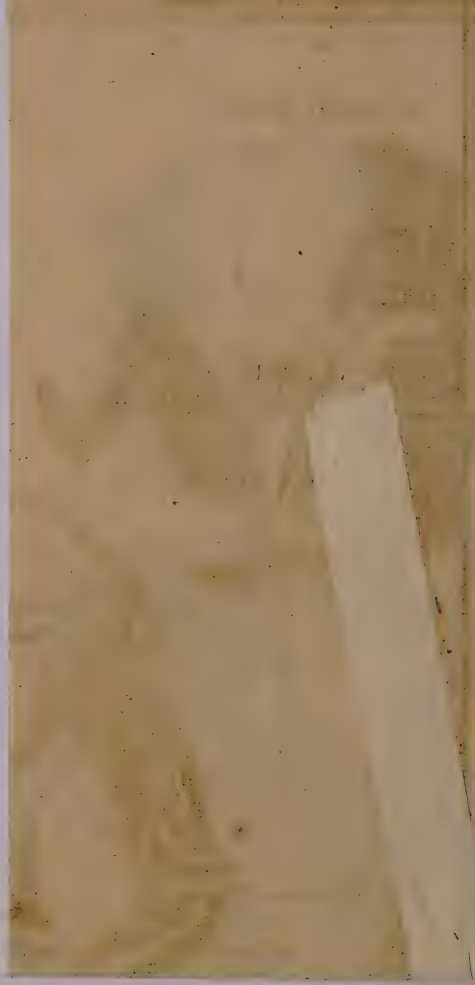
1. Figure d'homme

2. Figure d'homme

3. Figure d'homme

4. Figure de femme

5. Figure qui n'est ny homme ny femme



engendrent comme les autres hommes; mais avec cette difference, qu'ils ont une fente assez profonde entre le siége & la bourse, qui est inutile à la génération.

2. Les autres ont tout de mesme les parties naturelles d'un homme fort bien figurées, qui leur servent à faire les fonctions de la vie & de la génération. Mais ils ont une fente qui n'est pas si profonde que celle des premiers, & qui estant au milieu de la bourse presse les testicules d'un costé & d'autre.

3. On ne découvre dans les troisiémes aucunes parties naturelles d'homme; l'on ne voit seulement qu'une fente, par laquelle l'Hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le defaut de la matiere qui a esté employée à la former: mais cependant le doigt en trouve aisément le fond. Les regles ne coulent jamais par là, & cette espece d'Hermaphrodite est un veritable homme aussi bien que les deux autres. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites qui à l'âge de 15. ou de 18. ans deviennent garçons, de filles qu'ils avoient esté estimez auparavant: témoin la femme de ce Pêcheur qui au rapport d'*Antoine de Palerme*, devint homme, aprés 14. ans de mariage. Toutes les parties d'un homme luy sortirent tout d'un coup, & elle parut alors à son mary aussi vaillante que luy dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatriémes sont des filles qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par là imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont elles que les Grecs appellent τριβάδες, dont les François ont formé leur mot de *Ribaudes*, & c'est aussi de cette espece d'Hermaphrodite dont *Columbus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle differente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est, qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs regles.

5. Enfin, les cinquiemes sont ceux qui n'ont l'usage ny de l'un ny de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le temperament d'homme & de femme si mêlé, que l'on auroit de la peine à dire lequel l'emporte sur l'autre. Telle estoit la Bohemienne qui pria le mesme *Columbus* de couper sa verge & d'élargir le conduit de sa pudeur, pour avoir la liberté, disoit-elle, de se joindre amoureusement à un homme. Mais ces sortes de personnes sont plûtost une espece d'Eunuque que d'Hermaphrodite, leur verge ne leur servant de rien & les regles ne leur venant jamais.

Je ne pretends point parler icy de ces femmes à qui les regles manquent, pour quel-

quelque cause que ce soit : on est aisément persuadé qu'elles ne changent point de sexe, & que leurs parties naturelles demeurent toûjours les mesmes, mais on sait aussi qu'elles peuvent changer de temperament & prendre ce lui d'un homme, comme l'a remarqué *Hippocrate* dans la personne de *Phaëtuse*.

Beaucoup de personnes assurent, & il est mesme vray, qu'il y a des Hermaphrodites ; mais aucun ne nous instruit veritablement de leurs causes efficientes & materielles : examinons-en donc exactement la source.

1. Il y a sur cette matiere plusieurs raisonnemens. Les uns pensent que la conjonction de *Venus* & de *Saturne* dispose si confusément dans les flancs d'une femme, la matiere qui sert à former un enfant, qu'il naist de là un Hermaphrodite.

2. Les autres croyent que les Hermaphrodites se forment pendant que les regles coulent ; & que les regles estant toûjours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisiémes disent, que la Nature ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toûjours autant qu'elle peut, à engendrer plûtost des femelles que des mâles. Aussi voyons-nous, ajoûtent-ils, beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que de femmes ; la

Nature ayant marqué à ces premiers, les veſtiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croyent, que l'homme, & la femme ayant contribué tous deux également à la géneration, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps ſur lequel elle travaille ſemblable à ceux dont elle eſt ſortie, imprime autant qu'elle peut ſur ce corps les caracteres d'homme & de femme: ce qui fait un Hermaphrodite: ſi bien qu'il s'en eſt vû qui étoient capables d'engendrer dans les deux ſexes, & qui avoient la mammelle droite d'homme, & la gauche de femme.

5. Les cinquiémes ſe perſuadent que, Dieu ayant fait l'homme mâle & femelle, comme parle l'Ecriture, nous avons eſſentiellement en nous-meſmes la faculté de devenir l'un & l'autre ſexe, & que par conſequent il ne faut pas s'étonner, s'il naiſt quelquefois des Hermaphrodites, puiſque nous le ſommes en puiſſance.

Enfin, il y en a qui diſent là-deſſus tant de fables que je ne ſaurois me reſoudre à rapporter leurs ſentimens.

1. Si nous examinons les raiſons de ceux qui diſent que la conjonction de Venus & de Saturne eſt la cauſe des Hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles ſont trop foibles pour nous perſuader. Ces Aſtres ſont trop éloignés de nous pour être

les

les causes prochaines d'un tel effet, & pour avoir un empire si absolu sur le corps d'un enfant qui se forme dans les entrailles de sa mere. Et, s'il estoit vray que leur conjonction pût causer ces diformités, au moins ne seroit-ce pas dans deux Hermaphrodites nez dans les diverses saisons d'une mesme année.

2. Les seconds ne me persuadent pas plus, car selon leur sentiment, il devroit plûtost naître des galeux, des ladres & des valetudinaires que des Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des regles, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisiémes ; car la Nature n'estant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiere qu'on luy a donnée ; & par consequent les Hermaphrodites dependent plûtost de la disposition de la matiere, comme nous verrons cy-aprés, que du dessein prémedité de la Nature.

4. Le sentiment des quatriémes sent si fort la fable que ce seroit perdre du temps que de s'arrester à le refuter, car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame mesme si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des differences si manifestes, & la géneration ne se faisant que

que par le mélange & la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en separer les actions, quand les semences sont une fois jointes : si bien qu'il ne s'est encore jamais vû d'Hermaphrodite qui pût user indifferemment de ses deux parties naturelles ; & en produire des enfans. Si nous avons quelques histoires là-dessus, ce sont toûjours de veritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec lequel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin, de croire que nous soyons Hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de *Platon*, & une erreur qui fut condamnée sous le Pape *Innocent* III. Et, quoy que l'Ecriture paroisse d'abord favorable à ce sentiment, cependant, si on la considere de bien prés, on verra qu'elle a un sens tout autre que celuy qu'on luy veut donner.

Mais, pour dire ce que je pense sur une matiere aussi difficile que celle-cy, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin ; & se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la cause de la géneration des garçons & des filles, aprés quoy il sera, ce me semble, aisé de connoistre ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence estoit le plus souvent indifferente pour les deux sexes,

xes, & que, si elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermast une matiere chaude, seche, resserrée, pressée, & pleine d'esprits, elle la rendoit feconde pour en faire un garçon. Mais que si elle en rencontroit une autre qui fust moins chaude & moins séche, plus ouverte & plus molette, & moins remplie d'esprits que la premiere, elle ne laissoit pas de l'animer, mais pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que, si la matiere qui estoit renfermée dans une autre boule estoit tellement temperée dans ses qualités & égale dans sa matiere, qu'elle fust dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces choses, la semence de l'homme determinoit cette maniere pour un garçon, ou pour une fille, selon le plus ou le moins de feu & d'esprits qu'elle portoit avec sa matiere lâche ou resserrée.

Mais, si par hazard la semence de l'homme, a plus de disposition pour determiner à l'un des deux sexes la semence temperée de la femme, alors il se fait un Hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, selon les differents efforts de la semence animée de l'homme ou de la femme.

Pour éclaircir davantage cette difficulté, examinons la chose de plus prés. L'Intelligence d'un enfant, ou son ame immor-

mortelle, si l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette creature à se faire une domicile, & qui a déja achevé la plupart de ses parties principales, commence vrayemblablement vers le trente-cinquiéme jour à s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiere qu'elle a d'abord choisie pour cela, & qu'elle a mise dans l'endroit où doivent être posées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille incessamment à les former; mais, parce qu'elle manque de matiere pour les accomplir, elle en emprunte des parties voisines, aymant mieux rendre celles-cy defigurées que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la géneration. 2. Et ce sont les defauts qu'on remarque dans les deux premiéres especes d'Hermaphrodites dont nous avons parlé cy-dessus, qui sont de veritables hommes.

3. Mais, lors qu'il ne se trouve guére de matiere pour faire les parties genitales d'un garçon, on ne sauroit dire quelle œconomie l'intelligence prend pour former ces parties. Elle épargne la matiere. Elle menage le lieu, & dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties genitales d'un garçon, mais elle les forme en dedans, manquant de force, de chaleur & de matiere, pour les faire sortir au dehors. C'est de cette

sorte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la troisiéme espece d'Hermaphrodites, qui sont estimez des filles, biens qu'ils soient de veritables garçons. Ce sont ceux-cy qui changent de sexe, & qui de filles qu'ils estoient estimez auparavant, deviennent hommes, qui se marient ensuite, & qui sont les peres de plusieurs enfans. La chaleur naturelle & genitale devenant tous les jours plus forte pousse au dehors à l'âge de quinze, de vingt ou de vingt-cinq ans, les parties amoureuses, qui estoient demeurées cachées jusques à ce temps-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devint homme du temps de l'Empereur *Constantin*, comme *Saint Augustin* nous le rapporte. C'est peut-estre aussi quelque effort violent qui fait sortir ces mesmes parties ; témoin *Marie Germain* dont parle *Paré*, qui ayant fait un grand effort en sautant un fossé, devint homme à la mesme heure par la sortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiere pour former les parties génitales des trois premiéres especes d'Hermaphrodites, dont nous venons de parler. Dans la quatriéme il s'en trouve plus qu'il ne faut. L'intelligence qui vers le quarante-cinquiéme jour de la formation d'une fille est en peine de placer toute la matiere qu'elle a d'abord reservée, pour former ses parties amoureuses,

ſes, ſe determine enfin à faire le Clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a de couſtume d'eſtre, afin de laiſſer aux parties genitales internes de cette fille une figure naturelle pour ſervir un jour à la generation : car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choſes ſuperfluës que dans les neceſſaires. Ce ſont ces ſortes d'Hermaphrodites qui eſtant de veritables femmes ont fait accroire à beaucoup de gens qu'elles eſtoient auſſi des hommes. C'eſt ainſi que *Montuus* a pris ſon Hermaphrodite pour un homme, lors qu'il careſſoit amoureuſement les ſervantes, & pour une femme, lors qu'elle ſe lioit amoureuſement à ſon mary pour avoir des enfans.

Bien que ces quatre eſpeces d'Hermaphrodites ayent merité ce nom, la Nature ne leur à pourtant pas refuſé l'avantage de ſe ſervir de leurs parties genitales & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites ſont des enfans, & les femmes Hermaphrodites conçoivent : ſi bien que les uns & les autres ne different des hommes & des femmes, que par quelques parties qui manquent ou qui ſont ſuperfluës, mais qui ſouvent ne tronblent point la géneration. Cette femme que l'on appelloit *Emilie*, qui eſtoit mariée avec *Antoine Sperta*, au raport de *Pontanus*, fut eſtimée femme pendant ſon mariage de 12. ans, mais elle fut

en

enſuite reputée pour homme aprés s'être alliée à une femme.

5. Il n'en eſt pas de meſme de la cinquiéme eſpece, que l'on peut appeller parfaits & veritables Hermaphrodites, puis qu'ils n'ont l'uſage ny de l'un ny de l'autre ſexe. Et c'eſt de cette ſorte qu'ils ſe forment dans les flancs de leur mere.

L'Intelligence qui a le ſoin de compoſer ce petit corps Hermaphrodite eſt fort en peine, quand elle trouve dans le ventre de ſa mere, une matiere qu'elle ne peut menager pour faire ſes parties génitales. D'un coſté la matiere eſt humide & molette: de l'autre elle eſt ſéche & reſſerrée, icy elle eſt chaude, là elle eſt froide; en un mot, c'eſt une matiere qui a des parties ſi differentes & ſi rebelles qu'il eſt impoſſible de les pouvoir ménager, & avec cela il y a ſi peu de matiere qu'elle manque de la chaleur, & des eſprits, dont l'Intelligence ſe ſert toûjours, pour former toutes les parties de nos corps. Si c'eſt un garçon qu'elle entreprend de former, il deviendra, quand il ſera homme, trop froid & trop lent pour engendrer, & aura de grands defauts dans ſes parties génitales. Si c'eſt une fille, elle ſera un jour trop chaude & trop ſeche, & manquera d'organes de ſemence, & de regles pour former & faire vivre un enfant.

Néantmoins l'Intelligence doit achever ſon ouvrage de quelque matiere que

ce

ce ſoit.. Elle y travaille donc fortement, & feroit ſans doute des parties qui ſeroient en quelque façon determinées à l'un des ſexes, ſi la matiere n'eſtoit point inégale ny d'une complexion differente. Enfin, elle forme un Hermaphrodite, ou ſi l'on veut un monſtre, qui n'eſt ny homme ny femme, & qui n'a pas les parties naturelles de l'un ny de l'autre ſexe.

On pourroit accuſer l'intelligence de s'eſtre trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut pas douter que les intelligences quelque ſavantes qu'elles ſoient, ne puiſſent ſe tromper quelquefois, & ne pas faire les parties juſtes; Mais que l'on ſe detrompe là-deſſus, l'intelligence a trop de lumiere pour manquer dans cette occaſion, quand elle a une matiere bien diſpoſée.

Cela eſtant ainſi expliqué, on peut maintenant répondre aux queſtions que l'on fait ordinairement ſur cette matiere, ſavoir,

1. Si les filles peuvent eſtre changées en garçons, & les garçons en filles.

2. Si un Hermaphrodite peut uſer de l'un & de l'autre ſexe; & s'il peut engendrer.

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir dans luy-meſme ſans ſe joindre à perſonne.

4. Si

4. Si un Preſtre peut marier un Hermaphrodite ou une perſonne qui eſt accuſée de l'eſtre.

5. Si un Hermaphrodite peut ſe faire Moine ou Religieuſe.

I. Pour éclaircir la premiere queſtion, on doit ſavoir que le temperament d'un homme eſt ſi different de celuy d'une femme, qu'il eſt impoſſible qu'il arrive dans la Nature un changement ſi extraordinaire. La complexion d'un homme ne conſiſte pas ſeulement dans une certaine union des premieres & des ſecondes qualités, mais dans un certain mélange & un arrangement de la matiere dont il eſt compoſé. Et par conſequent il eſt impoſsible qu'un garçon dévienne fille, & qu'une fille devienne garçon, le temperament de l'un & de l'autre eſtant une choſe trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part, ceux qui ſe ſont appliquez à diſſequer des hommes & des femmes, ſavent bien que leurs parties genitales ſont fort differentes entr'elles, &, ſi la Nature leur a donné un eſpace ſuffiſant pour placer les unes, elle leur en a refuſé un pour placer les autres. Ainſi je pourrois dire avec le ſavant *Varole, qu'il eſt impoſsible que les deux ſexes ſe puiſſent trouver veritablement dans un meſme corps.*

Il eſt vray pourtant que nous apprenons

nons par quelques hiſtoires, que nos Medecins ont écrites, que des perſonnes qui avoient eſté d'abord eſtimées filles eſtoient devenuës hommes dans la ſuite, leurs parties naturelles d'homme s'eſtant manifeſtées, ou par les enjoûmens du mariage, ou par l'abondance & la force de la chaleur naturelle: ou enfin par quelque mouvement violent. Mais, à dire le vray, ce n'eſtoient que des hommes cachez, comme eſtoit cette ſervante de 18. ans qui mourut de peſte, dans le corps de laquelle *Jean Bauhin* Medecin de Lion trouva les mêmes organes qui ſervent aux hommes pour la generation.

On peut dire encore que les femmes qui paſſent quelquefois pour des hommes, qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un peu groſſe, ne ſont que de veritables femmes, bien qu'elles ſe divertiſſent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'aprés tout cela on ne peut pas dire que les uns ſe ſoient changés dans les autres; Car nous n'apprenons point que les hommes ſoient devenus femmes, & que leurs parties naturelles ſe ſoient aneanties, ou ſoient retournées en dedans pour former les parties d'une femme, & le peu d'hiſtoires que l'on nous fournit ſur ce ſujet ſont toutes fort ſuſpectes, mal entenduës ou fabuleuſes; temoin l'hiſtoire qu'*Auſone* nous raporte d'un Hermaphrodite de Benevent en Italie, où il fait

fait à dessein une equivoque, pour suspendre l'esprit du Lecteur dans une chose rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'huy de *Tiresias*. La fable cede à la verité, & l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croyoit autrefois si aisément. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licetus* dont l'un s'estoit marié & l'autre rendu Moine, ne laisserent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais aussi ce n'estoient que de veritables femmes que l'on avoit d'abord prises pour des hommes, à cause de la longuer & de la grosseur de leur clitoris. Ainsi nous devons croire que les parties genitales d'un homme ne sauroient se retirer au dedans, pour se placer, comme doivent être placées les parties naturelles de la femme, &, quand mesme cela se pourroit faire, je ne saurois me persuader qu'il y eust un lieu assez spacieux pour les y contenir.

Il faut donc conclurre que ces changemens sont impossibles: que les Hermaphrodites qui conçoivent sont de veritables femmes; que les autres qui font concevoir sont de veritables hommes: Et que, si les intelligences, qui ont le soin de former les corps se trompent quelquefois dans leur ouvrage, c'est bien plûtost par la faute de la matiere que par leur propre ignorance.

II. La seconde question est aisée à decider aprés ce que nous venons de dire : car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puisse user de l'un & de l'autre sexe, & qu'il puisse engendrer par les deux, c'est ce que l'on ne pourroit persuader qu'à des enfans. De deux differentes parties naturelles qu'a un Hermaphrodite, il y en a toûjours une qui est inutile, parce qu'elle est contre les loix de la Nature, & que l'intelligence ne l'a faite que par force, ne trouvant pas assez de matiere, ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant auroit besoin pour la generation. Car qu'elle confusion seroit ce de trouver dans un seul corps des testicules d'homme & de femme, un matrice & un membre viril : en un mot, tout l'attirail des parties genitales d'un homme & d'une femme? Le temperament de l'un & de l'autre, s'il faut le repeter, est trop different pour être uny ensemble, & pour estre changé quand il faudroit se servir de l'une ou de l'autre de ses parties naturelles.

Les loix civiles, qui n'estiment point les Hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans l'une de ces deux qualités, ou d'homme ou de femme, de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme. Et, si l'Hermaphrodite n'execute pas exactement la loy, cette

cette meſme loy veut qu'il ſoit puny en Sodomite, puis qu'il a abuſé d'une partie contre les loix de la Nature. Ce fut pour cette raiſon que la ſervante Ecoſſoiſe qui avoit choiſy la qualité de fille, & puis qui engroſſa la fille d'un bourgeois, fut enterrée toute vive par ſentence du Juge, ſi nous en voulons croire *Weinrich*, & que *François de l'Eſtage*, dont parle *Papon*, laquelle avoit badiné avec *Catharine de la Maniere*, fut avec elle appliquée à la queſtion par le Senechal de Landes, & elles auroient eſté toutes deux condamnées à la mort, ſi les témoins euſſent eſté ſuffiſants.

1. 2. Les Hermaphrodites de la premiere & de la ſeconde eſpece peuvent careſſer des femmes en qualité d'hommes, & peuvent meſme faire des enfans, leur defaut eſtant ſi peu de choſe qu'il ne change rien dans la virilité. Car, bien qu'ils puiſſent uſer de la partie de femme qu'ils ſemblent avoir, ils n'en reçoivent pourtant aucun plaiſir, ny ne ſauroient engendrer par là.

Il n'en eſt pas ainſi de la 3. eſpece, il faut attendre un âge vigoureux pour careſſer une femme, quand meſme quelques-uns s'y ſeroient aliés aprés la ſortie de leurs parties naturelles, ils auroient de la peine à engendrer, eſtant du nombre de ceux que la loy appelle froids.

4. Le clitoris, qui fait eſtimer les femmes

mes pour des hommes s'il eſt gros & long, eſt la cauſe qu'un homme ne peut connoiſtre ſa femme ; mais, ſi cette partie eſt mediocre, nous voyons tous les jours par experience que ces ſortes de femmes conçoivent, & quoy qu'elles ſe ſervent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, à qui elles donnent ſouvent preſque autant de plaiſir que des hommes, cependant on ne doit point eſperer de génération par là, puiſque le clitoris n'eſtant pas troué, l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiere pour la génération. Témoin *Daniel de Bauhin*, qui badinoit bien avec ſa femme, mais qui peut bien eſtre engroſſé luy-meſme par un de ſes camarades.

5. J'avoüe que la derniere eſpece d'Hermaphrodite n'eſt point capables de careſſer une femme, ou d'eſtre careſſé d'un homme, & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & debiles, & avec cela ſi mal faites, qu'il n'y a pas lieu d'eſperer que l'amour puiſſe les échauffer pour jouïr des voluptés que la Nature a preparées aux autres hommes.

Il eſt donc vray à parler en géneral que quelques hommes Hermaphrodites peuvent careſſer amoureuſement des femmes, & peuvent meſme leur faire des enfans ; & que quelques femmes Hermaphrodites peuvent auſſi eſtre careſſées, &

& concevoir quelquefois, les unes & les autres se servant des parties qui prévalent, & qui sont les plus accomplies.

III. Sur ce que les Naturalistes disent, que les Hyénes & les Liévres mâles engendrent une fois en leur vie un petit au dedans de leurs entrailles ; & sur ce que le docte *Langius* soûtient que les Cerfs en font de mesme : l'on doute si les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux sexes ne peuvent point aussi engendrer dans eux-mesmes, sans avoir la compagnie d'aucune autre personne. Car ils ont, dit-on, de la matiere pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir, si bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la génération.

Mais, si l'on fait réflexion sur ce que nous venons de dire, & sur ce que nous remarquerons au chapître suivant, on demeurera d'accord que ces générations sont impossibles & ridicules tout ensemble : Que les observations qu'ont fait les Naturalistes sont fort suspectes & sentent la fable : & qu'enfin ils peuvent s'estre trompés, en prenant quelques parties des femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans une autre, sans qu'elle s'evente, & qu'elle s'altere en changeant de lieu ? & quand mesme cela seroit possi-

ble, le temperament, qui engendre de la semence masculine, pourroit-il en faire de feminine, & produire des regles en mesme temps, ou quelque autre chose qui y fust proportionnée? Cela me paroist si eloigné de la raison, & de l'experience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre, savoir, si un Prestre peut marier une personne accusée d'être Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus* fasse tous les Hermaphrodites irreguliers & incapables du sacrement de mariage, cependant il me semble que cette decision est trop générale, & qu'elle choque mesme les loix, puis qu'il y a des Hermaphrodites si vigoureux à embrasser les femmes, & d'autres si disposez à souffrir agréablement un homme, qu'il y auroit de l'injustice à deffendre le mariage aux uns & aux autres. Car, si les premiers ont les parties naturelles du sexe masculin bien faites, & bien proportionnées, comme il s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle consideration n'empêchera pas l'action amoureuse de ces hommes Hermaphrodites; non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'opposera pas aux caresses que pourra faire un homme aux femmes Hermaphrodites. Ainsi, si les uns ont leurs parties capables de divertir une femme, & que les autres soient disposez à recevoir les caresses d'un homme

me, je ne doute pas qu'un Prestre ne puisse conferer le sacrement de mariage à l'un & à l'autre ; pourvû, neantmoins, que cela ne se fasse que par l'autorité du Juge, qui doit estre auparavant dûment informé par des personnes savantes & par le serment de l'Hermaphrodite de l'estat où il se trouve & de la partie qui domine en luy.

En effet, comme les Juges ignorent souvent les marques dont on se sert ordinairement pour connoître la force & la capacité d'engendrer de l'un & de l'autre sexe, ils ne doivent jamais decider là-dessus sur la seule foy des Hermaphrodites, sans le rapport de quelque savant Medecin. Celuy-cy leur fera remarquer que la hardiesse, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poil sur le corps, & principalement à la barbe & aux parties naturelles, avec tous les autres signes qui découvrent la virilité d'un homme, sont des marques qu'un Hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre sexe. Au contraire, si l'Hermaphrodite a les parties naturelles du sexe feminin bien conformées que le conduit de la pudeur ne soit point defectueux, que la gorge soit belle, la peau polie & douce, que les regles paroissent dans leur temps, qu'il ait de la douceur & de l'agrément dans les yeux ; & qu'on luy remarque avec cela tous les

autres signes, qui distinguent pour l'ordinaire une femme d'un homme, cet Hermaphrodite doit passer pour une femme. Le Juge peut donc prononcer hardiment sur le mariage tant de l'un que de l'autre ; & un Prêtre ne doit point hesiter à conferer le mariage aux Hermaphrodites qui ont en main le certificat du Medecin & la sentence du Juge.

V. La derniere question dépend de la quatriéme, car, si un homme Hermaphrodite est capable de se marier, ses defauts ne l'empêcheront pas de se rendre Moine, comme fit l'*Hermaphrodite de Cajette*, qui s'estant marié pour femme à un pêcheur, démeura quelques années dans son mariage, mais au bout de 14. ans, les parties viriles luy sortirent tout d'un coup, si bien que, pour eviter les railleries du peuple, il se jetta dans un Monastére, où *Volateran* & *Pontanus*, qui en font l'histoire l'ont vû plusieurs fois, & en ont appris la verité de sa propre bouche. J'en dis de mesme des Hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le cloître, pourvû qu'elles ne soient point du nombre de ces femmes lascives, qui sont capables de donner de l'amour aux filles les plus retenues, & les plus saintes. Car, si elles étoient aussi lascives que cette *Bassa* dont parle *Martial*, je m'asseure qu'il n'y a point de Medecin si peu honneste homme, qui vouluſt donner un certificat à ces sortes de fem-

femmes, ny un Juge si injuste qui fust d'avis qu'on les tondist, & qu'on les jettast parmy des Religieuses.

CHAPITRE V.

Si une Femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un Homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes.

A Quoy bon la Nature auroit-elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, si ce n'eust esté pour l'excellent ouvrage de la génération? Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties differentes. La femme a le conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever sa verge, & des ligamens caverneux pour la roidir. Si l'erection & l'intromission n'eussent esté absolument necessaires pour engendrer, jamais la Nature n'auroit entrepris d'en faire les organes. Car, sans ces deux actions, selon la pensée de tous les Medecins, la génération est impossible.

Puisque la Nature ne nous a pas ordonné de faire des enfans de la mesme maniere que nous urinons, mais d'une façon où il se trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'étroite conjonction des deux

ſexes eſt abſolument neceſſaire pour nous perpetuer. En effet, de cette premiere façon la ſemence d'un homme ayant eſté expoſée à l'air, auroit perdu tous ſes eſprits, & auroit eſté en-ſuite incapable de ſervir à la génération.

L'experience de tous les jours, & l'hiſtoire meſme que nous rapporte *Riolan*, favoriſe noſtre opinion contre ceux qui veulent que la génération ſe puiſſe faire par l'épanchement de la ſemence ſur les levres des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, eſtoit tellement fermé par des cicatrices aprés un facheux accouchement qu'il n'y reſtoit qu'un fort petit trou, par lequel paſſoient ſes regles, & ſon urine, & par lequel paſſa auſſi la ſemence de ſon mary qui l'engroſſa. Cela n'empêche pas que ces deux perſonnes ne ſe ſoient jointes étroitement, & il faut meſme qu'une alliance étroite ſoit arrivée, & que la matrice de l'une ayt attiré auſſi vivement la ſemence de l'autre, qu'un eſtomac affamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf par ſa vertu particuliere attire le ſerpent hors de ſon trou, ſi nous en croyons les Naturaliſtes.

Ce qui a donné lieu aux Théologiens, aux Juriſconſultes, & à quelques Medecins de croire qu'une femme pouvoit engendrer ſans l'application des parties na-

naturelles d'un homme, ce sont sans doute les Histoires qu'*Averroës*, *Amatus Lusitanus*, & *Delrio* nous ont laissées par écrit d'une jeune femme, qui devint grosse, pour s'estre baignée dans de l'eau où des hommes s'estoient polluez : d'une autre femme engrossée par les caresses d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre le bras de son mary : & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'estant par hazard pollué en dormant dans le mesme lit où elle estoit.

Mais ces histoires & plusieurs autres semblables sont faites à plaisirs, pour couvrir la lasciveté des femmes, & pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsi que l'on s'est persuadé que la géneration se pouvoit faire sans se joindre amoureusement, si bien qu'il seroit permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourroit engendrer naturellement sans être deflorée, ce qui pourroit faire douter d'un des plus augustes mysteres de la Religion Chrestienne.

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des Demons Incubes & Succubes, qui estoient épris & embrasez d'amour pour les femmes. Et c'est de là aussi que les Theologiens & Jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme,

1. Si l'enfant d'un Incube & d'une femme est different d'un autre. Si son ame &

ſon corps ayant eſté menagez par l'adreſſe du Demon, il n'a point quelque choſe de particulièr par deſſus les autres enfans.

2. Si l'enfant engendré par le miniſtere du Demon doit être appellé le fils d'un Incube ou de celuy dont l'Incube a dérobé la ſemence..

3. Si les Incubes & les Succubes joüiſſent entr'eux des plaiſirs de l'amour.

4. Enfin, ſi le Demon peut ſi bien conſerver la ſemence d'un homme à qui il l'a derobée qu'elle puiſſe en-ſuite ſervir à la génération.

On a toûjours eſtimé les hommes qui dans la paix ou dans la guerre ſe ſont diſtinguez par leur genie ou par leur valeur. L'Antiquité à fait bâtir des temples & élever des autels à la memoire des ces Heros pour leſquels elle commandoit meſmes d'avoir de la vénération. D'où les peuples ont aiſément paſſé juſques à cet excés de ſuperſtition que de les prendre pour des Dieux. *Les Penates*, *les Faunes*, *les Silvains*, *les Satyres*, *les Eſprits folets & domeſtiques* en ſont venus, & les plus importantes verités de la Politique, de la Phyſique & de la Morale des anciens Philoſophes ont eſté cachées ſous ce voile. Ce que develope fort bien *Saint Auguſtin* dans ſa Cité de Dieu. Les Preſtres meſmes pour ſe faire valoir ſe ſont efforcez de maintenir l'exiſtence de ces Divinités.

vinités. Les Rabbins ont crû que les *Faunes*, *les Incubes & les dieux Tutelaires* estoient des creatures que Dieu laissa imparfaites le vendredy au soir, & qu'il n'acheva pas estant prévenu par le jour du Sabbath: c'est par cette raison, selon le sentiment de *Rabbi Abraham*, que ces esprits n'aiment que les montagnes, & les tenebres, & qu'ils ne se manifestent que de nuit aux hommes.

Mais laissons ce que la Cabale a avancé de superstitieux, & ce que le Paganisme a inventé de ridicule sur cette matiere, pour examiner les questions que les Theologiens & les Jurisconsultes Chrestiens proposent.

1. L'Ecriture Sainte semble favoriser la premiere proposition, lors qu'elle nous marque que les fils de Dieu ayant trouvé les filles des hommes belles, ils s'allierent avec elles, & que de cette alliance nâquirent les Geans: si bien que l'on peut inferer de là, que, puisque les Anges, qui sont ainsi appellez en d'autres passages de l'Ecriture, peuvent se mêler amoureusement avec les femmes, & engendrer des enfans, les Demons, qui ne sont differens des Anges que par leur cheute, peuvent aussi selon le sentiment de *Lactance*, *attirer les femmes dans des plaisirs impudiques, & les souiller pas leurs embrassemens.*

On assure que les enfans qui naissent de ces conjonctions abominables sont plus

pesans & plus maigres que les autres, & que, quand ils tetteroient trois ou quatre nourrices tout à la fois, ils n'en deviendroient jamais plus gras. C'est la remarque qu'a fait *Sprenger* Moine, Dominicain, qui fut l'un des Inquisiteurs qu'envoya le Pape *Innocent* VIII. en Allemagne pour faire le procés aux sorciers Si le corps de ces enfans est donc different du corps des autres enfans, leur ame aura sans doute des qualités, qui ne seront pas communes aux autres. C'est pourquoy le Cardinal *Bellarmin* pense que l'Antechrist naistra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube & que sa malice sera une marque de son extraction.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on a douté de l'accouplement des Demons avec les femmes ou avec les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrer. Ces questions furent autrefois agitées devant l'Empereur *Sigismond.* On y allegua tout ce que l'on peut de part & d'autre, & enfin on se rendit aux raisons & aux experiences qui parurent les plus convaincantes, & les plus certaines. Il fut donc resolu que ces accouplemens extraordinaires estoient possibles. En effet, *Saint Augustin*, qui avoit eu longtemps de la peine à se determiner sur cette matiere, avouë enfin, que, puis qu'on dit, *qu'il y a plusieurs personnes qui*

se

se sont trouvées par un malheureux commerce avec les Demons, & qu'on l'a appris de celles-là mesmes qui en ont esté caressées, de la bonne foy desquelles il n'est pas permis de douter, il est trés-assuré que les Silvains, les Pans, & les Faunes que l'on appelle ordinairement Incubes n'ont pas seulement desiré de caresser amoureusement les Femmes, mais qu'ils les ont veritablement caressées, & que les Demons que les François appellent Drusions, n'ont pas seulement tâché de connoître les femmes, mais qu'ils *les ont mesme reéllement connuës, si bien,* ajouste-t-il, *qui sembleroit que l'on fust impudent si on nioit ce qu'on assure là-dessus avec tant de circonstances.*

On peut encore ajouster à cela la confession que font une infinité de sorcieres qui disent avoir esté caressées du Demon, & en estre mesme devenuës grosses. Les livres de *Delrio*, *de Sprenger*, *de Delancre de Bodin* sont pleins de semblables histoires, si bien qu'aprés tant de preuves autentiques, & tant de confessions de sorciers & de sorcieres, qui l'avoüent de bonne foy, & presque de la mesme sorte, il y auroit de l'opiniâtreté à tenir un sentiment opposé. Car les histoires que l'on nous en fait paroissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doive pas douter de la verité de ces conjonctions diaboliques, témoin *Benoist Berne* agé de 75. ans qui fut brûle tout vif aprés avoir avoüé que depuis quarante ans il avoit commerce avec une Succu-

be,

be, qu'il appelloit *Herméline* & *François Pic Prince* de la Mirandole, qui l'a connû, nous est garand de la verité de cette histoire.

Toutes ces preuves paroîtroient fortes, si nous n'avions la raison & l'experience qui nous font connoître le contraire. Et, pour dire ce que je pense sur cette matiere, on me permettra de raisonner de la sorte.

La curiosité nous est naturelle à tous. Celle qui est blâmable est une maladie d'ame, qui s'empare principalement des esprits foibles. Le monde est plein de gens qui veulent penetrer dans les choses les plus cachées, & jusques dans les secrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque chose d'extraordinaire, incontinent la joye rejaillit sur leur visage, & ils témoignent que c'est là l'endroit qui les flatte le plus.

D'ailleurs, on est souvent ravy de joye de trouver l'occasion de plaire, & si un homme d'esprit se rencontre parmy des personnes foibles, il ne manquera pas de fomenter leur desir d'apprendre, & de prendre plaisir luy mesme à se faire écouter & admirer. Il leur fera des histoires qu'il aura adroitement inventées, &, quoy que les choses que nous entendons nous fassent de l'horreur, si elles nous sont pourtant inconnuës, nous nous plaisons à les oüir reciter. Il parlera des Demons, des

In-

Incubes, des Succubes, des Esprits Folets, des Sorciers &c. selon l'adresse de son esprit, & la soupleſſe de son genie; il persuadera si bien ce qu'il aura avancé par des raisons qu'il s'étudiera à chercher, que tous ceux qui l'écouteront seront convaincus de la verité de la fable. Plus cet Historien se sera acquis de reputation ou par son autorité ou par son merite, plus on ajoûtera de foy à ce qu'il aura dit: On cherchera meſme en-ſuite d'autres raisons pour appuyer sa fable, & l'on trouvera sans doute des preuves pour juſtifier des choſes si surprenantes.

C'eſt ce qui s'eſt paſſé dés le premiers temps, & ce qui se paſſe encore tous les jours: mais qui ne nous empêchera pas de prouver, que l'opinion de l'accouplement & de la generation des Demons ne peut eſtre ſoûtenuë.

J'avouë que la conſequence que l'on tire de l'Ecriture Sainte seroit juſte, ſi les Anges pouvoient careſſer & engroſſer les femmes. Car il me ſemble qu'il n'y auroit pas plus de difficulté à croire le commerce des Demons que celuy des Anges avec les femmes. Mais, outre que le paſſage de l'Ecriture peut bien s'expliquer, ſans admettre ces alliances qui repugnent à Nature, elle nous dit que les Saints, qu'elle appelle les fils de Dieu s'étant joints avec les filles des autres, qu'elle appelle hommes: engendrerent des hom-

hommes puissans, c'est à dire des Rois & des Monarques, qui avoient la puissance & l'autorité en main pour se faire craindre & respecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puissans estoient sans doute alors appellez des *Geans* par la grandeur de leur autorité, au lieu que ce terme marque presentement la grandeur du corps, & cette équivoque du mot de *Geant* a donné lieu sans doute à l'une des plus grandes erreurs, qui ait jamais eu cours. C'est ainsi que les mots de *Tyran*, & de *Parasite* estoient autrefois fort honorables; au lieu que presentement ils sont odieux à tout le monde.

D'ailleurs, les enfans peuvent estre lourds par la pesanteur & la grosseur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles, & le foye chaud, peuvent tarir deux ou trois nourrices de suite pour s'humecter & se rafraichir. Si ces mesmes enfans ont un jour l'esprit malicieux, qui est un effet de leur temperament, on ne doit pas conjecturer par-là qu'ils ont été engendrez par un Demon.

Pour ce qui est de l'Assemblée qui se tint devant l'Empereur *Sigismond*, je ne m'étonne pas, si elle decida que les Demons pouvoient avoir commerce avec les femmes, & qu'ils pouvoient mesmes engendrer, puis qu'elle n'estoit presque composée que de Théologiens, qui accoûtumez

mez à croire ſimplement ce qu'ils ne voyent pas, & ce qu'ils ne ſavent pas meſmes, donnerent leur ſentiment en faveur de ces generations qui ſont ſi oppoſées aux loix de la Nature. Si cette illuſtre compagnie euſt eſté compoſée de Philoſophes & de Medecins, ou qu'elle ſe fuſt reglée par le ſentiment de *Saint Chryſoſtome*, je ſuis fort perſuadé que ces queſtions n'auroient pas eſté decidées de la ſorte.

Au reſte, ſi l'on examine bien le paſſage du grand *Auguſtin*, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aiſément, que la certitude qu'il a des ces ſortes de commerces, & de generations, n'eſt fondée que ſur le rapport de quelques hommes ſimples & credules, ou de quelques femmes ſuperſtitieuſes & melancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous eſt tous les jours dit & aſſuré par nos malades qui ont l'imagination égarée, & qui ſemblent pourtant l'avoir juſte; nous tomberions ſouvent dans de pareilles erreurs. Car les vapeurs noires d'une bille brûlée troublent quelquefois tellement leurs ames qu'ils penſent que leurs ſonges ſont des verités.

C'eſt donc par une cauſe à peu prés ſemblable que les ſorcieres ſe perſuadent avoir eſté au Sabbath & avoir eſté careſſées du Diable, qui avoit ſes parties naturelles heriſſées & écaillées, & la ſemence

mence froide comme de la glace, sans pourtant que ces miserables femmes soient parties du lieu où elles s'estoient endormies.

Mais, pour ne m'opposer pas à une opinion qui semble être receuë presque de tous les Theologiens, & de tous les Peres, sans alleguer de puissantes raisons pour la combattre, examinons la chose avec toute l'application possible; mais aussi sans préoccupation.

Nous apprenons de la Theologie, que les Demons estant de purs esprits, sont aussi des substances differentes de la nostre. Qu'ils n'ont ny chair, ny sang, ny parties naturelles, & par consequent point de semence pour la génération. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, & ne peuvent aussi exercer les operations de la vie. Que n'ayant point de successeurs à esperer, parce qu'ils sont immortels, ils ne doivent aussi avoir ny d'envie de se perpetuer ny de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissants qu'ils soient, ils ne sauroient passer les bornes que la Nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ny les plantes aux mineraux pour faire des générations, leur substance estant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot, la Nature n'a pas permis ces alliances. De sorte que suivant

le

le sentiment de *Saint Chrysostome*, *il y auroit de la folie à croire que les Demons s'allient avec les femmes, & qu'une substance incorporelle puisse se joindre à un corps pour engendrer des enfans.*

En verité, je ne saurois me persuader, non plus que *Casien*, illustre disciple de ce grand Evesque, que ces substances purement spirituelles puissent naturellement avoir un commerce charnel avec des femmes. La raison qu'en apporte ce dernier, avec *Philostrius* Evesque de Bresse, c'est que, si cela s'est fait quelquefois, il doit encore présentement arriver : mais, parce que nous savons que cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclure que ces conjonctions, & ces productions abominables n'ont jamais esté. C'est pourquoy *Saint Augustin* souvent trop credule, qui pense mieux dans un endroit que dans un autre, commande aux Prestres de prêcher au peuple, pour les desabuser de la fausse pensée où il est, que *ce que l'on dit du commerce des sorcieres avec les Demons soit réel & veritable.*

Mais ce qu'il y a encore de plus pressant sur cette matiere, c'est la décision du Concile d'Ancyre, qui blâme & déteste la creance qu'ont les sorciers d'estre portées de nuit au Sabbath jusques à l'un des bouts de la terre, de se joindre aux Demons, & de prendre avec eux des plaisirs abominables : *puis que toutes ces choses*

choſes, ajouſte-t-il, *ne ſont que des réveries, & des illuſions, bien loin d'eſtre des veritez.*

Je ne ſaurois trop m'étonner de ce que les Chreſtiens croyent ſi legerement ce que les Payens auroient de la peine à croire ; car tous ne demeurent pas d'accord que *Servius Tullus*, Roy des Romains ayt eſté engendré d'un Incube, & que *Simon* le *Magicien* fuſt le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans les ſiecles ſuivans, quelque groſſiers qu'ils ayent eſté, *Merlin Coccaye* n'a pas eſté crû ſur ſa parole, quoy que ſa mere & luy vouluſſent perſuader aux Roys d'Angleterre, *Vortigerne*, *Ambroiſe*, *Uterpendragon* & *Artus*, qu'il eſtoit fils d'un Demon Incube & d'une Religieuſe fille du premier Roy. La folie & la foibleſſe des hommes, le deſir de la nouveauté, l'ignorance des cauſes naturelles, la honte que l'on a de l'obſcurité de ſa famille, la crainte qu'un adultere ne ſe decouvre, les flateries des Courtiſans pour les Princes, les reſſorts de l'avarice & de la vanité, enfin, la paſſion violente de l'amour ſont les puiſſantes cauſes, qui produiſent ordinairement ces ſortes d'opinions dans l'eſprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit joüy de *Pauline*, ſi l'avarice & l'amour ne s'en fuſſent mêlées, & jamais on n'auroit douté, que l'enfant qui ſeroit venu de cette conjonction, n'euſt eſté

le

le fils de l'Incube *Anubis*, si l'imprudence de *Mundus* n'eust découvert tout le mystere.

Leon d'*Afrique* nous faisant l'histoire de ce qui se passe en son païs; nous assure que tout ce que l'on dit de la conjonction des Demons avec les femmes, n'est qu'une pure imposture; & que ce que l'on attribue aux Demons n'est commis que par des hommes lascifs ou par des femmes impudiques, qui persuadent aux autres que ce sont les Demons qui les caressent. Les sorcieres du Royaume de Fez, ainsi que cet Historien le rapporte, veulent bien que l'on croye qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le Demon, pour cela elles s'efforcent de dire des choses surprenantes à celles qui les vont consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces sorcieres ne veulent point recevoir d'elles le prix de leur Art; mais elles leur témoignent seulement le desir qu'a leur Maître de les caresser pendant une nuit. Les Maris prennent même ces impostures pour des verités, & ils abandonnent souvent, selon leur langage, *leurs femmes aux Dieux & aux Vents.* La nuit estant venuë, la sorciere qui est du nombre de ces femmes que les Latins nomment *Tribades ou Fricatrices*, embrasse étroitement la belle, & en jouït au lieu du Demon dont elle pense être amoureusement caressée.

Les

2. Les Theologiens qui raisonnent sur la fausse hypothese de la conjonction des Demons avec les femmes, ont formé une seconde difficulté, savoir, de qui un enfant seroit le fils, ou de l'Incube ou de l'homme, de qui la semence auroit esté surprise. Et, pour expliquer la maniere dont cela se fait; ils se sont imaginé qu'un homme ayant commerce avec un Démon Succube, ce Démon devenant Incube sans perdre de temps par l'activité de sa nature communiquoit incessamment à une femme qu'il trouvoit disposée, la semence qu'il avoit depuis peu receuë d'un homme, & que l'enfant qui naissoit de cette conjonction estoit veritablement le fils de cet homme, & non du Demon qui en cette occasion n'avoit contribué que son industrie.

3. La troisiéme question, savoir, si les Incubes & les Succubes se caressent entr'eux à la façon des hommes & des femmes, n'a pas esté agitée par ceux qui ont écrit sur ces matieres. Mais il est certain qu'outre plusieurs raisons que nous pourrions alleguer là-dessus, les Demons estant d'eux-mesmes, éternels & malheureux tout ensemble, n'ont pas besoin de perpetuer leur espece, ny de prendre des plaisirs dans les caresses des femmes.

5. Enfin, pour passer à la derniere difficulté, quelques docteurs croyent que le

De-

Demon agit avec tant de viteſſe, en portant dans les parties naturelles d'une femme la ſemence qu'il a receuë d'un homme, qu'il conſerve cette meſme ſemence dans tout le temperament qui eſt neceſſaire pour la géneration. Ils ajoûtent meſme que c'eſt une grande erreur que de ne pas croire que le Demon puiſſe faire cela.

Mais tous ces raiſonnemens me paroiſſent vains & inutiles, s'il eſt vray, comme nous l'avons prouvé, que ce ſoit une fable que les Demons ſe joignent amoureuſement aux femmes. Ils ne ſont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on eſt ſur ces ſortes de conjonctions. Car, ſi un homme ne peut engendrer ſelon l'avis de tous les Medecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas aſſez loin la matiere qui ſert à la géneration, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme, que peut-on eſperer d'une ſemence eventée & froide, qui aura touché un cadavre, ou un corps d'air que le Demon aura emprunté?

L'ame ou les eſprits de la ſemence, ſi l'on veut, ſe diſſiperoient & s'évanoüiroient aiſément, ſi bien que ce qui demeureroit ne ſeroit plus luy-meſme qu'un cadavre de ſemence, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, qui ſeroit incapable de la géneration. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme, qui puiſ-

puiſſe conſerver pour la génération la ſemence d'un homme, & il ne faut pas s'imaginer que le Demon puiſſe paſſer les ordres que la Nature a établis, quoy qu'il ait une pénetration d'eſprit inconcevable, & une viteſſe de mouvement ſurprenante.

Si l'eſprit des eaux minerales froides, & celuy de l'extrait de Romarin ſe diſſipe preſque dans un moment, l'eſprit de la ſemence, qui eſt beaucoup plus ſubtil, ſe conſervera-t-il dans ſa matiere expoſée à l'air? Et, puiſque les ſorcieres avoüent, que la ſemence du Demon eſt froide, quand elles la reçoivent, quelle apparence y a-t-il qu'elle ſoit prolifique, l'air qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayant diſſipé les eſprits & corrompu la ſubſtance?

C'eſt donc une grande erreur de croire, comme font pluſieurs Théologiens, que le Demon puiſſe ramaſſer la ſemence de pluſieurs hommes pour la jetter en-ſuite dans les parties naturelles d'une femme, & cauſer ainſi la génération. Si le Demon pouvoit faire cela, & qu'il le fiſt effectivement, il pourroit auſſi raſſembler la ſemence de pluſieurs animaux de differentes eſpeces, & procurer ainſi la génération des monſtres: ce qui ſeroit confondre la Nature & troubler l'ordre que Dieu a mis parmy les creatures depuis la Création du monde.

D'ail-

D'ailleurs, nous n'avons point appris que les Demons Succubes puiſſent engendrer, bien que la Fable nous diſe qu'ils ſe joignent avec les hommes; & je m'eſtonne de ce que l'on ne s'eſt point avancé juſque-là. Peut-eſtre auroit-on trouvé des raiſons auſſi probables pour appuyer ce ſentiment que l'on en a inventé pour ſoûtenir l'autre. Et il y auroit eu ſans doute quelqu'un qui ſe ſeroit auſſi bien dit le fils d'un Succube que d'un Incube.

Au reſte, ſi les ſorcieres n'eſtoient pas foles ou intimidées par l'horreur des tourmens, jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles diſent avoir eu avec le Demon. Il y en a eu meſme qui en ont fait gloire en Bearn, auſſi bien qu'en Allemagne, & on en a vû qui ſe vantoient hautement d'ètre la Reine du Sabbath. L'Ellebore ou les petites maiſons ſeroient des remedes plus proportionnez à leurs maladies que le feu, & les tourmens dont on s'eſt ſervy juſques ici: Et il n'eſt pas tousjours vray, comme a dit *Ciceron*, que la verité ſe trouve dans l'enfance, le ſommeil, l'imprudence, l'yvreſſe & la folie. Aprés tout, pour connoiſtre plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Medecins diſent de la maladie qu'ils appellent *Incube*, & nous verrons par là que la fable ſera découverte.

Cette maladie n'eſt qu'une ſuffocation nocturne, dans laquelle la reſpiration & la voix ſont interrompuës. Il nous ſemble

quand nous en sommes surpris, que *Cupidon*, selon le sentiment des Payens, ou le *Demon*, ainsi que les Theologiens le croyent, ou le *Pesant*, comme le peuple parle, nous presse la poitrine, & nous empesche de crier au secours, de respirer, & de nous mouvoir. Si une femme amoureuse, & melancolique en est attaquée, elle croit fortement que le Demon la caresse; &, si avec cela elle à la memoire embarassée des contes que l'on fait ordinairement des sorcieres, son imagination se trouvant alors depravée fait qu'elle raconte ensuite sa réverie pour une verité.

Une femme effroyable à voir, vieille, séche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siécle, un vieillard atrabilaire qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est conserve encore un vif souvenir de sa lasciveté passée, ne sauroit mieux entretenir ses voluptez que dans sa melancolie amoureuse, si bien qu'étant tout occupé de ses plaisirs impudiques, quand cette maladie l'attaque, sa folie amoureuse va souvent jusque-là qu'il luy semble voir & caresser un Demon en forme de femme, comme se l'imaginoit le vieillard de 80 ans que l'on appelloit *Pine*, qui parloit par tout où il estoit à son Succube *Florine*, selon le rapport de *Pic de la Mirandole*. Mais *Socrate*, *Apollonius*, *Cardan*, *Scaliger* & *Campanella* n'estoient ils point de ce nombre-là, puis qu'ils ont publié avoir commerce avec un

Gé-

Genie & un Demon familier ? Je ne croy pourtant pas qu'ils fussent nés un jour des quatre temps, ny qu'ils fussent venus au monde ayant la teste embaraſſée de leur arriere-faix, comme *Thyreus*, Jesuite a écrit que ceux qui naiſſoient de la sorte avoient commerce avec les esprits. Que s'ils ont publié avoir un Demon familier, ç'a pluſtôt esté par vaine gloire que par quelqu'autre raiſon, ſavoir, pour ſe faire eſtimer du peuple.

Le dormir ſur le dos, le travail que ſouffre l'eſtomac à digerer des viandes dures, la foibleſſe de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles ſont les veritables cauſes de ces illuſions nocturnes & demoniaques. Une vapeur épaiſſe qui s'éleve, & qui ſe meſle parmi noſtre ſang cauſe la difficulté de reſpirer, & la privation de la voix qui accompagnent cette incommodité. Cette vapeur noire eſtant ennemie de noſtre vie empeſche le libre mouvement du cœur, & du poumon, & retarde ainſi l'ebullition naturelle qui s'y fait en embaraſſant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties. De ſorte que non ſeulement on ne peut alors ny parler ny reſpirer, mais que meſme tout le corps languit par la foibleſſe de ces deux parties principales.

Cette vapeur obſcure eſtant portée au cerveau offuſque les eſprits qui s'y ſont

nouvellement fabriquez ; & puis se mélant parmy le suc nerveux, empêche l'ame d'agir selon la coustume. L'Imagination en est depravée, les sens en sont troublez, & les nerfs embaraſſez, tellement qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, le poumon, le diaphragme, en un mot toutes les parties du corps soient dans leur temperament ordinaire. La difficulté de respirer en est augmentée aussi bien que celle de se mouvoir. Car cette vapeur épaisse & ennemie de nous, trouble si fort la fermentation naturelle du suc nerveux, que l'ame qui s'en sert comme d'un instrument prochain, ne peut faire toutes les belles actions que nous luy voyons faire tous les jours.

Mais, quand les vapeurs d'une semence corrompuë sont mêlées parmy le sang, & le suc nerveux, il ne faut attendre de ce mélange que des illusions veneriennes qui troublent l'imagination, & font voir aux personnes qui en sont incommodées, des spectres amoureux, & des Faunes lascifs.

Si nous en voulons croire *Hippocrate*, les femmes y sont plus sujetes que les hommes: Ceux-cy se déchargent souvent pendant le sommeil d'une abondance de semence qui les travaille, au lieu que celles-là ne s'en peuvent debaraſſer si aisément, & souvent ne peuvent eviter de tomber dans ces sortes d'illusions.

La raison qu'il en rapporte c'est qu'elles sont d'un esprit plus foible que les hommes, & que le sang des regles se presentant

tant à leurs parties naturelles pour sortir, les filles qui ne sont pas encore accoustumées à ces sortes d'épanchement, sont aussi alors plus susceptibles de ces sortes d'idées. Jusque là mesme qu'il s'en est trouvé qui se sont persuadé d'estre grosses aprés s'estre imaginés d'avoir esté caressées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas si les sorcieres sont si souvent surprises par des terreurs Paniques ; car outre qu'elles sont femmes, elles engendrent encore incessamment beaucoup de pituite, & de melancolie, qui sont la cause de ces sortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont veritables que dans leur esprit, &, si ces femmes se sont imaginé d'avoir esté pendant la nuit ce qu'elles n'ont pas esté, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit estre persuadé avec *Saint Augustin*, que le Demon a pû se servir de leur foiblesse & de leur maladie pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croyent, ce qui n'arrive que par un effet du juste Jugement de Dieu. J'avouë que le Demon se mesle quelquefois, mais fort rarement, parmy l'humeur mélancolique de nos malades. Ce qu'on ne sauroit connoître que par l'une de ces trois marques, savoir, quand la personne penetre dans les secrets de nos pensées : quand elle parle quelque langue qu'elle n'a point apprise : ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la Nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intemperie de l'air, ou par la mauvaise qualité des alimens & des eaux, qu'elle devient comme Epidemique & populaire, ainsi que *Lisymacus* l'observa autrefois à Rome. Et, si parmy toutes les personnes qui en sont attaquées, il y en a quelques-unes qui ayent l'ame embarassée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa creance ne luy fasse voir en dormant, ou mesme en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses réveries. L'amour & la maladie *Incube* joints ensemble sont deux maux qui font deux especes de folies, & qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit de surprenant touchant le commerce des Demons avec les femmes.

Toute l'Antiquité n'a pas crû ces bagatelles, puisqu'elle nous a laissé par écrit des remedes pour guérir ceux qui sont possedez d'un esprit impur, & qui sont attaquez de terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on pensoit être un Demon, n'estoit ordinairement qu'une humeur melancolique, qui estoit la cause de tous les desordres que l'on voyoit arriver à ces sortes de personnes. Jusque-là que *Pomponace* nous fait l'histoire de la femme d'un Cordonnier, laquelle parloit plusieurs langues sans les avoir jamais apprises, & qui fut en-suite guerie par le savant Medecin *Calceran*, qui avec de l'Ellebore luy chassa ses réveries, & luy ravit

ravit en meſme temps la ſience par l'evacuation de la bile noire dont le Demon ſe ſervoit.

S'il eſt vray, comme l'experience de tous les jours nous le fait connoître, qu'aprés avoir preparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, aprés avoir corrigé l'intemperie des entrailles, oſte les obſtructions qui s'y trouvent, & provoqué le ſommeil, nous retabliſſons la ſanté de ceux qui ont l'imagination depravée, & qui ſe perſuadent d'eſtre agités par un Demon, nous pouvons dire hardiment qu'en combattant l'humeur melancolique, & en la chaſſant du corps de ces ſortes de malades, nous en faiſons ſortir en meſme temps le Demon. Cela arriva de la ſorte à un Apothicaire qui accompagnoit un Medecin dans l'un des hopitaux d'Auvergne: cet Apothicaire proteſtoit, ſi nous en croyons *Houllier*, qu'il avoit vû pendant la nuit le Demon figuré de la ſorte qu'il le depeignoit, & qu'il en avoit eſté mal traité. Cependant, ce Demon imaginaire fut chaſſé par les ſoins du Medecin de l'hopital qui guérit l'Apothicaire de la maladie *Incube* dont il eſtoit attaqué.

Nous concluons donc aprés tout ce que nous venons de dire, que nous ſommes le plus ſouvent nous meſmes la cauſe des ſpectres que nous nous imaginons voir ou toucher: ſi nous eſtions moins timides ou moins melancoliques, nous ne tomberions pas ſi ſouvent dans ces foibleſſes d'ame. Mais, comme parmy les hommes il y a des me-

lancoliques de differentes eſpeces, il doit auſſi y avoir pluſieurs manieres de réver & de devenir fou. En un mot, une ſorciere ne ſera jamais careſſée amoureuſement par un Demon, bien moins pourra-t-elle en devenir groſſe, s'il eſt vray, comme nous l'avons montré, que la generation ſoit impoſſible ſans l'application des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe. L'opinion contraire paſſera toûjours pour une fable dans l'eſprit d'un homme raiſonnable; au lieu que ſelon le jugement d'un eſprit foible, & ſcrupuleux, elle ſera toûjours une verité inconteſtable.

CHAPITRE VI.

Si les Eunuques ſont capables de ſe marier & de faire des Enfans.

LEs teſticules contribuent tellement à la perfection de noſtre ſanté, que Galien a oſé les comparer, & meſmes les preferer au cœur; mais leur principal uſage eſt de ſervir à perpetuer noſtre eſpece. La Nature ne les a pas ſeulement formez, comme ſe l'eſt imaginé un Philoſophe, pour faire tenir tendus les vaiſſeaux ſpermatiques comme ſont les poids d'un tifferand: mais ils ſervent à un autre uſage incomparablement plus noble, que celuy-là. Car ceux qui en manquent ſont imparfaits & incapables de ſe perpetuer par la generation. Et d'ailleurs, la chaleur naturelle, qui eſt la ſource de toutes nos ac-

actions, se diminuant insensiblement par leur perte, & les fermentations naturelles ne se faisant plus, on est accablé d'incommoditez, & de langueurs. Le cerveau se relâche, & puis se décharge sur les parties inferieures : & l'on est alors attaqué d'une infinité de maladies, qu'il est impossible de guerir & d'eviter mesme. L'ame souffre aussi bien que le corps, & l'on devient timide & lâche, de fort & de courageux que l'on estoit auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites parties de nous-mesmes, jusque-là que la Jurisprudence n'admet point d'homme en témoignage, si on les luy a coupées, & que l'Eglise n'en veut recevoir aucun qui en soit privé. Dieu mesme avoit deffendu autrefois qu'on luy offrist dans ses sacrifices des animaux qui ne fussent pas entiers. En effet, les Eunuques si nous en croyons l'Empereur *Severe*, sont une troisiéme espece d'homme, qu'il ne faut ny voir ny souffrir. Et, si l'Eunuque *Dorothée* occupa l'Evesché d'Antioche, ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurelien* avoit pour luy.

Mais, pour bien examiner la question qui fait le sujet de ce chapitre ; nous devons d'abord distinguer les Eunuques, pour connoistre ceux qui sont propres au mariage, & ceux qui ne le sont point. Entre les Eunuques, qui ont esté faits ou par la Nature, ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un testicule, & d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lors qu'on ne luy trouve point de testicules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs par l'autorité de la faculté de Medecine de Montpellier, & par les raisons que nous avons deduites en cet endroit-là. Car il arrive quelquefois que les testicules estant demeurez au dedans, & n'estant pas descendus dans la bourse, par les obstacles qui se sont opposez à leur sortie, les hommes qui les ont ainsi cachez ne laissent pas d'être aussi parfaits que s'ils les avoient au dehors, témoin ceux dont nous avons fait l'histoire. Ces sortes de personnes sont vigoureuses, & fortes comme les autres, & ont tous les signes qui sont necessaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainsi ils sont en estat de se marier, & de faire des enfans. Et je ne fais aucun doute que *Putifar* qui estoit l'Eunuque de *Pharaon*, & le Lieutenant général de ses armées ne fust de ce nombre-là, puis qu'il avoit une fille qu'il maria avec *Joseph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un seul testicule, mais il est bien fait, & bien proportionné, ce qui les rend aussi feconds, que les autres hommes : car selon l'axiome des Philosophes, *la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée*. Un homme voit aussi bien & peut-estre mieux d'un œil que s'il en avoit deux. Et la Nature ne nous a donné deux testicules qu'afin que l'un pûst suppléer au deffaut de l'autre. Cet homme dont parle *Zacharias*, qui n'avoit qu'un testi-

cu-

cule dans sa bourse auquel estoient attachez d'un costé & d'autre les vaisseaux spermatiques, estoit sans doute aussi vigoureux & aussi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais si le testicule est petit & fletry, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme soit propre à la generation, bien qu'il puisse estre capable de caresser une femme.

Pour ne confondre point icy les especes des Eunuques comme font quelques-uns, je ne parleray ny des hommes impuissans qui ont trois testicules petits, & de nulle vertu, ny de ceux à qui la maladie ou les remedes froids ont empesché l'usage de ces parties, ny encore de ceux à qui on les a brisez, comme on fait aujourd'huy aux taureaux pour les châtrer: puisqu'un veritable Eunuque est celuy à qui la Nature a denié une ou deux de ces parties, ou à qui le Chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux ensemble.

Mais il n'en est pas de mesme de ceux qui n'en ont ny au dedans ny au dehors. Ils sont tous valetudinaires, incommodez, impuissans & lâches, & meritent d'estre chassez de la compagnie des hommes, comme inutiles à la societé humaine. Ce qui arriva au Prêtre *Leonce* selon le raport de *Saint Athanase*, qui fut deposé de la prêtrise, pour s'estre châtré, de peur de caresser une femme qu'il tenoit chez luy.

A les considerer dans le detail, ils ont la voix grêle & languissante, & la complexion d'une femme, on ne leur voit que du poil

solet à la barbe. Le courage & la hardiesse font place à la crainte, & à la timidité. Enfin, leurs mœurs & leurs manieres sont toutes effeminées. Ce sont ces grands desavantages pour lesquels la loy *Cornelia* punissoit trés-severement ceux qui avoient la témérité d'oster les testicules à un homme, parce qu'en mesme temps on luy ostoit la force, la santé, & tout ce qu'il avoit de meilleur.

Quoy que ces sortes d'Eunuques soient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'histoires qui nous apprennent qu'ils ont fait des enfans. *Fontanus* nous en rapporte une d'un gentilhomme qui perdit ses deux testicules à la guerre, & qui neantmoins engendra aprés estre guery; & *Aristote* nous a laissé par écrit qu'un Taureau nouvellement châtré rendit féconde une vache qu'il avoit couverte. Mais, bien que ces histoires paroissent presque incroyables, cependent ce sont des faits ausquels la raison ne s'oppose point. Car on ne doit pas douter que, s'il reste à un homme ou l'Epididyme & quelque petite portion de l'un des testicules sans que les vaisseaux spermatiques soient tout-à-fait brisez, il ne soit en estat de faire une fois un enfant. Nous en sommes persuadez dans les animaux par l'experience de chaque jour. Les Chapons mal châtrez chantent comme les coqs, & en font mesme l'office. Car, s'il est vray que l'Epididyme soit de la mesme nature que les testicules, c'est à dire, qu'il soit

un

un entrelacis de vaisseaux, entre lesquels il y ait une matiere glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoyer vers les vesicules, & les prostates pour estre evacuée. Ne pourroit-il pas mesme se faire qu'une suffisante quantité de semence se fust conservée dans les vesicules seminaires ou dans les prostates pour servir à la generation d'un enfant dans les premieres caresses d'une femmes? Cela n'empêche pourtant pas qu'à parler en general, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous a laissé *Marcellin* que *Semiramis* fut la premiere qui fit couper des enfans, aussi est-ce vers les contrées où regnoit cette Princesse que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Medes & les Assyriens ont esté ceux qui s'en sont le plus servis: & nous remarquons que *Nabuchodonosor* faisoit couper tous les Juifs & tous les autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des Eunuques à son service; d'où vient que *Saint Jerôme* nous fait observer que *Daniel, Anaias, Asarias* & *Misael* estoient quatre Eunuques qui servoient dans le palais du Roy de Babylone.

C'est icy la methode dont on se sert dans l'Orient pour faire des Eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité d'Opium

d'Opium aux enfans qu'on veut couper, & aprés que le ſommeil les a accablez, on tire de leur bourſe ce que la Nature avoit pris tant de ſoin à fabriquer. Mais, comme on a obſervé que la pluſpart mouroient par ce Narcotique, on s'eſt adviſé d'un autre moyen. On met les enfans dans le bain tiede, on leur preſſe, quelque temps aprés, les veines du cou, que nous appellons Jugulaires, & par là on les rend ſtupides, & apoplectiques: aprés quoy, il eſt aiſé de faire l'operation de l'Eunuchiſme, ſans qu'ils en ſentent rien. Et je ne ſay, ſi l'on rendit *Narſes* Eunuque de cette façon qui fut Bibliothecaire de l'Empereur Juſtinien.

L'experience a montré enſuite que les hommes, à qui on oſtoit ſeulement les teſticules, ne laiſſoient pas pour cela de ſe divertir avec les femmes, & de ſouiller auſſi la couche nuptiale des autres hommes, on s'eſt donc reſolu à couper tout net les parties naturelles des hommes que l'on vouloit faire Eunuques afin de leur oſter par là le moyen de ſe joindre amoureuſement aux femmes. Le Païſan de *Montagne* fit la meſme choſe, car eſtant importuné par les ſoupçons de ſa femme jalouſe ; un jour qu'il revenoit des champs, il ſe coupa tout net avec un ſerpe, ſes parties naturelles & les jetta au nez de ſa femme pour luy faire dépit, & pour ſe vanger d'elle. *Bibienus* trouvant *Carbo Attienus*, & *Publius Cervinus* rencontrant *Pontius* en adultere en uſerent de la ſorte, envers ces deux hommes, ſelon la remarque de *Valere Maxime*.

On

On dit que les Eunuques à qui la verge reste aiment passionnément les femmes, & parce qu'ils sont plus foibles d'esprit qu'ils n'estoient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passion. Quand leur imagination est une fois echauffée, & qu'une espece de semence liquide & aqueuse qui se trouve dans leurs prostates ou dans leurs vesicules seminaires irrite leurs parties naturelles, on ne sauroit dire jusques où ils poussent leur amour dereglé. C'est ce qui fit soupçonner d'adultere le Philosophe *Phavorinus*, tout Eunuque qu'il estoit, & qui fut aussi la cause que le soldat, dont *Cabrole* nous fait l'histoire, le fit pendre, bien qu'il fust naturellement un parfait Eunuque. C'est de ces sortes d'Eunuques qu'il faut entendre le passage de l'Auteur de l'Ecclesiastique, lors qu'il dit, qu'un *Eunuque par sa concupiscence est capable de deshonorer une fille, en luy ravissant la virginité.*

Il est donc presentement aisé de decider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers qui sont des Eunuques apparens peuvent le faire, puis qu'ils peuvent, & caresser une femme & engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre; mais il n'en est pas de mesme des troisiémes, qui manquent de testicules; ny de ceux qui n'ont point de verge, ou qui n'en ont qu'une petite incapable de faire l'action, pour laquelle elle est destinée. Car ces derniers ne pouvant caresser une femme; ils doivent sans doute estre jugez incapables de se marier.

Mais

Mais on pourroit dire, que, s'il eſt permis à deux perſonnes de ſoixante ans de ſe marier, un Eunuque tel qu'étoit *Phavorinus*, pourra auſſi avoir cette meſme liberté. Les vieillards ne ſont point capables de faire des enfans, non plus que l'Eunuque, & le mariage ne leur eſt permis ſelon les Caſuïſtes que pour éteindre le feu de leur concupiſcence. Si un Eunuque a donc cet avantage & pour lui, & pour la femme qu'il épouſe, de pouvoir ſe ſervir de ſa verge, ainſi que l'avoit autrefois le Muſicien de *Smece*, pourquoy veut-on empêcher ces ſortes d'Eunuques de ſe marier?

Cependant *l'Empereur Leon* fit un Edit par lequel il défendoit aux Eunuques de ſe marier de quelque nature qu'ils puſſent eſtre; & le *Pape Sixte V.* fit auſſi une Bulle qu'il envoya en Eſpagne par laquelle il déclaroit nuls les mariages de ces ſortes de perſonnes. La raiſon en eſt manifeſte. Les *Eunuques ne ſont que ſoupirer en embraſſant une fille*, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas des parties propres pour la generation, qui eſt la premiere fin du mariage, au lieu que d'étouffer le feu de la concupiſcence n'eſt que la ſeconde.

Car de s'imaginer que les teſticules comme ont penſé quelques uns, ne ſont pas les principales parties qui font la ſemence, & qu'ils ne ſont point du tout neceſſaires pour la generation, puis qu'il s'eſt vû des animaux parfaits qui ont engendré ſans en avoir, c'eſt une erreur aſſez refutée par les raiſons que nous avons apportées icy & ailleurs, qui

nous

nous doivent persuader qu'ils sont absolument necessaires.

Avant que de finir ce traité en finissant ce chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se presente; savoir, si l'on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tous les Medecins savent, que la matrice n'est pas absolument necessaire à la vie comme elle l'est à perpetuer les hommes. Les histoires que nous avons de sa perte sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'experience mesme nous fait voir que parmy les animaux on coupe les truyes, & les poules, sans neantmoins qu'elles en meurent. *Athenée* nous assure, qu'*Andramisis* Roy des Lybiens fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques: & *Wier* nous rapporte, que *Jean de Hesse* trouvant sa fille en adultere lui arracha la matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter qu'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir en luy ostant la matrice, & les testicules: Mais la difficulté est de savoir, comment les Anciens y procedoyent. Et, pour dire icy ce que je pense là dessus, je ne croy pas qu'on puisse faire cette operation sans peril, & je pourrois dire que ce Roy, qui ne se servoit que de femmes Eunuques, les faisoit boucler, ou leur faisoit appliquer une cataracte, comme font aujourd'huy en Italie, & en Espagne les maris, qui soupçonnent leurs femmes:

mes : ou bien encore, comme ſont les Negres du Royaume d'Angole & de Congo, qui apprehendant la proſtitution de leurs filles, leur couſent les parties naturelles, dés qu'elles ſont nées : & ainſi ce Roi pouvoit avoir des femmes traitées de la ſorte, qui paſſoient parmi ſon peuple pour des femmes à qui l'on avoit attaché les parties de la géneration, pour les empêcher d'engendrer.

F I N.

TA-

TABLE

Des choſes les plus remarquables de ce Livre.

A.

A Couchemens. S'il y a un temps fixe & determiné, raiſons pour & contre. Pag. 126, 127. *& ſuiv. Ses cauſes.* 444. *& ſuiv.*

Aeas le Philoſophe ne careſſa que trois fois ſa femme pendant ſon mariage, & à chaque fois il luy fit un enfant. 196

Age. Quel eſt le plus propre au Mariage. Voyez Mariage.

Il nous rend fort inconſtans. 261

Agnus Caſtus éteint la ſemence. 206, 207

Agripine *ſe proſtitue à ſon fils* 164

Air neceſſaire à la vie. 249

Alciat. *Ses vers paraphraſez en d'autres.* 166

Son ſentiment ſur les Sorciers. 581

Amazones. Elles ſe brûloient la mammele, & pourquoy. 98

Ame. Elle forme les bêtes & l'Intelligence les hommes. 29

L'Ame ne ſe connoît pas elle-même. 377. *Elle eſt corporelle & incorporelle.* 379. *Elle eſt comme un Ange qui doit rendre compte à Dieu de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes actions.* 381. *Elle vient de l'ame de nos parens.* 383

Amour. La bienſeance eſt attachée à ſes actions. 531. *L'Amour n'eſt point Amour, quand il garde des meſures.* 325. Pindare, Speucippus *& le Cardinal de Sainte Sicile ſont morts d'amour.* 333. 334. *Son caractere, ſes utilitez.* 336 *& ſuiv. Il cauſe de grands excez.* 154 *& ſuiv.*

Les

Les remedes qui s'y opposent nous tûent. 200
*Sentiment de l'Oracle d'*Appollon Delphique *sur l'Amour. ibid. Toutes les passions sont ses esclaves.* 226. *Ses postures inventées par* Cyréne, Philenis, Astyanasse, Eliphaëtis *&* Aretin. 235. *Les remedes qui nous empêchent d'aimer.* 199. *& suiv. Les remedes qui nous excitent à aimer.* 210. *& suiv. Nous sommes plus amoureux en carême, qu'en auc ne autre saison.* 259. *Il dissipe nos chagrins.* 339. *Il guerit l'epilepsie. ibid. Il retablit nôtre santé. ibid. Il empêche l'aveuglement & le procure.* 340. *Il guerit la goûte, & beaucoup d'autres maladies.* 342. *Amoureux comme un Satyre.* 144. *Il est toûjours accompagné de la jalousie.* 75

Anacarsis *s'excitoit pour baiser une femme.* 246

Antiochus *gueri par l'Amour.* 342

Aquapendens *Medecin de Padoüe. Ses écoliers ne purent depuceler une fille.* 80

Argenton *accusé d'impuissance par sa femme, & pourquoy.* 549

Aristote. *Il a crû que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuoient d'eux-mêmes.* 5. *Son erreur sur la semence des femmes.* 26, 371

Arrest du Parlement de Paris qui marque le temps fixe de l'accouchement des femmes. 128 *Voyez Accouchemens.*

Arrest d'un Roi d'Arragon contre un homme qui baisoit sa femme dix fois chaque nuit. 193 194.

Athletes. *Ils étoient plus forts aprés les caresses des femmes.* 340

Avenzoar *se trompe dans la groſſeſſe de ſa femme.* 358. *impuiſſant dans ſa jeuneſſe, fecond dans ſa vieilleſſe.* 544
Aveuglement guery par l'urine d'une vierge. 81
Auguſte *ſoulagé par un bain d'eau froide.* 138
St. Auguſtin *croit & ne croit pas l'accouplement des Demons.* 612,619
Avicenne. *Son ſentiment ſur un ſeul épanchement de l'homme dans les careſſes amoureuſes.* 335
Auſone *auteur ſubtil.* 599, 600

B.

B*Anghé eſt une preparation de la ſemence du Strammonium des Herboriſtes, qu'ils appellent pomme épineuſe, qui eſt une eſpece de Solanum. Il a les mêmes qualitez que l opium; c'eſt le Bamjain des Egytiens: conjectures de l'auteur là-deſſus. Sa doſe.* 221. *& ſuiv. Voyez Strammonium ou herbe de Theophraſte.*
Baſſa *Hermaphrodite.* 606
Bauhin, *quoi qu'il eût une femme, fut engroſſé par un de ſes camarades.* 602
Beauté. Son portrait. Ses attraits. En Afrique on choiſit les plus beaux hommes, pour regner & pour dominer. 241. *& ſuiv.* 312 *& ſuiv.*
Benoiſt Berne *fut brûlé vif pour avoir careſſé un Demon.* 613
Berenice *femme très-pudique & très-chaſte.* 164
Biere. Ses qualitez. 252
Boſtin *accuſé de Magie.* 583
Boire eſt un des plus grands plaiſirs & des plus neceſſaires à la vie. 251
Borax. Ses qualitez. Sa doſe. Pluſieurs Medecins s'en

s'en ſont ſervis par la bouche. Il n'eſt pas la Chryſocolle des Grecs, qui eſt un poiſon. 215 *& ſuiv.*

Braſiliens. Ils ne marient point leurs filles qu'elles n'ayent eu leurs regles. 113

Brancacci, *grand Prieur de Malthe, meurt par un flux de ſang cauſé par un cors au pied qu'il fit couper.* 61

C.

CAlceran *fameux Médecin guerit au raport de* Pomponace, *par le moyen de l'Ellebore la femme d'un Cordonnier qui dans ſes reveries parloit pluſieurs langues ; ſans les avoir jamais apriſes.* 630,631

Camfre. C'eſt une gomme que l'on aporte des Indes. Diverſes opinions ſur ſes qualitez & diverſes experiences. 207. *& ſuiv.*

Cantharides. Elles ſe portent à la veſſie & aux parties genitales. Hiſtoire là-deſſus. 219 *& ſuiv*

Cardinal d'Angleterre (le) & le Comte de Varwic font viſiter la pucelle d'Orleans. 40

Cardinal de Sainte Sicile (le) meurt à Rome d'amour. 334

Careſſer une femme pourquoy on ſe hâte. 130

Carnoſité dans le conduit de la verge. Sa cauſe. Ses remedes. 59. *& ſuiv.*

Caſſien *ſe moque de l'accouplement des Sorciers* 619.

Caſuiſtes. Ils ont écrit beaucoup de bagatelles ſur les actions du mariage, 211. *Ils ont mal écrit des maladies de l'homme & de la femme.* 32, 44

Caton *fameux cocu.* 332

Cerere & Bacho (*ſine*) *friget* Venus. *Ingenieuſe explication.* 145

Cerf. Il conçoit. 603
Cerveau. Il est d'un temperament froid. 13
Chaleur. Elle entre dans toutes les productions de la Nature. 248
Chambre de Justice établie à Paris contre les Empoisonneurs. 230
Charles-Magne *mourut d'abstinence.* 338
Charles IX. Villandré *commit un crime de Leze Majesté pour avoir touché ses parties naturelles. 3. Il donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien, pour lui avoir communiqué un remede contre une maladie qui arrive dans le conduit commun de l'urine & de la semence.* 59
Châtrer les femmes. 641
Chervi. C'est une plante fort confuse parmy les Herboristes, on la confond avec plusieurs autres, elle excite à aimer. Tibere en faisoit venir tous les ans d'Allemagne. Les Suedoises en donnent à manger à leurs maris pour être caressées. 213,214
Chloé *s'apauvrit pour être caressée.* 158
La Chrysocolle des Grecs n'est pas le Baurach des Arabes. 246
St. Chrysostome *ne croit pas l'accouplement des Demons.* 617
Ciceron. *Son sentiment sur le sujet des femmes.* 207
Cidre. Ses qualitez. 252
Ciguë. Diverses opinions sur ses effets. 205,206
Circoncision des femmes. 72
Circulation dans les parties spermatiques. 390 *& suiv.*
Clement. (*St.*) *Voyez Femme.*

Cleopatre *pendant une nuit souffrit les efforts amoureux de cent six hommes.* 197
Clitoris. Son usage. 20. *Les femmes lascives en abusent. ibid. Histoire plaisante touchant cette partie-là.* 562. *& suiv.*
Clodius *viola* Pompeja. 35
Cœur. Incertitude de l'Auteur, si le sang est formé avec le cœur, ou le cœur avant le sang 497. *Il se remarque par le point saillant, & travaille à faire les parties sanguines.* 428. *& suiv.*
Commene (Isaac) *Empereur. Voyez Femme.*
Complaisance. Ce que c'est. 315. *Son pouvoir & ses effets. ibid. & suiv.*
Complexion amoureuse. Elle est fort embarassante. 199. *Elle ne doit pas être détruite.* 200
Conception. Ses marques. 115, 116. *Elle se fait dans les cornes de la matrice & non ailleurs.* 402. *& suiv. Histoire d'un faux germe.* 421, 422. *La fausse vient de la semence corrompue de la femme.* 463
Conduit de la pudeur trop large. Ses causes. Ses remedes & ses abus. 62. *& suiv.*
Congrés. 552. *Aboly par l'Empereur Justinien comme opposé à la pureté du Christianisme.* 553. *L'Infamie des Sexes & le deshonneur de nos temps. ibid. Arrêt du Parlement de Paris qui defend aux Iuges Civils & Ecclesiastiques d'ordonner à l'avenir la preuve du Congrés.* 558, 559
Contract de Mariage. Il est de la nature des autres contracts. 568
Cornelia *mere des Graques conceut, quoi qu'elle eût peine à souffrir un homme, n'étant presque*

que point ouverte. 68. *Il falut la couper pour la faire accoucher.* 42
Cratis fut tué par un bouc pour avoir caressé amoureusement sa chevre. 274
Crocodile terrestre. Il fait aimer éperdûment. 212

D.

D*Anse. Pourquoi elle est instituée quand on se marie.* 245, 246
Decision de la faculté de Medecine de Montpellier sur l'impuissance des hommes. 549
Democrite *blame les divertissemens que les hommes prennent avec les femmes.* 335
Demon. Il n'a point d'empire sur les gens mariez 573. *Question agitée devant l'Empereur* Sigismond, *si le Démon peut engendrer.* 612
Demoniaque. Leur marque. 629
Diables. Ils sont friands des plaisirs que l'on prend avec les femmes au sentiment de quelques Theologiens. 227
Divorce. Sa cause. 555, *& suiv.*
Dorat (Jean) *ayant épousé dans sa vieillesse une fille de* 22. *ans disoit fort agreablement qu'il aimoit mieux mourir par une épée bien nette & bien polie que par un vieux fer roüillé.* 335

E.

E*Au commune. Ses qualitez. Ses marques. C'est le principe des productions. Galien en guerissoit les maladies chaudes.* 253. *& suiv.*
Effronterie de Marie Gismode. 83. *De* Vestilia *femme de* Titus Labeo. 158
Eguillete. Ce que c'est que le nœud d'eguillete & ce que l'on en doit croire. 569. *& suiv.*
Enfans declarez illegitimes par les Romains, lors

qu'ils naissoient avant les neuf mois accomplis. 125. *Raison pourquoi ils naissent souvent contrefaits.* 237. *Raison pourquoi une femme peut accoucher de plusieurs enfans à une seule fois.* 369. *Ils se forment dans les cornes de la matrice & non ailleurs.* 402. *& suiv. Ils se nourrissent d'abord de la semence, & puis du sang de leur mere.* 431, 438. *Ils ne pissent ny ne suent au commencement de leur vie.* 446, 447

Entendement. Il travaille à faire le corps de l'homme. 381, 400, 417, 427, 428

Epicuris. *Sa fermeté.* 268

Epicure son sentiment sur l'amour des femmes. 325

Espagnols. Ils sont plus amoureux que les François & pourquoy. 194

Eunuques. Il y en a qui sont mariez, & qui se portent avec excez aux plaisirs charnels. 554 *Ils ne sont point receus en témoignage.* 6, 633 *Ils sont incapables d'être Prêtres selon les Canons de l'Eglise.* ibid. *Ils sont une troisiéme espece d'homme si l'on en croit l'Empereur* Severe. *ibid. Ils peuvent engendrer.* 636. *La Loy Cornelia punissoit trés-severement ceux qui faisoient un homme Eunuque.* ibid. *Ils sont valetudinaires, incommodez, lâches & impuissans, & meritent d'être chassez de la compagnie des hommes.* 635. *La Reine* Semiramis *fut la premiere qui fit faire des enfans Eunuques.* 637. *Methode dont on se sert en Orient pour faire des Eunuques.* 637. *Un Paisan, au raport de* Montague, *pour se venger de sa femme qui étoit jalouse de luy se coupa ses*

ſes parties naturelles avec une ſerpe & les lui jetta au nez. 638
Euripide. *Son ſouhait en s'adreſſant à* Venus. 196, 344
Excreſcence au conduit de la pudeur. Sa cauſe. Ses remedes. 70

F.

Faux-germe. *Ses eſpeces, Sa cauſe.* 461. *& ſuiv.*
Fardeaux. Ses eſpeces & ſes cauſes. 473. *& ſuiv.*
Fauſtines *proſtituées.* 164
Femme. Pourquoy elle à été faite d'une autre matiere que l'homme. 2. *Ses parties naturelles ſont appellées Nature, & pourquoi.* 19. *Elle a des teſticules & de la ſemence.* 25. *Elle a moins de chaleur que l'homme.* 161. *Elle devient groſſe ſans être preſque ouverte.* 68. *Elle eſt plus laſcive que l'homme.* 162. *& ſuiv. Maladies qui l'empêchent de ſouffrir un homme.* 68. *& ſuiv. Elle a été faite pour ſervir de joüet à l'homme, aprés ſes plus ſerieuſes occupations.* 110. *Elle eſt plus amoureuſe aprés avoir conçu qu'auparavant.* 116 117. *Les femmes du Breſil ſont plus retenuës que les Françoiſes, puis qu'elles ſe ſeparent de leurs maris, des qu'elles ſe ſentent groſſes.* 117 *Elles ſont plus amoureuſes, lors que leurs regles commencent à couler & pourquoi.* 131. *Elle court riſque de perdre la vie, ſi elle reçoit les careſſes de ſon mari avant le* 15. *ou le* 20. *d'aprés ſes couches.* 132. *ou de paſſer malheureuſement ſa groſſeſſe; ſi elle devient groſſe peu de temps aprés être ac-*

couchée & la raison pourquoi. ibid. *Les sentimens sont partagez sur cette question, s'il est permis de baiser aussi bien une femme, lors qu'elle est grosse que lors qu'elle ne l'est pas.* Isaac Commene *Empereur de Constantinople ne voulut point toucher sa femme aprés qu'elle eut conçu, nonobstant l'avis contraire de ses medecins.* 134. St. Clement *raporte que c'étoit une loy parmy quelques Payens de ne connoître jamais une femme grosse.* ibid. *Elle a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir des attraits de l'amour.* 156. *La sterile est plus amoureuse que la feconde, & pourquoi.* ibid. *La lascive rend son mary chaste.* 157. *Ses parties d'en bas sont plus grosses que celles des hommes.* 163. *Elles sont plus amoureuses en Eté qu'en une autre saison & pourquoi.* 171. *Elles sont plus savantes en amour que les hommes.* 161. *Elles sont plus fecondes, si elles sont caressées par derriere.* 238. *Elles peuvent estre caressées de la sorte sans peché, au sentiment de* Paul Eginette, *de* Mercurial, *du Philosophe* Lucrece *& de plusieurs autres grands Personnages.* 240. *Elle est appellée par quelques Philosophes un* animal sociable. 303. *Les Historiens ne nous ont jamais parlé de femmes Misanthropes.* 304. Platon *a crû qu'elle pouvoit être mise au rang des animaux irraisonnables.* 306. *Elle a une raison civile & naturelle d'aimer.* ibid. *Il est plus difficile de conserver les bonnes graces d'une femme que de se les aquerir, & pourquoy.* 309. *& suiv. Question agitée si la Belle nous plait plus que la Complaisante.* 312. *& suiv. Il y en a qui ont ac-*

acconché sans avoir jamais eu leurs regles. 396. *Il y en a qui ont été changées en homme.* 593, 606

Fernel *procura des enfans à* Henry II. *qui étoit sur le point de repudier sa femme.* 71, 72

Ferrier *mourut d'Amour.* 230

Filles depucelées avant le mariage. 39. *Elles devroient être visitées avant que d'être mariées.* 70. *La fille de* Sejan *qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut deflorée par le bourreau, avant que d'être étranglée, pour ne pas deshonorer la virginité.* 77. *Leurs parties naturelles devroient être cousuës pour conserver leur virginité.* 80. *Il y en a qui ont du lait & qui peuvent nourrir, histoire là dessus.* 85

Formation d'un homme dans une fiole. 27. *Plusieurs Philisophes se trompent sur la formation de l'homme.* 373

Foüet. Il rend un homme plus lascif. 151, 225

Françoise *de* l'Estage *fut apliquée à la question pour avoir badiné avec une femme.* 601

Frederic Barberousse *Empereur se moqua des menaces d'un Magicien.* 574, 575

G.

G*anglion ou nodus de la verge. Sa cause. Ses remedes.* 51. *& suiv.*

Garamantes. Ils nourrissent leurs enfans en commun & donnent à chacun ceux qui leur ressemblent. 526

Garçons. S'il y a un art pour faire des garçons. 483. *& suiv. Voyez mâles.*

Gassendi *raporte qu'un homme s'étant fait couper un testicule, ne laissa pas de faire des*

enfans de l'un & de l'autre sexe. 10
Geants. En quel sens ce mot se prend dans l'Ecriture. 616.
Gédeon *engendra soixante & onze enfans mâles.* 486
Gênes est souvent affligée de peste & pourquoy. 250
Gorge diminuée par des remedes. 98,99
Grossesse d'une femme. Ses marques. 347. *& suiv. Signes auxquels on peut connoistre si une femme est grosse d'un garçon ou d'une fille ou de plusieurs enfans.* 353, 354. *Tous les signes de la grossesse d'une femme sont équivoques.* 356

E.

HAdrien *Empereur étoit le plus curieux de tous les hommes.* 569
Heliogabale *avoit le nez & la verge longues.* 35 *Son Edit contre les lâches complaisans.* 318. *Il se faisoit trainer par des filles nuës.* 147
Henry *Empereur fait accoucher sa femme âgée de 50. ans à la veuë de tout le monde.* 140
Hercule *dans un demy jour fit à 50. filles un garçon à chacune.* 188. *Il a eu soixante & onze enfans mâles & une fille.* 486
Herbe de Theophraste. *Elle excite à l'amour. Elle a de pareilles qualitez que l'Opium : les femmes Indiennes en prennent pour devenir insensées, & pour se jetter dans le feu où l'on fait brûler le corps de leur mari. C'est le Banghé des Orientaux. Voyez Banghé.* 220, 221
Hermaphrodites. Ils étoient autrefois jettez dans la mer, ou dans une riviere, ou bien ils étoient releguez dans quelque isle deserte,

parce qu'on les regardoit comme des présages de quelque sinistre évenement. 584. *Leurs causes, leurs especes.* ibid. *& suiv. Deux Hermaphrodites dont l'un s'estoit marié & l'autre s'estoit fait Moine ne laisserent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.* 599. *Un Hermaphrodite ne peut user de l'un & de l'autre Sexe, & de deux differentes parties naturelles qu'il a, il y en a toûjours une qui est inutile pour la generation.* 600. *Les loix civiles ordonnent aux Hermaphrodites de choisir l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans l'une de ces qualitez ou d'homme ou de femme de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme.* 601. *Le Jurisconsulte* Majolanus *croit que tous les Hermaphrodites sont irreguliers & incapables du sacrement de mariage. Sa decision est un peu trop generale, & pourquoi.* 604. *& suiv.*

Hilden (Fabrice de) *Medecin Allemand, dit qu'il y avoit un homme qui avoit la verge aussi grosse qu'un enfant naissant.* 37,48. *Il fit une operation à un jeune homme de vingt ans qui se trouva impuissant la premiere nuit de ses nôces, & qui en suite de son operation fut en état de satisfaire sa femme.* 50. *Il dit qu'il y a des hommes qui ont le prepuce si long qu'ils ne sont pas bien disposez à se joindre amoureusement à leurs femmes.* 57. *Il guerit un jeune homme de 24 ans qui avoit le prepuce renversé par le moyen d'un peu d'eau fraiche & de l'abstinence.* 59. *Il croit que les remedes âpres ne sont pas propres à guerir les maux*

de la verge. 60. *Il raporte qu'un Chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de* 40. *ans, cet homme perdit tant de sang, pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer, que* 3. *jours aprés il en mourut.* 61
Hippocrate. *Son erreur sur la vertu des testicules.* 9, 10. *Il croit que le sang des regles venant à cesser à une fille, ce sang remontant aux mammeles se change en lait.* 84. *Il croit que les femmes qui ne sont pas caressées pendant leur grossesse accouchent plus facilement que les autres.* 117, 134. *Il s'est trompé, lors qu'il a crû que la matrice est tellement fermée aprés la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une eguille.* 158. *A quoy il connut l'amour dereglé de* Perdiccas *pour* Philé *maistresse de son pere.* 147. *Il a crû qua la matiere des mixtes ne pouvoit être sans qualité.* 141. *Il a douté de la grossesse de la Sœur de* Temenés. 357, 358
Hippotaure vû à Rome. 536, 537
Hoea *distribuoit un remede contre l'humeur noire.* 339
Homme. Sa formation dans une fiole au rapport de Paracelse *&* d'Amantus. 26, 27. *Il est le plus lascif de tous les Animaux.* 8. *Il a quelquefois du lait.* 84. *Il est plus chaud que la femme.* 161. *A quel âge il est en état de se marier.* 114. *Un homme a engendré à l'âge de* 72. *ans, un autre à l'âge de* 86, *& un autre à l'âge de* 100, 138, 189. *Il est plus amoureux au Printems qu'en Hyver.* 174. *Il est composé de* 4. *sortes de substance.* 381, 417. *Son temperament.* 484. *Homme qui ressemble parfaitement à un autre & pourquoi.* 503

Houllier. *Il apprend un remede industrieux, pour donner à une verge tortuë la figure qui lui est propre & naturelle.* 52

Hucher *savant Medecin est d'un avis opposé à* Aristote *& à* Galien. 36

Humeurs du corps comparées aux elemens. 143, 144

Hyenes mâles conçoivent. 603

Hymen. Ce que c'est. 21,22. *Il est dechiré le premier jour des noces.* 67. *Quelquefois on ne le peut enfoncer. ibid. Comment on le doit couper.* 68. *Diverses histoires là-dessus.* ibid.

I.

J*Alousie. Les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout ensemble.* 247. *Eau de jalousie parmy les Juifs.* 278. *Ce que cette passion fit faire à* Vulcain. 278,279. *Elle a l'amour pour pere & la crainte pour mere.* 279. *La force, deux histoires là-dessus.* 280,281. *Plusieurs grands hommes ne se laisserent point aller aux excez de la jalousie, quoy qu'ils eussent quelque sujet d'être jaloux.* 282. *La femme est plus jalouse que l'homme.* 284. *A quelles extremités quelques-uns se sont portées travaillées de cette passion.* 285. *& suiv.*

Jeanne *de Naples fit étrangler son mary, parce qu'il ne la caressoit pas autant qu'elle vouloit* 158, 164

Jeanne *d'Arc pucelle d'Orleans étoit fort étroite & fut visitée par deux fameux Medecins* 40

Jerôme (*St.*) *s'est trompé lors qu'il a crû qu'une fille souhaittoit avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme.* 156

Jesus-Christ. *Combien de jours il a demeuré dans les flancs de la Vierge sa mere.* 126
Imagination. Elle excite à l'amour, lors qu'elle est échauffée. 189. *Elle n'est point la cause des Faux-germes.* 479. *Elle n'est pas non plus la cause de la ressemblance.* 503. *& suiv.*
Inconstance. L'homme est le plus inconstant de tous les Animaux. 262. *& suiv. Il est plus inconstant en Amour que la femme.* 269. *& suiv.*
Impuissance. Ses marques. 539. *& suiv.*
Incube. S'il y a des Demons Incubes. 619. *& suiv. Remedes. Histoire d'un Apothicaire là-dessus.* 631
Intelligence. Elle forme le corps de l'enfant & en figure les parties naturelles. 33. *Voyez Entendement. Elle se trompe quelquefois.* 584.
Julie *se prostitua à l'Empereur* Caracalla *son gendre qui l'épousa en suite.* 164. *Elle ne faisoit jamais d'enfant qui ne ressemblast à son mary, quoy qu'elle fust caressée par plusieurs autres, & la raison pourquoy.* 506
Jumeaux. Leur cause materielle. 536
Jurisconsultes. Ils decident souvent mal sur les causes de la dissolution du mariage. 33 *Ils tombent en quelque épece de contradiction sur cela.* 544
Juste *femme de* Boëce *revint de sa langueur par la pitié qu'en eut le Comedien* Pylada. 342

L.

L*Aideur. Ses effets.* 245, 246
Lait. Il y des hommes qui ont du lait. 84. *Des Historiens rapportent qu'à l'Orient de l'Amerique du côté de Mozambique & du Pais des Caffres plusieurs hommes nourrissent leurs

leurs enfans du lait de leurs mammeles. ibid.
Un Medecin nommé Romette *quand il se pressoit la mammele & le mammelon en faisoit sortir des cueillerées d'une humeur blanchâtre & laitée.* ibid. 85
Lasciveté. Sa cause, ses signes, c'est une maladie habituelle. 44. *& suiv. Celle des femmes vient du desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par là le vuide que la Nature abhorre tant.* 161. *Elle est plus lascive que l'homme. Voyez Femme.*
Léene. *Sa fermeté.* 268
Leon. *Empereur fait un Edit contre les Eunuques.* 640
Lepidus *mourut de jalousie.* 332
Lievre. Les mâles conçoivent & font des petits. 603
Limaille d'acier ou de fer. Ses vertus, son abus 66
Livia *femme* d'Auguste *accoucha à six mois.* 121
Livre (ce) est comme un coûteau à deux tranchans, qui peut faire du bien à eux qui le sauront bien manier, mais aussi qui peut faire du mal à ceux qui en voudront abuser. 210
Loy. Il estoit deffendu par quelques Payens de connoistre une femme, lors qu'elle étoit grosse. 134
Lucrece *n'étoit pas si pudique qu'elle vouloit le faire accroire: pensée de* St. Augustin *là-dessus.* 159
Lucrece *Poëte se tüa pour n'avoir pû jouïr de sa Maîtresse.* 342
Lycisca. Voyez Messaline.

Lythuanie. Les Nobles de ce pays-là permettent à leurs femmes d'avoir des aydes dans leur mariage. 197

M.

Magie noire. Ce qu'on en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plus part des Savans se sont toûjours defiez de ses promesses & moquez de ses maximes. 569. *Elle n'a aucun principe ny demonstratif ny plausible.* 574

Magiciens. Ils n'ont point d'empire sur les gens mariez. 573. *& suiv.*

Maladies. Il y en a qui rendent un homme impuissant. 543. *Il y en a d'autres qui le rendent fecond, d'impuissant, & amoureux, de froid qu'il étoit auparavant.* 567, 568

Majolanus. *Son erreur sur le sujet des Hermaphrodites.* ibid. 544

Mâles. Il y a un art pour engendrer des mâles. Plusieurs regles pour cela. 490. *& suiv. Le Vent du Nord y contribuë.* 497. *Voyez Garçons.*

Malheurs. Ils viennent ordinairement de l'amour ou du vin. 324

Marcellus *mourut par un bain d'eau froide.* 338

Mariage. Sa comparaison avec le celibat. 76. *& suiv.* 101. *Son éloge. Sa fin.* 234. *Les Spartiates dans une fête publique qu'ils avoient instituée condamnoient ceux qui n'étoient pas mariez à être foüetez par des femmes.* 104. *Les Romains faisoient divers honneurs à ceux qui l'avoient esté plusieurs fois.* ibid. *A quel âge on doit se marier, sentiment sur cela des Me-*

Medecins, des Jurisconsultes, des Politiques de Platon, d'Aristote, *de l'Empereur* Gratien *& de l'Auteur du Livre.* 112. *& suiv. Son essence consiste dans le devoir reciproque.* 129. *Raisons pourquoi l'Eglise ne permet pas aux Prêtres de se marier.* 331

Marie Germain *devint homme.* 593

Martial. *Il raporte qu'il y a des hommes qui avoient la verge si longue qu'ils pouvoient la flairer.* 35

Martin (*St.*) *avoit sa verge extrêmement petite après sa mort, au raport de* Sulpice *& de* Vidus Vidius. 34, 541

Matrice. Sa profundeur, sa figure & son épaisseur dans les femmes grosses. 23, 24. *Elle ne peut ny monter ny descendre dans les suffocations.* 24. *Ses cornes. Son col est la porte de la pudeur. Son action, ses usages.* 25. *Elle est un animal dans un autre animal.* 27, 129. *Elle est presque la cause de toutes les maladies des femmes aussi bien que de leur embonpoint.* 364, 365. *Elle ne garde ny sa substance, ny sa situation, ny sa figure ordinaire dans une femme grosse.* ibid. *Ses vaisseaux se communiquent tous les uns aux autres.* 366

Matrones Italiennes blâmées & pourquoi. 49

Messaline *estoit si lascive que* 10. *hommes ne la purent satisfaire* 158. *Appellée* Lycisca *dans un lieu infame.* 197

Membre viril. Il estoit appellé des Payens Fascinus. *Son empire sur les femmes. Il est le pere du genre humain. Il est sacré. On n'ose le toucher qu'avec respect. Histoire de* Villandré *là-dessus. La loy de l'ancien Testament sur*

sur cela. On n'est point admis dans l'Eglise sans cette partie. Il a commerce avec toutes les parties du corps : les parties qui le composent, son usage. Ce qui le fait durcir 3. *& suiv.*
Merlin Coccaïe *n'est point fils d'un Demon* 620
Mercure *placé auprés de* Venus, *& pourquoi* 195
Mixtes. Opinions sur leur composition. 141. *& suiv.*
Moscovie (le grand Duc de) prend beaucoup de soin pour trouver une femme vierge. 79
Monstres. Leurs veritables causes. 535. *& suiv.*
Montagne *guerit un Comte malade d'esprit avec une bagatelle.* 579
Musc. Il excite à l'amour. 224

N.

NAture. *Ce que c'est.* 28, 386. *Les parties naturelles de la femme sont appellées de ce nom & pourquoi.* 19. *Elle s'oppose à la perte de ses productions par deux moyens.* 248
Naudé *a fait l'Apologie des grands hommes accusez de Magie.* 583
Nenuphar. Il dissipe la semence & empêche qu'elle ne s'engendre. 294. *La maniere diverse d'en user.* ibid.
Nœud d'éguillette. Histoire plaisante là-dessus. 570. *& suiv. Voyez Eguillette.*
Nyctimene *rechercha les caresses de son pere.* 163, 164.
Nymphes. Ce que c'est. 19. *On les coupe en Afrique aux femmes qui les ont trop longues.* 71.

O.

OFficiaux d'Evêques. *Ils se trompent souvent sur la validité ou l'invalidité du mariage.* 552.

Opium. Il est chaud. Son usage parmy les Turcs. 218. Charas *en prit douze grains, ce qui marque, qu'il étoit d'un temperament fort robuste.* ibid. *Heureuse experience qu'en a fait l'Auteur.* ibid.

Ovide *s'est vanté d'avoir baisé une femme 9. fois pendant une nuit.* 187

P.

P*An. Fils de* Penelope *& de ses Amants.* 159 *Pais. Ceux qui sont mediocrement froids sont plus peuplez que ceux du Midy, & pourquoy.* 259

Parlement de Paris. Il s'est souvent trompé sur les causes de l'impuissance des hommes. 552

Parties naturelles. Elles sont souvent bien proportionnées. 30, 31. *Elles sont quelquefois defectueuses & pourquoi.* 31. *La Nature ny l'intelligence n'en sont pas la cause.* ibid.

Peau d'occagne. La maniere de la faire & son usage. 97

Pere. Loüis XIV. par une Declaration qu'il a donnée exempte de charges publiques & gratifie d'une pension considerable ceux qui sont peres de dix enfans. 102

Pericles *épousa une Courtisane.* 152

Perse. On donnoit autrefois aux Perses le nom de Sages, & pourquoy. 255

Phaëtuse *prend le temperament d'un homme.* 587. *Elle perdit ses regles à la fleur de son âge, & pourquoy.* 397

Phavorinus *tout Eunuque qu'il étoit fut soupçonné d'avoir commis adultere.* 639

Philostrius *Evêque de Bresse ne croit point l'accouplement des Demons.* 619
Phimosis & Paraphimosis, quelles maladies ce sont. 57
Phryné *ne peut jamais émouvoir le Philosophe* Xenocrate. 196. *Elle gagna sa cause par sa beauté.* 241
Pindare *mourut d'amour.* 333
Plaisirs. Ils sont plus grands quand ils sont moins frequens. 195
Platerus. *Son grand pere fit un enfant à l'âge de cent ans.* 139
Platon *vouloit qu'on eust atteint l'âge de* 30 *ans avant que de se marier.* 114. *Il vouloit aussi qu'on visitoit les hommes & les femmes avant que de les marier.* 41
Poil. A quel âge il vient aux parties naturelles & pourquoy. 18, 19
Pompée *fameux cocu.* 332
Pontia *empoisonna ses enfans pour faire un adultere.* 157, 158
Popilia. *Sa réponse sur la passion dereglée d'une femme grosse par raport aux autres animaux.* 157
Pous. Il bat fort aux femmes grosses. 119
Prepuce trop long. Ses incommoditez, ses remedes. 57, 58
Priape *fils du vin & de l'oisiveté. Son pouvoir.* 131
Proculus *s'est vanté d'avoir baisé en moins de* 15. *jours cent filles Sarmates qu'il avoit prises en guerre.* 187
Pucelage. Il est difficile à ôter. 39. *La coûtume des Pheniciens & des Armeniens sur cela.* ibid.

ibid. *Celle qui se pratique en quelques villes d'Espagne & au Royaume de Fez & de Maroc.* 67
Pucelle d'Orleans. Voyez Jeanne d'Arc.
Putifar *Eunuque avoit une fille qu'il maria à* Joseph. 634

R.

R*Abins. Leur decision sur les caresses que les hommes de differente qualité doivent faire à leurs femmes.* 194, 195
Regles pour mépriser le sortilege en se mariant. 578
Regles des femmes. D'où elles viennent. 387. *Leurs causes differentes selon les divers sentimens des Medecins.* ibid. *& suiv. Sentiment de l'Auteur sur cela.* 390. *& suiv.*
Religieuses de Loudun. Elles étoient malades de vapeurs & non possedées du Diable. 162
Rémedes. S'il est permis de prendre des rémedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme. 199. *Quels sont ceux qui domptent le temperament amoureux* 199. *& suiv. Quels sont ceux qui excitent un homme à embrasser amoureusement une femme.* 210. *& suiv. Etrange rémede contre un amour dereglé.* 210. *Plaisant rémede pour s'exciter à caresser une femme.* 225
Repudiation des femmes parmy les Juifs. Sa cause. 555, 556. *Formulaire de leur Libelle de repudiation.* 558
Rhodiginus *raporte qu'un homme se faisoit foüetter pour caresser plus ardemment une femme.* 225
Respiration. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les en-

enfans ne respirent point dans le ventre de leurs meres. 459, 460
Rides du ventre effacées par des rémedes. 97, 98
Roy d'Arragon. Son arrêt sur les caresses d'un Catelan à sa femme. 194
Ruë (la) éteint nôtre semence. 206

S.

Saignée. On l'ordonne quelquefois aux femmes grosses & pourquoy. 135
Saisons. Elles sont reglées par les Medecins autrement que par les Philosophes. 169
Salomon *perdit l'esprit par l'excés des divertissemens avec les femmes.* 325
Sambajeu. C'est un remede contre la molesse de la verge. 56
Samson *étoit un beuveur d'eau.* 255
Sang. Il se fait de la semence & la semence du sang. 429
Sappho *Lesbienne caressoit une femme comme un homme.* 20, 156
Sardiens. Ils furent honteusement vaincus par leurs ennemis aprés s'être enervez avec les servantes des Smirniens. 325, 326
Satyrion. Ses especes, la figure de sa racine, sa preparation, son étymologie, sa vertu. 214, 215
Semence. Si elle est sterile, ou prolifique dans les longues verges. 36. *Il n'y en a que d'une sorte.* 189. *Un seul de ses épanchemens luy cause autant de sang qu'on luy pourroit tirer.* 535. *Ce que c'est, ses qualitez, sa substance, son odeur, elle vient de tout le corps.* 360. & *suiv. Celle de la femme est fade, degoûtante & un peu austere.* 366. *Elle contribuë à la ge-*

generation. 371. 376. *Elle eſt animée.* 383. *Elle ſe diſtribuë promptement dans la matrice.* 403. *Celle de l'homme n'eſt pas ſeulement la principale cauſe de la génération, mais encore elle rend feconde celle des femmes par les eſprits qui ſe broüillent parmy toute la maſſe de leur ſang.* 446. *Celle de l'homme eſt indifferente à toute ſorte de ſexe.* 487. *Celle que les Sorcieres reçoivent, lors qu'elles croyent être careſſées du Demon eſt froide.* 618. *Celle des filles étant trop long-tems retenuë & venant à ſe corrompre eſt capable de les tuër.* 2 *Hiſtoire là-deſſus.* 343

Semiramis *s'abandonna à une infinité de perſonnes.* 164

Sempronia *étoit ſavante & donnoit de l'argent pour être careſſée.* 158, 159

Servius Tullus *Roi des Romains n'eſt point fils d'un Incube.* 620

Sigiſmond. *On agita autrefois devant luy la queſtion ſi les Demons peuvent s'accoupler avec les femmes.* 612, 616, 617

Simon *le Mag. n'eſt point fils de la vierge* Rachel. 620

Sixte V. *fit une Bulle par laquelle il declaroit nul le mariage des Eunuques.* 640.

Solon *l'un des plus Sages de la Grece prevoiant les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'uſage indiſcret de l'amour defendit à ſes citoiens de baiſer chacun ſa femme plus de trois fois le mois.* 195

Sorciere. Plaiſante réponſe d'une fameuſe Sorciere à la demande d'un jeune Allemand. 579

579. *Elles sont folles.* ibid. *Remedes pour les guerir.* 581. *Elles doivent être plûtôt purgées que brûlées.* ibid.
Sortilege. Il n'y en a pas de plus puissant qu'une belle fille. 573. *Voyez Magiciens.*
Speucippus *mourut d'amour.* 334
Sprenger *Moine Dominicain fut envoyé en Allemagne par le Pape* Innocent VIII. *pour faire le procez aux Sorciers.* 612
Sterilité des Scythes. Sa cause. 17. *Elle vient plûtôt de la femme que de l'homme.* 38
Strammonium (*le*) *est le* Tatoula *ou* Datoula *des Turcs. Ses effets, sa dose.* 222, 223
Succubes. S'il y a des Demons succubes. 609. *& suiv.*
Superfetation. 118

T.

TArpeia *fournit aux Gaulois le moïen de prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi* 158
Temperament. Ce que c'est, sa difficulté à le connoître, sa division. 141. *& suiv.*
Testicules. Ils sont les temoins de la virilité. 6 *Il étoit deffendu autrefois à Rome à ceux qui étoient privez de ces parties de porter témoignage.* ibid. *Les Sylles & les Cottes n'en avoient qu'un.* ibid. *Il y en a qui en ont trois.* ibid. Agathocle *Roi de Sicile étoit de ce nombre.* 8. *Ils sont cachez dans le ventre dans les enfans & dans quelques hommes.* 9. 10. *La vertu du droit & du gauche selon le sentiment d'Hippocrate.* 9. *Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques.* 10. *Question agitée entre quelques Philosophes & quel-*

quelques Medecins, ſi la ſemence ſe forme dans les teſticules ou non. 11. *& ſuiv. Ceux des femmes.* 86. *Ils perdent leur figure & leur ſituation quand elles ſont groſſes.* 366

Theodoric *Roi de Bourgogne ne peut conſommer ſon mariage avec Hermanberge fille du Roi d'Eſpagne parce qu'il s'étoit épuiſé avec* Laodicée *& avec d'autres Courtiſannes.* 542, 576

Theotyme *aimoit mieux être privé de ſes yeux que des plaiſirs de l'amour.* 326

Theſites *étoit fort laid.* 534

Theſpiades. *C'étoit* 50. *garçons qu'Hercule fit à autant de filles Atheniennes dans l'eſpace de* 12. *ou* 14. *heures.* 188

Thomas (*Saint*) *ſe trompoit, lors qu'il croyoit qu'une fille ſouhaitoit plus ardemment les careſſes d'un homme qu'une femme.* 156

Tybere *ſe faiſoit ſervir par des filles nuës.* 147 *Il fit peindre autour de ſa ſale les poſtures laſcives de la Courtiſanne* Eliphaëtis. 155, 235

Tiraqueau *engendra.* 36. *enfans legitimes bien qu'il ne buſt que de l'eau.* 259

Tireſias *ſon jugement en faveur de* Jupiter *contre* Junon. 233

Trompe de Fallope. *Ce que c'eſt.* 369

V.

Vaiſſeaux ſpermatiques *des hommes. Ils ſont extrémement entortillez & ſont huit ou dix fois plus hauts qu'un homme.* 231

Valeria *rechercha les careſſes de ſon pere.* 163

Vallericla *a le mieux écrit des Faux-germes & du Fardeau.* 462

Valleſine. *Comment il appelle les qualitez ſecon-*

condes. 142
Venus *honnête & modeſte.* 229. *Elle tire ſon origine de l'eau.* 257. *Son tombeau eſt couvert d'herbes froides.* 328. *Matiniere & reglée nous fait devenir pere de pluſieurs enfans.* 341. *Elle retarde la vieilleſſe.* 344
Verge elle doit être mediocre pour être propre à la génération. 34. *Il y en a qui l'avoient ſi longue qu'ils étoient ſouvent en état de la flairer.* 35. *Sa groſſeur n'eſt pas ſi fâcheuſe à une femme que ſa longueur.* 46. *Maladies qui arrivent à cette partie.* 46. *& ſuiv. Hiſtoire de* Houillier *là-deſſus.* 52. *Celle de Chriſtophle à Veiga.* 55
Veſtilia *accoucha à onze mois.* 121. *Une autre femme à* 15. *mois.* ibid.
Vie. Sa diviſion. 105. *& ſuiv.*
Villandré *commit une crime de leze Majeſté, pour avoir touché les parties naturelles de* Charles IX. 3
Vin, ſes bonnes & mauvaiſes qualitez. 252, 253
Virginité. Son éloge. 75, 76. *Les Romains autrefois lui firent bâtir un Temple & élever une ſtatuë.* 76. *Ce que c'eſt au ſentiment des Theologiens & des Medecins.* 77. *Les ſignes auxquels les Anciens la reconnoiſſoient.* 78, 79. *Elle eſt fort difficile à connoître.* ibid. *Penſée de* Cujas *ſur cela.* 80. *Les marques d'une virginité perduë* 82. *Raport de trois Matrones jurées de Paris ſur le ſujet d'une fille qui ſe diſoit avoir été violée.* 88. *Moyens dont on peut ſe ſervir, pour d'écouvrir une virginité contrefaite.* 90, 91
Vitellio. *Sa groſſeur.* 551. *Remede qu'on employa*

employa pour le faire diminuer, & qui luy coûta la vie. ibid.
Viturio *mourut d'amour.* 230, 335
Ulcere. Il vient quelquefois des ulceres aux parties naturelles de la femme. Sa cauſe, ſes remedes. 65, 71
Volupté. Où c'eſt que la Nature à établi ſon trône dans l'homme. 5. *& celuy de la femme.* 20 *En quoy elle conſiſte.* 228. *Il y en a de trois ſortes.* 229 *Laquelle des trois eſt la plus grande.* ibid. *C'eſt pas un peché que d'en prendre avec ſa femme.* 229. *Elle eſt excitée par la beauté.* 241
Wier *Medecin juſtifia l'innocence d'une fille qui paſſoit pour groſſe dans l'eſprit de ſes voiſines, & comment.* 70. *Il fut accuſé de Magie.* 583

X.

XEnocrate *parut inſenſible comme une pierre auprés de la Courtiſane Phryne.* 196

Z.

ZEnon *ne careſſa ſa femme qu'une ſeule fois en ſa vie.* 37

Avertiſſement au Relieur pour placer les Figures.

Figure 3. pag. 18.
Figure 4. pag. 24.
Figure 5. pag. 366.
Figure 6. pag. 414.
Figure des Hermaphrodites. pag. 584.